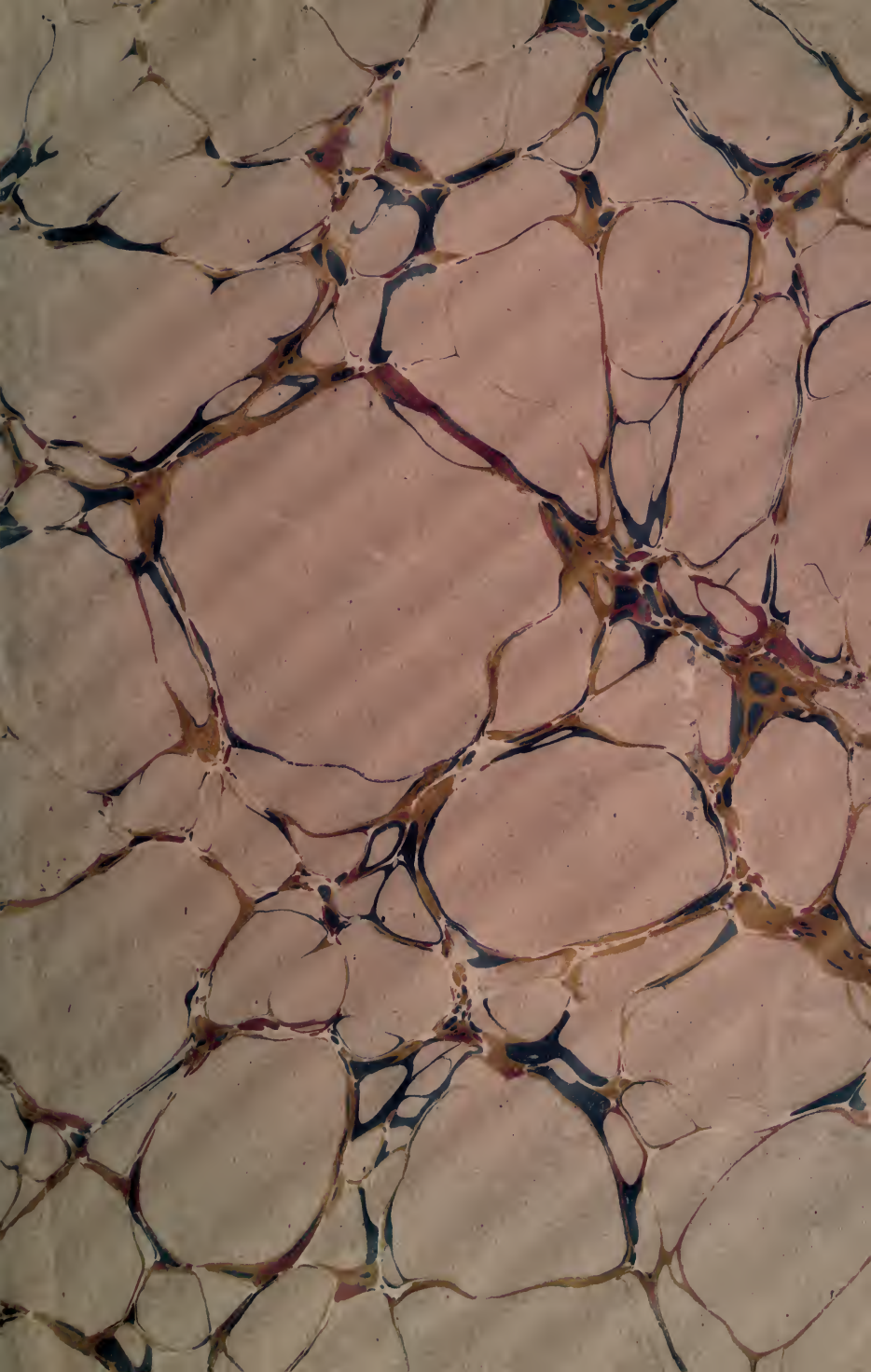
BEN. FRANKLIN
BOOKSELLER,
PARIS & 18 RUE SORBONNE
NEW YORK & BEEKMAN ST.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

TROISIÈME SÉRIE

(1854-1869)

PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION
DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

Le texte de cette édition
est conforme à celui de l'édition originale
en dehors des lettres
et fragments inédits signalés à la table des matières.
Le classement des lettres a été modifié
autant que les faits cités dans chacune d'elles
indiquaient un ordre
différent de celui primitivement adopté.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

TROISIÈME SÉRIE

(1854-1869)

118702
25/9/11

PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCX

Tous droits réservés.

PQ
2247
A2
1910
sér. 3

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT.

Croisset.

15 juillet

À VICTOR HUGO.

Comment vous remercierai-je, Monsieur, de votre magnifique présent? et qu'ai-je à dire? si ce n'est le mot de Talleyrand à Louis-Philippe qui venait le visiter dans son agonie! « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison! » Mais ici se termine le parallèle, pour toutes sortes de raisons.

Donc, je ne vous cacherai pas, Monsieur, que vous aimez fortement

« Chatouiller dans mon cœur l'orgueilleuse faiblesse »

comme eut écrit ce bon Racine! honnête poète! et quelle quantité de monstres, il trouverait maintenant à peindre, autres et pires cent fois que son dragon-taureau.

L'exil du moins, vous en épargne vue. Ah! si vous saviez dans quelles immondices nous enfoncons! les infamies particulières

découlent de la turpitude politique ! et l'on
ne peut faire un pas sans marcher sur
quelque chose de sale. L'atmosphère est
lourde de vapeurs nauséabondes : de l'air !
de l'air ! aussi j'ouvre la fenêtre et je me
tourne vers vous. J'écoute passer les grands
coups d'ailes de votre Muse, et j'aspire
comme le parfum des bois ce qui s'exhale
des profondeurs de votre Style..

et d'ailleurs, Monsieur, vous avez
été dans ma vie une obsession charmante,
un long amour ; il ne faiblit pas. Je vous
ai lu durant des veillées sinistres, et au
bord de la mer, sur des plages dunes — en plein
soleil d'été ! Je vous ai emporté en Palestine,
et c'est vous encore qui me consoliez, il y a
dix ans, quand je me mourais d'ennui dans
le Quartier-Latin. Votre Poésie est entrée
dans ma constitution comme le lait de
ma nourrice. tel de vos vers reste à
jamais dans mon souvenir, avec toute

l'importance d'une aventure.

Je m'arrête. Si quelque chose est sincère pourtant, c'est cela. Désormais donc, je ne vous importunerai plus de ma ~~correspondance~~ personne, et vous pourrez user du correspondant, sans craindre la correspondance.

Cependant, puisque vous me tendez votre main par dessus l'Océan, je la saisis et je la serre. Je la serre avec orgueil, cette main qui a écrit Notre-Dame, et Napoléon le Petit, cette main qui a taillé les colosses, et isolé pour les traîtres des coupes amères - qui a cueilli d'autres hauteurs intellectuelles les plus splendides délectations, et qui maintenant, comme celle de l'Hercule Biblique, reste seule levée parmi les doubles ruines de l'Art et de la Liberté !

À vous donc, Monsieur, et avec mille remerciements encore une fois de cœur

Gustave Flaubert

À VICTOR HUGO[1].

Croisset, 15 juillet 1853.

Comment vous remercierai-je, Monsieur, de votre magnifique présent? et qu'ai-je à dire? si ce n'est le mot de Talleyrand à Louis-Philippe qui venait le visiter dans son agonie : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison! » Mais ici se termine le parallèle, — pour toutes sortes de raisons.

Donc, je ne vous cacherai pas, Monsieur, que vous avez fortement

Chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse

comme eût écrit ce bon Racine. Honnête poète! et quelle quantité de *monstres* il trouverait maintenant à *peindre,* autres et pires cent fois que son dragon-taureau!

L'exil, du moins, vous en épargne la vue. Ah! si vous saviez dans quelles immondices nous nous enfonçons! les infamies particulières découlent de la turpitude politique; et l'on ne peut faire un pas sans marcher sur quelque chose de sale. L'atmosphère est lourde de vapeurs nauséabondes. De l'air! de l'air! aussi j'ouvre la fenêtre et je me tourne vers vous. J'écoute passer les grands coups d'ailes de votre Muse, et j'aspire comme le parfum des bois ce qui s'exhale des profondeurs de votre style.

[1] Cette lettre est évidemment celle à laquelle Flaubert fait allusion (voir *Correspondance,* II, p. 320), elle nous a été communiquée trop tard pour la placer dans l'ordre chronologique.

Et d'ailleurs, Monsieur, vous avez été dans ma vie une obsession charmante, un long amour; il ne faiblit pas. Je vous ai lu durant des veillées sinistres, et au bord de la mer, sur des plages douces, en plein soleil d'été. Je vous ai emporté en Palestine, et c'est vous encore qui me consoliez, il y a dix ans, quand je me mourais d'ennui dans le Quartier Latin. Votre poésie est entrée dans ma constitution comme le lait de ma nourrice; tel de vos vers reste à jamais dans mon souvenir, avec toute l'importance d'une aventure.

Je m'arrête. Si quelque chose est sincère pourtant, c'est cela. Désormais donc, je ne vous importunerai plus de ma personne, et vous pourrez user du correspondant, sans craindre la correspondance.

Cependant, puisque vous me tendez votre main par-dessus l'Océan, je la saisis et je la serre. Je la serre avec orgueil, cette main qui a écrit *Notre-Dame* et *Napoléon le Petit,* cette main qui a taillé des colosses et ciselé pour les traîtres des coupes amères, qui a cueilli dans les hauteurs intellectuelles les plus splendides délectations, et qui maintenant, comme celle de l'Hercule biblique, reste seule levée parmi les doubles ruines de l'Art et de la Liberté!

A vous donc, Monsieur, et avec mille remerciements encore une fois.

Ex imo.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 1854.

Journée pleine! et que je m'en vais te narrer. J'ai vu Léonie, j'ai vu des sauvages, j'ai vu Dubuget, Védie, etc. Commençons par le plus beau, les sauvages.

Ce sont les Cafres, dont, moyennant la somme de cinq sols, on se procure l'exhibition, Grande-Rue, 11. Eux et leur cornac m'ont l'air de mourir de faim, et la haute société rouennaise n'y abonde pas. Il n'y avait comme spectateurs que sept à huit blouses, dans un méchant appartement enfumé où j'ai attendu quelque temps; après quoi une espèce de bête fauve, portant une peau de tigre sur le dos et poussant des cris inarticulés, a paru, puis d'autres. Ils sont montés sur leur estrade et se sont accroupis comme des singes autour d'un pot de braise. Hideux, splendides, couverts d'amulettes, de tatouages, maigres comme des squelettes, couleur de vieilles pipes culottées. Face aplatie, dents blanches, œil démesuré, regards éperdus de tristesse, d'étonnement, d'abrutissement. Ils étaient quatre et ils grouillaient autour de ces charbons allumés, comme une nichée de lapins. Le crépuscule et la neige qui blanchissait les toits d'en face les couvraient d'un ton pâle. Il me semblait voir les premiers hommes de la terre; cela venait de naître et rampait encore avec les crapauds et les crocodiles. J'ai vu un paysage de je ne sais où; le ciel est bas, les nuages couleur d'ardoise; une fumée d'herbes sèches sort

d'une cabane en bambous jaunes, et un instrument de musique, qui n'a qu'une corde, répète toujours la même note grêle, pour endormir et charmer la mélancolie bégayante d'un peuple idiot. Parmi eux est une vieille femme de 50 ans qui m'a fait des avances *lubriques;* elle voulait m'embrasser. La société était ébouriffée. Durant un quart d'heure que je suis resté là, ce n'a été qu'une longue déclaration d'amour de la sauvagesse à mon endroit. Malheureusement le cornac ne les entend guère et il n'a pu me rien traduire; quoiqu'il prétende qu'ils sachent un peu l'anglais, ils n'en comprennent pas un mot, car je leur ai adressé quelques questions qui sont restées sans réponse. J'ai pu dire comme Montaigne : « Mais je fus bien empesché par la bêtise de mon interprète », lorsqu'il voyait, lui aussi, et à Rouen, des Brésiliens, lors du sacre de Charles IX.

Qu'ai-je donc en moi pour me faire chérir à première vue par tout ce qui est crétin, fou, idiot, sauvage? Ces pauvres natures-là comprennent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles une sympathie? Sentent-elles, d'elles à moi, un lien quelconque? Mais cela *est infaillible,* les crétins du Valais, les fous du Caire, les Santons de la haute Egypte m'ont persécuté de leurs protestations! Pourquoi? Cela me charme à la fois et m'effraie. Aujourd'hui, tout le temps de cette visite, le cœur me battait à me casser les côtes. J'y retournerai. Je veux épuiser cela.

J'ai une envie démesurée d'inviter les sauvages à déjeuner à Croisset. Si tu étais là, ce serait une très belle charge à faire. Une seule chose me retient et me retiendra, c'est la peur de paraître vou-

loir poser. Que de concessions ne fait-on pas à la crainte de l'originalité apparente!

Comme contraste, en sortant, j'ai rencontré Védie. Voilà les deux bouts de l'humanité! Cela a complété mon plaisir, j'ai fait des rapprochements. Il m'a salué en passant d'un air dégagé.

Puis je trouvai Léonie grelottant de froid et charmante, excellente et bonne femme. Elle s'embête, m'a-t-elle dit, énormément. Elle n'a pas mis le pied dehors depuis trois semaines. J'y suis resté deux heures, nous avons beaucoup devisé de l'existence. C'est une créature d'un rare bon sens et qui la connaît, l'existence; elle me paraît avoir peu d'illusions, tant mieux; les illusions tombent, mais les âmes-cyprès sont toujours vertes. Ensuite visite à la bibliothèque, neige épouvantable, perdition des bottes, coupe de cheveux chez Dubuget. Il porte maintenant des cols rabattus comme un barde de salon. Il m'a demandé si « j'éprouvais beaucoup d'intempéries au bord de l'eau », voulant apparemment savoir s'il faisait très froid à la campagne. Quant à la calvitie, pas un mot, point le moindre trait. Je suis sorti soulagé d'un poids de 75 kilogrammes.

Au bas de la rue Grand-Pont j'ai songé qu'il fallait me réchauffer par quelque chose de violent (et pensant fort à toi et je dirai presque à ton intention), je suis entré chez Thillard où j'ai pris un « cahoé » avec un *horrifique* verre de fil en quatre, ce qui ne m'a pas empêché de parfaitement dîner chez Achille. Joli ordinaire chez ce garçon-là! joli! joli! Pourquoi s'informe-t-il de toi avec un intérêt tel que j'en suis attendri?

Je suis revenu à dix heures, couvert de mon

tarbouch, enfoncé dans ma pelisse, toutes glaces ouvertes et fumant. La plaine de Bapaume était comme un steppe de Russie. La rivière toute noire, les arbres noirs. La lune étalait sur la neige des moires de satin. Les maisons avaient un air d'ours blanc qui dort. Quel calme! Comme ça se fiche de nous, la nature! J'ai pensé à des courses en traîneau, aux rennes soufflant dans le brouillard et aux bandes de loups qui jappent derrière vous en courant. Leurs prunelles brillent à droite et à gauche comme des charbons de place en place au bord de la route.

Et ces pauvres Cafres, maintenant à quoi rêvent-ils?

Dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15, à la chronique littéraire, diatribe contre «l'Art pour l'art». «Le temps en est passé, etc.» «On a compris, etc.» Je te recommande du sieur Castille de jolis dialogues dans la dernière nouvelle «Aspiration au pouvoir». Quel langage! quels mots!

Comment va cette pauvre Muse? Qu'en fais-tu? Que dit-elle? Elle m'écrit moins souvent. Je crois qu'au fond elle est lasse de moi. A qui la faute? A la destinée. Car moi, dans tout cela je me sens la conscience parfaitement en repos et trouve que je n'ai rien à me reprocher. Toute autre à sa place serait lasse aussi. Je n'ai rien d'*aimable* et je le dis là au sens profond du mot. Elle est bien la seule qui m'ait aimé. Est-ce une malédiction que le ciel lui a envoyée? Si elle l'osait elle affirmerait que je ne l'aime pas. Elle se trompe pourtant.

AU MÊME.

Croisset, 5 août 1854.

Laxatifs, purgatifs, dérivatifs, sangsues, fièvre, foirade, trois nuits passées sans sommeil, embêtement gigantesque du bourgeois, etc., etc. Voilà ma semaine, mon cher monsieur. Depuis samedi soir, je n'ai rien mangé et je ne fais que commencer à pouvoir parler. Bref, j'ai été pris samedi soir d'une telle inflammation à la langue que j'ai cru qu'elle se transmutait en celle *d'ung* bœuf. Elle me sortait hors la gueule que j'étais obligé de tenir ouverte. J'ai durement souffert! Enfin depuis hier ça va mieux, grâce à des sangsues et à de la glace.

Au milieu de mes douleurs physiques et comme facétie pour m'en distraire, il m'est tombé une lettre éperdue de Paris. La... perdait la tête. Tout était découvert; sa position compromise, etc. Il fallait que j'écrivisse, il fallait que je... etc. Et tout cela à un pauvre bonhomme qui bavachait, qui suait, qui empestait et qui, pour essayer de dormir un peu, se tenait debout, la nuit, la tête appuyée contre la croisée à cause de la véhémente chaleur interne qui lui ardait le sang!

J'ai lu cinq feuilletons du roman de Champfleury[1]. Franchement cela n'est pas effrayant. Il y a parité d'intentions plutôt que de sujet et de caractères. Ceux du mari, de sa femme et de l'amant me semblent être très différents des

[1] *Madame d'Aigrizelles.*

miens. La femme m'a l'air d'être *un ange*, et puis, quand il tombe dans la poésie, cela est fort restreint, sans développement et passablement rococo d'expression. La seule chose embêtante, c'est un caractère de vieille fille dévote, ennemie de l'héroïne (sa belle-sœur), comme, dans la *Bovary*, madame Bovary mère ennemie de sa bru, et ce caractère dans Champfleury s'annonce très bien. Là est pour moi jusqu'à présent la plus grande ressemblance, et ce caractère de vieille fille est bien mieux fait que celui de ma bonne femme, personnage fort secondaire du reste dans mon livre.

Quant au style, pas fort, pas fort. N'importe, il est fâcheux que la *Bovary* ne puisse se publier maintenant : enfin! qu'y faire?

J'ai relu *Eugénie Grandet*. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars Champfleury!

AU MÊME.

Croisset, 10 août.

Tu dois, cher bonhomme, être assailli de ma correspondance, mais ma lettre de lundi était en sus puisque tu me disais n'avoir pas reçu celle de la semaine dernière. Du reste tu n'en recevras plus qu'une après celle-ci, car dans quinze jours je compte envisager ton incomparable balle. Quel voyage d'artistes vous allez faire, vous deux Guérard! Combien peu vous étudierez les monuments! quelles minces notes vous prendrez

comme Chéruel serait indigné! et même Du Camp. Ce sera un voyage œnophile! tout à fait Chapelle et Bachaumont, on ne peut plus dix-septième siècle et dans les traditions. Un financier voyageant dans la société d'un poète et tous deux se soûlant conjointement, à la gauloise, dans les cabarets de la route. Je te recommande, à Poissy, chez le sieur Fient, aubergiste, une cuisine où il y a, peint sur la porte, un gastronome s'empiffrant. Cela réjouit le voyageur.

Il est maintenant trois heures trois quarts du matin. J'ai passé la nuit à la *Bovary* et je m'en vais réveiller ma mère qui part à cinq heures pour Trouville, où elle doit rester cinq à six jours. Je serai seul tout ce temps-là et j'essaierai d'en profiter pour accélérer l'ouvrage. Il faut que j'avance quand même, car je suis las de ma lenteur. Voilà cependant deux jours que je recommence un peu à travailler.

J'ai lu onze chapitres du roman de Champfleury. Cela me rassure de plus en plus; la conception et le ton sont fort différents. Personne autre que toi ou moi ne fera, je crois, le rapprochement. La seule chose pareille dans les deux livres, c'est le *milieu*, et encore!

Je t'annonce, afin que tu te mettes en mesure, la visite du jeune Baudry. Il est venu me voir hier et m'a déclaré son intention d'aller *passer les fêtes* chez toi, ce qui ne serait point fête pour toi. A ta place je lui répondrais tout net que je ne puis le recevoir. L'expression de « grigou » que tu lui as appliquée est superbe de justesse, surtout quand on connaît son costume d'été. Il s'est acheté une sorte de paletot en coutil bleu moyennant la

somme de vingt-cinq francs, qui ressemble à du papier à sucre. Cela est monstrueux d'ignoble, et bien que l'étoffe soit légère, je t'assure qu'elle pèse à l'œil plus qu'un paletot de bronze! O esprit français! ô goût! ô économie!

Rouen résonne de discours. C'est l'époque des distributions de prix et des solennités académiques. Aussi nos feuilles quotidiennes sont-elles bourrées de littérature!!! Pouchet s'est signalé par un discours « religieux » où il célèbre les magnificences de la nature et prouve l'existence de Dieu par le tableau varié de la création. Ce bon zoologue tourne au mysticisme.

Hier, séance publique de l'Académie : Réception de M. Jolibois, avocat général, lequel a pris pour texte : « De la loi sur le travail des enfants dans les manufactures ». Puis M. Deschamps a lu un dialogue en vers où il fait l'éloge de la propriété et de la *Gabrielle* du gars Augier, etc.! etc.! etc.! et partout éloge de l'empereur! Ah! saint Polycarpe! Tu vois que s'il y a des cochonneries à Paris, la province n'en chôme pas.

Triste nouvelle : j'ai vu que la pension Deshayes était enfoncée par la pension Guernet! Le collège a « brillé ». Quelle intrigue!

AU MÊME.

Croisset, 18 août.

J'attends dimanche matin l'annonce de ton arrivée, c'est-à-dire, ô vieux, que tu vas m'écrire le jour et l'heure de ton apparition en ces lieux.

N'oublie pas, avant de t'en aller de Paris, la préface de Sainte-Beuve. Quoi qu'en dise Jacottet (s'il en dit quelque chose), tu n'es pas en position encore de faire le magnanime; et pourquoi ne pas embêter les gens qui nous embêtent? Il faut que son petit jugement inepte le poursuive dans la postérité, môssieu! Et remettre la chose à une seconde édition ce serait paraître avoir attendu le succès, avoir douté de soi.

Je viens de passer une bonne semaine seul comme un ermite et tranquille comme un dieu. Je me suis livré à une littérature frénétique; je me levais à midi, je me couchais à quatre heures du matin. Je dînais avec Dakno. Je fumais quinze pipes par jour, j'ai écrit huit pages.

Ai-je gueulé! J'ai relu tout haut *Melaenis* entièrement, à propos de la scène du jardin dans laquelle je ne suis pas bien sûr encore de n'être point tombé. Il va sans dire que ce régime a fait le plus grand bien à ma langue, ce qui achève de me donner pour la médecine une mince considération, car je me suis *guarry* en dépit des règles et recommandations.

Lis-tu nos feuilles publiques (départementales)? Le *navire* qui portait ma famille, il y a aujourd'hui huit jours, a manqué faire naufrage à Quillebeuf. Ma mère (qui revient de Trouville) a encore de fortes contusions à la figure. Les sabords étaient défoncés, le bateau sombrait, les lames entraient partout. C'est toute une histoire. Je vais être pendant six mois assassiné de narrations maritimes.

Je n'ai pu dormir la nuit dernière à cause d'un article que j'avais lu le soir dans la *Revue de Paris*.

J'en étais malade de dégoût, de tristesse et de désespoir *humanitaire*. C'était un extrait d'un roman américain intitulé « Hot-Corn », qui se tire à des centaines de mille d'exemplaires, qui enfonce *l'Oncle Tom*, qui... qui... etc. Sais-tu quelle est l'idée du livre? L'établissement sur une plus grande échelle des sociétés de tempérance, l'extirpation de l'ivrognerie, le bannissement du gin, le tout en style lyrique à la Jules Janin dans ses grands moments, et avec des anecdotes!!!

L'humanité tourne à tout cela. Nous aurons beau dire, il faut se boucher les yeux et continuer son œuvre. Oui, triste! triste! On ne devrait jamais rien lire de tout ce qui se publie; à quoi bon?

N'oublie pas de m'apporter le cahier des pièces détachées.

Je te régalerai des statuts d'une société religieuse dont on m'a proposé de faire partie. C'est joli. On doit dénoncer l'immoralité de ses collègues, et on est forcé d'assister à leur enterrement sous peine d'une amende de cinquante centimes. Tu me feras penser aussi à te montrer deux bonnes lettres de femme comme psychologie.

Adieu, pauvre cher vieux. Ne t'intoxique pas trop avec les alcools en route et arrive vite.

AU MÊME.

Croisset, 10 décembre 1854.

Tu as dû dîner ce soir avec ma mère, et Caroline t'aura embrassé de ma part, pauvre cher

vieux. Il me fait plaisir que ta première visite rouennaise ait été celle-là. Moi, me voilà donc resté seul ici comme un roquentin, comme un ours, comme un « meschant ». Je fais un feu atroce et je n'entends que le murmure de la flamme avec les palpitations régulières de ma pendule. Le seul bruit humain que j'aie perçu depuis tantôt a été une gueulade d'hommes soûls qui ont passé tout à l'heure, en chantant. Il en va être ainsi pendant trois semaines. Je suis curieux de voir la mine que je vais faire, j'éprouverai si l'homme décidément est un animal sociable.

J'espère d'ici à ton arrivée avancer ferme la *Bovary*. Si ma scène d'amour n'est pas faite, elle le sera aux trois quarts. Sais-tu combien les comices (recopiés) tiennent de pages? 23. Et j'y suis depuis le commencement de septembre. Quels piètres primesautiers nous faisons, avouons-le!

J'ai relu hier toute la première partie, cela m'a paru maigre. Mais ça marche (?). Le pire de la chose est que les préparatifs psychologiques, pittoresques, grotesques, etc. qui précèdent, étant fort longs, *exigent*, je crois, un développement d'action qui soit en rapport avec eux. Il ne faut pas que le prologue emporte le récit (quelque déguisé et fondu que soit le récit) et j'aurai fort à faire pour établir une proportion à peu près égale entre les aventures et les pensées. En délayant tout le dramatique, je pense y arriver à peu près. Mais il aura donc 75,000 pages, ce bougre de roman-là! Et quand finira-t-il?

Je ne suis pas mécontent de mon article de Homais (indirect et avec citations), il rehausse les

comices, et les fait paraître plus courts parce qu'il les résume.

Et toi, vieux, ton *Homme* avance-t-il? Envoie-moi donc quelque chose. Je ne suis pas difficile sur la quantité, tu le sais.

Pourquoi crois-je que d'ici à peu nous aurons du sieur Théo des *fossiles* quelconques, comme nous avons eu du latin après *Melaenis*? Était-il bête, l'autre jour, ce brave garçon! (Son acharnement sur « écarté », sa théorie qu'il ne faut pas être harmonieux, etc.). Allons, pas fort! pas fort du tout! Si tu savais comme je t'ai aimé frénétiquement quand, au coin de la rue, après l'avoir quitté, tu m'as dit : « Non... non... solide comme la colonne! comme la colonne! s.... n.. de D...! »

Oui, il ne faut pas nous démonter! ne prenons aucun souci de tout cela et causons un peu des gars Texier et Du Camp. C'était charmant! très coquet! et l'excuse « il était si jeune » est un mot, un mot historique; c'est peut-être par là que Du Camp passera à la postérité. Comme basse bêtise, ineptie, maladresse et grossièreté, il est de la famille de « je crois que tu as un ramollissement au cerveau ». Voilà de ces choses qu'il faut colporter et ne point se gêner de redire.

J'ai trouvé la Muse peu forte en cette circontance; à ta place, dit-elle, elle eût fait explosion. Oh! non! non! c'eût été une sottise, car tout homme médiocre considérant le blâme comme quelque chose de désagréable, il s'ensuit que l'on doit prendre pour baume toute la fange qu'on nous prodigue. Quand on descend dans la rue et que vient à souffler sur nous la poussière des passions et des bêtises humaines, il faut courber la

tête, se rouler dans son manteau et passer droit. Puis, à la porte du sanctuaire, on rejette toute cette ordure avec un grand mouvement d'épaule.

Tu serais bien maladroit de leur donner les *Fossiles* pour rien; dans ce cas-là il vaudrait mieux les donner à n'importe quel journal, le *Pays* (?), la *Presse* (?), qui te les prendrait comme Variétés. Mais pousse le père Babinet pour la *Revue des Deux Mondes*.

Sais-tu que tes lettres sont bien courtes, mon pauvre vieux! Je ne sais pas comment tu es installé, comment tu vis... De quelle façon arranges-tu tes heures? Tu dois te trouver avoir beaucoup de temps à toi. Que cogites-tu entre les vers? Mes compliments à Pétrus Borel et apporte-le-moi quand tu viendras.

AU MÊME.

Croisset, 10 mai 1855.

MONSTRE,

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? et pourquoi n'ai-je pas reçu dimanche à mon réveil une sacro-sainte lettre? Dans quels délices ou embêtements es-tu plongé pour oublier ton pauvre Caraphon? As-tu vu Sandeau, etc.?

Je me suis embêté (pardon de la répétition) assez bravement pendant les deux ou trois jours qui ont suivi ton départ. Puis j'ai rempoigné la *Bovary* avec rage. Bref, depuis que tu es parti j'ai fait six pages, dans lesquelles je me suis livré alterna-

tivement à l'élégie et à la narration. Je persécute les métaphores et bannis à outrance les analyses morales. Es-tu content? Suis-je beau? J'ai bien peur, en ce moment, de friser le genre crapuleux. Il se pourrait aussi que mon jeune homme ne tarde pas à devenir odieux au lecteur, à force de lâcheté. La limite à observer dans ce caractère couillon n'est point facile, je t'assure. Enfin dans une huitaine j'en serai aux grandes orgies de Rouen. C'est là qu'il faudra se déployer!

Il me reste encore peut-être cent vingt ou cent quarante pages. N'aurait-il pas mieux valu que ça en ait quatre cents et que tout ce qui précède eût été plus court? J'ai peur que la fin (qui dans la réalité a été la plus remplie) ne soit, dans mon livre, étriquée, comme dimension matérielle du moins, ce qui est beaucoup.

Et toi, vieux bougre, as-tu fini ton acte? Et le voyage d'Italie? quand? ne lâche pas ça, n.. de D...! Et fais tout ce qu'il te sera possible pour que ça réussisse.

J'ai vu ce matin le jeune Baudry qui m'a *affirmé* que tu n'étais pas venu chez lui et que Bouilhet était un blagueur! Toujours le même petit bonhomme! Aucune nouvelle rouennaise, d'ailleurs.

Tantôt, après dîner, en regardant une bannette de tulipes j'ai songé à ta pièce sur les tulipes de ton grand-père et j'ai vu nettement un bonhomme en culottes courtes et poudré, arrangeant des tulipes pareilles dans un jardin vague, au soleil, le matin. Il y avait à côté un môme de quatre à cinq ans (dont la petite culotte était boutonnée à la veste) joufflu, tranquille et les yeux écar-

quillés devant les fleurs; c'était toi. Tu étais habillé d'une espèce de couleur chocolat.

Je lis maintenant les observations de l'Académie française sur le *Cid*. Je viens de lire celles du sieur Scudéry, c'est énorme! Ça console du reste. As-tu quelques nouvelles de Pierrot?

Adieu, vieux bougre, je t'embrasse. Tiens-toi en joie si c'est possible.

AU MÊME.

Croisset, 24 mai 1855.

O homme!

Je chante les lieux qui furent le

Théâtre aimé des jeux de ton enfance :

c'est-à-dire : les cafés, estaminets, bouchons et autres endroits qui émaillent le « bas de la rue des Charrettes ». Je suis en plein Rouen et je viens même de quitter, pour t'écrire, les lupanars à grilles, les arbustes verts, l'odeur de l'absinthe, du cigare et des huîtres, etc. Le mot est lâché : « Babylone » y est, tant pis! Tout cela, je crois, frise bougrement le ridicule. C'est « trop fort ». Enfin tu verras. Rassure-toi, d'ailleurs : je me prive de métaphores, je jeûne de comparaisons et dégueule fort peu de psychologie. Il m'est venu ce soir un remords. Il faut à toute force que les cheminots trouvent leur place dans la *Bovary*. Mon livre serait incomplet sans lesdits turbans

alimentaires, puisque j'ai la prétention de peindre Rouen. C'est bien là le cas de dire

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus hideux objet, etc.

Je m'arrangerai pour qu'Homais raffole de cheminots. Ce sera un des motifs secrets de son voyage à Rouen et d'ailleurs sa seule faiblesse humaine. Il s'en donnera une bosse, chez un ami de la rue Saint-Gervais. N'aie pas peur! ils seront de la rue Massacre et on les fera cuire dans un poêle, dont on ouvrira la porte avec une règle.

Je vais lentement, très lentement même. Mais cette semaine je me suis amusé à cause du fond. Il faut qu'au mois de juillet j'en sois à peu près au commencement de la fin, c'est-à-dire aux dégoûts de ma jeune femme pour son petit monsieur.

Avances-tu dans ton second acte[1]? Je suis curieux de voir ta grande scène complexe. Parle-moi des changements de plan (entrées et sorties) que tu as faits depuis que tu es à Paris, si toutefois je peux les comprendre par lettres.

Je suis fâché de ne pas être de ton avis relativement à la Bucolique. Mais tu as pris la chose pour pire que je ne la donne. Je te répète que je peux parfaitement me tromper. C'est comme pour les raisins au clair de lune; à force de vouloir détailler et raffiner, il arrive souvent que je ne comprends plus goutte aux choses. L'excès de critique engendre l'inintelligence. Si mes observations sur ta pièce sont bêtes, voilà une phrase qui ne l'est pas.

[1] *Madame de Montarcy.*

A propos du voyage d'Italie, crois-moi, *reviens dessus souvent,* si tu veux qu'il ne rate; tâche d'avoir *sa* parole, fais qu'il s'engage et prenez une date fixe pour partir. C'est une occâse (style Breda street) que tu ne retrouveras jamais, mon bon. Il sera trop tard, plus tard. Rien de ce que tu peux laisser à Paris ne vaut une heure passée au Vatican, mets-toi ça dans la boule. Et d'ailleurs «tu ne te doutes pas» des pièces détachées que tu rapporteras. Ce qui a fait faire les élégies romaines n'est pas épuisé, sois-en sûr. Il n'y a que les lieux communs et les pays connus qui soient d'une intarissable beauté.

Je lis maintenant l'*Émile* du nommé Rousseau. Quel baroque bouquin, comme idées, mais «c'est écrit», il faut en convenir et ça n'était pas facile!

Combien je regrette de n'avoir pas vu nos deux anges jouant ensemble. Sérieusement, j'en ai été attendri. Pauvres petites cocottes! Vois-tu quelles balles de financiers nous aurions eu côte à côte, chacun dans notre stalle! Nous serions-nous rengorgés? Il n'y avait peut-être pas lieu de se rengorger. Au reste, je suis, je crois, un peu oublié pour le quart d'heure. L'exposition (*univeurseul exbibicheun*) me nuit peut-être? J'ai reçu, il y a trois semaines, une lettre écrite par elles deux et qui était ornée de «dessins». J'en ai répondu une non moins bonne et puis, c'est tout. Ah! l'amour ne m'obstrue pas l'estomac s'il empâte mon papier!

AU MÊME.

Croisset, dimanche, 3 heures.

Causons un peu, mon pauvre vieux. La pluie tombe à torrents, l'air est lourd, les arbres mouillés et déjà jaunes sentent le cadavre. Voilà deux jours que je ne fais que penser à toi et ta désolation ne me sort pas de la tête.

Je me permettrai d'abord de te dire (contrairement à ton opinion) que si jamais j'avais douté de toi, je n'en douterais plus aujourd'hui; les obstacles que tu rencontres me confirment dans mes idées. Toutes les portes s'ouvriraient si tu étais un homme médiocre. Au lieu d'un drame en cinq actes, à grands effets et à style corsé, présente une comédie « Pompadour, agent de change », et tu verras quelles facilités, quels sourires, quelles complaisances pour l'œuvre et l'auteur! Ne sais-tu donc pas que dans ce charmant pays de France on exècre l'originalité? Nous vivons dans un monde où l'on s'habille de vêtements tout confectionnés. Donc tant pis pour vous si vous êtes trop grand; il y a une certaine mesure commune, vous resterez nu. Ouvre l'histoire et si la tienne (ton histoire) n'est pas celle de tous les gens de génie, je consens à être écartelé vif. On ne reconnaît le talent que quand il vous passe sur le ventre et il faut des milliers d'obus pour faire son trou dans la Fortune. J'en appelle à ton orgueil, remets-toi en tête ce que tu as fait, ce que tu rêves, ce que tu peux faire, ce que tu feras, et relève-toi, nom d'un nom, considère-toi

avec plus de respect! et ne me manque pas d'égards, dans ton for intérieur, en doutant d'une intelligence qui n'est pas discutable.

Tu me diras que voilà deux ans que tu es à Paris et que tu as fait tout ce que tu as pu, et que rien de bon ne t'est encore arrivé. Premièrement, non : tu n'as rien fait pour ton avancement matériel et je me permettrai de te dire au contraire : *Melaenis* réussit, on en parle, on te fait des articles; tu n'imprimes pas *Melaenis* en volume, tu ne vas pas voir les gens qui ont écrit pour toi. On te donne tes entrées aux Français, tu n'y mets pas les pieds et en deux ans tu ne trouves pas le moyen de t'y faire, je ne dis pas un ami, mais une simple connaissance. Tu as refusé de fréquenter un tas de gens, Janin, Dumas, Guttinger, etc., chez lesquels tu aurais pu nouer des camaraderies; et quant à ceux que tu fréquentes il vaudrait peut-être mieux ne pas les voir. Exemple : Gautier. Crois-tu qu'il ne sente pas à tes façons que tu le chéris fort peu? Et (ceci est une supposition, mais je n'en doute point), qu'il ne te garde pas rancune de n'avoir pas pris un billet au concert d'Ernesta? Tu lui as fait pour cent sous une cochonnerie de 25 francs. Je me suis permis souvent de t'avertir de tout cela. Mais je ne peux pas être un éternel pédagogue et t'embêter du matin au soir par mes conseils; tu me prendrais en haine et tu ferais bien. Le pédantisme dans les petites choses est intolérable. Mais toi, tu ne vois pas assez l'importance des petites choses dans le pays des petites gens. A Paris, le char d'Apollon est un fiacre. La célébrité s'y obtient à force de courses.

En voilà assez sur ce chapitre. Le quart d'heure n'est pas très opportun pour te sermonner.

Maintenant sur la question de vivre, je te promets que Mme S*** pourra très bien demander pour toi à l'empereur en personne la place que tu voudras. Guignes-en une d'ici à trois semaines, cherche. Fais venir en tapinois les états de service de ton père. Nous verrons. On pourrait demander une pension, mais il te faudrait payer cela en monnaie de ton métier, c'est-à-dire en cantates, épithalames, etc. Non, non.

En tout cas, ne retourne *jamais* en province.

Voilà ce que j'avais à te dire. Médite-le. Tâche de t'abstraire, pose-toi devant les yeux le sieur Bouilhet et avoue que j'ai raison. Enfin, pauvre vieux, si tu te trouves blessé en quoi que ce soit, pardonne-le-moi, je l'ai fait avec une bonne intention, excuse de tous les sots.

Une comparaison te sera venue, c'est celle de moi à Du Camp. Il me reprochait, il y a quatre ans, à peu près les mêmes choses que je te reproche. (Les sermons ont été plus longs et d'un autre ton, hélas!) Mais les points de vue sont différents. Il me prenait alors pour ce que je ne voulais pas être. Je n'entrais nullement dans la vie pratique et il me cornait aux oreilles que je m'égarais dans une route où je n'avais seulement pas les pieds.

Je t'envie de regretter quelque chose dans ton passé. Quant à moi (c'est qu'apparemment je n'ai jamais été ni heureux ni malheureux), j'ignore ce sentiment-là. Et d'abord j'en serais honteux. C'est reconnaître qu'il y a quelque chose de bon dans la

vie et je ne rendrai jamais cet hommage à la condition humaine.

Tu vas laisser là les Français, c'est convenu. Mais si tu avais vu Regnier *avant,* penses-tu qu'il n'eût pas pu influencer Laugier? Je n'ai jamais vu d'homme plus ménager la semelle de ses souliers. Ton incompréhensible timidité est ton plus grand ennemi, mon bon. Sois-en sûr.

Si tu quittes les Français, porte ton drame à l'Odéon de préférence; mais informe-toi d'abord *de qui* ça dépend, et fais ta mine avant de donner l'assaut.

Est-ce sérieusement que Reyer t'a parlé d'un opéra-comique? Fais-le. C'est le moment de plus travailler que tu n'as jamais fait. Puis quand tu m'auras écrit cinq ou six pièces et qu'aucune n'aura pu être jouée, je commencerai à être ébranlé, non sur ton mérite littéraire, mais dans mes espérances matérielles. Il faut que tu me fasses cet hiver une tragédie romantique en trois actes, avec une action très simple, deux ou trois coups de théâtre et de grands bougres de vers comme il t'est facile.

Je ne crois pas que les amis soient assez puissants pour rien empêcher *de fait.* Nous leur prêtons là une importance qu'ils n'ont pas. Mais nous sommes leurs ennemis *d'idées,* note-le bien. On t'a refusé «Le cœur à droite» à la *Revue* parce qu'on n'y a pas vu d'idée *morale.* Si tu suis un peu attentivement leur manœuvre, tu verras qu'ils naviguent vers le vieux socialisme de 1833, national pur. Haine de l'art pour l'art, déclamation contre la Forme. Du Camp tonnait l'autre jour contre H. Heine et surtout les Schlegel, ces pères

du romantisme qu'il appelait des réactionnaires *(sic)*. Je n'excuse pas, mais j'explique. Il a *déploré* devant moi les *Fossiles*. Si la fin eût été *consolante*, tu aurais été un grand homme. Mais comme elle était *amèrement sceptique*, tu n'as plus été qu'un fantaisiste. Or nous n'avons plus besoin de fantaisies. A bas les rêveurs ! A l'œuvre ! Fabriquons la régénération sociale ! l'écrivain a charge d'âmes, etc. Et il y a là dedans un calcul habile. Quand on ne peut pas entraîner la société derrière soi, on se met à sa remorque, comme les chevaux du roulier, lorsqu'il s'agit de descendre une côte; alors la machine en mouvement vous emporte, c'est un moyen d'avancer. On est servi par les passions du jour et par la sympathie des envieux. C'est là le secret des grands succès et des petits aussi. Arsène Houssaye a profité de la manie rococo qui a succédé à la manie moyen âge, comme Mme Beecher-Stowe a exploité la manie égalitaire. Notre ami Maxime, lui, profite des chemins de fer, de la rage industrielle, etc.

Mais nous ne profitons de rien, nous sommes seuls. *Seuls*, comme le Bédouin dans le désert. Il faut nous couvrir la figure, nous serrer dans nos manteaux et donner tête baissée dans l'ouragan — et toujours — incessamment jusqu'à notre dernière goutte d'eau, jusqu'à la dernière palpitation de notre cœur. Quand nous mourrons, nous aurons cette consolation d'avoir fait du chemin, et d'avoir navigué dans le Grand.

Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la m.... à la bouche comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir;

j'en veux faire une pâte dont je barbouillerai le dix-neuvième siècle, comme on dore de bouse de vache les pagodes indiennes, et qui sait? cela durera peut-être. Il ne faut qu'un rayon de soleil! l'inspiration d'un moment, la chance d'un sujet!

Allons, Philippe, éveille-toi! De par l'*Odyssée*, de par Shakespeare et Rabelais, je te rappelle à l'ordre, c'est-à-dire à la conviction de ta valeur. Allons, mon pauvre vieux, mon roquentin, mon seul confident, mon seul ami, mon seul déversoir, reprends courage, aime-nous mieux que cela. Tâche de traiter les hommes et la vie avec la maestria (style parisien) que tu as en traitant les idées et les phrases.

La *Bovary* va pianissimo. Tu devrais bien me dire quelle espèce de *monstre*[1] il faut mettre dans la côte du Bois-Guillaume. Faut-il que mon homme ait une dartre au visage, des yeux rouges, une bosse, un nez de moins? que ce soit un idiot ou un bancal? Je suis très perplexe. Diable de père Hugo, avec ses culs-de-jatte qui ressemblent à des limaces dans la pluie! C'est embêtant!

Adieu, écris-moi tous les jours, si tu es triste. Je te répondrai. Donne-toi bien vite, pendant que tu y es, une bosse de désespoir et puis finis-en. Sors-en. Remonte sur ton dada et mène-le à grands coups d'éperon. « Les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup ». (Œuvres de Napoléon III.)

Je t'embrasse de toute mon amitié et de toute ma littérature; à toi, à toi.

---

[1] Voir *Madame Bovary*, p. 491.

AU MÊME.

Croisset, 7 juin 1855, nuit de mercredi.

Ah! J'âpre-casse atmosphère quoique dans la nuit, légèrement vêtu et fenêtres ouvertes. — Sue! Il fait depuis deux jours un polisson de temps agréable. Tu as raison, pauvre cher vieux, de m'envier les arbres, le bord de l'eau et le jardin, c'est splendide! J'avais hier les poumons fatigués à force de humer les lilas et ce soir, sur la rivière, les poissons sautaient avec des folâtreries incroyables, comme des bourgeois invités à prendre un thé à la Préfecture.

Je suis moult aise de te savoir un peu remonté sur ton drame. Voici je crois ce qu'il faut faire : 1° Aller d'abord chez Blanche. 2° Lui dire : vous voyez que je ne suis pas un entêté; j'ai corrigé *dans vos données,* suivi vos avis, vous m'aviez dit telle et telle chose (inventes-en si tu ne te les rappelle pas) que j'ai tenue en considération, etc. 3° Il faut avoir pour examinateur Laugier et *en même temps* faire marcher Sandeau. Au reste, si Blanche est bon enfant (et il le sera), fais ce qu'il te conseille... Tâche d'avoir une lecture *quand même.* Je persiste dans cette opinion : on ne doit se présenter à l'Odéon que si tout est raté définitivement aux Français. Mais il est bon d'aller vite en besogne, pour que l'insuccès, s'il y en a un, ne s'ébruite pas et ne te nuise pas auprès du comité de l'Odéon. Aie plusieurs manuscrits, s'il le faut, trémousse-toi! copie-les plutôt toi-même!

La Porte Saint-Martin vaudrait peut-être mieux

que l'Odéon, mais nous n'en sommes pas là. Occupe-toi des Français comme si c'était la seule porte possible.

Je vais bien lentement. Je me donne un mal de chien. Il m'arrive de supprimer, au bout de cinq ou six pages, des phrases qui m'ont demandé des journées entières. Il m'est impossible de voir l'effet d'aucune avant qu'elle ne soit finie, parachevée, limée. C'est une manière de travailler inepte, mais comment faire? J'ai la conviction que les meilleures choses en soi sont celles que je biffe. On n'arrive à faire de l'effet que par la négation de l'exubérance. Et c'est là ce qui me charme, l'exubérance.

Si tu veux lire quelque chose de violent et d'opaque comme galimatias, prends une description du Vésuve par le sieur Marc Monnier dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*. Il y a un Jéhovah qui finit un paysage d'une manière un peu remarquable. Cette phrase mérite un encadrement en or. C'est un type, comme on dit.

Le nommé About dont tu me parles est violemment accusé dans ce même numéro (et avec des preuves qui m'ont paru assez concluantes) d'avoir tout bonnement traduit un livre italien, *supprimé* depuis l'impression et qu'il a donné comme étant une œuvre de lui.

Je voudrais bien lire le Planche sur Du Camp. Hier grand éloge des chants modernes par môsieu Paulin Limayrac, mais éloge qui sentait l'ami peu enthousiaste au fond. On vantait surtout les intentions et la préface. Enfin!

J'ai été ces jours derniers assez inquiet de mon pauvre Narcisse qui a cuydé avoir une attaque

d'apoplexie. On l'a saigné et il va bien maintenant. J'ai été le voir une fois dans sa chambre et je l'ai trouvé lisant les *Rayons et les Ombres;* il ne devait pas y comprendre grand'chose. N'importe, ça m'a attendri.

Est-ce beau ou bête de prendre la vie au sérieux? Je n'en sais rien. C'est robuste, en tout cas, et je ne m'en sens pas la force. J'en ai à peine assez pour tenir une plume.

AU MÊME.

Croisset, 28 juin 1855.

Tu ne m'as pas l'air gai, mon pauvre bonhomme. Tes lettres sont de plus en plus « mélancholiques » et tu me parais devenir de plus en plus « méchanique ». C'est un tort, c'est un tort! Il faut se *roidir* contre les difficultés. Tu ne prends pas les choses en quantité raisonnable. Tu as trop les pieds dans Paris pour n'en être pas dégoûté et d'autre part tu n'y entres pas assez pour qu'il te plaise. Tu avais ici l'estomac assez solide pour digérer tous les Laurent-Pichat de la terre; d'où vient ta faiblesse maintenant? Serait-ce parce que tu connais l'homme? Qu'importe! Ne peux-tu, par ta pensée, établir cette superbe ligne de défense intérieure qui vous sépare plus du voisin qu'un océan?

Et puis, s.... n.. de D...! que me chantes-tu avec des phrases pareilles : « je m'effacerai ainsi du monde graduellement »? M....! J'ai envie de te f..... des coups de pied quelque part. Que

veux-tu que je devienne, misérable, si tu bronches, si tu m'ôtes ma croyance? Tu es le seul mortel en qui j'aie foi et tu fais tout ce que tu peux pour me desceller du cœur cette pauvre niche de marbre, placée haut, et où tu rayonnes!

Fais-moi le plaisir *pour toi* et dans l'intérêt même de cet avenir, dont l'idée permanente te préoccupe maintenant exclusivement, de tâcher de t'abstraire un peu et de travailler. Tant que tu seras à te secouer la cervelle sur ta personnalité, sois sûr que ta personnalité souffrira. Et d'ailleurs à quoi bon? Si ça servait pratiquement à quelque chose, très bien. Mais au contraire et ceci est démontrable par A + B.

Au reste nous causerons de tout cela dans quinze jours, si tu veux. Nous pourrons vider le fond du sac.

J'ai été hier à Rouen dîner chez Achille et, ayant une heure devant moi, je me dirigeais vers le logis de ta Dulcinée, lorsque le môme d'Abbaye a couru après moi pour me dire que Mme *** était à Caen. En descendant dans la rue, j'ai contemplé Abbaye sur sa porte.

Quel aspect que celui de Rouen, est-ce mastoc, et embêtant! Hier, au soleil couchant, l'ennui suintait des murs d'une façon subtile et fantastique à vous asphyxier sur place. J'ai revu toutes les rues que je prenais pour aller au collège. Eh bien, non! rien de tout cela ne m'attendrit plus. Le temps en est passé! je conchie sur mes souvenirs. « J'ai ça de bon » comme disait ce conducteur de diligence qui puait des pieds.

Sais-tu que ma mère, il y a six semaines envi-

ron, m'a dit un mot sublime (un mot à faire la Muse se pendre de jalousie pour ne l'avoir point inventé); le voici ce mot : « La rage des phrases t'a desséché le cœur. » Au fond, tu es de son avis et tu trouves qu'à propos de Rouen, par exemple, je manque tout à fait de *sensibilité;* car toi, bien que *curvus et complex,* tu es sensible. C'est par là que tu te rapproches de Rousseau; quoi que tu en dises, tu aimes les champs, tu as des goûts simples. Il te faut, pour être heureux, une compagne (un de ces jours tu vas étudier la botanique) et tu regrettes de « ne pas savoir un état ».

Veux-tu que je t'indique un maître menuisier? Allons, mon bonhomme, rabote, scie, allonge-toi sur la varlope « comme un nageur ». Sophie t'ira voir avec sa mère, et moi, ton précepteur, je sourirai dans un coin.

Un trait manque encore au parallèle (entre toi et Émile), à savoir les voyages. Car il voyage pour connaître « la politique des nations », et toi tu m'as l'air de rester. Je te ferai cadeau au jour de l'an du *Voyage autour de ma chambre* par M. de Maistre, suivi de *Symboles et Paradoxes* de Houssaye. Ah! n.. de D...! il doit pourtant faire beau ce soir, sur la terrasse de la Villa Médicis! Le Tibre est d'argent et le Janicule sort noir comme une tunique d'esclave.

A propos d'argent, je suis empêtré dans des explications de billets[1], d'escompte, etc., que je ne comprends pas trop. J'arrange tout cela en dialogue rythmé, miséricorde! Aussi je te demanderai la permission de ne t'apporter rien de la

[1] Voir *Madame Bovary,* p. 377.

Bovary. J'éprouve le besoin de n'y plus penser pendant quinze jours. Je me livrerai à la peinture, aux beaux-arts, *cela pose un homme*. Adieu, je t'embrasse, monstre. A toi.

AU MÊME.

Croisset, 6 juillet 1855.

Je tombe sur les bottes!!! Je crève d'envie de dormir. J'ai conduit aujourd'hui à Caumont mon nouveau cousin, le sieur Laurent, qui est ici depuis samedi avec sa belle-mère et sa *june épouse*, et qui repart demain. Nous sommes revenus à pied, je suis un peu échigné. Joins à cela un fort dîner chez Achille. Comme j'ai pensé à toi, tantôt, sacrée canaille, en traversant le bois de Canteleu! Sais-tu de quoi l'on causait? locomotion et chemins de fer.

Ta lettre m'a fait de la peine, pauvre vieux. Pourquoi donc es-tu si triste? est-ce que tu vas faiblir, toi que j'admire et qui me réconforte? Je te prie sincèrement de cesser, par bas égoïsme. Que me restera-t-il si tu cales? Heureusement que je connais mon bonhomme et je te dirai qu'au fond je suis peu inquiet de ton découragement. Les désillusions ne sont faites que pour les gens sans imagination. Or je t'estime assez pour croire que tu n'en auras jamais de sérieuses et surtout de persistantes. Note que voilà la première année de ta vie que tu te trouves *seul* et avec le loisir de t'embêter pendant vingt-quatre heures de suite. Il y a encore à ton

état présent d'autres causes que je t'expliquerai doctoralement,

Seul à seul chez Barbin,

c'est-à-dire piétés dans quelque taberne méritoire. Au reste, c'est bon; il faut s'embêter à Paris, c'est le seul moyen de n'y pas devenir bête; tout océan doit pousser à la dégueulade.

Tu as tort de regretter Rouen; il ne *faut rien regretter,* car n'est-ce pas reconnaître qu'il y a quelque chose de bon?

Tu peux avoir raison en ceci qu'il eût mieux valu arriver là-bas avec ton drame tout fait. C'est possible comme *pompe;* mais autrement, non. Tu es arrivé à Paris avec une grande œuvre publiée et déjà connue des artistes, on ignorait ta mine que l'on savait tes vers. Je ne débuterai pas dans d'aussi bonnes conditions que toi, je serai beaucoup plus vieux et beaucoup plus banal (comme homme). Cette année-ci, tu peux et tu dois l'employer à te faire des connaissances. Si j'étais *de toi,* je me «lancerais dans le monde» plus que tu ne fais; traite-moi de bourgeois tant que tu voudras, d'accord; mais réfléchis profondément à l'objectif des choses et tu verras que j'ai raison. Tu m'objecteras que ça t'embête, je m'en f....

Allons donc, s.... n.. de D...! ne sommes-nous pas deux vieux roquentins? Tu m'écris qu'il n'y a pas de place à Paris pour un brave homme; on ne trouve pas sa place, on se la fait, et à coups de bâtons encore, comme un pacha quand il se montre. Veux-tu donner raison aux imbéciles? veux-tu qu'ils ricanent : «J'avais toujours dit que la littérature, etc.»? Voyons! nom d'un petit bonhomme,

ferme la porte, et gueule tout seul quelques bonnes rimes, quelques bonnes phrases un peu corsées, pense à la Chine, à Vitellius, etc., et f.... toi du reste. Encore un an et nous sommes piétés là-bas, ensemble, comme deux rhinocéros de bronze. Nous ferons le ballet astronomique, une féerie, des pantomimes, le *dictionnaire des idées reçues,* des scénarios, des bouts rimés, etc. Nous serons beaux, je te le promets. Je suis maintenant « monté », et j'espère pour longtemps. Je t'embrasse fort.

Nouvelle convention postale! Mon cher monsieur, on affranchit les lettres parce que ça coûte deux sous de moins! Est-ce ignoble? Quelles mœurs! Enfin!

AU MÊME.

Croisset, 2 août.

Me revoilà dans la sempiternelle *Bovary!* « Encore une fois sur les mers », disait Byron. « Encore une fois dans l'encre », puis-je dire.

Je suis en train de faire exposer à Homais des théories gaillardes sur les femmes[1]. J'ai peur que ça ne paraisse un peu trop « voulu ». Au reste, c'est aujourd'hui seulement que j'ai travaillé avec un peu de suite.

Je viens de lire la *Grèce contemporaine* du sieur About. C'est un gentil petit livre, très exact, plein de vérités et fort spirituel. Quant aux calomnies et canailleries dont on m'avait parlé, je

[1] Voir *Madame Bovary,* p. 387.

n'en discerne aucune. Son talent n'est pas assez grand pour expliquer l'acharnement dont on le poursuit. Il y a quelque chose là-dessous qui nous échappe.

J'ai eu à dîner avant-hier ton ancien professeur Bourlet. Quelle grosseur! quelles sueurs! quelle rougeur! C'est un hippopotame habillé en bourgeois. Il n'a pas faibli du reste, car il est toujours de l'opposition quand même, furieux contre le gouvernement, ennemi des prêtres et extra-grotesque.

Sais-tu que mon cher frère lit avec rage Régnier, qu'il en a trois éditions, qu'il m'en a récité des tartines par cœur? il a dit devant moi à Bourlet à propos de *Melaenis* : « Si tu n'as pas lu ça, tu n'as rien lu. »

Que je sois pendu si je porte jamais un jugement sur qui que ce soit!

La bêtise n'est pas d'un côté et l'esprit de l'autre. C'est comme le vice et la vertu; malin qui les distingue.

Axiome : Le synthétisme est la grande loi de l'ontologie.

Nouvelle : M. L. est conseiller municipal de Darnétal. « Ici nous renonçons à peindre. » Ses parents sont dans le ravissement. Je t'assure que quand je pense à cela je me sens emporté dans un océan de rêveries.

Quand viens-tu, pauvre vieux? Tu dois avoir fixé à peu près l'époque de tes vacances. As-tu vu Rouvières? Laffitte? Judith? Tâche de te remuer un peu.

Adieu, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'aime.

Je te réserve un discours du président Tougard qui est « chouette », comme dirait Homais.

AU MÊME.

Croisset, 18 août.

Tu es un gentil bougre de m'avoir envoyé cette bonne nouvelle. Et d'abord et avant tout : « Croiras-tu désormais au présage des bottes ? » Te rappelles-tu que le jour où j'ai porté ta pièce chez Laffitte je t'ai dit dans la rue Sainte-Anne : « Ça ira bien, je viens de voir des bottes » ? Et elles étaient neuves et on les tenait par les tirants.

Oui, vieux, je suis moult satisfait. Ta lecture me paraît à peu près certaine maintenant. Fais que Blanche dise un petit mot à Laugier, ça ne peut pas nuire.

Voici, sauf meilleur avis, ce qu'il faudrait faire, je crois.

1° Connaître exactement tous les noms du Comité.

2° Informe-toi si Laugier ne serait pas par hasard parent du Laugier médecin (agrégé à l'école). Par Cloquet ou tout autre on pèserait dessus.

3° As-tu une lettre de Durey pour Judith ? Peux-tu te présenter chez elle ? Vas-y. Ne néglige rien. Trémousse-toi, profite de la bonne veine.

4° Je t'engage à aller chez Person qui demeure rue Montyon, 7. Tu auras soin de ne pas dire au portier ni à la femme de chambre que tu es mon ami, ce serait le moyen de te faire fermer la porte au nez. Évite même mon nom s'il y a un

tiers avec vous. Elle connaît Samson qui a été son professeur et qu'elle aime beaucoup. Elle pourra aisément te donner des renseignements sur Beauvalet qui est très influent et qu'on gagne avec des petits verres. Ne te gêne pas avec Person. C'est une excellente femme et tu la connais assez pour te présenter chez elle. Elle fera certainement tout ce qu'elle pourra.

5° Il y a Got qui est un camarade de Maxime, mais?

6° Édouard Delessert doit connaître assez intimement Provost, ils sont du même cercle. Quant à Provost c'est par les peintres qu'on l'aurait, il en connaît beaucoup. Demande ces renseignements-là à Préault.

Je crois que M. Cloquet connaît Samson.

Important. Retourne immédiatement chez Sandeau, expose-lui la chose. Qu'il marche maintenant, puisque c'est engagé.

Ne néglige rien, s.... n.. de D...! fais plutôt quinze démarches qu'une seule. Allons, remonte-toi, mon pauvre vieux, et n'en sois pas moins persuadé que tu n'es pas encore au bout, mais que tu y arriveras, que tu seras un jour ou l'autre joué et applaudi. Nous aurons notre tour, n'aie pas peur. Quand ce ne serait «qu'en vertu de notre entêtement». Il le faut. Passe toutes tes vacances à Paris, si tu vois que tu puisses t'y être le moindrement utile.

Delamarre «connaît» peut-être, ou peut «connaître» des gens qui «connaissent» des membres du Comité??? Vas-y, il demeure près de Laffitte, une ou deux maisons avant. Tu ne me dis rien de Rouvières?

N'oublie pas les Folies. Déploie une activité napoléonienne.

Je suis au milieu des affaires financières de la *Bovary*. C'est d'une difficulté atroce. Il est temps que ça finisse, je succombe sous le faix.

Adieu, je t'embrasse de toute la force de trente tirades.

AU MÊME.

Croisset, 31 août 1855.

J'attends toujours impatiemment des nouvelles de Laugier. Restes-tu à Paris jusqu'à ce que tu aies une réponse définitive des Français?

Je crois que tu as eu tort de ne pas aller voir Rouvières. Qui sait? Informe-toi si Samson est du Comité. C'est un mauvais bougre. Mais c'est une bonne chose si tu as Régnier dans ta manche.

Embêté de ne pas avoir la réponse du sieur Fouard, fils de M. Fouard, j'ai été aujourd'hui à Rouen consulter un avocat, à savoir le jeune Nion qui m'a donné toutes les explications désirables; il viendra demain ici; nous aurons encore une séance d'affaires.

Quand je serai quitte de ce passage financier de procédures, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'arriverai vite à la catastrophe. J'ai beaucoup travaillé ce mois-ci, mais je crains bien que ce ne soit trop long, que tout cela ne soit un rabâchage perpétuel. La venette ne me quitte pas. Ce n'est point comme cela qu'il faut composer!

J'ai été émerveillé dernièrement de trouver

dans les « Préceptes du style » du sieur Buffon nos pures et simples théories sur le susdit art. Comme on est loin de tout cela! Dans quelle absence d'esthétique repose ce brave dix-neuvième siècle! Et la reine d'Angleterre? et le prince Albert?

A propos, qui fréquentes-tu? Car tu n'es pas un homme à te passer de femmes? Cherches-tu à te faire une petite maîtresse? Que diable, un jeune homme!... et un artiste!...

Croisset devient un pays très immoral. Je n'entends parler que de horions que l'on s'administre à cause des mauvaises mœurs. La maîtresse de M. Deschamps, Monsieur, mène une conduite véritablement scandaleuse, etc.

Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles d'Angleterre. Mlle Sophie pondra au commencement d'octobre. Sens-tu le grotesque de ce petit bedon où s'agite un petit Anglais?... Miss Harriet Collier vient de se conjoindre à sir Thomas Campbell, baron de je ne sais quoi! Et son portrait que j'ai là ne m'en avait rien dit. Encore une Sylphide de moins! Mon empyrée féminin se vide tout à fait. Les anges de ma jeunesse deviennent des ménagères. Toutes mes anciennes étoiles se tournent en chandelles et ces beaux seins où se berçait mon âme vont bientôt ressembler à des citrouilles.

Adieu, pauvre vieux bougre chéri. Je n'ose te dire que je t'attends ardemment; mais c'est bien vrai.

AU MÊME.

Croisset, 17 septembre 1855.

Tâche de m'envoyer, mon bonhomme, pour dimanche prochain, ou plus tôt si tu peux, les renseignements médicaux suivants : On monte la côte, Homais contemple l'aveugle aux yeux sanglants (tu connais le masque) et il lui fait un discours; il emploie des mots scientifiques, croit qu'il peut le guérir et lui donne son adresse. Il faut qu'Homais, bien entendu, se trompe, car le pauvre bougre est incurable[1].

Si tu n'as pas assez dans ton sac médical pour me fournir de quoi écrire cinq ou six lignes corsées, puise auprès de Follin et expédie-moi cela. J'irais bien à Rouen, mais ça me ferait perdre une journée et il faudrait entrer dans des explications trop longues.

J'ai été depuis trois jours extrêmement abruti par un coryza des plus soignés; mais aujourd'hui pourtant j'ai passablement travaillé. J'espère que dans un mois la *Bovary* aura son arsenic dans le ventre. Te l'apporterai-je enterrée? J'en doute.

Je crois décidément que tu passeras à la lecture, premier point. (Ainsi, mon pauvre vieux, note bien que tu n'en es qu'au premier point, douce perspective.) C'est maintenant qu'il va falloir déployer des jambes et de la diplomatie. Il est parfaitement inutile de dire aux amis que tu passes à la lecture. Je crois qu'ici Blanche « doit se mon-

[1] Voir *Madame Bovary*, p. 414.

trer »; il faut à toute force que tu aies un tour de faveur, car on peut te faire droguer encore des années! Je compte assez sur Mme Stroelin, avec laquelle j'irai chez le docteur Conneau, etc. Enfin, nous verrons, nous nous trémousserons.

A ta place, j'irais de suite chez Janin. C'est un excellent homme, complaisant; il a fait de toi de grands éloges; je lui conterais tout. Il te servirait, ou tout au moins ce serait pour plus tard un jalon. Puisque tu n'écris pas maintenant, marche.

Tu as peut-être raison, il vaut mieux attendre; je parle de notre conduite à tenir envers ces messieurs de là-bas. Quant à l'article *Melaenis*, je prendrai plaisir à en demander compte à l'inoffensif Cormenin, et j'en apprendrai là plus peut-être que je n'en veux savoir.

Quel besoin d'invectives j'éprouve! J'en suis gorgé! Je tourne au Rousseau. Double effet de la solitude et de l'excitation. Nous finirons par croire à une conjuration d'Holbachique, tu verras.

Patience. Nous aurons notre jour, nous ferons notre trou. Mais il n'est pas fait. Il faut entasser œuvres sur œuvres, travailler comme des machines et ne pas sortir de la ligne droite. Tout cède à l'entêtement.

J'éprouve le besoin, maintenant, d'aller vite.

Remarque : Voilà deux fois dans cette demi-page que j'écris : « j'éprouve le besoin ». Je suis, en effet, un homme qui éprouve beaucoup de besoins.

J'ai appris avec enthousiasme la prise de Sébastopol et avec indignation le nouvel attentat dont un monstre s'est rendu coupable sur la per-

sonne de l'empereur. Remercions Dieu qui nous l'a encore conservé pour le bonheur de la France. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce misérable est de Rouen. C'est un déshonneur pour la ville. On n'osera plus dire qu'on est de Rouen.

AU MÊME.

Croisset, 20 septembre.

1° Tu es un excellent bougre de m'avoir répondu vite. L'idée du «bon régime à suivre» est excellente et je l'accepte avec enthousiasme; quant à une opération quelconque, impossible à cause du pied-bot et d'ailleurs, comme c'est Homais lui-même qui veut se mêler de la cure, toute chirurgie doit être écartée.

2° J'aurais besoin des mots scientifiques désignant les différentes parties de l'œil[1] (ou des paupières) endommagé. Tout est endommagé et c'est une compote où l'on ne distingue plus rien. N'importe, Homais emploie de beaux mots et discerne quelque chose pour éblouir la galerie.

3° Enfin il faudrait qu'il parlât d'une pommade (de son invention?) bonne pour les affections scrofuleuses et dont il veut user sur le mendiant. Je le fais inviter le pauvre à venir le trouver à Yonville pour avoir mon pauvre à la mort d'Emma? Voilà, vieux. Réfléchis un peu à tout cela et envoie-moi quelque chose pour dimanche.

Je travaille médiocrement et «sans goût» ou

[1] Voir *Madame Bovary*, p. 414.

plutôt avec dégoût. Je suis véritablement las de ce travail; c'est un véritable *pensum* pour moi, maintenant.

Nous aurons probablement bien à corriger : j'ai cinq dialogues l'un à la suite de l'autre, et qui disent la même chose!!!

Tu verras qu'on finira par nous voler *Pierrot*, il faudrait ravoir le manuscrit ainsi que celui d'*Agénor*. C'est facile.

Je te recommande le dernier numéro de la *Revue*. Il y a une appréciation de l'école allemande romantique après laquelle il faut tirer l'échelle. On accuse Gœthe d'égoïsme (nouveau!) et Henri Heine de nullité ou de nihilisme.

Va-t'en, de ma part, fumer une pipe, mélancoliquement, to the British Tavern, Rivoli street, en pensant à l'*Ane d'or*.

AU MÊME.

Croisset, 2 octobre.

Va pour l'Odéon (Va pour le champagne, d'Arpentigny), mais ce n'est pas assez d'avoir les deux directeurs; il y a un comité de lecture à l'Odéon, il faut d'avance en connaître les membres... et qu'on les chauffe. Il faut soûler R..., etc. Quant au sieur ***, je le regarde comme un farceur. La terre est pleine de ces bons enfants, excellents en parole et qui ne dépensent pour vous ni un sou de leur poche ni une minute de leur temps. J'ai la conviction que s'il avait voulu, tu aurais eu une lecture. Son père m'a fait une

crasse pareille au milieu des démarches que je faisais pour la nomination d'Achille en remplacement de mon père, il a mis tout à coup des bâtons dans les roues. Je lui ai passé par-dessus le corps à lui et à d'autres, mais il m'en a coûté. Revenons à toi.

Rappelle-toi d'abord qu'il faut toujours espérer quand on désespère et douter quand on espère. Il se peut que tu réussisses à l'Odéon par cette seule raison que tu ne t'attends plus à rien. Mais fais comme si tu t'attendais à beaucoup. Et encore une fois, trémousse-toi. Grand poète, mais mince diplomate.

Je t'en prie et supplie, puisque tu es ami avec Sandeau, va le voir, ne le perds pas de vue, et demande-lui ce que tout cela veut dire, ou autrement d'où tenait-il cette certitude de ta réception? Va également chez Laffitte (comme pour le remercier de l'intérêt qu'il a pris à toi) et tu sauras peut-être quelque chose. Laugier a-t-il fait un rapport? l'as-tu lu? as-tu vu enfin Houssaye? Tu crois que tout cela est inutile puisque tu as renoncé aux Français. «Non! non! au contraire.»

Dès que je serai à Paris, dans une quinzaine, vers le 20, ou plutôt dès que Mme Stroelin y sera, c'est-à-dire vers le 1er novembre, nous nous occuperons de toi. D'ici là tiens-toi tranquille, mais vois un peu ce que tu veux, car on ne peut pas comme des imbéciles aller demander vaguement une place et quand on vous répliquera «laquelle» dire : «Ah! je ne sais pas». Informe-toi. Il me semble que c'est le moins que tu puisses faire pour ta personne. Il y aurait encore autre chose, ce serait de demander une pension pour ta mère;

qui te la donnerait? Mais il y aurait là beaucoup d'inconvénients que je te dirai.

Quant à elle, ta mère, je lui en veux. Elle aurait pu t'épargner les conseils qu'elle t'a donnés et rester à Cany. C'était bien le moment de te décourager encore plus! de te dire « renonce » quand tu ne reculais que déjà trop. Malédiction sur la famille qui amollit le cœur des braves, qui pousse à toutes les lâchetés, à toutes les concessions! et qui vous détrempe dans un océan de laitage et de larmes!

Voyons, s.... n.. de D...! doutes-tu que tu sois né pour faire des vers, et exclusivement pour cela? Il faut donc s'y résigner. Doutes-tu au fond même de ton découragement qu'un jour ou l'autre tu ne sois joué et aux Français et que tu réussisses? Il faut donc attendre. C'est une affaire de temps, une affaire de patience, de courage et d'intrigue aussi. Tu as un talent que je ne reconnais qu'à toi. Il te manque ce qu'ont tous les autres, à savoir : l'aplomb, le petit manège du monde, l'art de donner des poignées de main et d'appeler « mon cher ami » des gens dont on ne voudrait pas pour domestiques. Cela ne me paraît pas monstrueux à acquérir surtout quand « il le faut ».

J'irai voir Léonie vers la fin de la semaine prochaine ou le commencement de l'autre. J'ai besoin d'aller à Rouen pour prendre des renseignements sur les empoisonnements par arsenic. De toute façon j'irai toujours lui dire adieu.

AU MÊME.

Croisset, 12 octobre.

Qu'as-tu? pourquoi n'ai-je pas reçu la sacrosainte lettre du dimanche? es-tu malade? Que signifie cet enflement que tu avais à la jambe?

Il est probable que d'aujourd'hui en quinze j'arriverai à Paris. Mais j'ai encore bien des choses à faire d'ici là.

J'aurais voulu t'apporter la *Bovary* empoisonnée et je n'aurai pas fait la scène qui doit déterminer son empoisonnement; tu vois que je n'ai guère été vite. Mon malheureux roman ne sera pas fini avant le mois de février. Cela devient ridicule. Je n'ose plus en parler.

Je ne vois absolument rien à te narrer, si ce n'est que je lis et que j'ai bientôt fini (Dieu merci!) la *Nouvelle Héloïse.* C'est une rude lecture.

Si tu n'es pas malade, tu es un gredin de ne pas m'écrire.

Les feuilles tombent. Les allées sont, quand on y marche, pleines de bruits lamartiniens que j'aime extrêmement. Dackno reste toute la journée au coin de mon feu, et j'entends de temps à autre les remorqueurs. Voilà les nouvelles.

Je serai parti avant la foire Saint-Romain. Il est probable que je ne verrai pas les baraques. Pauvre foire Saint-Romain!

Ah! j'oubliais. Devine quel est l'homme qui habite à Dieppedalle? cherche dans tes souvenirs une des plus grotesques balles que tu aies con-

nues et des plus splendides... Dainez!!! Oui, — il est là — retiré, ce pauvre vieux! Il vit à la campagne en bon bourgeois, loin des mathématiques et de l'Université, ne pensant plus à l'école.

Énorme! Juge de ma joie quand j'appris cette nouvelle. Quelle visite nous lui ferions si tu venais! et quels petits verres ou plutôt quel cidre doux... car je suis sûr qu'il brasse lui-même « pour s'occuper ».

Écoute le plus beau. Il s'est trouvé en chemin de fer avec l'institutrice et a été « très » aimable, jusqu'à lui porter ses paquets et courir lui chercher un fiacre. Ils étaient vis-à-vis et il lui faisait du genou (*sic*). Ils ont eu (à propos de moi) une conversation littéraire. Opinion de Dainez : « Tout le monde écrit bien maintenant. Les journaux sont pleins de talent! »

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La première fois que ma mère a vu Dainez (prononcez Dail-gnez) c'était à côté d'un poêle (dans le parloir du collège) et il était recouvert d'un carrick à triple collet, vert.

Si tu étais un gaillard, nous porterions cet hiver, tous les deux, un carrick.

AU MÊME.

Croisset, 29 avril 1856.

Charmant, mon vieux, exquis! Sans blague aucune, ça m'a ravi. Je n'y vois rien à reprendre. La seule tache est peut-être — qui menace, —

menace quoi ? mais — je vois le geste mignon de son doigt — et puis le vers qui rime avec menace est si charmant et si juste :

Comme une anguille dans sa nasse.

Bravo ! Caraphon ! Taïeb ! continue !

Tu ne trouves donc pas de sujet, mon pauvre vieux ? c'est embêtant, je le sais et je te plains, mais c'est ton habitude. Tu es condamné maintenant à passer six mois de l'année ainsi. Au mois de juin ça vient. Tu as encore tout au plus un mois d'angoisses. Console-toi, d'ailleurs, voilà le soleil.

Nous avons, nous deux Achille, causé tantôt de ce brave Leplay. Il l'avait rencontré plusieurs fois dans les rues de Rouen, se dirigeant vers la Préfecture pour solliciter la croix ! et Achille connaissait ses titres !! Je devais aller le voir le jour même où il est mort.

Je ne travaille pas trop mal pour le moment et je vois enfin la fin de mon infinissable chapitre. Ce sera avant une quinzaine. Il me faudra bien encore une huitaine de jours pour repolir le tout. Après quoi j'allumerai un feu de joie, car j'ai cru un moment que j'y crèverais.

Oh ! comme il faut se monter le bourrichon pour faire de la littérature ! et que bien heureux sont les épiciers !

Nous avons perdu un ami en la personne de Fessard, qui, avant-hier, a fait son plongeon dans l'éternité. Nous ne prendrons plus de petits verres ensemble. J'ai des souvenirs charmants d'après-midi passées à son école, sous la petite avenue de peupliers, nu en caleçon, avec l'odeur des filets

et du goudron... la vue des voiles... je ne sais quoi qui m'attendrit.

Autre mort d'un de mes camarades de collège (excellent bougre), Marc Arnaudtizon, tué d'un coup de soleil à Manille, patrie des cigares. J'ai appris ce soir ces deux décès, et j'ai encore dans l'oreille la voix de Fessard et la voix d'Arnaudtizon! Tout cela fait faire des réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher.

Comme c'est beau, la mère de Lao-Tsen qui a conçu son fils rien qu'en regardant filer une étoile!

AU MÊME.

Croisset, 1er juin.

J'ai enfin expédié hier à Du Camp le manuscrit de la *Bovary,* allégé de trente pages environ, sans compter par-ci par-là beaucoup de lignes enlevées. J'ai supprimé trois grandes tartines de Homais, un paysage en entier, les conversations des bourgeois dans le bal, un article d'Homais, etc., etc., etc. Tu vois, vieux, si j'ai été héroïque. Le livre y a-t-il gagné? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ensemble maintenant a plus de mouvement.

Si tu retournes chez Du Camp, je serais curieux de savoir ce qu'il en pense. Pourvu que ces gaillards-là ne me reculent pas!

Et ton drame? Fais-moi le plaisir de me dire le titre. Viendras-tu à Rouen immédiatement après l'avoir fini? Quant à moi, je n'irai à Paris que vers le commencement d'août, après que j'aurai été publié, après mon premier numéro.

Tu me demandes ce que je fais, voici : je prépare ma légende et je corrige *Saint Antoine.* J'ai dans *Saint Antoine* élagué tout ce qui me semble intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie, qui avait 160 pages, n'en a plus maintenant (recopiée) que 74. J'espère être quitte de cette première partie dans une huitaine de jours. Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par découvrir un lien piètre peut-être, mais enfin un lien, un enchaînement possible. Le personnage de Saint Antoine va être renflé de deux ou trois monologues qui amèneront fatalement les tentations. Quant à la troisième, le milieu est à refaire en entier. En somme une vingtaine de pages, ou trentaine de pages peut-être, à écrire. Je biffe les mouvements extra-lyriques. J'efface beaucoup d'inversions et je persécute les tournures, lesquelles vous déroutent de l'idée principale. Enfin j'espère rendre cela lisible et pas trop embêtant.

Nous en causerons très sérieusement ces vacances. Car c'est une chose qui me pèse sur la conscience, et je n'aurai un peu de tranquillité que quand je serai débarrassé de cette obsession.

Je lis des bouquins sur la vie domestique au moyen âge et la vénerie. Je trouve des détails superbes et neufs. Je crois pouvoir faire une couleur amusante. Que dis-tu « d'un pâté de hérissons et d'une froumentée d'écureuils » ? Au reste, ne t'effraye pas, je ne vais pas me noyer dans les notes. Dans un mois j'aurai fini mes lectures, tout en travaillant au *Saint Antoine.* Si j'étais un gars, je m'en retournerais à Paris au mois d'octobre avec le *Saint Antoine* fini et *Saint Julien l'Hospitalier* écrit.

Je pourrais donc en 1857 fournir du moderne, du moyen âge et de l'antiquité. J'ai relu *Pécopin*, je n'ai aucune peur de la ressemblance.

J'ai été hier à Rouen, à la bibliothèque. Puis chez Léonie que j'ai trouvée dans un bouleversement de mobilier à croire que les Cosaques avaient passé par sa chambre. Elle aidait au déménagement d'une voisine et me paraissait dans un tohu-bohu complet. Au milieu de la conversation elle me dit tout à coup : « Et Olga? — Qu'est-ce qu'Olga? — Vous le savez. — Non. Contestation, affirmation, impudences de ma part; mensonges que je me serais épargnés si j'avais su que c'était toi qui lui avais conté l'histoire. J'ai persisté à soutenir que tu ne m'avais rien dit — et là-dessus : « Ah! ne lui dites rien, parce qu'il m'accuse de vous conter tout. » Voilà l'anecdote, tu en feras ton profit.

Quant à Durey, je te conseille de faire en sorte qu'elle entre à l'Odéon pour jouer la Maintenon, rôle dont elle s'acquittera bien mieux que cette grosse volaille de X... Il faut que ce soit une tragédienne qui te joue cela. J'entends une femelle qui ait les traditions tragiques, de la pompe; les autres te disloqueront suffisamment tes malheureux vers. N'aie pas peur, ils seront en bel état dans leur bouche! Il faut, dans la Maintenon, du cornélien de la haute école.

Ta résolution de te passer d'actrices, lubriquement parlant, est d'un homme vertueux. Mais prends garde de tomber dans l'excès contraire et de te méfier de ton cœur. Quant à ma pauvre Person, je suis sûr qu'elle remplirait ce rôle très bien. Tu feras ce que tu voudras, et je te supplie

même de « faire ce que tu voudras », et non ce qu'on voudra. Tu as fait assez de concessions à l'Odéon pour qu'il te soit bien permis de faire passer une femme et un rôle de vieille encore! Ne faiblis point, n.. de D...! Affirme-toi. On ne considère les gens que lorsqu'ils se considèrent eux-mêmes beaucoup.

AU MÊME.

Croisset, 17 juin.

Ta lettre de samedi, cher vieux, ne m'est arrivée que ce matin. Voilà pourquoi je suis en retard d'un jour.

Je demande pour mon dimanche prochain une narration du déjeuner chez Roger. Il me semble que tu as passé à Auteuil un vrai dimanche d'antan, tant par l'entourage des gens que par les lieux en eux-mêmes. L'ombre de Boileau planait à l'entour; les anneaux de sa perruque moutonnaient sur le paysage et les feuilles, dans le jardin, s'entre-choquaient comme des mains qui applaudissent.

Est-ce fini, est-ce conclu et arrêté? Quand met-on à l'étude? A quand les répétitions? Je t'assure que j'attends ta première représentation avec une grande soif, car je compte sur un beau succès et j'ai besoin (physiquement parlant) d'un événement heureux qui me dilate la poitrine. Je vis cerclé comme une barrique, et quand je tape sur moi, ça sonne creux.

Tu as bien raison de m'appeler hypocon-

driaque, et j'ai même peur que je ne finisse un jour par « tourner mal ». Mais comment veux-tu que je garde quelque sérénité et quelque confiance après tous les renfoncements intérieurs (ce sont les pires) qui m'arrivent l'un par-dessus l'autre.

Les corrections de la *Bovary* m'ont achevé, et j'avoue que j'ai presque regret de les avoir faites. Tu vois que le sieur Du Camp trouve que je n'en ai pas fait assez. On sera peut-être de son avis? D'autres trouveront peut-être qu'il y en a trop? Ah! m....!

Je me suis conduit comme un sot en faisant comme les autres, en allant habiter Paris, en voulant publier. J'ai vécu dans une sérénité d'art parfaite tant que j'ai écrit pour moi seul. Maintenant je suis plein de doutes et de trouble, et j'éprouve une chose nouvelle : écrire m'embête! Je sens contre la littérature la haine de l'impuissance.

Je dois te scier le dos, mon pauvre vieux, mais je te supplie, à genoux, de me pardonner, car je n'ai personne à qui ouvrir la bouche de tout cela. Le seul mortel que j'aie vu depuis six semaines est le sieur Nion qui est venu me faire une visite avant-hier, et qui m'a engagé « à travailler, à utiliser mon intelligence, mes lectures, mes voyages »!!!

J'ai su, à propos de Préault (mais ne crois pas que j'aie rien pris en mauvaise part, je suis d'ailleurs tellement aplati qu'on me cracherait maintenant à la figure que je ne m'en apercevrais pas); j'ai su, dis-je, que notre grand sculpteur était venu à Rouen avec Dumesnil, le curieux symboliste, et ils ont dîné chez Delzeuse. Dîner d'artistes.

AU MÊME.

Croisset, 10 juillet.

Me revoilà à Croisset pour deux mois et dans le re-*Saint Antoine.* Je commence à m'embêter et j'ai hâte d'en être quitte. J'aurai beau faire, ce sera toujours plus étrange que beau. La pâte du style est molle. Quant à l'ensemble, je secoue ma pauvre cervelle pour tâcher d'en faire un, mais...

Quelle belle soirée j'ai passée vendredi dans les coulisses du cirque, en compagnie du coiffeur de ces dames! Frédérick Lemaître l'avait soûlé et Person l'avait achevé. Il était plus rouge que les boîtes de fard étalées sur la table de toilette, il ruisselait de cold-cream, de sueur et de vin. Les deux quinquets faisaient casse-peter de chaleur. La fenêtre ouverte laissait voir un coin de ciel noir, des costumes de théâtre jonchaient le parquet. Person gueulait dans les mains de l'artiste aviné qui lui tirait les cheveux. J'entendais les danses de la scène et l'orchestre. Je humais toutes sortes d'odeurs de femmes et de décors, le tout mêlé aux rots du perruquier; énorme, énorme!

Bûche l'*Aveu,* ça ira, je t'en réponds. Je crois que l'horizon politique commence à s'éclaircir. Il y a assez longtemps que nous sommes ballottés sur une mer orageuse, pour que nous ayons un peu de bon air.

Adieu, pauvre cher vieux bougre.

Tu serais un bien brave homme de m'envoyer la pièce de l'*Incendie.* Car j'éprouve un grand

besoin de l'apprendre par cœur afin de la chantonner tout seul dans le silence du cabinet.

AU MÊME.

Croisset, 19 juillet.

Le double incendie joint à la haute température qu'il fait, m'ont mis aujourd'hui en gaieté. Je n'étais pas hors de mon lit que je savais le susdit sonnet par cœur et je l'ai tant gueulé que j'en suis harassé! C'est fort beau, car il m'obsède. Quel rythme! J'en ai travaillé toute l'après-midi comme un homme. J'ai écrit une page, je fais du neuf et il faut avoir une grande vertu ou un bel entêtement pour poursuivre et parachever une semblable machine, contre laquelle tout le monde se mettra, à commencer par toi, mon vieux.

Tu feras bien de ne pas perdre de vue le jeune La Rounat. Tu sais comme les hommes se métamorphosent dans les changements de fortune. Je ne doute pas de lui, mais... n'importe. Bref, tâche de le voir de temps à autre sans qu'il y paraisse.

La *Revue de Paris* du 1er août m'a annoncé, mais incomplètement, en écrivant mon nom sans L. « *Madame Bovary* (mœurs de province), par Gustave Faubert ». C'est le nom d'un épicier de la rue Richelieu, en face le Théâtre-Français. Ce début ne me paraît pas heureux! Qu'en dis-tu? Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche.

Je t'avertirai quand il faudra que tu ailles chez le jeune Du Camp, ce sera vers le 16 ou le 18. Je ne suis pas dénué de tout pressentiment. Ce

sacré « Faubert » m'embête beaucoup plus qu'il ne me révolte.

Je t'envoie un « morceau » dans le genre léger que je te prie de humer délicatement. Tu ne le perdras pas, ça peut servir comme modèle quelque part. Je trouve qu'un semblable fragment peint à la fois l'homme, le pays, la race, et tout un siècle ! Comment la bêtise peut-elle arriver à ce point de délire et le vide à tant de pesanteur !

Je suis gêné en ce moment par la quantité de moustiques et de papillons qui tournent autour de ma lampe, et « l'horizon retentit » sous les trombones et la grosse caisse, bien qu'il soit une heure de nuit. C'est un bastringue à Quevilly. On danse avec acharnement. Comme on doit suer !

J'ai fait (vu le beau temps) descendre dans le jardin les affaires que j'ai rapportées de Nubie. Mon crocodile embaumé se rafraîchit maintenant sur le gazon. Il a revu tantôt le soleil, pour la première fois peut-être depuis trois mille ans ? pauvre vieux ! La musique qui sonne et crie de l'autre côté lui rappelle-t-elle les fêtes de Bubastis ? Il y rêve, peut-être, dans son bitume ?

AU MÊME.

Croisset, 15 août.

Tu m'as écrit une sacrée lettre qui ne dénote pas un homme gai, mon pauvre vieux. Que veux-tu que j'y réponde sinon par deux aphorismes de l'homme dont on célèbre aujourd'hui

la fête : 1° les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup; 2° le succès appartient aux apathiques. Pas si apathique, pourtant. Il faut un peu se désembourber soi-même.

Va chez le jeune Du Camp à la fin de cette semaine; c'est mardi prochain que doit avoir lieu, m'a-t-il dit, le grand combat pour l'insertion de la *Bovary*. Tu lui diras tout ce que tu jugeras convenable (je me fie à toi), et que je compte être inséré le 1er septembre, suivant sa promesse.

Je lui ai écrit il y a deux ou trois jours pour le prier de ne plus m'appeler Faubert sur la première page de la *Revue* où sont imprimés les futurs chefs-d'œuvre avec le nom des grands hommes en regard, je n'en ai pas reçu de réponse...

Je travaille comme un bœuf à *Saint Antoine*. La chaleur m'excite et il y a longtemps que je n'ai été aussi gaillard. Je passe mes après-midi avec les volets fermés, les rideaux tirés, et sans chemise, en costume de charpentier. Je gueule! je sue! c'est superbe. Il y a des moments où décidément c'est plus que du délire! Blague à part, je crois toucher le joint, je finirai par rendre la chose potable à moins que je n'aie complètement la berlue, ce qui est possible...

Et toi, l'*Aveu* marche-t-il? quand commencent les répétitions de la *Montarcy?* Viendras-tu dans nos foyers au commencement de septembre?

J'ai eu hier la visite du sieur Baudry junior qui a imité successivement, avec sa bouche, le cor de chasse, le cor d'harmonie, la basse, la contrebasse, le serpent et le trombone. C'est merveil-

leux. Ce garçon-là est très fort. Tenue des plus négligées. Il porte des souliers de castor comme un bourgeois affecté d'oignons. Il m'a avoué que sa seule passion en ce moment était le «cayeu». Il va l'acheter lui-même au marché et le mange cru. Énorme. Cet excès de simplicité m'écrase.

Je n'aurais pas été fâché que tu me donnasses quelques détails sur ta rupture avec Durey. «Aucun des écarts de la lubricité ne m'est indifférent, dit Brissac». Mais tu as adopté un genre de correspondance si expéditif, que te demander des détails sur n'importe quoi c'est se casser le nez contre un mur. Je te ferai seulement observer que voilà trois fois que la présence du poète Philoxène te sert de prétexte. Cherche maintenant d'autres moyens dramatiques, ne serait-ce que par amour-propre!

O vieux! vieux! Il fut un temps où nous passions chaque semaine vingt-quatre heures ensemble. Puis... Non, je m'arrête; j'aurais l'air d'une garce délaissée qui gémit.

Adieu, amuse-toi bien, si tu peux. Pioche quand même. Satisfais tes inépuisables ardeurs, emplis ton inconcevable estomac, étale ta monstrueuse personnalité! C'est là ce qui fait ton charme. Tu es beau! Je t'aime!

AU MÊME.

Croisset, 25 août.

Je te remercie bien, mon cher vieux, d'avoir parlé à Du Camp de la *Bovary*. Mais je n'en suis

pas plus avancé puisque tu ne m'as pas envoyé une solution définitive. Tout ce que je vois c'est que je ne paraîtrai pas le 1er septembre. Je soupçonne le sieur Pichat d'attendre mon retour au mois d'octobre afin d'essayer encore de me pousser ses corrections. J'ai pourtant sa parole et je la lui rendrai avec un joli remerciement s'il continue longtemps de ce train-là. Je vais attendre jusqu'au 2 ou 3 septembre, c'est-à-dire qu'au milieu de l'autre semaine j'écrirai au jeune Du Camp pour savoir, oui ou non, si l'on m'imprime. Je suis harassé de la *Bovary,* et il me tarde d'en être quitte.

Mon ardeur littéraire a considérablement baissé avec la température. Je n'ai rien fait cette semaine. *Saint Antoine,* qui m'avait amusé pendant un mois, m'embête maintenant. Me revoilà n'y comprenant plus rien. Ah! s.... n.. de D...! que j'aurais besoin de toi! Fais-moi donc le plaisir de me dire si tu viendras à Rouen au mois de septembre et vers quelle époque? Réponds à cette question, une fois n'est pas coutume.

J'ai fait aujourd'hui une grande promenade dans le bois de Canteleu, promenade délicieuse, mon cher monsieur, à cause du beau temps qu'il faisait, mais atroce à cause des souvenirs qui m'obsédaient. J'avais au cœur plus de mélancolies qu'il n'y avait de feuilles aux arbres. J'ai été jusqu'à Montigny. Je suis entré dans l'église. On disait les vêpres, douze fidèles tout au plus. De grandes orties dans le cimetière et un calme! un calme! Des dindons piaulaient sur les tombes et l'horloge râlait!

Il y a dans cette église des vitraux du XVIe siècle

représentant les travaux de la campagne aux divers mois de l'année. Chaque vitrail est tout bonnement un chef-d'œuvre. J'en ai été émerveillé. Je te ferai voir cela si tu viens.

En rentrant j'ai senti un grand besoin de manger d'un pâté de venaison et de boire du vin blanc; mes lèvres en frémissaient et mon gosier séchait. Oui, j'en étais malade. C'est une chose étrange comme le spectacle de la nature, loin d'élever mon âme vers le Créateur, excite mon estomac. L'Océan me fait rêver huîtres et la dernière fois que j'ai passé les Alpes, un certain gigot de chamois que j'avais mangé quatre ans auparavant au Simplon, me donnait des hallucinations. C'est ignoble, mais c'est ainsi. Aurai-je eu des envies, moi! et de piètres!

AU MÊME.

Croisset, 1er septembre 1856.

J'ai d'abord à te dire, mon cher vieux, que tu es un fort gentil bougre pour m'avoir écrit deux lettres cette semaine. Enfin! je sais ce que tu fais! Tu ne t'imagines pas combien je suis seul sans toi! et comme je pense chaque dimanche à mes pauvres dimanches d'autrefois!

Voyons! es-tu un roquentin? Viens passer quinze jours ici. Ma mère t'y invite. Nous finirons l'*Aveu* et *Saint Antoine*. Il faut qu'il y ait de l'*Aveu* fabriqué à Croisset. Tu n'as pas une seule de tes œuvres un peu longue (le *Cœur à droite* excepté) qui n'ait passé, dans sa confection, par

l'avenue des Tilleuls. Arrive, le pavillon au bord de l'eau t'attend et tu auras un jeune chat pour t'y tenir compagnie.

Quoi que tu « en die » je crois que tu comprendras quelque chose à *Saint Antoine.* Tu verras au moins mes « intentions ». Tu m'aideras à boucher les trous du plan, à torcher les phrases merdeuses et à ressemeler les périodes mollasses, qui bâillent par le milieu comme une botte décousue.

Je bûche comme un ours. Il y a des jours où je crois avoir trouvé le joint et d'autres, bien entendu, où je perds la boule.

No news from the Reviewers! J'écrirai après-demain au jeune Maxime de manière à avoir une réponse formelle et tout de suite, avant la fin de la semaine.

Tes ordres, seigneur, ont été exécutés : j'ai gueulé par trois fois tes vingt-quatre alexandrins, « à une Femme perfide ». C'est rythmé, sois tranquille, et ça sonne! Je n'ai qu'à te faire deux observations extrêmement légères (et encore); en voici une (afin de te tirer d'inquiétude). Il me déplaît qu'un monsieur comme toi mette des mots pour la rime. (Ah! gueule! tant pis! je m'en f...!) En conséquence, je blâme « Archet vainqueur ». Quant aux deux vers qui suivent, ils sont tout bonnement sublimes, ainsi que le trait final « le banquet est fini », etc. En somme, c'est une très bonne chose.

Tu m'as envoyé aussi une belle phrase de prose en parlant de ***. « Cette femme était de la pire espèce ». Que c'est large en même temps! rumine ça! — « J'avais un épagneul, un épagneul superbe! un chien de la forte espèce. »

Quelle espèce que celle qui est la pire!

Blague à part et sans savoir tes raisons, je t'approuve. On ne saurait trop se dépêtrer de l'élément maîtresse. Le mythe de la côte des deux amants est éternel. Tant que l'homme vivra, il aura de la femme plein le dos!

J'ai eu mercredi la visite du philosophe Baudry. Quel homme! Il devient tout à fait Sheik. Il avait apporté dans sa poche son bonnet grec dont il a recouvert son chef au déjeuner, parce que «quand il a la tête nue, ça lui donne des étourdissements». — Très beau, du reste! Il admire sincèrement «la bouche d'ombre».

Je fais toujours de l'anglais; nous lisons *Macbeth*. C'est là que les images dévorent la pensée! Quel monsieur! Quel abus de métaphores! Il n'y a pas une ligne et je crois un mot qui n'en porte au moins deux ou trois. Si je continue encore quelque temps, j'arriverai à bien entendre ledit Shakespeare.

Ce que tu me racontes de ta visite à l'hôpital Saint-Antoine m'a bien ému. Je t'ai vu au milieu des salles et un moment j'ai frissonné sous ta peau. Est-ce drôle et déplorable de regretter ainsi continuellement les ennuis d'autrefois?

AU MÊME.

Croisset, 9 septembre 1856.

Si j'ai compris ta lettre, cher vieux, les répétitions de la *Montarcy* doivent commencer. C'est pour le coup que tu vas entrer dans la tablature

des auteurs; tiens-moi au courant de tout, et si tu as besoin de moi, j'arrive quand même, cela va sans dire.

Je t'avouerai que je ne suis nullement fâché *de* la chute *de* la pièce *d'*ouverture. Si on siffle la reprise de la *Bourse,* tant mieux! Je n'exprimerais pas cette opinion à La Rounat. Mais je crois que, puisqu'il y a cabale contre lui, le flot aura le temps de passer et que tu n'en sentiras plus les éclaboussures. On se lassera. Rien ne dure ici-bas, et c'est une raison pour qu'il fasse beau demain s'il a plu aujourd'hui.

J'ai peur seulement que notre ami le Directeur ne se hâte trop et qu'on ne monte ta pièce à la diable! C'est une œuvre soignée qu'on ne peut apprendre en huit jours, et faire apparaître au bout de quinze. Il y faut du temps et, je crois, de la recherche, afin de n'en rien perdre. J'entends par là quantité d'effets scéniques dont toi-même ne te doutes pas.

Je *casse-pète* tellement d'envie de voir la première représentation que je passe bien à y rêver, tous les jours, une grande heure pour le moins. Je vois ta mine pâle et gonflée, sous un quinquet... La Rounat effrayé... *Narcisse* au quinzième plan... J'entends gronder les vers et les applaudissements partir. Tableau. Serai-je rouge, moi! quelle coloration! et comme ma cravate me gênera!...

Quant à la *Bovary* (que j'oublie quelque peu, grâce au ciel, entre ta pièce qui s'avance et *Saint Antoine* qui se termine), j'ai reçu de Maxime un mot où il me prévient que ça paraîtra «le 1er octobre sans faute, j'espère». Ce *j'espère* m'a l'air

gros de réticences. En tout cas son billet est un acte de politesse, il m'est arrivé juste le 1er septembre, jour où je devais paraître. Je vais lui répondre cette semaine en lui rappelant modestement que voilà déjà cinq mois de retard... rien que ça! Depuis cinq mois je fais antichambre dans la boutique de ces messieurs. Je suis sûr que l'ami Pichat voudrait me pousser encore quelques-unes de ses intelligentes corrections.

J'ai reçu hier une lettre de mon vénérable père Maurice où il m'annonce le mariage de sa fille avec un architecte de Stuttgard, grand artiste, fort riche. Superbe affaire, joie générale, et il m'invite à la noce. Ma pénurie me forcera à inventer une blague quelconque, ce que je regrette fort. Le sentimental et le grotesque me conviaient à ce petit voyage. Aurais-je bu! et aurais-je rêvé à ma jeunesse! Ce mariage d'une enfant que j'ai connue à quatre mois m'a mis hier un siècle sur les épaules. J'en ai été si triste que je n'ai pu rien faire de la journée; le manque d'argent y était aussi pour beaucoup. J'ai déjà refusé d'aller passer un mois à Toulon chez Cloquet pour les mêmes motifs. Depuis le mois de juillet j'ai payé quatre mille francs, et j'aime mieux ne pas entamer maintenant mes modiques revenus afin de ne pas trop tirer le diable par la queue cet hiver. Et on dira que je ne suis pas un homme raisonnable! N'importe, cette noce à Bade me passe près du cœur...

Motus là-dessus, comme dirait Homais. Ce sont de ces saletés dont on prive le public avec plaisir. Il faut toujours faire belle contenance. Dans ce cher Paris il est permis de crever de faim, mais on doit porter des gants, et c'est pour avoir

des gants que je m'abstiens d'une distraction qui me ferait du bien à l'estomac, au cœur et conséquemment à la tête.

Quant au *Saint Antoine*, je l'arrête provisoirement et, tandis que je suis à analyser deux énormes volumes sur les Hérésies, je rêve comment faire pour y mettre des choses plus fortes. Je suis agacé de la déclamation qu'il y a dans ce livre. Je cherche des effets brutaux. Pour ce qui est du plan, je n'y vois plus rien à faire. J'aurais bien besoin de tes conseils, des dramatiques surtout.

Adieu, cher vieux, je m'ennuie de toi à crever depuis que tu m'as dit que peut-être tu viendrais.

AU MÊME.

Croisset, 16 septembre 1856.

Tu as donc eu aujourd'hui, pauvre vieux! la première journée d'auteur dramatique! Enfin!

J'ai bien pensé à toi toute l'après-midi et ce soir surtout. Il me déplaisait de ne pas connaître les lieux. J'ai eu une aperception très nette de ta figure écoutant, et de celle de La Rounat. Quant aux autres, elles étaient fort vagues, ne connaissant point le personnel de l'Odéon.

Comment la chose s'est-elle passée? détails! Archidétails! si tu as le temps, car je vais commencer à te respecter et je suis le premier à te dire qu'il ne faut pas démordre de la place. Surveille tout impitoyablement, jusqu'aux ouvreuses de loges, comme Meyerbeer.

C'est donc dans deux mois! j'en ai la gorge sèche d'avance! nous avons passé la soirée, ma mère et moi, à causer de la première.

Le temps a été très beau aujourd'hui, bon signe; et maintenant la lune brille en plein dans le ciel tout bleu. Je pense à nos anciens dimanches déjà si loin. Ce but dont nous parlions, le voilà bientôt atteint, pour toi, du moins... Quand tu reviendras dans ce cabinet de Croisset où ton ombre plane toujours, tu seras un homme consacré, connu, célèbre... la tête m'en tourne.

J'arriverai à Paris dans cinq semaines, vers le 20 octobre. Tu seras en pleine répétition. Avec quelle frénésie je me précipiterai du boulevard à l'Odéon! L'ami La Rounat fait bien les choses à ce qu'il paraît. Il me semble, jeune homme, quoi que tu en dises, qu'il ne serait pas mal de refourrer des vers dans la *Revue de Paris.* Soyons larges ou, si tu aimes mieux, soyons fins; tant que nous n'aurons pas un carrosse, faisons semblant de ne point remarquer les éclaboussures. Mais dès que nous aurons le c.. assis dans le berlingot de la gloire, écrasons sans pitié les drôles qui... etc.

Que devient l'*Aveu* au milieu de tout cela?

Je ne t'ai pas dit qu'il y aura mardi prochain quinze jours qu'en conduisant M. Cloquet au chemin de fer, j'ai aperçu sur sa porte, nez au vent, corsée raide, et enharnachée de breloques et de lorgnon, cette vénérable Mme G... *i'ay* ri à part moi, me remémorant les paillardises de cette tant pute tavernière.

Décidément, la journée était aujourd'hui au théâtre. J'ai eu la visite de Baudry (junior) qui

allait chez Deschamps pour lui vendre des costumes. On joue la comédie chez M. Deschamps, et des comédies de lui, ça doit être fort!

Adieu, mon cher monsieur, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse et qu'il m'ennuie démesurément de ta personne. Mais ne bouge pas de Paris, maintenant. Il faut être au poste.

À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 21 septembre.

Mon cher Vieux,

Je me rendrais avec bien du plaisir à ton invitation si je n'étais maintenant un homme fort *affairé*. Car tu sauras que je suis présentement sous la presse. Je perds ma virginité d'homme inédit de jeudi en huit, le 1er octobre. Que la fortune virile (celle qui dissimulait aux maris les défauts de leur femme) me soit favorable! et que le bon public n'aperçoive en moi aucun vice, tel que gibbosité trop forte ou infection d'haleine!

Je vais pendant trois mois consécutifs emplir une bonne partie de la *Revue de Paris*. Quand la chose aura paru en volume, il va sans dire que le premier exemplaire te sera adressé.

Je veux, de plus, avoir fini avant trois semaines (vers le 15, époque où je m'en retourne à Paris) une ancienne ratatouille que j'ai quittée, reprise et qui me trouble beaucoup et dont je veux également *doter mon pays* cet hiver. C'est une œuvre

catholique, cabalistique, mythologique et fort assommante, je crois, car j'en suis assommé, et j'ai hâte d'en être quitte.

Voilà pourquoi, pauvre cher vieux, je n'irai pas (et à mon regret) humer l'air au Château-Gaillard, et passer quelques jours dans ton excellente famille que je ne vois jamais, à laquelle je pense souvent et dont ma mère et moi nous causons maintes fois, au coin du feu, tout en remuant les anciens souvenirs.

Mais toi, mon bon, ne peux-tu venir avec Mme Chevalier « un tantinet céans », comme dirait le garçon? Ma mère m'a bien chargé de te rappeler que nous avons deux lits dans une chambre. Tu sais si tu nous ferais plaisir. Donc, je n'insiste pas davantage.

Il me semble que Metz est moins loin de Paris que Lyon. Mets bien cette adresse dans la gibecière de ta mémoire, comme disait le père Montaigne : boulevard du Temple, 42.

Adieu, vieux, amitiés et embrassades à tous les tiens. Respect aux dames, et à toi la meilleure poignée de main de ton vieux camarade.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 23 septembre 1856.

Il me semble, mon cher monsieur, que tu es en ébullition, ça commence à marcher! Nom d'un bonhomme, que je voudrais être aux répétitions! Je compte les jours! Dans un mois, je serai à Paris et je ne te quitte plus. Merci du billet de ré-

pétition. Quoique je n'y aie rien compris, il m'a fait un grand plaisir. Les signes cabalistiques dont il est orné ont ajouté à mon respect.

Janin m'épate. « Fait trop vite » est charmant dans la bouche d'un tel monsieur, dont les âneries empliraient un volume. Ah! nous en avons vu de belles, et nous en verrons encore. Il m'a l'air tout à fait fossile, maintenant, ce bon Janin. Porte tes vers à la *Revue de Paris;* il faut faire « feu des quatre pieds ».

J'ai reçu, jeudi, une lettre de Maxime qui m'annonce que je parais le 1er octobre. Toute la première partie est envoyée à l'imprimerie. Je ne recevrai pas les épreuves. Il se charge de tout et me jure de tout respecter. Devant une pareille promesse, je me suis tu, bien entendu. Il était temps! je commençais à être passablement agacé.

Voilà! il me semble que l'hiver s'annonce assez bien.

Je ne te parle pas du *Saint Antoine* et je ne te le montrerai qu'après la *Montarcy* jouée... J'y travaille toujours et je développe le personnage principal de plus en plus. Il est certain que maintenant on voit un plan, mais bien des choses y manquent. Quant au style, tu étais bien bon d'appeler cela une foirade de perles. Foirade, c'est possible, mais pour des perles, elles étaient rares. J'ai tout récrit, à part peut-être deux ou trois pages.

Vers quelle époque du mois de novembre penses-tu être joué?

Tu as oublié de m'envoyer le titre du livre de l'abbé Constant sur la magie, je l'attends dimanche prochain.

Je fais toujours de l'anglais. Dans six mois, si je continue, je lirai Shakespeare à livre ouvert.

À LAURENT PICHAT,

Directeur de la *Revue de Paris*.

Croisset, jeudi soir, 1856.

CHER AMI,

Je viens de recevoir la *Bovary* et j'éprouve tout d'abord le besoin de vous en remercier (si je suis grossier, je ne suis pas ingrat); c'est un service que vous m'avez rendu en l'acceptant telle qu'elle est, et je ne l'oublierai pas.

Avouez que vous m'avez trouvé et que vous me trouvez encore (plus que jamais peut-être) d'un ridicule véhément? J'aimerai un jour à reconnaître que vous avez eu raison; je vous promets bien qu'alors je vous ferai les plus basses excuses. — Mais comprenez, cher ami, que c'était avant tout un *essai* que je voulais tenter, pourvu que l'apprentissage ne soit pas trop rude.

Croyez-vous donc que cette ignoble réalité dont la reproduction vous dégoûte ne me fasse tout autant qu'à vous sauter le cœur? Si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que j'ai la vie ordinaire en exécration. Je m'en suis toujours personnellement écarté autant que j'ai pu. Mais esthétiquement, j'ai voulu, cette fois, et rien que cette fois, la pratiquer à fond. Aussi, ai-je pris la chose d'une manière héroïque, j'entends minutieuse, en acceptant tout, en disant tout, en peignant tout, expression ambitieuse.

Je m'explique mal, mais c'en est assez pour que vous compreniez quel était le *sens* de ma résistance à vos critiques si judicieuses qu'elles soient. Vous me refaisiez un autre livre.

Vous heurtiez la poétique interne d'où découlait le type (comme dirait un philosophe) sur lequel il fut conçu. Enfin, j'aurais cru manquer à ce que je me dois et à ce que je vous devais, en faisant un acte de déférence et non de conviction.

L'art ne réclame ni complaisance ni politesse, rien que la foi, la foi toujours et la liberté. Et là-dessus, je vous serre cordialement les mains.

Sous l'arbre improductif aux rameaux toujours verts, tout à vous.

À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, 2 octobre.

Chère Madame,

Pardonnez-moi d'abord un mouvement d'égoïsme : votre charmante et si affectueuse lettre m'est arrivée hier, le *jour même* et juste au moment de mon *début*.

Cette coïncidence m'a étrangement remué. N'y a-t-il pas là un « curieux symbolisme », comme on dirait en Allemagne?

Voilà même pourquoi je ne puis (comme je l'avais d'abord espéré) me rendre aux noces de Mlle Maria. Je vais être fort occupé jusqu'à la fin de décembre, époque où j'en serai quitte avec la *Revue de Paris*. Mais comme avec vous j'ai toutes mes faiblesses, je ne veux pas que vous me lisiez

dans un journal, par fragments et avec quantité de fautes d'impression.

Vous ne recevrez donc la chose qu'en volume. Mais le premier exemplaire sera pour vous. — Causons de choses plus sérieuses. — Je m'associe *du plus profond de l'âme* aux souhaits de honheur que vous faites pour votre chère enfant, moi qui suis certainement sa plus vieille connaissance. Car je me la rappelle à trois mois sur le quai de Trouville, au bras de sa bonne, et tambourinant contre les carreaux pendant que vous étiez à table dans le coin, à gauche. Il y avait eu un bal par souscription et une couronne en feuilles de chêne était restée suspendue au plafond... Vous rappelez-vous ce soir de septembre où nous devions tous nous promener sur la Toucques quand, la marée survenant, les câbles se ront rompus, les barques entrechoquées, etc... Ce fut un vacarme affreux et Maurice qui avait rapporté de Honfleur, et *à pied*, un melon gigantesque sur son épaule, retrouva de l'énergie pour crier plus fort que les autres. J'entends encore sa voix vous appelant dans la foule : « Za!... za!... ».

Jamais non plus je n'oublierai votre maison de la rue de Grammont, l'exquise hospitalité que j'y trouvais, ces dîners du mercredi, qui étaient une vraie fête dans ma semaine.

Pourquoi donc faut-il qu'habitant maintenant Paris, j'y sois privé de vous? Souvent je passe chez Brandus pour avoir de vos nouvelles et l'on me répond invariablement : « Toujours à Bade! ».

Avez-vous donc quitté la France tout à fait? N'y reviendrez-vous pas?

Elle n'est guère aimable, maintenant, cette

pauvre France, c'est vrai, ni noble surtout, ni spirituelle; mais enfin!... c'est la France.

Quant à moi, l'année ne se passera pas sans que je vous voie, car je trouve stupide de vivre constamment loin de ceux qui nous plaisent. N'a-t-on pas autour de soi assez de crétins et de gredins? — Vous me préviendrez, n'est-ce pas, chère madame, quand il faudra que je vous expédie (si je ne vous l'apporte auparavant) l'eau du Jourdain. Il y a des gens (ceci est pour vous donner une idée des *bourgeois actuels*) qui m'avaient conseillé de l'envoyer à S. M. l'empereur Napoléon III pour en baptiser le prince impérial. Mais je la gardais toujours sans trop savoir pourquoi, sans doute dans le vague pressentiment d'un meilleur usage; en effet, votre petit-fils me sera plus cher qu'un enfant de roi.

A propos de vieillesse (c'est ce mot de petit-fils qui me l'amène), vous me parlez de vos cheveux! Je ne puis, moi, vous rien dire des miens, car me voilà bientôt privé de cet appendice. J'ai considérablement vieilli, sans avoir trop rien fait pour cela cependant. Ma vie a été fort plate — et sage — d'actions du moins. Quant au dedans, c'est autre chose! Je me suis *usé sur place*, comme les chevaux qu'on dresse à l'écurie; ce qui leur casse les reins. Système Baucher.

Allons! adieu. Encore mille vœux pour Maria! Qu'elle rencontre dans cette union une sympathie solide et inaltérable! Que sa vie soit pleine de joies calmes et continues, qu'elle en trouve à tous ses pas comme des violettes sous l'herbe et qu'elle les ramasse toutes! Quelle n'en perde aucune! Qu'il n'y ait autour d'elle que bonnes pensées et

bons visages! Que tout soit bien-être, respect, caresses, amour! Que le devoir lui soit facile, l'existence légère, l'avenir toujours beau! Donnez-lui, de ma part, sur la joue droite, *un baiser de mère;* que Maurice lui donne, sur la gauche, *un baiser de père.* Et croyez bien, chère madame, à l'inaltérable attachement de votre tout dévoué qui vous baise affectueusement les mains.

Ma mère se joint à moi pour vous féliciter et remercie bien M. Schlésinger de son souvenir.

Du 18 octobre au mois de mai à Paris, boulevard du Temple, 42.

À JULES DUPLAN.

Samedi soir.

Votre bonne lettre, que j'ai reçue ce matin, m'a causé un grand plaisir. Vous savez le cas que je fais de votre goût, c'est vous dire que « votre suffrage m'est précieux » (style Homais). — Homais à part, je suis enchanté que la chose vous botte. Je voudrais bien que tous mes lecteurs vous ressemblassent!

Nous causerons de tout cela à la fin de la semaine prochaine. Venez chez moi, dimanche 19, à 11 heures selon la vieille coutume. Vous déjeunerez avec le philosophe Baudry.

La première lecture de mon œuvre imprimée m'a été, contrairement à mon attente, extrêmement désagréable. Je n'y ai remarqué que les fautes d'impression, trois ou quatre répétitions de mots qui m'ont choqué, et une page où les

qui abondaient; — quant au reste, c'était *du noir* et rien de plus.

Je me remets peu à peu, mais *ça m'avait porté un coup!* Pichat m'a écrit pour me dire qu'il comptait sur un succès. On revient, mon bon, on revient, — on change un tantinet de langage.

J'ai, cet automne, beaucoup travaillé à ma vieille toquade de *Saint Antoine;* c'est récrit à neuf d'un bout à l'autre, considérablement diminué, refondu. J'en ai peut-être encore pour un mois de travail. Je n'aurai le cœur léger que lorsque je n'aurai plus sur les épaules cette satanée œuvre qui pourrait bien me traîner en cour d'assises — et qui à coup sûr me fera passer pour fou. — N'importe! une si légère considération ne m'arrêtera pas.

Je ne sais trop ce que j'écrirai cet hiver (le drame de Bouilhet va d'abord me prendre du temps); je suis plein de projets, mais l'enfer et les mauvais livres sont pavés de belles intentions.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 5 octobre.

Mon cher Vieux,

Donne-moi un conseil et tout de suite. J'ai reçu, ce matin, une lettre de Frédéric Baudry, qui me prie, dans les termes les plus convenables, de changer dans la *Bovary* le *Journal de Rouen*[1]

[1] Voir *Madame Bovary*, p. 340, 390, 484.

en : *Le Progressif de Rouen* ou tel autre titre pareil. Ce bougre-là est un bavard, il a conté la chose au père Senard et à ces messieurs du journal eux-mêmes.

Mon premier mouvement a été de l'envoyer promener; d'autre part, la susdite feuille a fait hier, pour la *Bovary,* une réclame très obligeante. Mais c'est si beau le « Journal de Rouen » dans la *Bovary*. Après ça, c'est moins beau à Paris et le *Progressif* fera peut-être autant d'effet? « Je suis dévoré d'incertitude. » Je ne sais que faire. Il me semble qu'en cédant je fais une couillonnade atroce. Réfléchis, ça va casser le rythme de mes pauvres phrases! C'est grave.

Quant à moi, la vue de mon œuvre imprimée a achevé de m'abrutir. Elle m'a paru des plus plates. Je n'y vois rien que du noir. Ceci est textuel. Ç'a été un grand mécompte et il faudrait que le succès fût bien étourdissant pour couvrir la voix de ma conscience qui me crie : « Raté ».

Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est la pensée de ton succès, et puis l'espoir (mais j'en ai déjà tant eu d'espoirs) que *Saint Antoine* a maintenant un plan, cela me semble beaucoup plus sur ses pieds que la *Bovary*.

Non! s.... n.. de D...! ce n'est pas pour que tu me renvoies des compliments, mais je ne suis pas gai là-dessus, ça me semble petit et « fait pour être médité dans le silence du cabinet ». Rien qui enlève et brille de loin. Je me fais l'effet d'être « fort en thème ». Ce livre indique beaucoup plus de patience que de génie, bien plus de travail que de talent. Sans compter que le style n'est déjà pas si raide; il y a bien des phrases à recaler;

plusieurs pages sont irréprochables, je le crois, mais ça ne fait rien à l'affaire.

Songe à cette histoire du *Journal de Rouen*. Mets-toi à ma place. N'en dis rien à Du Camp, jusqu'à ce que nous ayons pris un parti; il serait d'avis de céder, probablement. Mets-toi au point de vue de l'absolu et de l'art.

Tu dois rire de pitié sur mon compte, mais je suis complètement imbécile.

Adieu, réponds-moi immédiatement.

À MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris, 1856.

Excusez-moi, mon cher Maurice, il m'est *impossible* — archi-impossible, complètement impossible d'être jeudi à Baden, ni de m'absenter de Paris, pendant une journée, d'ici un grand mois.

J'ai d'abord considérablement d'épreuves à corriger, puis *tous les jours* je passe les après-midi à l'Odéon pour surveiller les répétitions d'un grand drame en cinq actes et en vers qui n'est malheureusement pas de moi, mais qui m'intéresse plus que s'il était de moi — l'auteur est mon ami Bouilhet que vous avez vu chez ma mère. C'est une œuvre considérable, une question de vie ou de mort pour lui — la direction fonde dessus de grandes espérances, et nous aurons, je crois, un très beau succès. Mais il y a bien à faire encore, et quantité de choses à trouver comme mise en scène.

Quant à moi, cher ami, vous apprendrez avec

plaisir que mon affaire marche *très bien*. J'ai de toutes façons lieu d'être extrêmement satisfait — jusqu'ici du moins. Les deux premiers numéros de mon roman ont déjà fait quelque sensation parmi la gent de lettres — et un éditeur m'est venu faire des propositions... qui ne sont pas indécentes.

Je vais donc gagner de l'argent; grande chose! chose fantastique! — et qui ne me sera pas désagréable par le temps de misère (et de misères) qui court.

Est-ce que Mme X... (car je ne sais pas le nom de dame de Maria) ne viendra pas faire un petit voyage à Paris avec son époux? les accompagnerez-vous?

J'aurais bien du plaisir à vous recevoir dans mon petit appartement du boulevard du Temple, et à deviser avec vous, coudes sur la table. J'ai deux fauteuils dans mon cabinet. Je ne puis vous en offrir qu'un au coin du feu; c'est bien le moins qu'on partage avec ses amis.

Adieu, mon cher Maurice. J'espère que mon souvenir vous arrivera à temps et que vous recevrez mon dernier souhait sur le seuil de votre maison au moment où vous le franchirez pour conduire votre chère fille à l'église.

Mille cordialités; tout à vous.

Votre ancien ami, Janin, est très satisfait du commencement de mon bouquin, et m'a envoyé, par un tiers, des mots fort aimables.

À LOUIS BONENFANT.

Paris, vendredi soir.

Vous êtes parfaitement en droit de me considérer comme un polisson, puisque je n'ai pas encore, cher cousin, répondu à ton aimable lettre. Mais j'ai été fort affairé depuis un mois. L'emploi de chef de claque n'est pas un métier de *faignant!* Enfin! c'est une affaire terminée et vaillamment. Notre ami Bouilhet est maintenant considéré comme un poète de haute volée parmi les gens de lettres, et quelque peu dans le public aussi. Toute la presse a chanté son éloge à qui mieux mieux. Sa pièce[1] en est maintenant à la trentième représentation, et l'empereur ira la semaine prochaine.

Quant à moi, mes chers amis, je n'ai pas non plus lieu de me plaindre. La *Bovary* marche au delà de mes espérances. Les femmes seulement me regardent comme «une horreur d'homme». On trouve que je suis trop vrai. Voilà le fond de l'indignation. Je trouve, moi, que je suis très moral et que je mérite le prix Montyon, car il découle de ce roman un enseignement clair, et si «la mère ne peut en permettre la lecture à sa fille», je crois que bien des maris ne feraient pas mal d'en permettre la lecture à leur épouse.

Je t'avouerai, du reste, que tout cela m'est parfaitement indifférent. La morale de l'art consiste

[1] *Madame de Montarcy*, dont la première représentation eut lieu à l'Odéon le 6 novembre 1856.

dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai. Je crois avoir mis dans la peinture des mœurs bourgeoises et dans l'exposition d'un caractère de femme naturellement corrompu autant de littérature et de *convenances* que possible, une fois le sujet donné, bien entendu.

Je ne suis pas près de recommencer une pareille besogne. Les milieux communs me répugnent et c'est parce qu'ils me répugnent que j'ai pris celui-là, lequel était archi-commun et anti-plastique. Ce travail aura servi à m'assouplir la patte; à d'autres exercices maintenant.

Je ne vois rien du tout de neuf à vous dire. Il fait un temps atroce. On patauge dans le macadam et les nez commencent à bleuir.

À THÉOPHILE GAUTIER.

Mercredi, 17 décembre 1856.

CHER VIEUX MAÎTRE,

Je viens de renvoyer les épreuves à Ducessois. Tu les liras, nonobstant. J'ai effacé le bouquet de poils entre les seins qui horripile l'homme de goût nommé Bouilhet. Ai-je bien fait?

Si tu avais quelque observation grave à me communiquer, mon adresse est à Croisset, près Rouen.

Adieu, cher vieux, mille poignées de main et de la part du sieur Bouilhet aussi, qui maintenant partage ma solitude.

A toi.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

1856.

Chère Madame,

Je viens de recevoir votre charmante lettre qui a bien couru avant de m'arriver. Enfin je l'ai et elle me réjouit fort. Vous savez le cas que je fais de votre goût; c'est vous dire, chère madame, que vous avez chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Ai-je été vrai? Est-ce ça? J'ai bien envie de causer longuement avec vous (mais quand et où?) sur la théorie de la chose. On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre; car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité dont nous sommes bernés par le temps qui court. Haine aux Almanzor comme aux Jean Couteaudier! Fi des Auvergnats et des coiffeurs!

En choquerai-je d'autres? Espérons-le! Une dame fort légère m'a déjà déclaré qu'elle ne laisserait pas sa fille lire mon livre, d'où j'ai conclu que j'étais extrêmement moral.

La plus terrible *farce* à me jouer, ce serait de me décerner le prix Montyon. Quand vous aurez lu la fin vous verrez que je le mérite.

Je vous prie, néanmoins, de ne pas me juger là-dessus. La *Bovary* a été pour moi une affaire de parti pris, un thème. Tout ce que j'aime n'y est pas. Je vous donnerai dans quelque temps quelque chose de plus relevé dans un milieu plus propre. Adieu ou plutôt à bientôt. Permettez-moi de

baiser vos mains qui m'écrivent de si jolies choses et de si flatteuses, et de vous assurer que je suis (sans aucune formule de politesse) tout à vous.

À LAURENT PICHAT,

Directeur de la *Revue de Paris.*

Décembre 1856.

Mon cher Ami,

Je vous remercie d'abord de vous mettre hors de cause; ce n'est donc pas au poète Laurent Pichat que je parle, mais à la *Revue,* personnage abstrait, dont vous êtes l'interprète. Or, voici ce que j'ai à répondre à la *Revue de Paris :*

1° Elle a gardé pendant trois mois *Madame Bovary,* en manuscrit, et, avant d'en imprimer la première ligne, elle devait savoir à quoi s'en tenir sur ladite œuvre. C'était à prendre ou à laisser. Elle l'a pris, tant pis pour elle;

2° Une fois l'affaire conclue et acceptée, j'ai consenti à la suppression d'un passage fort important, selon moi, parce que la *Revue* m'affirmait qu'il y avait danger pour elle. Je me suis exécuté de bonne grâce; mais je ne vous cache pas (c'est à mon ami Pichat que je parle) que, ce jour-là, j'ai regretté amèrement d'avoir eu l'idée d'imprimer.

Disons notre pensée entière ou ne disons rien;

3° Je trouve que j'ai déjà fait beaucoup et la *Revue* trouve qu'il faut que je fasse encore plus. Or *je ne ferai rien,* pas une correction, pas un re-

tranchement, pas une virgule de moins, rien, rien!... Mais si la *Revue de Paris* trouve que je la compromets, si elle a peur, il y a quelque chose de bien simple, c'est d'arrêter là *Madame Bovary* tout court. Je m'en moque parfaitement.

Maintenant que j'ai fini de parler à la *Revue*, je me permettrai cette observation, ô ami :

En supprimant le passage du fiacre, vous n'avez rien ôté de ce qui scandalise, et en supprimant, dans le sixième numéro, ce qu'on me demande[1], vous n'ôterez rien encore.

Vous vous attaquez à des détails, c'est à l'ensemble qu'il faut s'en prendre. L'élément brutal est au fond et non à la surface. On ne blanchit pas les nègres et on ne change pas le *sang* d'un livre. On peut l'appauvrir, voilà tout.

Il va sans dire que si je me brouille avec la *Revue de Paris*, je n'en reste pas moins l'ami de ses rédacteurs.

Je sais faire, dans la littérature, la part de l'administration.

Tout à vous.

AU DOCTEUR ACHILLE FLAUBERT.

Décembre 1856, 9 heures du soir.

Je rentre après 21 francs de coupé, je crois que tout va s'arranger. La seule chose réellement influente sera le nom du père Flaubert et la peur qu'une condamnation n'indispose les Rouennais dans les futures élections. On commence à se re-

[1] Voir *Madame Bovary*, p. 513.

pentir au Ministère de l'Intérieur de m'avoir attaqué inconsidérément. Bref, il faut que le préfet M. Leroy et M. Franck-Carré écrivent directement au directeur de la Sûreté générale quelle influence nous avons et combien ce serait irriter la moralité du pays. C'est une affaire purement politique dans laquelle je me trouve engrené. Ce qui arrêtera, c'est de faire voir les *inconvénients politiques* de la chose.

Ne menace pas, bien entendu, mais dis seulement et tâche que les plus hauts fonctionnaires du département écrivent, directement et le plus vite possible.

M. Treilhard y met (je crois) de la complaisance, mais enfin tout a un terme, il approche et le jour de l'an m'a bien gêné dans mes démarches.

J'ai été chez Me Cibiel, qui ne savait rien du tout. Que Me Cibiel et M. Barbet se hâtent.

J'ai vu le père Ledier, qui se remue ; bref tout le monde.

Je te le répète, c'est du Ministère de l'Intérieur que le coup part, et c'est là qu'il faut frapper, vite et fort.

On a dû écrire au préfet pour le consulter, sa réponse sera donc du *plus grand poids*[1].

Adieu, adresse tes lettres chez notre mère, car moi je suis en course du matin au soir.

Encore adieu.

Tout à toi.

[1] Il s'agit des premières poursuites dirigées contre l'auteur de *Madame Bovary*.

AU MÊME.

Samedi matin, 10 heures.

Merci d'abord de la proposition, mais il est complètement inutile que tu te déranges. Et puis pardonne-moi l'incohérence de mes lettres, je suis tellement ahuri, harcelé, fatigué, que je dois souvent dire des bêtises. Voilà trois jours que je n'arrête pas, je dîne à 9 heures du soir, et j'ai régulièrement pour une vingtaine de francs de voiture.

Tout ce que tu as fait est bien. L'important était et est encore de faire peser sur Paris par Rouen. Les renseignements sur la position influente que notre père et que toi a eue et as à Rouen sont tout ce qu'il y a de meilleur ; on avait cru s'attaquer à un pauvre bougre, et quand on a vu d'abord que j'avais de quoi vivre, on a commencé à ouvrir les yeux. Il faut qu'on sache au Ministère de l'Intérieur que nous sommes, à Rouen, ce qui s'appelle *une famille,* c'est-à-dire que nous avons des racines profondes dans le pays, et qu'en m'attaquant, pour immoralité surtout, on blessera beaucoup de monde. J'attends de grands effets de la lettre du préfet au Ministre de l'Intérieur.

Je te dis que c'est une affaire politique.

On a voulu deux choses : me couler net et *m'acheter;* je te le confie dans le tuyau de l'oreille. Mais les propositions que l'on m'a faites au *Moniteur* coïncident trop avec ma persécution, pour qu'il n'y ait pas là-dessous une intention, un plan.

Il était fort habile de supprimer un journal politique pour attaque aux bonnes mœurs et à la religion, on a pris le premier prétexte venu et on a cru que l'homme à qui on s'attaquait n'avait aucunes relations; or ces messieurs de la justice sont tellement embêtés des *grandes dames* (sic) que nous leur avons expédiées qu'ils n'y comprennent plus rien; que les recommandations de B... viennent par-dessus. Le directeur des beaux-arts, chamarré de croix et en uniforme, m'a hier abordé devant deux cents personnes au Ministère d'État, pour me congratuler sur la *Bovary;* ç'a été la scène des comices entre Tuvache et Lievain, etc., etc. Sois sûr, cher frère, que je suis maintenant considéré comme un *môssieu,* de toutes façons. Si je m'en tire (ce qui me paraît très probable), mon livre va se vendre véritablement bien!

C'est probablement ce soir qu'il sera décidé, oui ou non, si je passe en justice. N'importe! soigne le préfet et ne t'arrête que quand je te le dirai.

Pense à M. Levavasseur (député), Franck-Carré, Barbet, Me Cibiel.

Tout cela pour le Ministre de l'Intérieur (Sûreté générale, dont le directeur est Collet Maigret). On a fait bien suffisamment pour le Ministère de la Justice.

Adieu. Ai-je été clair? Tout à toi, je t'embrasse.

Ton frère.

Tâche de faire dire *habilement* qu'il y aurait

quelque danger à m'attaquer, à *nous* attaquer, à cause des élections qui vont venir.

AU MÊME.

1er janvier 1857, 10 heures du soir.

Merci de ta lettre, mon cher ami. Voici où j'en suis.

On a remué ciel et terre ou pour mieux dire toutes les hautes fanges de la capitale; j'ai fait de belles études de mœurs!!!

Mon affaire est une *affaire politique*, parce qu'on veut à toute force exterminer la *Revue de Paris*, qui agace le pouvoir; elle a déjà eu deux avertissements, et il est très habile de la supprimer à son troisième délit pour attentat à la religion, car ce qu'on me reproche surtout c'est une extrême-onction *copiée* dans le rituel de Paris. Mais ces bons magistrats sont tellement ânes qu'ils ignorent complètement cette religion dont ils sont les défenseurs; mon juge d'instruction, M. Treilhard, est un *juif* et c'est lui qui me poursuit! Tout cela est d'un grotesque sublime.

Quant à lui, Treilhard, je te prie et au besoin *te défends*, cher frère, de rien lui écrire, tu me *compromettrais;* tiens-toi pour averti.

J'ai été jusqu'à présent très beau, ne nous dégradons pas.

Mon affaire va être arrêtée probablement cette nuit, par une dépêche télégraphique venue de la province; cela va tomber sur ces messieurs sans

qu'ils sachent d'où, ils sont tous capables de mettre leurs cartes chez moi demain soir.

Je vais devenir le lion de la semaine, toutes les hautes garces s'arrachent la *Bovary* pour y trouver des obscénités qui n'y sont pas.

Je dois demain voir M. Rouland et le directeur général de la police.

On me fait de très belles propositions au *Moniteur* en même temps. Comprends-tu?

Mon affaire est très compliquée, et ce qu'il y a de plus étranger à la persécution que l'on me fait subir, c'est moi et mon livre; je suis un prétexte, il s'agit pour moi de sauver (cette fois) la *Revue de Paris*... à moins que la *Revue* ne m'entraîne avec elle.

Blanche, Florimont, etc., etc. s'occupent de moi, je ne rencontre partout qu'une extrême bienveillance.

A l'heure où tu recevras ceci, mon affaire sera probablement finie; mais comme elle peut cependant traîner, fais écrire de Rouen à Paris, par qui tu jugeras convenable, mais n'écris rien, toi.

Je t'embrasse.

Ton frère.

AU MÊME.

Mardi soir, 10 heures.

Je crois que mon affaire se calme et qu'elle réussira; le directeur de la Sûreté générale a dit (devant témoins) à M. Treilhard d'arrêter les poursuites, mais un revirement peut avoir lieu;

j'avais contre moi deux ministères, celui de la Justice et celui de l'Intérieur.

On a travaillé, et pas marché, mais j'ai cela pour moi que je n'ai pas fait une visite à un magistrat.

Ce soir, je viens de recevoir de M. Rouland une lettre fort polie qui m'invite à passer chez lui, demain.

Si Whaal a écrit, c'est bien, et je compte là-dessus; sinon qu'il écrive, et je n'ai pas eu le temps de lui écrire moi-même. Ce que le préfet a écrit a fait le plus grand bien, j'en suis sûr.

L'important était d'établir l'opinion publique, c'est chose terminée maintenant, et désormais, de quelque façon que cela tourne, on comptera avec moi.

Les *dames* se sont fortement mêlées de ton serviteur et frère ou plutôt de son livre, surtout la princesse de Beauvau, qui est une Bovaryste enragée et qui a été deux fois chez l'impératrice pour faire arrêter les poursuites. (Garde tout cela pour toi, bien entendu.)

Mais on voulait à toute force en finir avec la *Revue de Paris*, et il était très malin de la supprimer pour délit d'immoralité et d'irréligion; malheureusement mon livre n'est ni immoral ni irréligieux.

La mort de l'achevêque de Paris[1] me sert, je crois. Quelle chance que l'assassinat soit commis par un autre prêtre! on va peut-être finir par ouvrir les yeux.

[1] Mgr Sibour, poignardé dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, par Verger, prêtre interdit du diocèse de Meaux, le 4 janvier 1857.

Voilà, mon cher Achille, tout ce que j'ai à te dire, je ne sais rien de plus, je suis ahuri et rompu. Quel métier! quel monde! quelles canailles! etc.

Adieu, je t'embrasse.

A toi, ton frère.

Je saurai à quoi m'en tenir définitivement vers la fin de la semaine.

À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris, 14 janvier 1857.

Comme j'ai été attendri, chère madame, de votre bonne lettre! les questions que vous m'y faites sur l'auteur et sur le livre sont arrivées droit à leur adresse, n'en doutez pas : voici donc toute l'histoire. La *Revue de Paris* où j'ai publié mon roman (du 1er octobre au 15 décembre) avait déjà, en sa qualité de journal hostile au gouvernement, été *avertie* deux fois. Or on a trouvé qu'il serait fort habile de la supprimer d'un seul coup, pour fait d'immoralité et d'irréligion; si bien qu'on a relevé dans mon livre, au hasard, des passages licencieux et impies. J'ai eu à comparaître devant M. le juge d'instruction, et la procédure a commencé. Mais j'ai fait remuer vigoureusement les amis, qui pour moi ont un peu pataugé dans les hautes fanges de la capitale. Bref, tout est arrêté, m'assure-t-on, bien que je n'aie encore aucune réponse officielle. Je ne doute pas de la réussite, cela était trop bête. Je vais donc pouvoir publier mon roman en volume. Vous le

recevrez dans six semaines environ, je pense, et je vous marquerai, pour votre divertissement les passages incriminés. L'un d'eux, une description d'extrême-onction, n'est qu'une page du rituel de Paris remise en français; — mais les braves gens qui veillent au maintien de la religion ne sont pas forts en catéchisme.

Quoi qu'il en soit, j'aurais été condamné, condamné quand même — à un an de prison, sans compter mille francs d'amende. De plus, chaque nouveau volume de votre ami eût été cruellement surveillé et épluché par MM. de la police, et la récidive m'aurait conduit derechef sur «la paille humide des cachots» pour cinq ans : en un mot, il m'eût été impossible d'imprimer une ligne. Je viens donc d'apprendre : 1° qu'il est fort désagréable d'être pris dans une affaire politique; 2° que l'hypocrisie sociale est une chose grave. Mais elle a été si stupide, cette fois, qu'elle a eu honte d'elle-même, a lâché prise et est rentrée dans son trou.

Quant au livre, en soi, qui est moral, archimoral, et à qui l'on donnerait le prix Montyon s'il avait des allures moins franches (honneur que j'ambitionne peu), il a obtenu tout le succès qu'un roman peut avoir dans une Revue.

J'ai reçu des confrères de fort jolis compliments, vrais ou faux, je l'ignore. On m'assure même que M. de Lamartine chante mon éloge très haut — ce qui m'étonne beaucoup, car tout, dans mon œuvre, doit l'irriter! — la *Presse* et le *Moniteur* m'ont fait des propositions fort honnêtes — on m'a demandé un opéra-comique (comique! comique!), et l'on a parlé de ma *Bovary* dans diffé-

rentes feuilles grandes et petites. Voilà, chère madame, et sans aucune modestie, le bilan de ma gloire. Rassurez-vous sur les critiques, ils me ménageront, car ils savent bien que jamais je ne marcherai dans leur ombre pour prendre leur place : ils seront, au contraire, charmants; il est si doux de casser les vieux pots avec les nouvelles cruches!

Je vais donc reprendre ma pauvre vie si plate et tranquille, où les phrases sont des aventures et où je ne recueille d'autres fleurs que des métaphores. J'écrirai comme par le passé, pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul, sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage. Apollon, sans doute, m'en tiendra compte, et j'arriverai peut-être un jour à produire une belle chose! car tout cède, n'est-ce pas, à la continuité d'un sentiment énergique. Chaque rêve finit par trouver sa forme; il y a des ondes pour toutes les soifs, de l'amour pour tous les cœurs. Et puis rien ne fait mieux *passer la vie* que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes... Folie pour folie, prenons les plus nobles. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre.

Je passe quelquefois rue Richelieu pour avoir de vos nouvelles. Mais la dernière fois, je n'y ai plus trouvé personne de connaissance. M. de Laval en est parti; et au nom de Brandus, il s'est présenté à mes yeux un mortel complètement inconnu. — Vous ne viendrez donc jamais à Paris! votre exil est donc éternel! On lui en veut donc bien à cette pauvre France! et Maurice, que

devient-il? Que fait-il! Comme vous devez vous trouver seule depuis le départ de Maria! Si j'ai compris la joie dont vous m'avez parlé, j'ai compris aussi les tristesses que vous m'avez tues. Quand les journées seront trop longues ou trop vides, pensez un peu à celui qui vous baise les mains bien affectueusement.

Tout à vous.

À THÉOPHILE GAUTIER.

Paris, 6 heures du soir.

M. Abbatucci fils, qui *t'aime beaucoup*, est extrêmement prévenu en ma faveur. Un mot de toi, ce soir, aura le plus grand poids. Je suis chargé de te le dire. Tu trouveras là beaucoup de Bovarystes. Joins-toi à eux et sauve-moi, homme puissant!

L'affaire est en bon train.

A toi.

À EUGÈNE CRÉPET.

Paris, 1857.

Mon cher Ami,

Vous connaissez l'abbé Constant, il doit pouvoir vous fournir des notes sur ceci, qu'il me faut ce soir :

Le plus de lubricités possible tirées des auteurs ecclésiastiques, particulièrement des modernes.

A vous!

On vient d'interdire mon mémoire et on a

arrêté, dimanche, l'*Indépendance belge*, parce qu'il y avait un article à la louange de votre serviteur.

AU DOCTEUR ACHILLE FLAUBERT.

Vendredi, 8 heures et demie du soir.

Je ne t écrivais plus, mon cher Achille, parce que je croyais l'affaire complètement terminée; le prince Napoléon l'avait par trois fois affirmé et à trois personnes différentes, M. Rouland a été lui-même parler au Ministère de l'Intérieur, etc., etc., Édouard Delessert avait été chargé par l'impératrice (chez laquelle il dînait mardi) de dire à sa mère que c'était une affaire finie.

C'est hier matin que j'ai su, par le père Sénard, que j'étais renvoyé en police correctionnelle, Treilhard le lui avait dit la veille au soir, au Palais.

J'en ai fait prévenir immédiatement le Prince, lequel a répondu que ce n'était pas vrai; mais c'est lui qui se trompe.

Voilà tout ce que je sais, c'est un tourbillon de mensonges et d'infamies dans lequel je me perds, il y a là-dessous *quelque chose*, quelqu'un d'invisible et d'acharné; je n'ai d'abord été qu'un prétexte, et je crois maintenant que la *Revue de Paris* elle-même n'est qu'un prétexte. Peut-être en veut-on à quelqu'un de mes protecteurs? ils ont été considérables encore plus par la *qualité* que par la quantité.

Tout le monde se renvoie la balle et chacun dit : « ce n'est pas moi, ce n'est pas moi ».

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les poursuites ont été arrêtées, puis reprises. D'où vient ce revirement? Tout est parti du Ministère de l'Intérieur, la magistrature a obéi; elle était libre, parfaitement libre, mais... Je n'attends aucune justice, je ferai ma prison, je ne demanderai bien entendu aucune grâce, c'est là ce qui me déshonorerait.

Si tu peux arriver à *savoir* quelque chose, à voir clair là dedans, dis-le-moi.

Je t'assure que je ne suis nullement troublé, c'est trop bête! trop bête!

Et on ne me clora pas le bec, du tout! je travaillerai comme par le passé, c'est-à-dire avec autant de conscience et d'indépendance. Ah! je leur en f..... des romans! et des *vrais!* j'ai fait de belles études, mes notes sont prises; seulement j'attendrai, pour publier, que des temps meilleurs luisent sur le Parnasse.

Dans tout cela la *Bovary* continue son succès, il devient *corsé,* tout le monde l'a lue, la lit ou veut la lire.

Ma persécution m'a ouvert mille sympathies. Si mon livre est mauvais, elle servira à le faire paraître meilleur; s'il doit au contraire demeurer, c'est un piédestal pour lui.

Voilà!

J'attends de minute en minute le papier timbré qui m'indiquera le jour où je dois aller m'asseoir (pour crime d'avoir écrit en français) sur le banc des filous et des pédérastes.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

A toi.

AU MÊME.

Mon cher Achille,

Je suis tout étonné de ne pas avoir encore reçu de papier timbré, on est en retard; peut-être hésite-t-on? Je le crois, les gens qui ont parlé pour moi sont furieux, et un de mes protecteurs, qui est un *très* haut personnage, « entre en rage », à ce que l'on m'écrit, il va casser les vitres aux Tuileries. Tout cela finira *bien*, j'en suis sûr, soit qu'on arrête l'affaire ou que je passe en justice.

Les démarches que j'ai faites m'ont beaucoup servi en ce sens que j'ai maintenant pour moi *l'opinion;* il n'est pas un homme de lettres dans Paris qui ne m'ait lu et qui ne me défende, tous s'abritent derrière moi, ils sentent que ma cause est la leur.

La police s'est méprise; elle croyait s'en prendre au premier roman venu et à un petit grimaud littéraire, or il se trouve que mon roman passe maintenant (et en partie grâce à la persécution) pour un chef-d'œuvre; quant à l'auteur, il a pour défenseur pas mal de ce qu'on appelait autrefois des grandes dames, l'impératrice (entre autres) a parlé pour moi deux fois, l'empereur avait dit une première fois : « qu'on me laisse tranquille! », et malgré tout cela on est revenu à la charge. Pourquoi? ici commence le mystère.

Je prépare, en attendant, mon mémoire qui n'est autre que mon roman, mais je fourrerai sur les marges, en regard des pages incriminées, des citations embêtantes, tirées des *classiques*, afin de

démontrer par ce simple rapprochement que, depuis trois siècles, il n'est pas une ligne de la littérature française qui ne soit aussi attentatoire aux bonnes mœurs et à la religion. Ne crains rien, je serai calme. Quant à ne pas comparaître à l'audience, ce serait une reculade; je n'y dirai rien, mais je serai assis à côté du père Sénard, qui aura besoin de moi. Et puis je ne puis me dispenser de montrer ma boule de criminel aux populations.

Je vous remercie, toi et Pottier, de votre future visite, et je l'accepte; je vous invite à dîner dans les puits de Venise.

J'achèterai une botte de paille et des chaînes et je ferai faire mon portrait «assis sur la paille humide des cachots et avec des fers»!!!

Tout cela est tellement bête que je finis par m'en amuser beaucoup.

Tu vois qu'en résumé rien n'est encore certain; attendons.

Tu recevras, au milieu de la semaine prochaine, ce qui a paru de moi dans l'*Artiste*. Il y aura quatre numéros, ce sont des fragments de la *Tentation de Saint Antoine*. Si j'oubliais de te les envoyer, rappelle-le-moi; c'est dimanche prochain que le dernier fragment paraît.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

A toi.

AU MÊME.

Dimanche, 20 janvier, 6 heures du soir.

C'est jeudi prochain que je passe définitivement; il y a des chances pour, des chances contre;

on ne parle que de cela dans le monde des lettres.

J'ai été aujourd'hui une grande heure seul avec Lamartine, qui m'a fait des compliments par-dessus les moulins. Ma modestie m'empêche de rapporter les compliments archi-flatteurs qu'il m'a adressés; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sait mon livre par cœur, qu'il en comprend toutes les intentions, il me connaît à fond. J'aurai de lui, pour la présenter au tribunal, une lettre élogieuse; je vais aussi me faire donner des certificats sur la moralité de mon livre par les littérateurs les plus *posés,* cela est important à ce que prétend le père Sénard.

Mes actions montent, et l'on me propose d'écrire dans le *Moniteur* à raison de 10 sols la ligne, ce qui ferait, pour un roman comme la *Bovary,* environ 10,000 francs. Voilà où me mène la justice.

Que je sois condamné oui ou non, mon trou maintenant n'en est pas moins fait.

C'était le père Lamartine qui avait commencé les politesses, cela me surprend beaucoup, je n'aurais jamais cru que le chantre d'Elvire se passionnât pour Homais!

Il ne serait peut-être pas mal à propos que Whaal re-écrivît à Rouland, pour que ce dernier dît un mot (en sous-main) à mes juges qui sont: Dubarle, président; Nacquart, Dupaty, Pinard, ministère public.

On parlera aux deux premiers. Restent Dupaty et Pinard; si, par le père Lizot ou autres, on peut leur faire tenir un mot, qu'on le fasse.

Adieu, je n'arrête pas, le jour je fais des

courses, et la nuit, j'écris et je corrige des épreuves.

Adieu, je t'embrasse.

Ton frère.

AU MÊME.

Vendredi.

Je passe demain en police correctionnelle, 6e chambre, à 10 heures du matin.

Mais je serai très probablement remis à quinzaine, parce que Me Sénard ne peut plaider pour moi ce jour-là ni samedi prochain.

Je m'attends à une condamnation, car je ne la mérite pas.

Rien à faire, ne bouge pas, reste tranquille.

Ah! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne!

A toi mon cher Achille, je te prends par ta longue barbe et t'embrasse sur les deux joues.

A toi.

Ton frère.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Paris, 23 janvier 1857.

Mon cher Ami,

Je vous annonce que demain, 24 janvier, l'honore de ma présence le banc des escrocs,

6e chambre de police correctionnelle, 10 heures du matin. Les dames sont admises, une tenue décente et de bon goût est de rigueur.

Je ne compte sur aucune justice. Je serai condamné et au maximum, peut-être, douce récompense de mes travaux, noble encouragement donné à la littérature. Je n'ose même espérer que l'on m'accordera la remise des débats à quinzaine, car M. Sénard ne peut plaider pour moi ni demain, ni dans huit jours.

Mais une chose me console de ces stupidités, c'est d'avoir rencontré pour ma personne et pour mon livre tant de sympathies. Je compte la vôtre au premier rang, mon cher ami. L'approbation de certains esprits est plus flatteuse que les poursuites de la police ne sont déshonorantes. Or je défie toute la magistrature française avec ses gendarmes et toute la Sûreté générale, y compris ses mouchards, d'écrire un roman qui vous plaise autant que le mien.

Voilà les pensées orgueilleuses que je vais nourrir dans mon cachot.

Si mon œuvre a une valeur réelle, si vous ne vous êtes pas trompé enfin, je plains les gens qui la poursuivent. Ce livre qu'ils cherchent à détruire n'en vivra que mieux plus tard et par leurs blessures mêmes. De cette bouche qu'ils voudraient clore, il leur restera un crachat sur le visage.

Vous aurez peut-être, un jour ou l'autre, l'occasion d'entretenir l'empereur de ces matières.

Vous pourrez, en manière d'exemple, citer mon procès comme une des turpitudes les plus ineptes qui se passent sous son régime. Ce qui ne

veut pas dire que je devienne furieux et que vous soyez obligé prochainement de me tirer de Cayenne. Non, non, pas si bête! Je reste seul dans ma profonde immoralité, sans amour pour aucune boutique ni parti, sans alliance même, et n'étant soutenu, naturellement, par aucun.

Je déplais aux Jésuites de robe courte comme aux Jésuites de robe longue; mes métaphores irritent les premiers, ma franchise scandalise les seconds.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et que je vous remercie encore une fois de vos bons services inutiles, car la sottise anonyme a été plus puissante que votre dévouement.

Mille poignées de main. Tout à vous.

AU DOCTEUR ACHILLE FLAUBERT.

Mon cher Achille,

Tu as dû recevoir ce matin une dépêche télégraphique à toi adressée, de ma part, par un de mes amis; c'est de demain en huit que je serai jugé, la justice hésite encore. D'autre part, on me propose d'écrire au *Moniteur* à raison de 10 sols la ligne, ce qui pour un roman comme la *Bovary* ferait une affaire de 8 à 10,000 francs.

La plaidoirie de M. Sénard a été splendide. Il a *écrasé* le ministère public, qui se tordait sur son siège et a déclaré qu'il ne répondrait pas. Nous l'avons accablé sous les citations de Bossuet et de

Massillon, sous des passages graveleux de Montesquieu, etc. La salle était comble. C'était chouette et j'avais une fière balle. Je me suis permis une fois de donner en personne un *démenti* à l'avocat général qui, séance tenante, a été convaincu de mauvaise foi, et s'est rétracté. Tu verras du reste tous les débats mot pour mot parce que j'avais à moi (à raison de 60 francs l'heure) un sténographe qui a tout pris. Le père Sénard a parlé pendant quatre heures de suite. Ç'a été un triomphe pour lui et pour moi.

Il a d'abord commencé par parler du père Flaubert, puis de toi, et ensuite de moi; après quoi, analyse complète du roman, réfutation du réquisitoire et des passages incriminés. C'est là-dessus qu'il a été *fort;* l'avocat général a dû recevoir, le soir, un fier galop! Mais le plus beau a été le passage de l'extrême-onction. L'avocat général a été couvert de confusion quand M. Sénard a tiré de sous son banc un rituel qu'il a lu; le passage de mon roman n'est que la reproduction *adoucie* de ce qu'il y a dans le rituel, nous leur avons f.... une fière littérature!

Tout le temps de la plaidoirie, le père Sénard m'a posé comme un grand homme et a traité mon livre de chef-d'œuvre. On en a lu le tiers à peu près. Il a joliment fait valoir l'approbation de Lamartine! Voici une de ses phrases : « Vous lui devez non seulement un acquittement, mais des excuses! ».

Autre passage : « Ah! vous venez vous attaquer au second fils de M. Flaubert... Personne, M. l'avocat général, et pas même vous, ne pourrait lui donner des leçons de moralité! ». Et quand il avait

blagué sur un passage : « Je n'accuse pas votre intelligence, mais votre préoccupation ».

En somme, ç'a été une crâne journée et tu te serais amusé si tu avais été là.

Ne dis rien, tais-toi : après le jugement, si je perds, j'en appellerai en cour d'appel, et si je perds en cour d'appel, en cassation.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

À MADAME ***

Mardi au soir.

CHÈRE MADAME,

Je ne sais quand j'aurai le plaisir de vous aller faire une petite visite, tant je suis fatigué, abruti et enrhumé; il m'est resté de mon procès une courbature physique et morale qui ne me permet de remuer ni pied ni plume.

Ce tapage fait autour de mon premier livre me semble tellement étranger à l'art, qu'il me dégoûte et m'étourdit. Combien je regrette le mutisme de poisson où je m'étais tenu jusqu'alors.

Et puis l'avenir m'inquiète : quoi écrire qui soit plus inoffensif que ma pauvre *Bovary,* traînée par les cheveux comme une catin en pleine police correctionnelle? Si l'on était franc, on avouerait au contraire que j'ai été bien dur pour elle, n'est-ce pas?

Quoi qu'il en soit, et malgré l'acquittement, je n'en reste pas moins à l'état d'auteur suspect. — Médiocre gloire!

J'avais l'intention de publier immédiatement

un autre bouquin qui m'a demandé plusieurs années de travail, un livre fait avec les Pères de l'Église, tout plein de mythologie et d'antiquité. — Il faut que je me prive de ce plaisir, car il m'entraînerait en cour d'assises net. — Deux ou trois autres plans que j'avais se trouvent ajournés pour les mêmes raisons.

Quelle force que l'hypocrisie sociale! Par le temps qui court, tout portrait devient une satire et l'histoire est une accusation.

Voilà pourquoi je suis fort triste et très fatigué. Je passe mon temps à dormir et à me moucher. Feu Du Cantal n'était rien auprès de moi. La comparaison est d'autant plus juste que je viens, comme lui, de fréquenter les saltimbanques. Je réclamais aussi mon enfant, ma fille. «On n'y a pas touché», c'est vrai. — Mais sa réputation en a souffert.

Je ne vais pas tarder à m'en retourner dans ma maison des champs, loin des *humains*, — comme on dit en tragédie, — et là je tâcherai de mettre de nouvelles cordes à ma pauvre guitare, sur laquelle on a jeté de la boue avant même que son premier air ne soit chanté!!

Et vous, chère madame, comment supportez-vous, pour le moment, cette *gueuse d'existence?* Écrivez-moi un petit mot si vous avez le temps. Promenez-vous, il fait un beau soleil.

N. B. — Regardez-vous dans la glace par-dessus les Chinois de votre pendule, et envoyez-vous de ma part un baiser du bout des doigts.

Je le dépose à vos pieds avec l'homme tout entier.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 19 février.

Je suis bien en retard avec vous, Madame. Ce n'est cependant ni dédain de votre charmante lettre, ni oubli, mais j'ai été surchargé des affaires les plus désagréables, car j'ai comparu (pour ce même livre sur lequel vous m'avez écrit des choses si obligeantes) en police correctionnelle sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs et au culte catholique. Cette *Bovary* que vous aimez, a été traînée comme la dernière des femmes perdues sur le banc des escrocs. On l'a acquittée, il est vrai, les considérants de mon jugement sont honorables, mais je n'en reste pas moins à l'état d'auteur *suspect*, ce qui est une médiocre gloire. Il me sera impossible de publier mon roman en volume avant le commencement du mois d'avril. Me permettrez-vous, Madame, de vous en envoyer un exemplaire?

Il va sans dire que j'attends impatiemment l'envoi de quelques-unes de vos œuvres. Je serai fort honoré, Madame, de les recevoir.

À MAURICE SCHLÉSINGER.

Mon cher Maurice,

Merci de votre lettre. J'y répondrai brièvement, car il m'est resté de tout cela un tel épuisement

de corps et d'esprit que je n'ai pas la force de faire un pas ni de tenir une plume. L'affaire a été dure à enlever, mais enfin j'ai la victoire.

J'ai reçu de tous mes confrères des compliments très flatteurs et mon livre va se vendre d'une façon inusitée, pour un début. Mais je suis fâché de ce procès, en somme. Cela dévie le succès et je n'aime pas, autour de l'art, des choses étrangères. C'est à tel point que tout ce tapage me dégoûte profondément et j'hésite à mettre mon roman en volume. J'ai envie de rentrer et pour toujours dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi. Car il me paraît impossible par le temps qui court de rien dire, l'hypocrisie sociale est tellement féroce!!!

Les gens du monde les mieux disposés pour moi me trouvent immoral! impie! Je ferais bien à l'avenir de ne pas dire ceci, cela, de prendre garde, etc., etc.! Ah! comme je suis embêté, cher ami!

On ne veut même plus de portraits! le daguerréotype est une insulte! et l'histoire une satire! Voilà où j'en suis! Je ne vois rien en fouillant mon malheureux cerveau qui ne soit répréhensible. Ce que j'allais publier après mon roman, à savoir un livre qui m'a demandé plusieurs années de recherches et d'études arides, me ferait aller au bagne! et tous mes autres plans ont des inconvénients pareils. Comprenez-vous maintenant l'état facétieux où je me trouve?

Je suis depuis quatre jours couché sur mon divan à ruminer ma position qui n'est pas gaie, bien qu'on commence à me tresser des couronnes, où l'on mêle, il est vrai, des chardons.

Je réponds à toutes vos questions : si le livre ne paraît pas, je vous enverrai les numéros de la *Revue* qui le contiennent. Ce sera décidé d'ici à quelques jours. M. de Lamartine n'a pas écrit à la *Revue de Paris*, il prône le mérite littéraire de mon roman, tout en le déclarant cynique. Il me compare à lord Byron, etc.! C'est très beau; mais j'aimerais mieux un peu moins d'hyperboles et en même temps moins de réticences. Il m'a envoyé de but en blanc des félicitations, puis il m'a lâché au moment décisif. Bref, il ne s'est point conduit avec moi en galant homme, et même il a manqué à une parole qu'il m'avait donnée. Néanmoins nous sommes restés en de bons termes.

À ÉDOUARD HOUSSAYE.

Mon cher Ami,

Je vous ai apporté les épreuves, j'aurais désiré que Théo les lût. Il y a une phrase peut-être indécente??? Problème! question! C'est à la troisième page, le mot *phallus* s'y trouve. Il est bien à sa place. Si vous avez peur, voici comment il faut arranger la chose : « On a trouvé qu'ils ressemblaient... à bien des choses. O chaste impudeur! etc. ».

Je supprime un mot et une phrase d'une ligne, faites comme il vous plaira.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 18 mars 1857.

MADAME,

Je m'empresse de vous remercier, j'ai reçu tous vos envois. Merci de la lettre, des livres et du portrait surtout! C'est une attention délicate qui me touche.

Je vais lire vos trois volumes lentement, attentivement; c'est-à-dire comme ils le méritent, j'en suis sûr d'avance.

Mais je suis bien empêché pour le moment, car je m'occupe, avant de m'en retourner à la campagne, d'un travail archéologique sur une des époques les plus inconnues de l'antiquité, travail qui est la préparation d'un autre. Je vais écrire un roman [1] dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir.

Avec une lectrice telle que vous, Madame, et aussi sympathique, la franchise est un devoir. Je vais donc répondre à vos questions : *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire *totalement inventée;* je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de *l'impersonnalité* de l'œuvre. C'est un de mes principes : qu'il ne faut

[1] *Salammbô.*

pas *s'écrire*. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la Création, invisible et tout-puissant, qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas.

Et puis l'art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques! La difficulté capitale, pour moi, n'en reste pas moins le style; la forme, le beau indéfinissable *résultant de la conception même* et qui est la splendeur du vrai, comme disait Platon.

J'ai longtemps, Madame, vécu de votre vie. Moi aussi, j'ai passé plusieurs années complètement *seul* à la campagne, n'ayant d'autre bruit l'hiver que le murmure du vent dans les arbres avec le craquement de la glace, quand la Seine *charriait* sous mes fenêtres. Si je suis arrivé à quelque connaissance de la vie, c'est à force d'avoir peu vécu dans le sens ordinaire du mot, car j'ai peu mangé, mais considérablement ruminé; j'ai fréquenté des compagnies diverses et vu des pays différents. J'ai voyagé à pied et à dromadaire. Je connais les boursiers de Paris et les juifs de Damas, les rufians d'Italie et les jongleurs nègres. Je suis un pèlerin de la Terre Sainte et je me suis perdu dans les neiges du Parnasse, ce qui peut passer pour un symbolisme.

Ne vous plaignez pas; j'ai un peu couru le monde et je connais à fond ce Paris que vous rêvez, rien ne vaut une bonne lecture au coin du feu... lire Hamlet ou Faust... par un jour d'enthousiasme. Mon rêve (à moi) est d'acheter un petit palais à Venise sur le grand canal.

Voilà, Madame, une de vos curiosités assouvie. Ajoutez ceci pour avoir mon portrait et ma biographie complètes : que j'ai trente-cinq ans, je suis haut de cinq pieds huit pouces, j'ai des épaules de portefaix et une irritabilité nerveuse de petite maîtresse. Je suis célibataire et solitaire.

Permettez-moi, en finissant, de vous remercier encore une fois pour l'envoi de l'*Image*. Elle sera encadrée et suspendue entre des figures chéries. J'arrête un compliment qui me vient au bout de la plume et je vous prie de me croire votre collègue affectionné.

À MAURICE SCHLÉSINGER.

Ne croyez pas que je vous oublie, mon cher Maurice. Voilà un grand mois et plus que je remets chaque jour à vous écrire. Mais je suis réellement (passez-moi le ridicule de l'aveu) un homme fort occupé. Voilà la première année depuis que j'existe que je mène une vie matériellement active, et j'en suis harassé.

Jamais je ne vous oublierai. Vous pourrez, quelquefois, être longtemps sans entendre parler de moi, mais je n'en penserai pas moins à vous. Je suis de la nature des dromadaires, que l'on ne peut faire marcher lorsqu'ils sont au repos et que l'on ne peut arrêter lorsqu'ils sont en marche, mais mon cœur est comme leur dos bossu : il supporte de lourdes charges aisément et ne plie jamais. Croyez-le. Je sais bien que je suis un drôle, de ne pas aller vous voir, de ne pas faire avec vous un petit tour sur le Rhin, etc. Me croyez-vous

donc assez sot et assez peu égoïste pour me priver bénévolement de ce plaisir? Mais, mon cher ami, voici ma situation présente :

1° J'ai un volume qui va paraître dans quinze jours (vous le recevrez avant qu'il ne soit en vente à Paris), il faut que je surveille la publication du susdit bouquin; 2° J'en avais un autre tout prêt à paraître, mais la rigueur des temps me force à en ajourner indéfiniment la publication; 3° Pour soutenir mon début (dont l'éclat, comme on dit en style de réclame, a dépassé mes espérances), il faut que je me hâte d'en faire un autre, et *se bâter* c'est pour moi, en littérature, *se tuer*. Je suis donc occupé en ce moment à prendre des notes pour une étude antique[1] que j'écrirai cet été, fort lentement. Or, comme je veux m'y mettre à la fin du mois prochain et qu'à Rouen il m'est impossible de me procurer les livres qu'il me faut, je lis et j'annote aux Bibliothèques du matin au soir, et chez moi, dans la nuit, fort tard. Voilà, mon bon, ma situation. Je suis fort malheureux, car je me lève tous les matins à huit heures, ce qui est un supplice pour votre serviteur.

Comme j'ai été embêté cet hiver! mon procès! mes querelles avec la *Revue de Paris!* et les conseils! et les amis! et les politesses! On commence même à me démolir et j'ai présentement sur ma table un bel éreintement de mon roman, publié par un monsieur dont j'ignorais complètement l'existence. Vous ne vous imaginez pas les infamies qui règnent et ce qu'est maintenant la petite presse. Tout cela du reste est fort légitime, car le public se trouve à la

[1] *Salammbô.*

hauteur de toutes les canailleries dont on le régale. Mais ce qui m'attriste profondément, c'est la bêtise générale. L'Océan n'est pas plus profond ni plus large. Il faut avoir une fière santé morale, je vous assure, pour vivre à Paris, maintenant. Qu'importe, après tout! Il faut fermer sa porte et ses fenêtres, se ratatiner sur soi, comme un hérisson, allumer dans sa cheminée un large feu, puisqu'il fait froid, évoquer dans son cœur une grande idée (souvenir ou rêve) et remercier Dieu quand elle arrive.

Vous êtes lié fatalement aux meilleurs souvenirs de ma jeunesse. Savez-vous que voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons? Tout cela me plonge dans des abîmes de rêverie qui sentent le vieillard. On dit que le présent est trop rapide. Je trouve, moi, que c'est le passé qui nous dévore.

À JULES DUPLAN.

Vous êtes le plus gentil bougre que je connaisse, mon cher Duplan! Comme c'est aimable à vous de m'envoyer ainsi tout ce qui paraît sur mon compte; continuez! Vous me rendrez un vrai service, cela m'amuse beaucoup et je ne saurais ici me procurer toutes ces feuilles.

L'article de Sainte-Beuve a été bien bon pour les bourgeois; il a fait à Rouen (m'a-t-on dit) grand effet. Quant à celui de la *Chronique,* je le trouve innocent; mais celui du *Courrier franco-italien* est foncièrement malveillant, ce dont je me f... complètement. Je ne comprends pas maintenant

comment un article de journal peut vous choquer. C'est sans doute un excès d'orgueil de ma part, mais je vous assure que je ne me sens contre le sieur Claveau aucune haine. Le malheureux, qui croit que je ne m'occupe nullement du style!

Je suis perdu dans les bouquins et je m'embête, car je n'y trouve pas grand'chose. J'ai déjà, depuis une semaine, abattu pas mal de besogne, mais il y a des fois où ce sujet de Carthage m'effraie tellement (par son vuide) que je suis sur le point d'y renoncer.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 18 mai 1857.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher confrère et chère lectrice. Ne mesurez pas mon affection à la rareté de mes lettres; n'accusez que les encombrements de la vie parisienne, la publication de mon volume et les études archéologiques auxquelles je me livre maintenant. Mais me voilà revenu à la campagne, j'ai plus de temps à moi et nous allons aujourd'hui passer la soirée ensemble; parlons de nous d'abord, puis de vos volumes et ensuite de quelques idées sociales et politiques sur lesquelles nous différons.

Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois? Par deux moyens : 1° en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, 2° par *la force de la volonté.* J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me

semblait que ma conscience, que mon *moi* sombrait comme un vaisseau sous la tempête. Mais je me cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoique assiégée et battue. En d'autres fois, je tâchais, par l'imagination, de me donner facticement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démence et le fantastique comme Mithridate avec les poisons. Un grand orgueil me soutenait et j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps. Il y a un sentiment ou plutôt une habitude dont vous me semblez manquer, à savoir l'*amour de la contemplation.* Prenez la vie, les passions et vous-même comme un *sujet* à exercices intellectuels. Vous vous révoltez contre l'injustice du monde, contre sa bassesse, sa tyrannie et toutes les turpitudes et fétidités de l'existence. Mais les connaissez-vous bien? avez-vous tout étudié? Êtes-vous Dieu? Qui vous dit que votre jugement humain soit infaillible? que votre sentiment ne vous abuse pas? Comment pouvons-nous, avec nos sens bornés et notre intelligence finie, arriver à la connaissance absolue du vrai et du bien? Saisirons-nous jamais l'absolu? Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit. L'*humanité est ainsi,* il ne s'agit pas de la changer, mais de la connaître. Pensez *moins à vous.* Abandonnez l'espoir d'une solution. Elle est au sein du Père; lui seul la possède et ne la communique pas. Mais il y a dans l'*ardeur de l'étude* des joies idéales faites pour les nobles âmes. Associez-vous par la pensée à vos frères d'il y a trois mille ans; reprenez toutes leurs souffrances, tous leurs rêves et vous sentirez s'élargir à la fois votre cœur et votre intelligence; une sympathie profonde et démesurée enveloppera, comme

un manteau, tous les fantômes et tous les êtres. Tâchez donc de ne plus *vivre en vous.* Faites de grandes lectures. Prenez un plan d'études, qu'il soit rigoureux et suivi. Lisez de l'histoire, l'ancienne surtout. *Astreignez-vous à un travail régulier et fatigant.* La vie est une chose tellement hideuse que le seul moyen de la supporter, c'est de l'éviter. Et on l'évite en vivant dans l'art, dans la recherche incessante du vrai rendu par le beau. Lisez les grands maîtres en tâchant de saisir leur procédé, de vous rapprocher de leur âme, et vous sortirez de cette étude avec des éblouissements qui vous rendront joyeuse. Vous serez comme Moïse en descendant du Sinaï. Il avait des rayons autour de la face, pour avoir contemplé Dieu.

Que parlez-vous de remords, de faute, d'appréhensions vagues et de confession? Laissez tout cela! Laissez tout cela! pauvre âme, par amour de vous. Puisque vous vous sentez la conscience entièrement pure, vous pouvez vous poser devant l'Eternel et dire : « Me voilà ». Que craint-on quand on n'est pas coupable? Et de quoi les hommes peuvent-ils être coupables! insuffisants que nous sommes, pour le mal comme pour le bien! Toutes vos douleurs viennent de l'excès de la pensée oisive. Elle était vorace et, n'ayant point de pâture extérieure, elle s'est rejetée sur elle-même et s'est dévorée jusqu'à la moelle. Il faut la *refaire,* l'engraisser et empêcher surtout qu'elle ne vagabonde. Je prends un exemple : Vous vous préoccupez beaucoup des injustices de ce monde, de socialisme et de politique. Soit. Eh bien! lisez d'abord *tous ceux* qui ont eu les mêmes aspirations que vous. Fouillez les utopistes et les rêveurs secs. —

Et puis, avant de vous permettre une opinion définitive, il vous faudra étudier une science assez nouvelle, dont on parle beaucoup et que l'on cultive peu, je veux dire l'Économie politique. Vous serez tout étonnée de vous voir changer d'avis, de jour en jour, comme on change de chemise. N'importe, le scepticisme n'aura rien d'amer, car vous serez comme à la comédie de l'humanité et il vous semblera que l'Histoire a passé sur le monde pour vous seule.

Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toute chose une conclusion; ils cherchent le but de la vie et la dimension de l'infini. Ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'Océan : « Je vais compter les grains de tes rivages ». Mais comme les grains leur coulent entre les doigts et que le calcul est long, ils trépignent et ils pleurent. Savez-vous ce qu'il faut faire sur la grève? Il faut s'agenouiller ou se promener. Promenez-vous.

Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclue, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclut pas. Homère ne conclut pas, ni Shakespeare, ni Gœthe, ni la Bible elle-même. Aussi ce mot fort à la mode, *le Problème social,* me révolte profondément. Le jour où il sera trouvé, ce sera le dernier de la planète. La vie est un éternel problème, et l'histoire aussi, et tout. Il s'ajoute sans cesse des chiffres à l'addition. D'une roue qui tourne, comment pouvez-vous compter les rayons? Le dix-neuvième siècle, dans son orgueil d'affranchi, s'imagine avoir découvert le soleil. On dit par exemple que la

Réforme a été la préparation de la Révolution française. Cela serait vrai si tout devait en rester là, mais cette révolution est elle-même la préparation d'un autre état. Et ainsi de suite, ainsi de suite. Nos idées les plus avancées sembleront bien ridicules et bien arriérées quand on les regardera par-dessus l'épaule. Je parie que dans cinquante ans seulement, les mots : *Problème social, moralisation des masses, progrès* et *démocratie* seront passés à l'état de «rengaine» et apparaîtront aussi grotesques que ceux de : *sensibilité, nature, préjugés* et *doux liens du cœur* si fort à la mode vers la fin du dix-huitième siècle.

C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours! Ainsi chercher la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie niaise. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre.

Je vous en veux un peu pour m'avoir dit, dans une de vos précédentes lettres, que vous désiriez pour tous «l'instruction *obligatoire*». — Moi, j'exècre tout ce qui est obligatoire, toute loi, tout gouvernement, toute règle. Qui êtes-vous donc, ô société, pour me *forcer* à quoi que ce soit? Quel Dieu vous a fait mon maître? Remarquez que vous

retombez dans les vieilles injustices du passé. Ce ne sera plus un despote qui primera l'individu, mais la foule, le salut public, l'éternelle raison d'État, le mot de tous les peuples, la maxime de Robespierre. J'aime mieux le désert, je retourne chez les Bédouins qui sont libres.

Comme le papier s'allonge, chère lectrice, en causant avec vous. Il faut pourtant, avant de clore ma lettre, que je vous parle de vos deux livres.

Ce qui m'a surpris et ce qui pour moi domine dans votre talent, c'est la faculté poétique et l'idée philosophique, quand elle se forme à la grande morale éternelle, je veux dire quand vous ne parlez pas en votre nom propre. Il y a un homme dont vous devriez vous nourrir, et qui vous calmerait, c'est Montaigne. Étudiez-le *à fond,* je vous l'ordonne, comme médecin. Ainsi, dans *Cécile* (page 18), voici une phrase que j'aime : « C'est en vain qu'on ose donner le change », etc. La page 45 : « Le ciel me semblait plus bleu, le soleil plus brillant » est charmante. Un effet de soleil sur la mer à Dieppe (page 103) m'a ravi; vous excellez dans ces effets-là. La grande lettre de Cécile est une bonne chose. Il en est de même du caractère de Julia et de la passion désordonnée qu'elle inspire. Mais je blâme souvent le *lâche* du style, des expressions toutes faites, comme les *notabilités* de la société (page 85); « Le destin jeta une nouvelle pomme de discorde » (page 87); « M'abreuver de son sang » (page 91). Cela se dit en tragédie, et ne doit plus se dire, parce que jamais cela ne fut pensé. Ce sont de légères fautes, il est vrai; mais un esprit aussi distingué que le vôtre devrait s'en abstenir. Travaillez! travaillez!

Voici un trait que je trouve excellent (page 114) : « Avec autant de terreur que si elle eût ignoré les faits qu'elle contenait »; et cette phrase jetée en passant (page 124) : « Il faut avoir vécu dans une ville de province pour savoir », etc. Les pages 132-133 : fort beau. *L'oubli, cette grande misère du cœur humain, qui les complète toutes,* 146, sublime! La longue lettre de Julia, écrite de son couvent, est un petit chef-d'œuvre et de tout ce que je connais de vous, c'est incontestablement ce que j'aime le mieux. Tout ce roman de *Cécile,* du reste, me plaît beaucoup. Je n'en blâme que le cadre. L'ami qui écoute l'histoire ne sert pas à grand'chose. Vos dialogues, en général, ne valent pas vos narrations, ni surtout vos expositions de sentiment. Vous voyez que je vous traite en ami, c'est-à-dire sévèrement. C'est parce que je suis sûr que vous pouvez faire des choses charmantes, exquises, que je me montre si pédant. Rabattez la moitié de mes critiques et centuplez mes éloges. Ma première lettre sera remplie par mes observations sur *Angélique.*

À JULES DUPLAN.

Merci, mon cher vieux, je me procurerai à Rouen l'*Illustration* et la *Revue des Deux Mondes.*

J'ai reçu un numéro ce matin du *Journal du Loiret* où il y a un article de Cormenin très bienveillant. Mais vous l'avouerai-je, je n'en ai pas encore trouvé *un* qui me gratte à l'endroit sensible, c'est-à-dire qui me loue par les côtés que je trouve louables et qui me blâme par ceux que je sais

défectueux. Peu importe du reste, la *Bovary* est maintenant bien loin de moi. Ma table est tellement encombrée de livres que je m'y perds. Je les expédie rapidement et sans y trouver grand'chose. Je tiens cependant à *Carthage,* et coûte que coûte, j'écrirai cette truculente facétie. Je voudrais bien commencer dans un mois ou deux. Mais il faut auparavant que je me livre par l'induction à un travail archéologique formidable. Je suis en train de lire un mémoire de 400 pages in-quarto sur le Cyprès pyramidal, parce qu'il y avait des cyprès dans la cour du temple d'Astarté; cela peut vous donner une idée du reste. Voilà la pluie qui se met à tomber. Je suis seul au fond du désert et je pense avec une certaine mélancolie à nos dimanches de cet hiver.

AU MÊME.

Mai 1857.

Veuillez dire à l'énergumène Crépet de m'envoyer incontinent les renseignements sur Carthage. Je les attends avec curiosité et impatience.

Vos lettres sont courtes, mon vieux. Mais je vous vitupère surtout de laisser là Siraudin. Allons caleux! Fa! outre!!!

Quant à moi, j'ai une indigestion de bouquins. Je rote l'in-folio. Voilà 53 ouvrages différents sur lesquels j'ai pris des notes depuis le mois de mars; j'étudie maintenant l'*Art militaire,* je me livre aux délices de la contrescarpe et du cavalier, je pioche les balistes et les catapultes. Je crois enfin pouvoir

tirer des effets neufs du tourlourou antique. Quant au paysage, c'est encore bien vague; je ne *sens* pas encore le côté religieux. La psychologie se cuit tout doucement, mais c'est une lourde machine à monter. Je me suis jeté là dans une besogne bougrement difficile. Je ne sais quand j'aurai fini, ni même quand je commencerai.

Ai-je bien fait d'envoyer ma carte au père Dumas? il me semble que oui; car son article, à tout prendre, était favorable, bien qu'il ait lu mon livre légèrement. Je sais pertinemment qu'il y aura un article sur moi dans l'*Univers;* je vous le recommande.

J'ai reçu le Cuvillier[1]. C'est d'une insigne mauvaise foi. Remarquez-vous qu'on affecte de me confondre avec le jeune Alex.? Ma *Bovary* est une *Dame aux Camélias,* maintenant! Boum! Quant au Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées. Je vais tâcher de leur triple-ficeler quelque chose de rutilant et de gueulard où le rapprochement ne sera plus facile. Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs! Je me f... bien de ça!

À ERNEST FEYDEAU.

Non, mon cher monsieur, je n'ai commis aucune lâcheté, même de geste, relative à votre endroit; et avant de traiter un homme de couillon il faut avoir des preuves. Je trouve cette supposition gratuite et du plus détestable goût, mon bon-

[1] Article de Cuvillier-Fleury, voir *Madame Bovary,* p. 527.

homme. Je ne laisse jamais personne échiner devant moi mes amis. (C'est un privilège que je me réserve.) Ils m'appartiennent, je ne permets pas qu'on y touche. Rassure-toi du reste; ton ami Aubryet ne m'a dit aucun mal de ta Seigneurie. Je l'ai vu, seul, pendant vingt minutes à peu près. Sitôt le dîner fini, il s'est embarqué. Voilà, et tu es un insolent.

Ta mauvaise opinion sur moi vient de ce qu'un jour je ne me suis pas mis de ton bord dans une discussion. Le vrai est que je vous trouvais tous les deux également absurdes, et la lâcheté eût été de soutenir des théories qui n'étaient point miennes.

Tu me payeras toutes ces injures dans la critique que je te ferai de ton *Été,* Grand Enragé! En l'attendant tu peux te vanter d'avoir fait un certain chapitre XVII qui est un morceau.

Si tu crois que tu m'amèneras au culte du simple et du carré de choux, détrompe-toi, mon vieux! détrompe-toi! Je sors d'Yonville, j'en ai assez! Je demande d'autres guitares maintenant. Chaussons le cothurne et entamons les grandes gueulades. Ça fait du bien à la santé.

As-tu lu mon éreintement dans l'*Univers?* J'attire la haine du parti-prêtre, c'est trop juste. Les mânes d'Homais se vengent.

Je déclare, du reste, que tous ces braves gens-là (de l'*Univers,* de la *Revue des Deux Mondes,* des *Débats,* etc.) sont des imbéciles qui ne savent pas leur métier. Il y avait à dire contre mon livre bien mieux et plus. Un jour, que nous serons seuls chez moi et les portes barricadées, je te coulerai dans le tuyau de l'oreille mes opinions se-

crètes sur la *Bovary*. J'en connais mieux que personne les défauts et les vraies fautes. Ainsi il y avait tout au commencement une monstruosité grammaticale dont aucun, bien entendu, ne s'est aperçu. Mais tout cela importe fort peu.

J'entamerai probablement *Carthage* dans un mois. Je laboure la Bible de Cahen, les origines d'Isidore, Selden et Braunius. Voilà. J'ai bientôt lu tout ce qui se rapporte à mon sujet de près ou de loin, et bien que tu m'accuses d'ignorance crasse en botanique, je te f... une flore tunisienne et méditerranéenne très exacte, mon vieux. Mais il faut, auparavant, l'apprendre.

Sache, d'ailleurs, que j'ai eu un prix en botanique. Le sujet de la composition était l'histoire des champignons. J'avais couché sur ce mets des dieux, vingt-cinq pages tirées de Bosmare qui excitèrent l'enthousiasme de mes professeurs, et j'obtins la « juste récompense de mes labeurs assidus ».

Ce qui m'embête à trouver dans mon roman, c'est l'élément psychologique, à savoir la façon de sentir. Quant à la couleur, personne ne pourra me prouver qu'elle est fausse.

Ci-inclus une petite note pour Théo. S'il peut dire du bien du susdit peintre, il me fera plaisir. Je lui ai déjà recommandé quelqu'un, j'ai peur de l'embêter avec toutes mes recommandations. Tâche néanmoins qu'il s'exécute, lui ou Saint-Victor.

Que vas-tu faire à Luchon, grand lubrique? Ranimer dans une atmosphère pure ta santé épuisée par les débauches de la capitale! Tu vas porter, au sein des populations rustiques, les vices et

l'or de la civilisation! Tu vas séduire les servantes! briller dans les tables d'hôte par ton esprit! semer des maximes incendiaires, chausser de grandes guêtres et recueillir des métaphores! rien que des métaphores et des paysages! matérialiste que tu es!

Adieu. Tâche de bien te conduire et que ta famille ne soit pas obligée d'aller recueillir les morceaux épars de ton cadavre, déchiré en pièces dans quelque lupanar. Ne moleste personne, il y a maintenant des gendarmes, prends garde! Tu te ruines le tempérament! on te le répète, mais tu ne veux croire personne. Le libertinage t'emporte! Adieu, mon vieux, bon voyage, on t'embrasse sur le marchepied.

À MONSIEUR C... (ARDENNES).

Croisset près Rouen, 4 juin 1857.

MONSIEUR,

La lettre flatteuse que vous m'avez écrite me fait un devoir de répondre franchement à votre question.

Non, Monsieur, aucun modèle n'a posé devant moi. Madame Bovary est une pure invention. Tous les personnages de ce livre sont complètement imaginés, et Yonville-l'Abbaye lui-même est un pays *qui n'existe pas*, ainsi que la Rieulle, etc... Ce qui n'empêche pas qu'ici, en Normandie, on n'ait voulu découvrir dans mon roman une foule d'allusions. Si j'en avais fait, mes portraits seraient

moins ressemblants, parce que j'aurais eu en vue des personnalités et que j'ai voulu, au contraire, reproduire des types.

C'est une des plus douces joies de la littérature, Monsieur, que d'éveiller ainsi des sympathies inconnues. Recevez donc toute l'expression de la mienne,

Avec mes salutations.

À JULES DUPLAN.

Je viens d'écrire à Edmond About et à Feydeau pour votre ami Maisiat. A Feydeau, qu'il se charge de la commission, c'est-à-dire qu'il surveille Théo. Je lui ai recommandé de repasser la note à Saint-Victor, ce qui ne peut pas nuire. Si j'avais écrit à Gautier, je n'aurais pas eu de réponse, parce qu'il est fort peu épistolaire. Mais de cette façon, je saurai ce qui en adviendra. J'ai écrit il y a quelques jours à Théo pour lui recommander Foulogne. Si vous voyez ce dernier chez Gleyre, vous pourrez le lui dire. Je souhaite que tout cela serve à quelque chose.

J'ai reçu le *Figaro* et l'*Univers*. Est-ce beau ? Je suis en exécration dans le parti-prêtre, cela doit attendrir Gleyre à l'endroit de la *Bovary*.

Vous me faites l'effet, mon cher ami, vous qui m'engueulez sur mes couillonnades, d'un fier caleur! Et Siraudin? s.... n.. de D...! Il ne s'agit pas de rester assis sur votre derrière, comme *ung* veau pleurard! Allons à l'ouvrage! nom d'un petit bonhomme! Le meilleur de la vie se passe à

dire : « Il est trop tôt », puis : « Il est trop tard ». — Moi, dès le commencement d'août, je me mets à *Carthage;* j'ai bientôt tout lu. On ne pourra, je crois, me prouver que j'ai dit, en fait d'archéologie, des sottises. C'est déjà beaucoup.

Je n'ai pas reçu le livre de Crépet; qu'il l'adresse chez mon frère, à l'Hôtel-Dieu, à Rouen. Si Crépet était un brave, il passerait à l'Institut ou rue de Seine, 2, et ferait de ma part une révérence et mille remerciements à M. Alfred Maury, bibliothécaire de l'Institut, lequel tient à ma disposition un « mémoire sur l'*Oricbalque* de Rossignol ». Il ne sait comment me faire parvenir la chose. Crépet mettrait cette brochure dans le paquet du susdit livre.

Lisez l'anecdote suivante. Vous m'avez entendu parler d'un certain Anthime, ancien domestique de ma mère et mari de la cuisinière que nous avons. Ce respectable serviteur, haut de cinq pieds huit pouces, porteur de boucles d'oreilles, de bagues et de chaînes d'or, tournure de chantre, air idiot, ami des prêtres et coopérant, l'été, à l'édification des reposoirs, renvoyé pour ses mauvaises mœurs, avait trouvé, en sortant de notre service, un ancien distillateur enrichi que l'on appelle familièrement le père Poussin. Ledit père Poussin était plutôt l'ami que le maître d'Anthime. Ils sortaient bras dessus, bras dessous et faisaient, le soir, la petite partie de cartes. Et bien! tout à coup, le père Poussin s'est fâché et a mis Anthime à la porte. Il a dit à la femme de ce misérable un bien beau mot : « C'est un homme, Madame, qui aime son semblable ». N.-B. — Le père Poussin est âgé de 72 ans! et hideux! Il a un

tremblement continuel et bavachotte agréablement.

Voilà, Monsieur, où nous ont conduits les révolutions. Les couches inférieures n'ont plus aucune considération pour les supérieures. Les domestiques, à présent, ne respectent plus leurs maîtres; cependant on ne peut nier qu'ils les aiment.

Est-ce joli? Je termine comme *Lucrèce Borgia :* « Hein? qu'en pensez-vous?... pour *la campagne!* »

À HAMILTON AÏDÉ.

Croisset, 4 juin.

Je viens de lire votre volume, impatiemment attendu; car on a été plusieurs jours à me l'envoyer de Paris. Il m'a charmé, mon cher ami, vous êtes un vrai poète, dans la plus haute et la plus spiritualiste acception du mot.

Dans le poème d'*Éléonore,* la description du vieux château et l'enfance de votre héroïne m'ont ravi.

J'ai retrouvé dans vos pièces italiennes les propres impressions que j'ai eues moi-même sur les lieux.

Je trouve, parmi vos pièces détachées, celle des deux maîtresses (p. 222) d'une originalité transcendante, et la chanson « I sat with my, etc. » m'a semblé un pur chef-d'œuvre.

Tout ce volume est plein d'un souffle doux, qui vous caresse et sent bon comme une brise d'été. Continuez, mon cher ami, aimons toujours les lettres! cet amour-là console de tous les autres

et les remplace. Les misères de la vie sont peu de choses quand on se tient sur un sommet. Tout est petit du haut des Alpes.

Je vous remercie donc bien cordialement du plaisir que vous m'avez fait, et je ne demande qu'une chose, c'est à vous revoir l'hiver prochain, à Paris.

Je n'ai pas reçu de lettres de Gertrude, cela me ferait grand plaisir d'en recevoir. Dites-le-lui.

Je voudrais bien aller à Manchester, mais un travail fort compliqué me retient ici. Il faut que je soigne ma seconde publication, pour laquelle on sera difficile, car votre amitié apprendra avec plaisir que mon roman a réussi au delà de toutes mes espérances. La presse s'en est vraiment occupée, j'ai été très critiqué et très loué. J'avais un autre livre tout prêt, un ouvrage plein de théologie et d'histoire, sur lequel je comptais beaucoup comme contraste; mais j'ai peur d'un nouveau procès, et j'en ajourne la publication. Aussi me faut-il faire du nouveau. Il est même probable que je resterai seul à la campagne une partie de l'hiver.

J'espère bien que notre correspondance n'en restera pas là. Au revoir donc!

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 2 juillet 1857.

Merci mille fois de l'article et mille fois encore! J'ai reçu tout le paquet.

L'approbation, la sympathie d'un esprit

comme le vôtre m'est plus agréable mille fois que les injures de l'*Univers* ne me sont odieuses. Car vous saurez, chère lectrice, que j'ai été fortement *injurié* par ce journal et par beaucoup d'autres, ce qui m'est complètement égal, je vous assure.

Tous ces gens-là sont des sots. Aucun n'a dit *contre* mon livre ce qu'il y avait à en dire. J'en sais plus long qu'eux tous là-dessus. Ainsi, on m'a reproché (dans la *Revue des Deux Mondes,* entre autres) des fautes de français qui n'en sont point, tandis qu'il y en avait une, une grossière, palpable, évidente, une vraie faute de grammaire, et qui se trouvait au début, dans la dédicace. *Pas un* ne l'a vue. On ne la verra plus, du reste, car je l'ai fait enlever au second tirage, qui a eu lieu il y a un mois. Tout cela, du reste, est fort peu important et très misérable. Il faut, quand on veut faire de l'art, se mettre au-dessus de tous les éloges et de toutes les critiques. Quand on a un idéal net, on tâche d'y monter en droite ligne, sans regarder à ce qui se trouve en route.

J'ai une très longue lettre à vous écrire, j'attends la vôtre pour cela, j'ai voulu seulement ce soir vous dire merci.

Un mot sur vous cependant : Puisque la musique vous fait tant de bien, pourquoi ne venez-vous pas l'hiver, à Paris, en entendre? C'est une mauvaise chose que de vivre toujours aux mêmes endroits; les vieux murs laissent retomber sur notre cœur comme la poussière de notre passé, l'écho de nos soupirs oubliés et le souvenir des vieilles tristesses, ce qui fait une tristesse de plus.

Vous étouffez, il vous faut de l'air.

À JULES DUPLAN.

Mercredi, 5 août.

Mon Bon,

Tâchez de venir le plus tôt que vous pourrez (j'entends d'ici une quinzaine), parce que : 1° j'aurai probablement, à la fin du mois, des parents de Champagne qui viendront ici pour un mois et qui prendront votre chambre;

2° Je vais me mettre bientôt à écrire! Quand je dis bientôt, c'est une manière de parler, car la matière s'allonge considérablement; à chaque lecture nouvelle mille autres surgissent! je suis, Monsieur, *dans un dédale!* Mon plan, avec tout cela, n'avance nullement, il se peut faire qu'il se cuise intérieurement. Je suis, dans ce moment, perdu dans Pline, que je relis en entier; j'ai encore à feuilleter Athénée et Plutarque, à lire le *Traité de la Cavalerie,* de Xénophon, et sa *Retraite,* plus cinq ou six mémoires de l'Académie des Inscriptions, et puis ce ne sera pas tout, sans doute! Il commence à être bien harassé de notes! il y a au fond de tout cela une horrible venette, je tremble de m'y mettre, c'est comme pour se faire arracher une dent.

Écrivez-moi un mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée, j'irai vous chercher au chemin de fer; il y a un train qui part de Paris à 5 heures et qui arrive à 7 heures 1/2.

Adieu, vieux, à bientôt.

À CHARLES BAUDELAIRE.

Vendredi, 14 août 1857.

Je viens d'apprendre que vous êtes poursuivi à cause de votre volume. La chose est déjà un peu ancienne, me dit-on. Je ne sais rien du tout, car je vis ici comme à cent lieues de Paris.

Pourquoi? Contre qui avez-vous attenté encore? Est-ce à la Religion? Sont-ce les mœurs? Avez-vous passé en justice? Quand sera-ce? etc.

Ceci est du nouveau : poursuivre un livre de vers! Jusqu'à présent la magistrature laissait la poésie fort tranquille.

Je suis grandement indigné. Donnez-moi des détails sur votre affaire, si ça ne vous embête pas trop, et recevez mille poignées de main des plus cordiales.

À JULES DUPLAN.

Vieux,

J'ai compris par un article d'Aubryet que Pontmartin m'avait pulvérisé dans le *Spectateur*. Pouvez-vous m'envoyer cette ordure? je suis comme Gernaude, j'aime à être injurié, ça m'excite.

Lisez-vous l'*Homme* à Gleyre? J'ai écrit environ 15 pages de *Carthage*, c'est-à-dire à peu près la moitié du premier chapitre. J'ai peur que ce ne soit *bien embêtant*, franchement; il me semble que je tourne à la tragédie et que j'écris dans un style

académique déplorable. Adieu, vieux, écrivez-moi moult souvent et très longuement; quant à moi, il est très tard et je suis éreinté.

Je vous embrasse.

AU MÊME.

MON CHER DUPLAN,

.....

Savez-vous combien, maintenant, je me suis ingurgité de volumes sur Carthage? environ 100! et je viens, en quinze jours, d'avaler les 18 tomes de la Bible de Cahen! avec les notes et en prenant des notes!

J'ai encore pour une quinzaine de jours à faire des recherches; et puis, après une belle semaine de forte rêverie, vogue la galère! (ou plutôt la trirème!). Je m'y mets, ce n'est pas que je sois *inspiré* le moins du monde, mais j'ai envie de voir ça, c'est une sorte de curiosité et comme qui dirait un désir lubrique sans érection.

Bouilhet est venu, il y a trois semaines, passer quelques jours ici; nous avons employé notre temps à trembler comme deux foirards, il a peur pour son drame et moi j'ai peur pour mon roman; nous étions tristes comme des tombeaux et bêtes comme des pots.

Quand vous verra-t-on, vous? quand faut-il que j'aille au chemin de fer vous chercher?

Saint-Victor a-t-il parlé de votre ami Massiat? je n'ai de Paris aucune nouvelle. Un article de

Baudelaire sur la *Bovary,* fait depuis longtemps et qui devait paraître dans l'*Artiste,* n'apparaît pas; il en est de même de celui de Saint-Victor à la *Presse.* Mais de cela, je m'en moque profondément. Ah! Carthage! si j'étais sûr de te tenir!

Il me paraît impossible que j'aie fini cet hiver, bien que la chose doive être écrite d'un style large et *enlevé,* qui sera peut-être plus facile qu'un roman psychologique, mais... mais... Oh! bienheureux Scudéry!

Adieu, cher vieux, vous êtes l'homme le plus gentil de la terre; aussi, quand vous viendrez à Rouen, je vous ferai voir, chez le père Clogenson, un portrait de votre ami Voltaire qui vous amusera.

Re-adieu, ou plutôt à bientôt. Je vous embrasse.

À EUGÈNE CRÉPET.

Mon cher Ami,

Vous recevrez, à peu près en même temps que ma lettre, votre volume de l'*Encyclopédie catholique,* dans lequel je n'ai rien trouvé. Je ne vous en remercie pas moins très fort. Cela est pris partout et trop élémentaire; j'en sais, Dieu merci, plus long, ce qui n'est pas dire que j'en sache beaucoup.

Si vous découvriez autre chose comme gravures, dessins, etc... envoyez-les-moi. Je payerais je ne sais quoi pour avoir la reproduction d'une simple mosaïque *réellement* punique! Je crois néanmoins être arrivé à des *probabilités.* On ne pourra

pas me *prouver* que j'aie dit des absurdités. Si vous connaissiez aussi quelque bouquin *spécial* sur les mercenaires, faites-m'en part.

J'ai de temps à autre de vos nouvelles par Duplan. Resterez-vous à Paris tout l'été? Je ne sais, quant à moi, l'époque où l'on m'y reverra. Dans quinze jours je vais me mettre à écrire. Priez pour moi toutes les garces du Pinde!

Adieu, mille bons souvenirs au père Gide et à vous trente-six mille poignées de main.

À LOUIS BOUILHET.

Enfin! je vais en finir avec mes satanées notes! J'ai encore trois volumes à lire et puis c'est tout. C'est bien tout! Au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je m'y mets. Je n'en éprouve aucune envie intellectuelle, mais une sorte de besoin physique. Il me faut changer d'air. Et puis je n'apprends plus rien du tout. J'ai épuisé, je crois, la matière complètement. C'est maintenant qu'il va falloir se monter et gueuler! dans le silence du cabinet.

Réponds-moi tout de suite pour me dire si tu me permets d'envoyer ton adresse à La Rounat, le susdit me la demande à grands cris. Il s'informe de toi considérablement et m'apprend que ta pièce est annoncée dans les feuilles publiques sous le titre de *Une fille naturelle.*

Le public, il paraît, s'occupe de nos Seigneuries, car on a annoncé dans trois journaux que je faisais un roman carthaginois intitulé *Les Merce-*

naires. Cela est très flatteur, mais m'embête fort; on a l'air d'un charlatan, et puis le public vous en veut de l'avoir tant fait attendre. Bien entendu que je ne m'en hâterai pas d'une minute de plus.

Apprends que ton ami Napoléon Gallet a été décoré par Sa Majesté comme chef du conseil des Prud'hommes. De plus, d'autre filateurs et industriels sont mêmement décorés de l'étoile des braves.

J'ai eu, avant-hier, un spectacle triste. Ayant une grande demi-heure à perdre avant de pouvoir entrer à la bibliothèque, j'ai été faire une visite au collège, où l'on distribuait les prix. Quelle décadence! Quels pauvres petits bougres! plus d'enthousiasme, plus de gueulades. Rien! rien! On a complètement séparé la cour des Grands de la cour des Moyens, mesure de police qui m'a révolté et on a retiré, dans la cour des Grands, devine quoi? devine qui?... Les lieux! Oui! ces braves latrines où l'urine, par flaques énormes, aurait pu noyer le cheval de Préault «nourri cependant des marais de la Gaule», ces pauvres lieux où l'on fumait des cigarettes de maryland, roulées si poétiquement avec des doigts abîmés d'engelures! Et à la place, à la sacro-sainte place où ils étaient, se tenaient assises sur deux chaises deux piètres bonnes sœurs qui quêtaient pour les pauvres. Et la tente, une manière de tente algérienne, avec des escalopures arabes, chic alhambra!... J'étais indigné! — Voix du père Horie, où es-tu, me disais-je, où es-tu?... en entendant à peine le grêle organe d'un maigre pion qui lisait le palmarès. Et les mômes arrivaient sur l'estrade, tout doucettement, au petit pas, comme des jeunes

personnes dans un boarding-school, et faisaient la révérence. Ah! tout y manquait, depuis la trogne du père Daignez jusqu'au non-nez de Bastide, le tambour-maître... Ils économisaient jusqu'aux fanfares!

J'ai cherché sur les murs des noms d'autrefois et n'en ai pas vu un seul. J'ai regardé dans le parloir si je ne retrouvais pas les bonnes têtes d'après l'antique qui y moisissaient depuis 1815, et sous la porte du père Pelletier, s'il y avait encore ces trois pouces de vide, par où l'on voyait apparaître les bottes de M. le proviseur et de M. le censeur... Tout cela est changé, réparé, bouché, gratté, disparu. Il m'a même semblé que la loge du portier ne sentait plus le bondard de Neufchâtel! Et j'ai tourné les talons, très triste.

Je t'assure que je n'ai pas eu, en voyage, devant n'importe quelle ruine, un sentiment d'antiquité plus profond. Ma jeunesse est aussi loin de moi que Romulus.

Je t'engage à lire (comme chose bien fétide) une lettre de Béranger à Legouvé, où il lui donne des conseils sur la carrière d'homme de lettres! C'est un morceau, sérieusement!

Et toi, mon vieux, ça va-t-il? Tâche, quand tu viendras ici, dans un bon mois, de m'apporter le deuxième acte fait. Bon courage! marche! Je t'embrasse.

À JULES DUPLAN.

Non, mon bon vieux, malgré votre conseil je ne vais pas abandonner *Carthage* pour reprendre

Saint Antoine, parce que je ne suis plus dans ce cercle d'idées et qu'il faudrait m'y remettre, ce qui n'est pas pour moi une petite besogne. Je sais bien qu'au point de vue de la critique (mais de la critique seulement) ce serait habile pour la dérouter; mais, du moment que j'écrirais en pensant à ces drôles, je ne ferais plus rien qui vaille, il me faudrait rentrer dans la peau de *saint Antoine,* laquelle est plus tatouée et plus profonde que celle de Chollet. Je suis dans *Carthage* et je vais tâcher, au contraire, de m'y enfoncer le plus possible et de m'*ex-balter.*

Saint Antoine est d'ailleurs un livre qu'il ne faut pas rater. Je sais maintenant ce qui lui manque, à savoir deux choses : 1° le plan; 2° la personnalité de saint Antoine. J'y arriverai. Mais il me faut du temps, du temps! D'ailleurs, m.... pour la critique! Je me f... de *on* et c'est parce que je m'en suis f... que la *Bovary* mord un tantinet. Que l'on me confonde tant que l'on voudra avec Barrière et le jeune Dumas, cela ne me blesse nullement, pas plus que les prétendues fautes de français relevées par ce bon M. Deschamps. Seulement, je prie Gleyre d'inonder Buloz de *traits* piquants.

Bouilhet, qui pense trop au public et qui voudrait plaire à *tout le monde* tout en restant lui, fait si bien qu'il ne fait rien du tout. Il oscille, il flotte, il se ronge. Il m'écrit de sa retraite des lettres désespérées. Tout cela vient de son irrémédiable *jeanfoutrerie.* Il ne faut jamais penser au public, pour moi, du moins. Or je sens que si je me mettais à *Saint Antoine* maintenant, je l'accommoderais selon les besoins de la circonstance, ce qui est un vrai moyen de chute. Réfléchissez à cela, mon

bon, et vous verrez que je ne suis pas si entêté que j'en ai l'air. *Carthage* sera d'ailleurs plus amusant, plus compréhensible et me donnera, j'espère, une autorité qui me permettra de me lâcher dans *Saint Antoine*. Pensez-vous à couper *Candide* en tableaux pour une féerie? Tâchez d'avoir fait cette besogne quand vous viendrez ici.

Et Siraudin? *Quid?*

Je compatis d'autant mieux à vos embêtements financiers que je suis pour le moment dans une *dèche* profonde.

J'ai dépensé depuis le 1er janvier plus de 10,000 francs, ce qui est trop pour un mince rentier comme moi et j'ai encore mille écus de dettes. Aussi vais-je rester à la campagne le plus longtemps possible; raison d'économie, Monsieur! raison de travail aussi. Je me ficherais de ça complètement si les phrases roulaient bien! Espérons que ça va venir.

J'ai reçu l'article Limayrac. Quel crétin avec son grand écrivain sur le trône!

Lévy m'a écrit qu'il allait faire un second tirage : voilà 15,000 exemplaires de vendus; *aliter :* 30,000 francs qui me passent sous le nez!...

AU MÊME.

1857.

Vous êtes un brave de m'envoyer ainsi ce que l'on publie sur moi, mais je demande que vos envois soient accompagnés de lettres plus longues, mon cher ami.

Avec-vous lu le ré-éreintement de la *Revue des Deux Mondes,* numéro du 15 courant, signé Deschamps? Ils y tiennent, ils écument! Est-ce bête? Pourquoi tout cela? Que dit le grand pontife Planche? D'où vient l'acharnement de Buloz contre votre ami? Pontmartin et Limayrac n'ont-ils pas écrit sur et contre moi?

Je suis présentement échiné par des lectures puniques. Je viens de m'ingurgiter de suite les dix-sept chants de *Silius Italicus,* pour y découvrir quelques *traits* de mœurs. Ouf! j'en ai bien encore pour deux jolis mois de préparation. Je suis bien inquiet, mon bon, et mon supplice n'est pas encore commencé.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse. Continuez à m'envoyer ce qui paraît, cela me divertit.

À ERNEST FEYDEAU.

Mon Vieux,

Tu es le plus charmant mortel que je connaisse, et j'ai eu bien raison de t'aimer à première vue. Voilà ce que j'ai à te dire d'abord et puis que je suis un serin, un chien hargneux, un individu désagréable et rébarbatif, etc., etc.

Oui, la littérature m'embête au suprême degré! Mais ce n'est pas ma faute; elle est devenue chez moi une vérole constitutionnelle; il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. Je suis abruti d'art et d'esthétique et il m'est impossible de vivre un

jour sans quitter cette incurable plaie, qui me ronge.

Je n'ai (si tu veux savoir mon opinion intime et franche) rien écrit qui me satisfasse pleinement. J'ai en moi et très net, il me semble, un idéal (pardon du mot), un idéal de style, dont la poursuite me fait haleter sans trêve. Aussi le désespoir est mon état normal. Il faut une violente distraction pour m'en sortir. Et puis, je ne suis pas naturellement gai. Bas, bouffon et obscène tant que tu voudras, mais lugubre nonobstant. Bref, la vie m'em... cordialement. Voilà ma profession de foi.

Depuis six semaines, je recule comme un lâche devant *Carthage*. J'accumule notes sur notes, livres sur livres, car je ne me sens pas en train. Je ne vois pas nettement mon objectif. Pour qu'un livre *sue* la vérité, il faut être bourré de son sujet jusque par-dessus les oreilles. Alors la couleur vient tout naturellement, comme un résultat fatal et comme une floraison de l'idée même.

Actuellement, je suis perdu dans Pline que je relis pour la seconde fois de ma vie d'un bout à l'autre. J'ai encore diverses recherches à faire dans Athénée et dans Xénophon, de plus cinq ou six mémoires dans l'Académie des inscriptions. Et puis, ma foi, je crois que ce sera tout! Alors, je ruminerai mon plan qui est fait et je m'y mettrai! Et les *affres* de la phrase commenceront, les supplices de l'assonance, les tortures de la période! Je suerai et me retournerai (comme Guatimozin) sur mes métaphores.

Les métaphores m'inquiètent peu, à vrai dire (il n'y en aura que trop), mais ce qui me turlupine, c'est le côté psychologique de mon histoire.

Mais parlons de ta Seigneurie. Viens ici, mon vieux, quand tu voudras, tu me feras toujours *grand* plaisir. Seulement, je te préviens que : 1° tout le mois de septembre, nous aurons des parents de Champagne; 2° j'attends dans ce mois-ci un jouvencel que tu ne connais pas; mais il sera venu et parti d'ici avant le 22, époque où tu te proposes d'embrasser ton oncle. Voilà. Et puis, mon jeune homme, j'espère que tu me laisseras dormir *le matin*, et tu ne me feras pas trop promener, hein?

Amène Théo, s'il peut venir, à moins que tu ne préfères venir seul!

Tout ce que je pense de mal sur l'*Été* (dont je pense en même temps beaucoup de bien) se résume en ceci : Il me semble qu'on y voit trop le parti pris, l'intention, l'artiste se sent derrière la toile. Je dis peut-être une bêtise? Mais je t'expliquerai carrément ce que je sens, sur le papier lui-même. Console-toi cependant. La chose (dans mon idée) est très réparable et le volume n'y perdra rien.

Quand tu verras Paul Meurice, demande-lui s'il a envoyé mon volume au père Hugo.

As-tu converti Alexandre Dumas fils au culte de l'art pur? Si cela est, je te déclare un grand orateur et surtout un grand magicien.

AU MÊME.

AIMABLE NABOUCHOUDOUROUSSOUR,

On vous attend lundi 8 juin, train 7 h. 1/2, à la gare de la rue Verte. J'ai écrit à Saint-Victor pour

l'inviter et j'écrirai à Théo un de ces jours. Mais j'espère bien que c'est une affaire convenue depuis longtemps.

Je bûche comme un nègre. J'entasse bouquins sur bouquins, notes sur notes, mais c'est bien difficile, mon pauvre vieux!

Envoyez donc promener tous les conseils *que* l'on vous donne! Les incertitudes *que* l'on a ne viennent jamais *que* d'autrui!

J'espère bien, immonde *neveu,* que tu ne vas pas me faire mener une vie de galérien, ni me forcer, moi et mes hôtes, à me lever à des heures indues. On laissera les portes ouvertes et tu pourras, dès l'aurore, vagabonder dans la campagne.

Je vous lirai une TRAGÉDIE!!! de moi, oui, Monsieur. Une tragédie que je croyais perdue et que j'ai retrouvée.

J'imagine que nous allons dire pendant quelques jours de fortes choses. Adieu, cher ami. A bientôt donc.

Ecrivez-moi *ung* petit mot la veille, hein? — et venez tous.

AU MÊME.

Oui! samedi prochain, à 7 h. 50, rue Verte! Je serai là samedi, mais pas plus tard. Est-ce bien sûr?

J'en ai fini avec mes notes et je vais m'y mettre cette semaine, ou dès que tu seras parti de céans! Il faut bien se résigner à écrire.

Je suis un peu remonté, à la surface du moins. Car au fond, je suis bougrement inquiet. Plus je

vais et plus je deviens poltron. *Je n'ose plus.* (Et tout est là : oser!) Ce qui n'empêche pas que le susdit roman ne soit la preuve d'un toupet exorbitant. Et puis, comme le sujet est très beau, je m'en méfie énormément vu que l'on rate généralement les beaux sujets. Ce mot, d'ailleurs, ne veut rien dire, tout dépend de l'exécution. L'histoire d'un pou peut être plus belle que celle d'Alexandre. Enfin! nous verrons.

Adieu, cher vieux, à samedi. Nous taillerons, j'imagine, une fière bavette. Mais je ne parlerai nullement de *Carthage,* parce que parler de mes plans me trouble. Je les expose toujours mal. On me fait des objections et je perds la boule.

À CHARLES BAUDELAIRE.

23 août 1857.

Mon cher Ami,

J'ai reçu les articles sur votre volume. Celui d'Asselineau m'a fait grand plaisir. Il est, par parenthèse, bien aimable pour moi. Dites-lui de ma part un petit mot de remerciement. Tenez-moi au courant de votre affaire, si ça ne vous ennuie pas trop. Je m'y intéresse comme si elle me regardait personnellement. Cette poursuite n'a aucun sens.

Elle me révolte.

Et on vient de rendre des honneurs *nationaux* à Béranger! à ce sale bourgeois qui a chanté les amours faciles et les habits râpés!

J'imagine que dans l'effervescence d'enthousiasme où l'on est à l'encontre de cette glorieuse binette, quelques fragments de ses chants (qui ne sont pas des chansons, mais des odes de Prud'homme) lus à l'audience seraient d'un bel effet. Je vous recommande ma *Jeanneton*, la *Bacchante*, la *Grand'mère*, etc. Tout cela est aussi riche de poésie que de morale, — et puisqu'on vous accuse, sans doute, d'outrages aux mœurs et à la religion, je crois qu'un parallèle entre vous deux ne serait pas maladroit. Communiquez cette idée (pour ce qu'elle vaut?) à votre avocat.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et je vous serre les mains.

AU MÊME.

Croisset, mercredi soir, octobre 1857.

Je vous remercie bien, mon cher ami. Votre article[1] m'a fait le plus *grand* plaisir. Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre, comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à fond.

Si vous trouvez mon livre suggestif, ce que vous avez écrit dessus ne l'est pas moins, et nous causerons de tout cela dans six semaines, quand je vous reverrai.

En attendant, mille bonnes poignées de main, encore une fois.

[1] Voir *L'Art romantique*, Lévy, éditeur.

À JULES DUPLAN.

Ne pas m'envoyer l'article du d'Aurevilly. Je l'ai, merci mon vieux. Je suis ce soir d'une gaieté folle. L'article de cet excellent Tony Révillon, dans la *Gazette de Paris*, m'a mis, depuis ce matin, dans une humeur « impossible à décrire », comme un enthousiaste politique, moi, un viveur de province! Ah! c'est trop beau! et l'histoire de mes nombreux colis, en voyage! Ce portrait de moi en gentleman revenu des erreurs de la jeunesse et qui a écrit un roman par désillusion, pour chasser l'ennui! « Hénaurme! quinze mille fois Hénaurme, avec trente milliards d'H! Je me suis mis à travailler! » Le malheureux! Quand est-ce donc que j'ai commencé! Et mon air sévère! Mon sourire sans bienveillance! Je vous assure que tout cela m'a flatté. J'ai donc cette apparence rébarbative des héros de l'*Homme ?* Ah! Duplan, comme je t'aime, mon bon, pour comprendre ainsi le grand homme. Tu es le seul mortel de la création qui le sente comme moi. Cet affreux livre, cet abominable ouvrage, etc., a été le plus grand élément de grotesque dans ma vie. J'ai maintes fois cuydé en crever de rire! Gœthe disait à propos de la Révolution de 1830 : « Encore une noix que la Providence m'envoie à casser ». Victor-Hugo a écrit : « Que les cieux étoilés ne brillaient que pour lui ». Moi, je pense, parfois, que l'existence de ce pauvre vieux a été uniquement faite pour me divertir. Quelles créations! quels types! et quelle observation de mœurs! Comme c'est vrai! Quelle élé-

vation de caractère! quel lyrisme et quelles bonnes intentions! Voyez-vous ce que serait sur lui une « causerie familière » de M. de Lamartine!

Je commence à aller dans *Carthage*. Je n'ai plus qu'un mouvement pour avoir fini le premier chapitre. Je vous assure que c'est « monté ». Trop, peut-être? Le difficile est de rendre, en même temps, la chose mouvementée. Si mon premier chapitre marche, le reste ira, j'en suis sûr. J'ai eu à y introduire tous les personnages du livre, sauf deux. Enfin, je me mets en route, c'est l'important. Mais que de mal j'ai eu pour y arriver! Resterai-je en cet état?

Adieu, vieux; mille tendresses.

À ERNEST FEYDEAU.

Mon Bon,

Je crois qu'il est toujours convenable de laver son linge sale. Or je lave le mien tout de suite. « Je t'en ai voulu » et t'en veux encore un peu d'avoir supposé que j'avais, avec Aubryet, dit du mal de ta personne ou de tes œuvres. Je parle ici très sérieusement. Cela m'a choqué, blessé. C'est ainsi que je suis fait. Sache que cette lâcheté-là m'est complètement antipathique. Je ne permets à personne de dire devant moi plus de mal de mes amis que je ne leur en dis en face. Et quand un inconnu ouvre la bouche pour médire d'eux, je la lui clos immédiatement. Le procédé contraire est très admis, je le sais, mais il n'est nullement à

mon usage. Qu'il n'en soit plus question! et tant pis pour toi si tu ne me comprends pas. Causons de choses moins sérieuses et fais-moi l'honneur, à l'avenir, de ne pas me juger comme le premier venu.

Sache d'ailleurs, ô Feydeau, que « jamais je ne blague ». Il n'y a pas d'animal au monde plus sérieux que moi! Je ris quelquefois, mais plaisante fort peu, et moins maintenant que jamais. Je suis *malade* par suite de peur, toutes sortes d'angoisses m'emplissent : Je vais me mettre à écrire.

Non! mon bon! Pas si bête! Je ne te montrerai rien de *Carthage* avant que la dernière ligne n'en soit écrite, parce que j'ai bien assez de mes doutes sans avoir par-dessus ceux que tu me donnerais. Tes observations me feraient perdre la boule. Quant à l'archéologie, elle sera « probable ». Voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me *prouver* que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. Pour ce qui est de la botanique, je m'en moque complètement. J'ai vu de mes propres yeux toutes les plantes et tous les arbres dont j'ai besoin.

Et puis, cela importe fort peu, c'est le côté secondaire. Un livre peut être plein d'énormités et de bévues et n'en être pas moins fort beau. Une pareille doctrine, si elle était admise, serait déplorable, je le sais, en France surtout, où l'on a le pédantisme de l'ignorance. Mais je vois dans la tendance contraire (qui est la mienne, hélas!) un grand danger. L'étude de l'habit nous fait oublier l'âme. Je donnerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq mois et les 98 volumes que j'ai lus, pour être pendant trois secondes,

seulement, « réellement » émotionné par la passion de mes héros. Prenons garde de tomber dans le brimborion, on reviendrait ainsi tout doucement à la *Cafetière* de l'abbé Delille. Il y a toute une école de peinture maintenant qui, à force d'aimer Pompéi, en est arrivée à faire plus rococo que Girodet. Je crois donc qu'il ne faut « *rien aimer* », c'est-à-dire qu'il faut planer impartialement au-dessus de tous les objectifs.

Pourquoi tiens-tu à m'agacer les nerfs en me soutenant qu'un carré de choux est *plus* beau que le désert? Tu me permettras d'abord de te prier d' « aller voir » le désert avant d'en parler! Au moins, s'il y avait *aussi* beau, passe encore. Mais, dans cette préférence donnée au légume bourgeois, je ne puis voir que le désir de me faire enrager. Ce à quoi tu réussis. Tu n'auras de ma Seigneurie aucune critique écrite sur l'*Été* parce que : 1° Ça me demanderait trop de temps; 2° Il se pourrait que je dise des inepties, ce que faire ne veux. Oui! j'ai peur de me compromettre, car je ne suis sûr de rien (et ce qui me déplaît est peut-être ce qu'il y a de meilleur). J'attends pour avoir une opinion inébranlable et brutale que l'*Automne* soit paru. Le *Printemps* m'a plu, m'a enchanté, sans aucune restriction. Quant à l'*Été*, j'en fais (des restrictions).

Maintenant, — mais je me tais, parce que mes observations porteraient sur un « parti pris » qui est peut-être bon, je n'en sais rien. Et comme il n'y a rien au monde de plus désobligeant et plus stupide qu'une critique injuste, je me prive de la mienne, qui pourrait bien l'être. Voilà, mon cher vieux. Tu vas dans ta conscience me traiter encore

de lâche. Cette fois, tu auras raison, mais cette lâcheté n'est que de la prudence.

T'amuses-tu? Emploies-tu tes préservatifs, homme immonde! Quel gaillard que mon ami Feydeau et comme je l'envie! Moi je m'embête démesurément. Je me sens vieux, éreinté, flétri. Je suis sombre comme un tombeau et rébarbatif comme un hérisson.

Je viens de lire d'un bout à l'autre le livre de Cahen. Je sais bien que c'est très fidèle, très bon, très savant : n'importe! Je préfère cette vieille *Vulgate*, à cause du latin! Comme ça ronfle, à côté de ce pauvre petit français malingre et pulmonique! Je te montrerai même deux ou trois contresens (ou enjolivements) de ladite *Vulgate* qui sont beaucoup plus beaux que le sens vrai.

Allons, divertis-toi, et prie Apollon qu'il m'inspire, car je suis prodigieusement aplati. A toi.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

4 novembre 1857.

Comme je suis honteux envers vous, ma chère correspondante! Aussi, pour me prouver que vous ne me gardez aucune rancune, répondez-moi tout de suite. N'imitez pas mon long silence, le motif n'en a pas été gai, je vous assure. Si vous saviez comme je me suis ennuyé, rongé, dépité! Il faut que j'aie un tempérament herculéen pour résister aux atroces tortures où mon travail me condamne. Qu'ils sont heureux ceux qui ne rêvent pas l'impossible! On se croit sage parce qu'on a

renoncé aux passions actives. Quelle vanité! Il est plus facile de devenir millionnaire et d'habiter des palais vénitiens pleins de chefs-d'œuvre que d'écrire une bonne page et d'être content de soi. J'ai commencé un roman antique, il y a deux mois, dont je viens de finir le premier chapitre; or je n'y trouve *rien de bon,* et je me désespère là-dessus jour et nuit sans arriver à une solution. Plus j'acquiers d'expérience dans mon art, et plus cet art devient pour moi un supplice : l'imagination reste stationnaire et le goût grandit. Voilà le malheur. Peu d'hommes, je crois, auront autant souffert que moi, par la littérature. Je vais rester, encore pendant deux mois à peu près, dans une solitude complète, sans autre compagnie que celle des feuilles jaunes qui tombent et de la rivière qui coule. Le grand silence me fera du bien, espérons-le! Mais si vous saviez comme je suis fatigué par moments! Car moi qui vous prêche si bien la sagesse, j'ai comme vous un spleen incessant, que je tâche d'apaiser avec la grande voix de l'Art; et quand cette voix de sirène vient à défaillir, c'est un accablement, une irritation, un ennui indicibles. Quelle pauvre chose que l'humanité, n'est-ce pas? Il y a des jours où tout m'apparaît lamentable, et d'autres où tout me semble grotesque. La vie, la mort, la joie et les larmes, tout cela se vaut, en définitive. Du haut de la planète de Saturne, notre univers est une petite étincelle. Il faut tâcher, je le sais bien, d'être par l'esprit aussi haut placé que les étoiles. Mais cela n'est pas facile, continuellement.

Avez-vous remarqué comme nous aimons nos douleurs? Vous vous cramponnez à vos idées reli-

gieuses qui vous font tant souffrir, et moi à ma chimère de style qui m'use le corps et l'âme. Mais nous ne valons peut-être quelque chose que par nos souffrances, car elles sont toutes des aspirations. Il y a tant de gens dont la joie est si immonde et l'idéal si borné, que nous devons bénir notre malheur, s'il nous fait plus dignes.

Je vous conseille de voyager et vous m'objectez votre santé. C'est à cause d'elle précisément qu'il faudrait changer de vie. Ayez ce courage, brisez avec tout, pour un moment. Donnez un peu d'air à votre poitrine. Votre âme respirera plus à l'aise. Que vous coûterait un déplacement d'un mois pour essayer? Il ne faut pas réfléchir en ces choses-là. On met deux chemises dans un sac de nuit et on part. Il faudra pourtant que nous nous connaissions *de vue,* que nous nous serrions la main autrement que par lettres. Lequel de nous deux ira vers l'autre? pourquoi ne viendriez-vous pas cet hiver à Paris entendre un peu de musique?

Si je vivais avec vous, je vous rendrais l'existence rude et vous vous en trouveriez mieux, j'en suis sûr.

Vous me parlez de Béranger dans votre dernière lettre. L'immense gloire de cet homme est, selon moi, une des preuves les plus criantes de la bêtise du public. Ni Shakespeare, ni Gœthe, ni Byron, aucun grand homme enfin n'a été si universellement admiré. Ce poète n'a pas eu jusqu'à présent un seul contradicteur et sa réputation n'a pas même les taches du soleil. Astre bourgeois, il pâlira dans la postérité, j'en suis sûr. Je n'aime pas ce chansonnier grivois et militaire. Je lui

trouve partout un goût médiocre, quelque chose de terre à terre qui me répugne. De quelle façon il parle de Dieu! et de l'amour! Mais la France est un piètre pays, quoi qu'on dise. Béranger lui a fourni tout ce qu'elle peut supporter de poésie. Un lyrisme plus haut lui passe par-dessus la tête. C'était juste ce qu'il fallait à son tempérament. Voilà la raison de cette prodigieuse popularité. Et puis l'habileté pratique du bonhomme! Ses gros souliers faisaient valoir sa grosse gaieté. Le peuple se mirait en lui depuis l'âme jusqu'au costume.

A propos de Spinosa (un fort grand homme, celui-là), tâchez de vous procurer sa biographie par Boulainvilliers. Elle est dans l'édition latine de Leipsick. Émile Saisset a traduit, je crois, l'*Ethique*. Il faut lire cela. L'article de M. Coignet, dans la *Revue de Paris*, était bien insuffisant. Oui, il faut lire Spinosa. Les gens qui l'accusent d'athéisme sont des ânes. Gœthe disait : « Quand je me sens troublé, je relis l'*Éthique* ». Il vous arrivera peut-être, comme à Gœthe, d'être calmée par cette grande lecture. J'ai perdu, il y a dix ans, l'homme que j'ai le plus aimé au monde, Alfred Le Poittevin. Dans sa maladie dernière, il passait ses nuits à lire Spinosa.

Je n'ai jamais connu personne (et je connais bien du monde) d'un esprit aussi transcendental que cet ami dont je vous parle. Nous passions quelquefois six heures de suite à causer métaphysique. Nous avons été *haut*, quelquefois, je vous assure. Depuis qu'il est mort, je ne cause plus guère avec qui que ce soit, je bavarde ou je me tais. Ah! quelle nécropole que le cœur humain!

Pourquoi aller aux cimetières? Ouvrons nos souvenirs, que de tombeaux!

Comment s'est passée votre jeunesse? La mienne a été fort belle *intérieurement.* J'avais des enthousiasmes que je ne retrouve plus, hélas! des amis qui sont morts ou métamorphosés. Une grande confiance en moi, des bonds d'âme superbes, quelque chose d'impétueux dans toute la personne. Je rêvais l'amour, la gloire, le beau. J'avais le cœur large comme le monde et j'aspirais tous les vents du ciel. Et puis, peu à peu, je me suis racorni, usé, flétri. Ah! je n'accuse personne que moi-même! Je me suis abîmé dans des gymnastiques sentimentales insensées. J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant je voulais faire une colonne toute nue pour y poser tout en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste... Voilà pourquoi je me trouve à trente-six ans si vide et parfois si fatigué! Cette mienne histoire que je vous conte, n'est-elle pas un peu la vôtre?

Écrivez-moi de très longues lettres. Elles sont toutes charmantes, au sens le plus intime du mot. Je ne m'étonne pas que vous ayez obtenu un prix de style épistolaire. Mais le public ne connaît pas ce que vous m'écrivez. Que dirait-il? Gardez-moi toujours une bonne place dans votre cœur et croyez bien à l'affection très vive de celui qui vous baise les mains.

À ERNEST FEYDEAU.

Mon Bon,

Tu me parais pressé d'avoir des renseignements sur mon amie... Je crois même que tu la presses, homme lubrique et qui dissimules, sous les dehors d'un gentleman, les passions d'un sauvage. Mais quels détails veux-tu que je te donne? C'est une excellente créature, voilà tout ce que je sais. J'ignore présentement sa position. Si tu pousses ta pointe par là, cache tes manœuvres à notre ami, qui ne te le pardonnerait pas. Dis-lui, à la..., mille tendresses de ma part, je l'aime beaucoup. Note sur le caractère : il est folâtre et sentimental tout à la fois; elle rit dans les larmes. Enfin, mon cher monsieur, bonne chance, si tu t'y embarques.

C'est aujourd'hui que l'on joue à Rouen la première de la *Montarcy*, ce sera pitoyablement joué. (Tu parles des canailleries de journaux? si tu avais mis le pied dans un théâtre!) Il faut que je me hâte de m'habiller pour aller dans ce sale pays! Il perd maintenant complètement la boule à cause des fameuses fêtes de dimanche. C'est énorme de bêtise! O les bourgeois!

Il me semble, mon neveu, que « tu fais attention à ce qu'on dit ». Grave erreur! Vis dans ta dignité et dans tes phrases. Moi, me voilà, Dieu merci, sorti de tout cela. Je suis rentré (et moralement encore plus que physiquement) dans ma caverne; d'ici deux ou trois ans peut-être, rien de

ce qui se passe ici-bas en littérature ne va m'atteindre. Je vais, comme par le passé, écrire pour moi, pour moi seul. Quant à la *Presse* et au Charles Edmond, m...., contre-m.... et rem.... Avant tout il ne faut pas crever d'ennui. Je suis sûr que ce que je fais n'aura aucun succès, tant mieux! je m'en triple-f...! S'il faut, pour en obtenir, peindre des bourgeois, j'aime mieux m'en passer, car je trouve cette besogne ignoble et dégoûtante, outre que j'en admire peu les résultats. Je ne veux plus faire une concession, je vais écrire des horreurs, je mettrai des b..... d'hommes et des matelotes de serpent, etc. Car, nom d'un petit bonhomme! il faut bien s'amuser un peu avant de crever, c'est là l'important, et c'est ce que je te souhaite en t'embrassant.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Samedi, 12 décembre 1857.

Je ne veux pas partir pour Paris avant de vous écrire, chère demoiselle. Car ne croyez pas que votre correspondance ne me soit très précieuse. J'y tiens essentiellement et ne voudrais point qu'elle fût interrompue.

J'ai été assez mal depuis ma dernière lettre. J'ai entrepris un maudit travail où je ne vois que du feu et qui me désespère. Je *sens* que je suis dans le faux, comprenez-vous? et que mes personnages n'ont pas dû parler comme cela. Ce n'est pas une petite ambition que de vouloir entrer dans le cœur des hommes, quand ces hommes vivaient il y a plus de deux mille ans et dans une civilisation qui

n'a rien d'analogue avec la nôtre. J'entrevois la vérité, mais elle ne me pénètre pas, l'émotion me manque. La vie, le mouvement, sont ce qui fait qu'on s'écrie : *C'est cela,* bien qu'on n'ait jamais vu les modèles; et je bâille, j'attends, je rêvasse dans le vide et je me dépite. J'ai ainsi passé par de tristes périodes dans ma vie, par des moments où je n'avais pas une brise dans ma voile. L'esprit se repose dans ces moments-là! Mais voilà bien longtemps que ça dure! N'importe, il faut prendre son mal en patience, se rappeler les bons jours et les espérer encore.

Ce que vous me dites de Béranger est bien ce que j'en pense! Mais, à ce propos, pour qui me prenez-vous? Croyez-vous que je regarde plutôt à la chaussure qu'au pied, et au vêtement qu'à l'âme? « Mes goûts aristocratiques » me font sentir et aimer tout ce qui est beau, *à travers* tout, soyez-en sûre. Il y a une locution latine qui dit à peu près : « Ramasser un denier dans l'ordure avec ses dents ». On appliquait cette figure de rhétorique aux avares. Je suis comme eux, je ne m'arrête à rien pour trouver l'or. Et d'abord, *je ne crois pas* à tout ce que vous m'écrivez de défavorable sur votre compte. D'ailleurs, quand ce serait, je ne vous en aime pas moins.

Ne me placez pas non plus si haut (dans la sphère impassible des esprits). J'ai au contraire beaucoup aimé dans ma vie et on ne m'a jamais trahi; je n'ai à importuner la Providence d'aucune plainte. Mais les choses se sont usées d'elles-mêmes. Les gens ont changé et moi je ne changeais pas! Mais à présent, je fais comme les choses. Je vais chaque jour me détériorant, et la confiance en

moi, l'orgueil de l'idée, le sentiment d'une force vague et immense que l'on respire avec l'air, tout cela décline peu à peu.

C'est ce soir que je prends 36 ans. Je me rappelle plusieurs de mes anniversaires. Il y a aujourd'hui huit ans, je revenais de Memphis au Caire, après avoir couché aux Pyramides. J'entends encore d'ici hurler les chacals et les coups du vent qui secouait ma tente.

J'ai l'idée que je retournerai plus tard en Orient, que j'y resterai et que j'y mourrai. J'ai d'ailleurs, à Beyrouth, une maison toute prête à me recevoir. Mais je n'en finirais plus si je me mettais à vous parler des pays du soleil. Ce serait trop long. Causons d'autre chose.

Voilà plusieurs fois que vous me parlez de Jean Reynaud; je trouve, comme vous, son livre un fort beau livre. Seulement, il a fait son théologien bien complaisant. La forme dialoguée est mauvaise. Elle était peut-être même impossible. Je trouve le tout un peu long. Quant à son explication des peines et des récompenses, c'est une explication comme une autre, c'est-à-dire qu'elle n'explique rien. Qu'est-ce qu'un châtiment dont n'a pas conscience l'être châtié? Si nous ne nous rappelons rien des existences antérieures, à quoi bon nous en punir? Quelle moralité peut-il sortir d'une peine dont nous ne voyons pas le sens?

Avez-vous lu les *Études d'histoire religieuse* de Renan? Procurez-vous ce livre, il vous intéressera.

Pourquoi ne donnez-vous pas cours, sur le papier, à vos idées? Écrivez donc! quand ce ne serait que pour votre *santé physique*.

Vous me dites que je fais trop attention à la

forme. Hélas! c'est comme le corps et l'âme, la forme et l'idée; pour moi, c'est tout un et je ne sais pas ce qu'est l'un sans l'autre. Plus une idée est belle, plus la phrase est sonore, soyez-en sûre. La précision de la pensée fait (et est elle-même) celle du mot.

Si je ne peux rien aligner maintenant, si tout ce que j'écris est vide et plat, c'est que je ne palpite pas du sentiment de mes héros, voilà. Les mots sublimes (que l'on rapporte dans les histoires) ont été dits souvent par des simples. Ce qui n'est nullement un argument contre l'art, au contraire, car ils avaient ce qui fait l'art même, à savoir la pensée concrétée, un sentiment quelconque, *violent,* et arrivé à son dernier état d'idéal. « Si vous aviez la foi, vous remueriez des montagnes » est aussi le principe du beau. Ce qui peut se traduire plus prosaïquement : « Si vous saviez *précisément* ce que vous voulez dire, vous le diriez bien ». Aussi n'est-il pas très difficile de parler de soi, mais des autres!

Eh bien! je crois que jusqu'à présent on a fort peu parlé des autres. Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirai plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité. Le poète est tenu maintenant d'avoir de la sympathie pour *tout* et pour *tous,* afin de les comprendre et de les décrire. Nous manquons de science, avant tout; nous pataugeons dans une barbarie de sauvages : la philosophie telle qu'on la fait et la religion telle qu'elle sub-

siste sont des verres de couleurs qui empêchent de voir clair parce que : 1° on a d'avance un parti pris; 2° parce qu'on s'inquiète du pourquoi avant de connaître le comment; et 3° parce que l'homme rapporte tout à soi. « Le soleil est fait pour éclairer la terre. » On en est encore là.

Je n'ai que la place de vous serrer les mains bien affectueusement.

À LA MÊME.

Paris, 23 janvier 1858.

Si j'ai tant tardé à vous répondre, chère correspondante, c'est que j'ai été pendant trois semaines fortement indisposé. Moi qui avais jusqu'à présent une constitution d'airain et à qui rien ne faisait, je viens d'attraper une grippe des plus violentes avec accompagnement de maux d'estomac, etc., mais, Dieu merci! cela est terminé.

J'avais été dans les premiers temps de mon arrivée à Paris sottement occupé par des affaires de théâtre. On voulait faire une pièce avec la *Bovary*. La Porte-Saint-Martin m'offrait des conditions extrêmement avantageuses, pécuniairement parlant. Il s'agissait de donner mon titre seulement et je touchais la moitié des droits d'auteur. On eût fait bâcler la chose par un faiseur en renom, Dennery ou quelque autre. Mais ce tripotage d'art et d'écus m'a semblé peu convenable. J'ai tout refusé net et je suis rentré dans ma tanière. Quand je ferai du théâtre, j'y entrerai par la grande porte, autrement non. Et puis on a assez parlé de la *Bovary*,

je commence à en être las. D'ailleurs, elle est déjà sur deux théâtres. Elle figure dans la *Revue des Variétés* et dans la *Revue du Palais-Royal;* deux turpitudes, c'est bien suffisant! Loin de vouloir exploiter mon succès comme on me le conseillait, je fais tout au monde pour qu'il ne recommence pas! Le livre que j'écris maintenant sera tellement loin des mœurs modernes qu'aucune ressemblance entre mes héros et les lecteurs n'étant possible, il intéressera fort peu. On n'y verra aucune observation, rien de ce qu'on aime généralement. Ce sera de l'art, de l'art pur et pas autre chose.

Je ne sais rien d'une exécution plus difficile. Les gens du métier qui connaissent mes intentions sont effrayés de la tentative. Je puis me couvrir de ridicule pour le reste de mes jours. Quand sera-ce fini? Je l'ignore. J'ai été depuis cinq mois dans un état moral déplorable, et si j'allais toujours de ce train-là, la chose ne serait pas terminée dans vingt ans.

Il faut absolument que je fasse un voyage en Afrique. Aussi, vers la fin de mars, je retournerai au pays des dattes. J'en suis déjà tout heureux! Je vais de nouveau vivre à cheval et dormir sous la tente. Quelle bonne bouffée d'air je humerai en montant, à Marseille, sur le bateau à vapeur! Ce voyage du reste sera court. J'ai seulement besoin d'aller à Kheff (à trente lieues de Tunis) et de me promener aux environs de Carthage dans un rayon d'une vingtaine de lieues pour connaître à fond les paysages que je prétends décrire. Mon plan est fait et je suis au tiers du second chapitre. Le livre en aura quinze. Vous voyez que je suis bien peu

avancé. En admettant toutes les chances, je ne puis avoir fini avant deux ans.

Permettez-moi de vous dire que j'ai eu un moment de gaieté ce matin, en lisant une phrase de votre lettre. Moi, « un homme du boulevard, un homme à la mode, recherché ». Je vous jure qu'il n'en est rien du tout, et si vous me voyiez, vous en seriez bien vite convaincue. Je suis au contraire ce qu'on appelle *un ours.* Je vis comme un moine; quelquefois (même à Paris) je reste huit jours sans sortir. Je suis en bonnes relations avec beaucoup d'artistes, mais je n'en fréquente qu'un petit nombre. Voilà *quatre ans* que je n'ai mis le pied à l'Opéra. J'avais l'année dernière mes entrées à l'Opéra-Comique où je n'ai pas été une fois. La même faveur m'est accordée cet hiver à la Porte-Saint-Martin, et je n'ai pas encore usé de la permission. Quant à ce qu'on nomme le *monde,* jamais je n'y vais. *Je ne sais* ni danser, ni valser, ni jouer à aucun jeu de cartes, ni même faire la conversation dans un salon, car tout ce qu'on y débite me semble inepte! Qui diable a pu vous renseigner si mal!

Je ne connais sur la guerre de Trente-Ans que l'histoire de Schiller. Mais je verrai cette semaine mon ami Chéruel qui est professeur d'histoire à la Sorbonne; je ferai votre commission. On a publié dans les *Manuels Roret* le *Manuel du bibliophile.* Il est probable que vous trouverez là une liste de livres. Dans Sismondi, *Histoire des Français,* aux volumes sur Louis XIII et Louis XIV, vous trouverez dans les notes des indications bibliographiques. Car la grande histoire de Sismondi n'est que le résumé de *tout* ce qui a

été *publié*. Il ne s'est pas servi des sources manuscrites.

Comme j'ai été attendri de ce que vous me dites sur cette dernière étoile que vous regardez dans la nuit! Je crois vous comprendre et vous aimer bien affectueusement.

Je vous baise les deux mains.

À LA MÊME.

Paris, 1er mars 1858.

Voici, chère demoiselle, l'indication de quelques livres relatifs à la guerre de Trente-Ans. Je vous demande bien pardon de ne pas vous l'avoir envoyée plus vite.

Mémoires de Richelieu.
Mémoires de Montglat.
Mémoires du maréchal de Grammont.
Mémoires du maréchal d'Estrées.
Mémoires de Montrésor.
LELABOUREUR. *Histoire du maréchal de Guébriant.*
SARRASIN. *Histoire de Waldstein.*
AUBRY. *Histoire de Richelieu.*
AUBRY. *Histoire de Mazarin.*
BONGEANT. *Histoire des guerres et des négociations qui ont précédé la paix de Westphalie sous le ministère de Richelieu et de Mazarin*, 4 vol. in-12, 1740.
PONS. *Résumé de la guerre de Trente-Ans*, 1 vol.
Papiers de Richelieu, 2 vol. in-4°, publication du gouvernement.

Les sources allemandes sont nombreuses, mais

en voilà assez pour vous occuper pendant quelque temps. Lancez-vous dans ce travail à corps perdu, lisez et annotez le plus qu'il vous sera possible. Vous vous en trouverez mieux, moralement parlant. Notre âme est une bête féroce; toujours affamée, il faut la gorger jusqu'à la gueule pour qu'elle ne se jette pas sur nous. Rien n'apaise plus qu'un long travail. L'érudition est chose rafraîchissante. Combien je regrette souvent de n'être pas un savant, et comme j'envie ces calmes existences passées à étudier des pattes de mouches, des étoiles ou des fleurs!

Faites de grandes lectures, tout est là. Je vous le répète encore.

Quant à moi, je ne fais rien du tout. Mon hiver a été horriblement gâché et de la plus sotte façon. J'ai eu des affaires, j'ai eu la grippe, j'ai eu des malades autour de moi. Je me suis mêlé des embarras d'un ami que j'ai tirés à clair. Voilà bientôt deux mois que je m'occupe d'une pièce acceptée à trois théâtres, refusée, reprise, etc. J'ai navigué, en un mot, dans une foule de turpitudes et d'ennuis. Mais enfin, depuis jeudi dernier, tout est terminé. Le roman sur Carthage a bien peu avancé pendant tout ce temps-là, et je vais encore l'interrompre, car les préparatifs de mon voyage vont commencer. Je vous écrirai avant de m'embarquer et au retour.

J'ai entrepris une chose bien difficile, mais il n'y a plus à reculer, il faut la continuer! J'ai peur d'avoir eu les yeux plus grands que le ventre!

Lisez donc un livre qui vous plaira beaucoup : l'*Essai sur la Révolution française* de Lanfrey. Il y a aussi du même auteur : *l'Église et les philosophes au*

XVIIIe siècle dont je vous engage à prendre connaissance. Cela est fait dans un esprit très large et très juste.

Voilà le printemps qui va revenir! Vous vous trouverez mieux aux premiers rayons de soleil, pauvre chère âme endolorie! Je penserai à vous sur la plage d'Afrique. Mais en attendant je vous envoie mille bonnes tendresses.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Oui! encore séparés! Encore une fois sur les mers, comme dit Child-Harold! Décidément ma vie, qui est pleine de noblesse, n'est pas rembourrée de douceurs. Je vis comme un chien ou comme un saint! Enfin!... Je ne vous connais pas; vous ne savez pas ce que je donnerais pour vivre avec vous pendant deux jours, seuls, entièrement seuls! Il y a mille choses qui me viendraient et qui vous viendraient. Nous ne nous sommes pas tout dit. Il me semble que nous sommes deux ombres courant l'une après l'autre, tandis que nous pourrions devenir deux êtres se confondant.

Je vous plains de la mort de votre amie. Ça n'est pas gai de perdre les gens qu'on aime. En ai-je déjà enseveli, moi! J'ai fait souvent la « veillée »! l'homme que j'ai le plus aimé m'est resté à demi dans les mains. Quand une fois on a baisé un cadavre au front, il vous en reste toujours sur les lèvres quelque chose, une amertume infinie, un arrière-goût de néant que rien n'efface. Il faut re-

garder les étoiles et dire : « J'irai peut-être ». Mais la manière dont parlent de Dieu toutes les religions me révolte, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, m'agacent. C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : *la bonté de Dieu, la colère de Dieu, offenser Dieu,* voilà leurs mots. C'est le considérer comme un homme et, qui pis est, comme un bourgeois. On s'acharne encore à le décorer d'attributs, comme les sauvages mettent des plumes sur leur fétiche. Les uns peignent l'infini en bleu, les autres en noir. Cannibales que tout cela. Nous en sommes encore à brouter de l'herbe et à marcher à quatre pattes, malgré les ballons. L'idée que l'humanité se fait de Dieu ne dépasse pas celle d'un monarque oriental entouré de sa cour. L'idée religieuse est donc en retard de plusieurs siècles sur l'idée sociale, et il y a des tas de farceurs qui font semblant de se pâmer d'admiration là-devant.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

6 avril 1858.

Je ne veux pas m'embarquer avant de vous dire un petit adieu, chère correspondante. Dans huit jours je serai à Marseille, dans quinze à Constantine et trois jours après à Tunis. Malgré le plaisir profond que me donne l'idée de prendre l'air, j'ai le cœur un peu gros, mais il faut avant tout faire son métier, suivre la vocation, remplir son devoir en un mot. Je n'ai jusqu'à ce moment aucune fai-

blesse à me reprocher et je ne me passe rien. Or il faut que je parte; j'ai même trop tardé, tout mon hiver a été perdu par les plus sottes affaires du monde, sans compter les maladies que j'ai eues autour de moi. La plus grave a été celle de ma mère, assez sérieusement atteinte d'une pleurésie qui m'a donné des inquiétudes. Mais elle va mieux, Dieu merci! Comme nous souffrons par nos affections! Il n'est pas d'amour qui ne soit parfois aussi lourd à porter qu'une haine! On sent cela quand on va se mettre en voyage surtout!

Voilà la quatrième fois que je vais me retrouver à Marseille et, cette fois-ci, je serai seul, absolument seul. Le cercle s'est rétréci. Les réflexions que je faisais en 1849, lorsque je me suis embarqué pour l'Égypte, je vais les refaire dans quelques jours en foulant les mêmes pavés. Notre vie tourne ainsi continuellement dans la même série de misères, comme un écureuil dans une cage, et nous haletons à chaque degré.

N'importe; il ne faut pas rétrécir sa vie, ni son cœur non plus. Acceptons tout! Absorbons tout!

Ce que vous me dites de vos sensations en revenant du théâtre, la nuit, dans les rues de votre ville, m'a pénétré comme une pluie fine. Je crois vous comprendre, chère âme endolorie! et il me semble que si je vivais avec vous je vous guérirais. C'est sans doute de l'amour-propre. Mais *je sens* que je vous serais utile.

Quant à vous trouver dans un journal un travail régulier, c'est impossible, par la raison qu'ils n'en publient aucun. Si vous saviez les *masses* d'articles enfouies dans les cartons et qu'on ne lit même pas! Tout, hélas! se fait comme des bottes,

sur commande! Il y a seulement dans les journaux prétendus sérieux un homme qui fait à la brassée et tant bien que mal la critique des livres : 1° pour les éreinter si les susdits ouvrages sont antipathiques au journal ou à quelqu'un des rédacteurs; et 2° pour les pousser toujours sur la recommandation de quelqu'un. Voilà la règle, le reste est l'exception. Restent les traductions et la cuisine des nouvelles et des réclames.

Mais pour écrire dans un journal de Paris, il faut être à Paris. On peut cependant, et cela se fait tous les jours, envoyer des nouvelles ou des romans. Il y a maintenant grande disette de cette denrée; faites-en, on vous les placera. Je les présenterai si vous voulez à la *Presse* ou au *Moniteur*.

À LOUIS BOUILHET.

Minuit, 25 avril 1858.

Nuit de vendredi à samedi à bord de l'*Hermus* par le travers du cap Nègre et du cap Sérat. Latitude 37° 10, longitude 6° 50 (prends la carte et tu trouveras où je suis!!!).

Mon Vieux,

La nuit est belle. La mer plate comme un lac d'huile. Cette vieille Tanit brille, la machine souffle, le capitaine à côté de moi fume sur son divan, le pont est encombré d'Arabes qui vont à la Mecque, cachés dans leurs burnous blancs, la figure voilée et les pieds nus; ils ressemblent à des

cadavres dans leurs linceuls. Nous avons aussi des femmes avec leurs enfants. Tout cela, pêle-mêle, dort ou dégueule mélancoliquement, et le rivage de la Tunisie que nous côtoyons apparaît dans la brume. Nous serons demain matin à Tunis; je ne vais pas me coucher afin de posséder une belle nuit complète. D'ailleurs l'impatience que j'ai de voir Carthage m'empêcherait de dormir.

Depuis Paris jusqu'à Constantine, c'est-à-dire depuis lundi jusqu'à dimanche, je n'ai pas échangé quatre paroles. Mais nous avons pris à Philippeville des compagnons assez aimables et je me livre à bord à des conversations passablement philosophiques et très indécentes.

J'ai revu à Marseille la fameuse maison où, il y a dix ans, j'ai connu Mme Foucaud. Tout y est changé! Le rez-de-chaussée qui était un salon est maintenant un bazar et il y a au premier un perruquier-coiffeur. J'ai été par deux fois m'y faire faire la barbe. Je t'épargne les commentaires et les réflexions chateaubrianesques sur la fuite des jours, la chute des feuilles et celle des cheveux. N'importe; il y avait longtemps que je n'avais si profondément pensé ou senti, je ne sais. Philoxène dirait : « J'ai relu les pierres de l'escalier et les murs de la maison. »

Je me suis trouvé extrêmement seul à Marseille pendant deux jours. J'ai été au Musée, au spectacle. J'ai visité les vieux quartiers; j'ai fumé dans les cabarets écartés, au milieu des matelots, en regardant la mer.

La seule chose importante que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jugurtha. Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est

une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus à pied et dedans à cheval. C'était l'heure où sur le boulevard du Temple la queue des petits théâtres commence à se former. Des gypaètes tournoyaient dans le ciel.

En fait d'ignoble je n'ai rien vu d'aussi beau que trois Maltais et un Italien (sur la banquette de la diligence de Constantine) qui étaient soûls comme des Polonais, puaient comme des charognes et hurlaient comme des tigres. Ces messieurs faisaient des plaisanteries et des gestes obscènes, le tout accompagné de pets, de rots et de gousses d'ail qu'ils croquaient dans les ténèbres à la lueur de leurs pipes. Quel voyage et quelle société! C'était du Plaute à la douzième puissance. Une crapule de 75 atmosphères.

J'ai vu à Philippeville, dans un jardin tout plein de rosiers en fleurs sur le bord de la mer, une belle mosaïque romaine représentant deux femmes, l'une assise sur un cheval et l'autre sur un monstre marin. Il faisait un silence exquis dans ce jardin; on n'entendait que le bruit de la mer. Le jardinier, qui était un nègre, a été prendre de l'eau dans un vieil arrosoir et il l'a répandue devant moi pour faire revivre les belles couleurs de la mosaïque, et puis je m'en suis allé.

Et toi, vieux, que fais-tu? Ça commence-t-il? Mes compliments à Léonie et au vieux pont de Mantes dont le moulin grince. Je t'embrasse bien tendrement.

À ERNEST FEYDEAU.

Carthage, samedi 1er mai 1858.

Mon très cher Vieux,

Pardonne-moi l'exiguïté de cette lettre, mais je suis fort talonné par le temps. N'importe; je veux te dire combien ta lettre m'a fait plaisir. Merci, vieux! Il m'est impossible de te rien écrire d'intéressant, cela m'entraînerait dans des descriptions qu'il faudrait travailler; or il faut être déjà bien vertueux pour prendre ses notes tous les soirs! Je me couche tard et je me lève de grand matin. Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge. Tu n'as jamais vu ton *oncle* en voyage, c'est là qu'il est bien. La table d'hôte, où je mange, est bouleversée depuis ma venue et les gens qui ne me connaissent pas me prennent certainement pour un commis voyageur.

Je pars dans deux heures pour Utique où je resterai deux jours, après quoi j'irai m'installer pendant trois jours à Carthage même, où il y a beaucoup à voir, quoi qu'on dise. Ma troisième course sera pour El-Jem, Sousse et Sfax, expédition de huit jours, et la quatrième pour Kheff. Ah! mon pauvre vieux, comme je te regrette et comme tu t'amuserais!

Tu as bien fait de dédier ton livre au père Sainte-Beuve.

Non! s.... n.. de D..., non! il ne faut jamais écrire de phrases toutes faites. On m'écorchera vif plutôt que de me faire admettre une pareille

théorie. Elle est très commode, j'en conviens, mais voilà tout. Il faut que les endroits faibles d'un livre soient mieux écrits que les autres.

Adieu, vieux, je n'ai que le temps de t'embrasser.

AU MÊME.

Tunis, samedi 8 mai 1858.

Tu es bien aimable de m'écrire, mais je suis *éreinté* et franchement, si tu ne veux pas ma mort, n'exige pas de lettres. J'ai cette semaine été à Utique, et j'ai passé quatre jours entiers à Carthage, pendant lesquels jours je suis resté quotidiennement entre huit et quatorze heures à cheval. Je pars ce soir à cinq heures pour Bizerte en caravane et à mulet; à peine si j'ai le temps de prendre des notes. Ne t'inquiète pas pour moi, mon bon vieux. Il n'y a rien à craindre dans la Tunisie, ce qu'il y a de pire comme habitants se trouve aux portes de la ville, il ne fait pas bon y rôder le soir, mais je crois les Européens résidant ici d'une couardise pommée; j'ai pour cette raison renvoyé mon drogman qui tremblait à chaque buisson, ce qui ne l'empêchait point de me filouter à chaque pas. Son successeur est, à partir d'aujourd'hui, un nègre hideux, un homme noir.

Je te regrette bien, tu t'amuserais, nous nous amuserions! Le ciel est splendide. Le lac de Tunis est couvert le soir et le matin par des bandes de flamants qui, lorsqu'ils s'envolent, ressemblent à quantité de petits nuages roses et noirs.

Je passe mes soirs dans des cabarets maures à

entendre chanter des juifs et à voir les obscénités de Karrageuss.

J'ai, l'autre jour (en allant à Utique), couché dans un douar de Bédouins, entre deux murs faits en bouse de vache, au milieu des chiens et de la volaille; j'ai entendu toute la nuit les chacals hurler. Le matin, j'ai été à la chasse aux scorpions avec un gentleman adonné à ce genre de sport. J'ai tué à coups de fouet un serpent (long d'un mètre environ) qui s'enroulait aux jambes de mon cheval. Voilà tous mes exploits.

Il est probable que je m'en irai d'ici à Constantine *par terre;* cela est faisable, avec deux cavaliers du bey. Arrivé sur la frontière, à quatre jours d'ici, le commandant de Souk'ara me donnera des hommes qui me mèneront jusqu'à Constantine. Ce voyage est plus facile de Tunis à Constantine que de Constantine à Tunis, et cependant peu d'Européens l'ont encore fait. De cette façon, j'aurai vu *tous* les pays dont j'ai à parler dans mon bouquin.

Quant à la côte Est, je n'ai ni le temps ni l'argent, hélas! Il fait cher voyager dans la Tunisie, à cause des chevaux et des escortes.

Je suis enchanté que tu aies bien vendu *Fanny;* il me tarde de la voir en volume.

Ceci fort probablement est ma dernière lettre; écris-moi maintenant à Philippeville.

Je ne serai pas à Paris avant le 5, le 6 ou le 7 juin. Je me précipiterai rue de Berlin, dès que je serai débarqué. Tu pourras humer sur ma personne les senteurs peu douces de la Libye.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Amitiés au Théo, cent milliards de choses à Mme Feydeau.

À JULES DUPLAN.

20 mai 1858.

INFECT CARDOVILLE,

J'espère être à Paris du 5 au 7 juin. Tâche de venir me voir dimanche, 6, de bonne heure.

Je ne resterai que deux jours à Paris, et je voudrais bien embrasser ta binette; mais je serai perpétuellement en course.

Je pars d'ici après-demain, et je m'en retourne en Algérie, *par terre*, ce qui est un voyage que peu d'Européens ont exécuté. Je verrai de cette façon tout ce qu'il me faut pour *Salammbô*. — Je connais maintenant Carthage et les environs *à fond*. — Je me suis informé de Jérôme, mais personne n'a pu me dire ce qu'étaient devenus les lambeaux du mousse, claqué en mer.

J'ai été très chaste dans mon voyage, mais très gai — et d'une santé marmoréenne et rutilante.

Adieu, vieux, je t'embrasse; à toi.

Un mot, poste restante, à Marseille, s. v. p. (*tout de suite*).

À ERNEST FEYDEAU.

Tunis, 20 mai 1858.

MON VIEUX,

Si les dieux le permettent, je serai à Paris samedi (à 6 h. 1/2), le 5 juin. Attends-moi pour

dîner dans ton aimable logis, jusqu'à 8 heures du soir. Sinon, tu me verras le lendemain à 11 heures, ou bien tu aurais de mes nouvelles.

Je pars d'ici après-demain, armé jusqu'à la gueule, et escorté de trois solides gaillards. Que ne puis-je faire mon entrée chez toi dans un tel équipage! Quel chic!

Je m'en vais de Tunis avec une certaine tristesse, étant de la nature des dromadaires, qu'on ne peut ni mettre en route, ni arrêter.

Tu as été bien aimable de m'écrire souvent.

Les mains me brûlent d'impatience relativement à *Fanny*. Il me tarde de lui couper les pages.

Ne t'inquiète de l'avis de personne, et continue.

Voilà un principe.

Je te plains bien sincèrement de tes pertes à la Bourse! Quel embêtement, nom d'un chien!

Adieu, vieux. Je suis au milieu des paquets à faire! La route de Tunis à Constantine est sûre, mais peu fréquentée. Je vais traverser en plein le pays des lions. Mais je désire peu en rencontrer, de près, du moins.

AU MÊME.

Croisset, dimanche soir.

Que deviens-tu? Moi, j'ai d'abord passé quatre jours à dormir, tant j'étais éreinté; puis, j'ai repassé à l'encre mes notes de voyage, et le sieur Bouilhet m'est arrivé.

Depuis huit jours qu'il est ici, nous nous livrons à une pioche féroce. Je t'apprendrai que

Carthage est complètement à refaire, ou plutôt à faire. *Je démolis tout.* C'était absurde! impossible! faux!

Je crois que je vais arriver au ton juste. Je commence à comprendre mes personnages et à m'y intéresser. C'est déjà beaucoup. Je ne sais quand j'aurai fini ce colossal travail. Peut-être pas avant deux ou trois ans. D'ici là, je supplie tous les gens qui m'aborderont de ne pas m'en ouvrir la bouche. J'ai même envie d'envoyer des billets de faire part, pour annoncer ma mort.

Mon parti est pris. Le public, l'impression et le temps n'existent plus; en marche!

J'ai relu, d'un seul trait, *Fanny*, que je savais par cœur. Mon impression n'a pas changé, l'ensemble même m'a semblé plus rapide. C'est bon. Ne t'inquiète de rien et n'y pense plus. Quand tu seras ici, je me permettrai seulement deux ou trois petites observations de détail, insignifiantes.

Au milieu de la semaine prochaine, on jouera la *Montarcy*. Puis, au commencement du mois, Bouilhet s'en retourne à Mantes; à cette époque, ma mère fera à Trouville un petit voyage d'une huitaine; après quoi, mon cher monsieur, nous *vous* attendons.

Est-ce convenu? arrêté? Pourquoi, grand couillon, ne m'as-tu pas donné de tes nouvelles? Qu'écris-tu? Que fais-tu? Houssaye? etc.

Moi, je prends des bains tous les jours. Je nage comme un triton. Jamais je ne me suis mieux porté. L'humeur est bonne et j'ai de l'espoir. Il faut, quand on est en bonne santé, amasser du courage pour les défaillances futures. Elles viendront, hélas!

Il y a, dans la rue Richer, je crois, un photographe qui vend des vues de l'Algérie. Si tu peux me trouver une vue de Medragen (le tombeau des rois Numides), près Alger, et me l'apporter, tu me feras plaisir.

À JULES DUPLAN.

J'en suis arrivé, dans mon premier chapitre, à ma petite femme. J'astique son costume, ce qui m'amuse. Cela m'a remis un peu d'aplomb. Je me vautre comme un cochon sur les pierreries dont je l'entoure, je crois que le mot pourpre ou diamant est à chaque phrase de mon livre. Quel galon! mais j'en retirerai.

J'aurai certainement fini mon premier chapitre quand vous me reverrez (ce ne sera pas avant le mois de décembre), et je serai peut-être avancé dans le second, car il est impossible d'écrire cela d'un coup. C'est surtout une affaire d'ensemble. Les procédés de roman que j'emploie ne sont pas bons, mais il faut bien commencer par là pour *faire voir*. Il y aura ensuite bien de la graisse et des scories à enlever afin de donner à la chose une tournure plus simple et plus haute. Le jeune Bouilhet commence son quatrième acte.

Avez-vous suffisamment ri au jeûne ordonné par S. M. Victoria? Voilà une des plus magistrales bouffonneries que je sache, est-ce énorme!

O Rabelais, où est ta vaste gueule?

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 11 juillet 1858.

Chère Demoiselle,

J'ai songé à vous, quelquefois, là-bas, sur la plage d'Afrique où je me suis diverti dans un tas de songeries historiques et dans la méditation du livre que je vais faire. J'ai bien humé le vent, bien contemplé le ciel, les montagnes et les flots. J'en avais besoin! j'étouffais, depuis six ans que je suis revenu d'Orient.

J'ai visité à fond la campagne de Tunis et les ruines de Carthage, j'ai traversé la Régence de l'est à l'ouest pour rentrer en Algérie par la frontière de Kheff, et j'ai traversé la partie orientale de la province de Constantine jusqu'à Philippeville, où je me suis rembarqué. J'ai toujours été seul, bien portant, à cheval, et d'humeur gaie.

Et maintenant tout ce que j'avais fait de mon roman est à refaire; je m'étais complètement trompé. Ainsi voilà un peu plus d'un an que cette idée m'a pris. J'y ai travaillé depuis presque sans relâche et j'en suis encore au début. C'est quelque chose de lourd à exécuter, je vous en réponds! pour moi du moins. Il est vrai que mes prétentions intérieures ne sont pas médiocres! Je suis las des choses laides et des vilains milieux. La *Bovary* m'a dégoûté pour longtemps des mœurs bourgeoises. Je vais pendant quelques années peut-être vivre dans un sujet splendide et loin du monde moderne dont j'ai plein le dos. Ce que

j'entreprends est insensé et n'aura aucun succès dans le public. N'importe! il faut écrire pour soi, avant tout. C'est la seule chance de faire beau.

Vous devriez (si aucun sujet ne vous vient) écrire vos mémoires. Nous reparlerons de cela. Il me semble que dans une de mes dernières lettres je vous avais indiqué plusieurs lectures. Les avez-vous faites?

Adieu, à bientôt. Je vous serre les mains bien cordialement et je vous baise au front.

À ERNEST FEYDEAU.

GRAND HOMME,

Attends-tu que je te fasse une critique détaillée de tes trois articles? Ce serait trop long, mon bon. Qu'il te suffise de savoir qu'ils m'ont extrêmement botté. Je me permettrai seulement, de vive voix, de te faire observer quelques légères taches comme «piquant détail», etc. Mais comme je suis le seul mortel à qui ces choses déplaisent, c'est peu important. Je crois que tu as tiré de la chose tout ce qu'elle comportait. Voilà l'essentiel. Et puis tu soutiens les principes, tu es un brave. Merci, mon cher monsieur.

Ne te flatte pas, aimable *neveu,* de l'espoir d'entendre les aventures de mademoiselle Salammbô. Non, mon bichon, *cela me troublerait;* tu me ferais des critiques qui m'embêteraient d'autant plus qu'elles seraient justes. Bref, tu ne verras cela que plus tard, quand il y en aura un bon bout de fait!

A quoi bon d'ailleurs te lire des choses qui probablement ne resteront pas? Quel chien de sujet! je passe alternativement de l'emphase la plus extravagante à la platitude la plus académique. Cela sent tour à tour le Petrus Borel et le Jacques Delille. Parole d'honneur! j'ai peur que ce ne soit poncif et rococo en diable. D'un autre côté, comme il faut faire *violent,* je tombe dans le mélodrame. C'est à se casser la gueule, nom d'un petit bonhomme!

La difficulté est de trouver la note *juste.* Cela s'obtient par une condensation excessive de l'idée, que ce soit naturellement, ou à force de volonté, mais il n'est pas aisé de s'imaginer une vérité constante, à savoir une série de détails saillants et probables dans un milieu qui est à deux mille ans d'ici. Pour être entendu, d'ailleurs, il faut faire une sorte de traduction permanente, et quel abîme cela creuse entre l'absolu et l'œuvre!

Et puis, comme le bon lecteur « Françoys » qui « veut être respecté » a une idée toute faite sur l'antiquité, il m'en voudra de lui donner quelque chose qui ne lui ressemblera pas, selon lui. Car ma drogue ne sera ni romaine, ni latine, ni juive. Que sera-ce? Je l'ignore. Mais je te jure bien, de par les prostitutions du temple de Tanit, que ce sera « d'un dessin farouche et extravagant », comme dit notre père Montaigne. C'est bien vrai ce que tu écris sur lui.

Adieu, mon cher vieux. Relis et rebûche ton conte. Laisse-le reposer et reprends-le, les livres ne se font pas comme les enfants, mais comme les pyramides, avec un dessin prémédité, et en apportant des grands blocs l'un par-dessus l'autre, à

force de reins, de temps et de sueur, et ça ne sert à rien! et ça reste dans le désert! mais en le dominant prodigieusement. Les chacals pissent au bas et les bourgeois montent dessus, etc.; continue la comparaison.

AU MÊME.

Samedi soir.

Mon vieux Brrrrûlant,

Si je ne t'ai pas écrit, c'est que je n'avais absolument rien à te dire.

Je travaille comme quinze bœufs. J'ai bientôt, depuis que je ne t'ai vu, fait un chapitre, ce qui est énorme pour moi. Mais que j'ai de mal! Me saura-t-on gré de tout ce que je mets là dedans? J'en doute, car le bouquin ne sera pas divertissant et il faudra que le lecteur ait un fier tempérament pour subir 400 pages (au moins) d'une pareille architecture.

Au milieu de tout cela, je ne suis pas gai. J'ai une mauvaise humeur continue. Mon âme, quand je me penche dessus, m'envoie des bouffées nauséabondes. Je me sens quelquefois triste à crever. Voilà.

Ce qui ne m'empêche pas de hurler du matin au soir à me casser la poitrine. Puis le lendemain, quand je relis ma besogne, souvent j'efface tout et je recommence! Et ainsi de suite! L'avenir ne me présente qu'une série indéfinie de ratures, horizon peu facétieux.

Tu féliciteras de ma part ce bon Théo sur sa

croix d'officier; je ne lui ai pas écrit par bêtise; et tu lui diras que je pense souvent à lui et que je m'ennuie de ne pas le voir. Ce qui est vrai.

J'ai reçu un article de la *Presse,* il y avait mieux à dire. Si je ne connais guère de livre qui me plaise, il en est de même des critiques. Comme tout est bête, miséricorde!

Tu me demandes ce que je fais : j'ai lu depuis quinze jours, sans interrompre mon travail et pour lui, six mémoires de l'Académie des Inscriptions, deux volumes de Ritter, le *Chanaan* de Samuel Bochart et divers passages dans Diodore. Je crois que ce sera une tentative élevée et, comme nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres et par nos désirs que par nos actions, j'aurai peut-être beaucoup de mérite; qui sait?

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

4 septembre 1858.

Vous devez me trouver bien oublieux, chère demoiselle. Excusez-moi, je travaille en ce moment-ci énormément. Je me couche tous les soirs exténué comme un manœuvre qui a cassé du caillou sur les grandes routes. Voilà trois mois que je n'ai bougé de mon fauteuil que pour me plonger dans la Seine, quand il faisait chaud. Et le résultat de tout cela consiste en un chapitre! pas plus! Encore n'est-il pas fini. J'en ai encore au moins une dizaine à faire, je ne sais rien du dehors et ne lis rien d'étranger à mon travail. Il est même probable que je n'irai guère à Paris cet hiver. Je

laisserai ma mère y aller seule. Il faudra pourtant que je m'absente au mois de novembre une quinzaine de jours, à cause des répétitions d'*Hélène Peyron,* un nouveau drame de mon ami Bouilhet, qui sera joué à l'Odéon. A propos de mes amis, avez-vous lu *Fanny,* par E. Feydeau? Je serais curieux de savoir ce que vous en pensez.

Maintenant que j'ai parlé de moi, parlons de vous.

Vous m'avez envoyé une bien belle lettre la dernière fois. L'histoire de Mlle Agathe m'a navré! Pauvre âme! comme elle a dû souffrir! *Vous devriez écrire cela,* vous qui cherchez des sujets de travail. Vous verriez quel soulagement se ferait en votre cœur si vous tâchiez de peindre celui des autres.

Le conte que j'ai reçu de vous au mois d'avril n'a pas été remis à la *Presse* parce qu'il m'est arrivé la veille ou l'avant-veille de mon départ. Il est resté à Paris dans mon tiroir; je sais d'ailleurs qu'on le refuserait *à cause du sujet,* qui ne convient pas aux exigences du journal. J'essayerai, cependant.

Pourquoi ne travaillez-vous pas davantage ? Le seul moyen de supporter l'existence, c'est de s'étourdir dans la littérature comme dans une orgie perpétuelle. Le vin de l'art cause une longue ivresse et il est inépuisable. C'est de penser à soi qui rend malheureux.

J'ai été bien impressionné par le massacre de Djedda et je le suis encore par tout ce qui se passe en Orient. Cela me paraît extrêmement grave. C'est le commencement de la guerre religieuse. Car il faut que cette question se vide, on la passe sous silence et au fond c'est la seule dont on se

soucie. La philosophie ne peut pas continuer à se taire ou à faire des périphrases. Tout cela se videra par l'épée, vous verrez.

Il me semble que les gouvernements sont idiots en cette matière. On va envoyer contre les musulmans des soldats et du canon. C'est un Voltaire qu'il leur faudrait! et l'on criera de plus belle au fanatisme! A qui la faute? Et puis, tout doucement, la lutte va venir en Europe. Dans cent ans d'ici, elle ne contiendra plus que deux peuples, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre.

Vous êtes comme elle, vous, comme l'Europe, — déchirée par deux principes contradictoires, et c'est pour cela que vous êtes malade.

À ERNEST FEYDEAU.

VIEUX VÉSICATOIRE, DISTILLATEUR D'IMPURETÉS, ETC.

L'article Rigault que je viens de lire m'a fait rugir au commencement, puis éclater de rire à la fin. C'est bon, mon vieux, c'est bon, ne t'inquiète de rien, continue. Pioche le *Daniel,* voilà tout... et *serre,* n.. de D..., *serre!* Sois concis et toujours *brûûlbant! entendè vô!* bhhrrrrrûlant!!!

Comme c'est beau la critique, toujours se f..... le doigt dans l'œil et blâmant justement ce qu'il y a de meilleur dans un livre. Je t'assure que cet article-là te fait une très belle balle! Il en ressort pour le public que tu es un grand homme. Ma parole d'honneur! ça donne envie de te connaître!

et il n'est pas une marquise qui, en t'abordant, ne te coulera dans le tuyau de l'oreille :

Bien, mon p'tit homme,
Tu vas voir comme..., etc.

Quels imbéciles! Enfin, continuons, mon vieux. Écrivons, nom d'un pétard! Ficelons nos phrases, serrons-les comme des andouilles.

Voilà huit jours que je suis complètement seul. Je travaille raide, jusqu'à 4 heures du matin toutes les nuits. Ça commence à marcher, c'est-à-dire à m'amuser, ce qui est bon signe. La solitude me grise comme de l'alcool. Je suis d'une gaieté folle, sans motif, et je gueule tout seul de par les appartements de mon logis, à me casser la poitrine. Tel est mon caractère.

AU MÊME.

Combien je suis peiné de ce que tu m'écris sur Mme Feydeau! Donne-m'en des nouvelles le plus souvent que tu pourras. Ma mère part après-demain pour Paris, elle se présentera chez toi pour la voir, sera-t-elle reçue?

Quant à moi, mon cher vieux, me revoilà à *Carthage,* «again on the sea»! Quelle besogne! quelle besogne! Tu m'édifies avec le plaisir que tu prends à des sujets difficiles; moi, je déclare qu'ils m'embêtent. Néanmoins je crois que ça va aller; j'ai à peu près écrit, depuis mon retour, six pages, ce qui est beaucoup pour ton serviteur.

Rien ne donne une idée plus nette de l'abaisse-

ment esthétique où nous rampons, que les critiques sur *Hélène Peyron.* Le jugement définitif de ces abrutis du lundi est : 1° que les vers sont trop beaux, et 2° qu'il ne faut plus faire de vers. Je trouve cela énorme.

Quand m'enverras-tu le paquet de *Daniel ?* Attendras-tu que tout soit fini ? c'est peut-être meilleur, je lirai tout d'une haleine et verrai l'ensemble.

Sais-tu l'époque où le Théo revient ?

Quel polisson de froid ! Je me carbonise les tibias. Il y a loin du paysage qui m'entoure et de la température où je grelotte à ce qui se passait dans la plaine du Rieff, 247 ans avant Notre-Seigneur, et pour remonter là il faut quelque effort, avec lequel je t'embrasse.

Ton collègue.

AU MÊME.

Croisset, dimanche.

Je commençais à m'embêter de n'avoir pas de nouvelles de ta femme et j'allais t'écrire aujourd'hui. Tant mieux si la maladie traîne. Cela est signe que ce n'est pas très grave. M. Cloquet a également dit à ma mère qu'il trouvait de l'amélioration. Elle a dû aller chez toi hier. Tiens-moi au courant de tout ce qui arrive en bien ou en mal.

Mille compliments, mon cher monsieur, de la manière dont tu as vendu *Daniel.* Que ne suis-je aussi habile ! La littérature, jusqu'à présent, m'a

coûté 200 francs[1]. Voilà les gains, et au train dont je vais, il est peu probable que j'en fasse d'autres.

Tu me demandes ce que je deviens? Voici : Je me lève à midi et me couche entre 3 et 4 heures du matin. Je m'endors vers 5. A peine si je vois la lumière des cieux. Chose odieuse en hiver. Aussi je ne sais plus distinguer les jours de la semaine, ni le jour d'avec la nuit. Je vis d'une façon farouche et extravagante qui me plaît fort, sans un événement, sans un bruit. C'est le néant objectif, complet. Et je ne travaille pas trop mal, pour moi du moins. Depuis dix-huit jours j'ai écrit dix pages, lu en entier la *Retraite des Dix Mille* (et analysé), six traités de Plutarque (*sic*), la grande hymne à Cérès (dans les *Poésies homériques* en grec), de plus l'*Encomium morale* d'Erasme et Tabarin, le soir, ou plutôt le matin, dans mon lit, pour me divertir. Voilà. Et dans deux jours j'entame le chapitre III. Ce qui ferait le chapitre IV si je garde la préface; mais non, pas de préface, pas d'explication. Le chapitre Ier m'a occupé deux mois cet été. Je ne balance pas néanmoins à le f... au feu, quoique en soi il me plaise fort.

Je suis dans une venette atroce parce que je vais répéter comme effet dans le chapitre III ce qui a été dit dans le chapitre II. Des malins emploieraient des ficelles pour escamoter la difficulté. Je vais lourdement m'épater tout au milieu, comme un bœuf. Tel est mon système. Mais je vais suer par exemple! et me désespérer dans la confection dudit passage! Sérieusement, je crois

[1] L'éditeur Michel Lévy avait acheté à Flaubert, pour la somme de cinq cents francs, le droit de vendre *Madame Bovary* pendant cinq années.

que *jamais* on n'a entrepris un sujet aussi difficile de style. A chaque ligne, à chaque mot, la langue me manque et l'insuffisance du vocabulaire est telle, que je suis forcé à changer les détails très souvent. J'y crèverai, mon vieux, j'y crèverai. N'importe, ça commence à m'amuser bougrement.

Je me précipiterai sur le *Daniel* et te le renverrai le plus promptement possible. J'emploierai à cet examen toute ma critique, n'aie pas peur. Préviens-moi afin que j'envoie chercher le paquet à Rouen.

Mille tendresses.

AU MÊME.

Décembre 1858.

Observations générales sur *Daniel.*

J'ai marqué en marge les phrases que je trouvais vicieuses, les tournures lourdes, les expressions toutes faites et convenues, je n'y reviendrai plus. Mais parlons d'abord des beautés.

Ce qu'on se rappelle, ce qui reste *palpitant* et net dans l'esprit, après cette lecture, ce sont :

1° *Toute la première partie,* la demeure de Daniel, sa femme, le grattage de l'hôtel et la scène dans l'hôtel garni. Tout cela est superbe. Le duel est très bien, mais moins *rare;*

2° Dans la seconde, l'apparition de la jeune fille sur le rocher, le portrait du vieux comte, les dames sous la tente; Georget, quoique moins décrit, est une figure réussie. Celle de Cabâss est parfaite;

3° Dans la troisième, l'incendie;

4° La quatrième partie est (avec la première) *la plus forte.* Le dialogue de Louise et de Daniel, quand Daniel l'engage à épouser Cabâss, est une chose *parfaite* et réussie. Très beau! très beau!

Ce livre-là s'avale d'une haleine. Il y a peut-être un peu de *complaisance,* de la part de l'auteur, envers les paysages; ils sont prodigués. Mais, comme ils sont *tous* bien faits, je m'en moque. Cela est ardent et exalté d'un bout à l'autre. Cependant l'auteur se voit trop sous Daniel, on ne sent pas la supériorité de l'écrivain sur son héros. Peu importe, puisque c'est le *héros qui parle.* Il a fallu un grand art pour ne pas rendre Louise insipide, car au fond, c'est l'*Ange.* Quant à Daniel, qui est dé la famille des Oberman et des Roger, je lui reproche uniquement de *trop parler;* il a des tournures de style emphatiques. Il s'adresse au ciel, il crie à tous les vents, il *blasphème.* Je n'attaque nullement *le fond* de ce caractère, mais je dis qu'on peut en enlever les *côtés connus,* en changeant certaines tournures de style qui reviennent sans cesse : « m'écriai-je! » « ô ciel! »; ça lui donne un air théâtral, tandis que c'est un personnage concentré et rêveur.

L'auteur insiste trop sur l'esprit du comte et ne le montre pas assez. Il aurait fallu, puisque c'était un monsieur si spirituel, lui faire dire des mots. Mais j'aimerais mieux retrancher un peu de ces phrases où on nous répète : « C'était un esprit fin, *railleur,* etc. ». Il est beaucoup question de railleries de ce vieux drôle; or on n'en voit guère.

Il y a, suivant moi, une suspension dans l'intérêt et une *baisse* de style vers la fin de la deuxième partie. Ça se traîne jusqu'à l'incendie;

après l'incendie, ça rebaisse. Quant à la quatrième partie, c'est vigoureux, superbe, intéressant, émouvant, réussi en un mot.

La partie faible de style, c'est le dialogue, *quand il n'est pas important de fond.* Tu ignores l'art de mettre dans une conversation les choses nécessaires en *relief,* en passant lestement sur ce qui les amène. Je trouve cette observation très importante. Un dialogue, dans un livre, ne représente pas plus la *vérité vraie* (absolue) que tout le reste; il faut choisir et y mettre des plans successifs, des gradations et des demi-teintes, comme dans une description. Voilà ce qui fait que les belles choses de tes dialogues (et il y en a) sont perdues, ne font pas l'effet qu'elles feront, une fois débarrassées de leur entourage.

Je ne dis pas de retrancher les idées, mais *d'adoucir comme ton* celles qui sont secondaires. Pour cela, il faut les reculer, c'est-à-dire les rendre plus courtes et les écrire au style indirect.

Voilà donc, quant à la question de forme (qui est aussi une question d'effet et d'amusement), ce qu'il y a de plus *grave,* et même la seule chose grave. Tu enlèveras par là de la monotonie. Serre, serre les dialogues, on parle trop, et tes personnages parlent un peu tous de la même façon; leur discours manque de *caractère* (j'en excepte Georget). Ainsi Louise dit quelque part qu'elle *l'identifie* (p. 182); ce n'est pas là un mot de jeune fille.

Mais si l'observation manque un peu dans les discours, on la retrouve (et flamboyante) dans les peintures. Les dames travaillant sous la tente et les baigneuses sont des morceaux achevés. Il y

a là une certaine veine gouailleuse et contenue qu'il faudra plus tard exploiter et qui fera ouvrir les yeux, j'en suis sûr. Quant aux choses de la nature, les aspects de mer et de ciel, elles sont rendues aussi habilement que possible.

Bref, quant au caractère et au style, à l'ensemble enfin, *Daniel* a selon moi une grande supériorité sur *Fanny*.

Mais (voilà le *mais* qui revient) la situation languit à partir de la seconde partie, c'est cela qu'il faut revoir sérieusement et serrer. Ça n'avance pas assez et je trouve, comme *longueur matérielle*, que c'est en disproportion avec le reste. Telle digression tient plus de place qu'une scène capitale.

Maintenant j'arrive à deux changements, ou plutôt deux suppressions :

1° Page 120. *La tartine de Daniel à propos des pêcheuses.*

Que vois-tu là de bon? c'est écrit en phrases toutes faites d'un bout à l'autre, et commun de fond au suprême degré. Quel est le bourgeois qui n'a pas pensé cela et dit cela? Je relève au hasard ce qui me tombe sous les yeux, en reparcourant les malencontreuses pages : les *poings de fer* du besoin, les *ardents feux* du four, *sordides* haillons, la saison où *la nature sourit* à l'homme, le *spectacle* de leurs travaux, le *spectacle* de ces misères, les lignes harmonieuses de son profil (genre artiste!), une *manie* imperceptible de sentiment *qui touche* un cœur, les plus malheureux ne sont pas les malheureux du travail!!!, faisant un *pénible* effort, une OBOLE à la pauvreté, etc., etc., ternir *l'image qui vivra*, etc.

Tout cela est d'un piètre langage, parce que le

fond est banal. Telle idée, tel style! Si tu as besoin que Louise s'émeuve, montre de la pitié, tâche de trouver quelque chose de plus *saisissant* et de plus court.

2° *L'incroyable docteur!*

Ah! celui-là est folichon! Où diable as-tu vu qu'il en existât de pareils? tu vas me répondre par un nom propre, je connais ton modèle physiquement, n'est-ce pas? mais là s'arrête la vérité. Un *médecin de campagne* ainsi bâti, miséricorde! un *docteur,* à Trouville! un docteur fin, un peu gouailleur, philanthrope, agronome, et revenu du fracas des cités! voilà de la fantaisie ou je ne m'y connais pas. Jamais un pareil mortel n'a existé, d'abord; et en second lieu, jamais il n'a existé dans un village. *La vérité* vraie est que ton médecin, celui-là, dans ce milieu-là, doit admirer *les gens riches,* avec qui il cause, et être de leur avis. Il est d'ailleurs trop doux, trop poli, il marche sur la pointe des pieds (p. 145) dans la chambre d'un malade (attention que je n'ai jamais vu pratiquer par aucun de ces messieurs). Enfin il m'embête au suprême degré, ton docteur, c'est l'éternel docteur de tous les livres et de toutes les pièces. A quoi est-il utile? qu'amène-t-il?

Comment? tu ne sens pas qu'à partir de la page 181, tous ces personnages-là sont légers comme des rhinocéros, qu'ils parlent pour ne rien dire et que c'est *trop nature?* « Je vous attends aux preuves. » — « Il ne s'agit pas de cela. » — « Pauvre maman! comme on l'attaque! » — « Très bien, merci et passons. » — « Cette discussion n'est pas possible. » — « Halte-là! »

Et quelle sermonneuse que cette Louise! tu me

la gâtes à plaisir. C'est ici une bas-bleu corsée. Quelles expressions : « La mélancolie indéfinissable de la solitude. » « Je ne demande même pas à la nature des sujets d'études ! » « Je l'adore comme la révélation de Dieu », et du haut de ces échasses nous tombons, tout à plat, sur des berquineries ratées.

Oh ! non, tout cela n'est pas heureux. La comparaison de Dieu au chien, ou plutôt du chien à Dieu m'a révolté, et il fallait que le docteur (présent à ces belles choses) fût bien brave homme puisqu'il pleurait, car ils pleuraient *tous* à un pareil récit.

Si tu tiens à cela, *c'est à refaire en entier* (mais on connaissait Louise tout aussi bien auparavant).

Je reviens au fameux docteur (dont le contact a gâté cette pauvre Louise). Il appelle des chasseurs « des Nemrod ! », cela est du Prudhomme tout pur ; « la foule ignorante qui végète », « il est plus sain de vivre ici (à la campagne) qu'à Paris ». Ton docteur est un âne. Il y a tout autant de maladies à la campagne qu'à Paris (la Normandie est pleine de cancers, il doit savoir cela). Puis le voilà qui *blague* les salons et les clubs. La tournure « qu'il coure aux champs surveiller les laboureurs » aurait un accessit d'amplification française au collège, c'est vrai, mais ce n'est pas mon ami Feydeau qui doit se servir de ces choses-là. « Il est défendu de déposer le long de ce mur, etc. » ; tu me gâtes ton édifice, misérable ! tu pollues ton roman ! tu souilles ta plume ! Le tableau de *l'homme des champs* est du Delille. Non ! ma parole ! j'écume de colère ! « Retourner *au gîte* », « *la cloche du vil-*

lage», et rien n'y manque, c'est complet. Les émotions tendres succèdent aux considérations économiques. Voilà les vieux serviteurs qui viennent après les usines. *Les* serviteurs d'un médecin de campagne!

Si le «comte était *touché*», il était sensible, franchement!

Bref, je trouve tout ce passage exécrable. Tu flattes les plus basses manies de la roture intellectuelle, toute la nauséabonde tribu des soi-disants penseurs, philanthropes, socialistes, etc., les gars du *Siècle*, que sais-je?

Si tu as voulu faire de ton docteur un personnage ridicule (que Daniel, par la suite, doit contredire) tu as réussi; mais la plaisanterie dure trop longtemps et je ne vois pas *l'effet* que Daniel plus tard pourra en tirer. Il nous est fort indifférent de savoir les opinions de ce monsieur, qui n'ont rien de drôle. On ne s'intéresse qu'à son histoire, penses-y donc, à tes amoureux.

Enfin, je te supplie à deux genoux, à mains jointes, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de me supprimer ce chapitre-là, héroïquement.

Tu ne t'es pas mis *le doigt dans l'œil* à moitié, non! mais si en plein que tu t'es rendu aveugle; tu n'y vois goutte là-dessus. Et tu me dis que c'est afin de ne plus passer pour un bas réaliste? je déclare ne rien comprendre à l'argument et je ne vois pas le spiritualisme d'un pareil lieu commun.

Maintenant que j'ai fini je me résume :

1° Et avant tout, enlève-moi ça;

2° Refais, rarrange ou supprime (ce qui vaudra mieux) le discours de Daniel sur la pauvreté.

Quant au docteur, je te demande sa mort comme un service personnel;

3° Revois tous les dialogues, dans le sens indiqué;

4° Tâche d'être plus rapide vers la fin de la deuxième partie, et dans toute la troisième qui est la plus faible;

5° Et fais attention aux observations que j'ai mises en marge, il y en a quelques-unes d'importantes.

Dernier conseil.

Prends, au hasard, une des pages que j'indique comme lentes ou mal écrites; lis-la, indépendamment du reste, en elle-même, en ne considérant que le style. Puis, quand tu l'auras amenée à toute la perfection possible, vois si elle se lie avec les autres et si elle est utile. Demande-toi à chaque phrase ce qu'il y *a dedans*. Tu n'es pas assez convaincu de cet axiome : « Qui se contient, s'accroît ». Le sujet t'emporte et tu n'as pas l'œil assez ouvert sur l'ensemble; les paliers, dans ta maison, sont trop larges et trop nombreux.

Tu tiens à établir tes idées, et tu prêches souvent. Tu me diras que c'est *exprès*, tu as tort, voilà tout; tu gâtes l'harmonie de ton livre, tu rentres dans la manie de presque tous les écrivains français, Jean-Jacques, G. Sand; tu manques aux Principes, tu n'as plus en vue le *Beau* et l'éternel vrai. Enfin tâche d'apprendre l'Art des sacrifices.

FIN.

Maintenant rêve sur cette page blanche tout ce que tu imagineras de plus élogieux; emplis-la en

pensée d'encens et de cinnamome, tu n'auras que ce qui t'est dû.

Ton bouquin de *Daniel fera fureur,* tu verras. Et je vois le moyen (je te l'ai indiqué) de le rendre PARFAIT, entends-tu! Ne néglige rien, ne te presse pas, reste un mois de plus s'il le faut.

Et crois, mon cher monsieur, que, pour envoyer à un être humain huit pages comme celles-ci, il faut l'aimer et l'*estimer,* lui et son œuvre.

P.-S. — Je ne relève pas quantité de mots exquis : Cabâss l'avare, la fermière qui dit votre femme, etc., etc.

AU MÊME.

Mardi soir.

AIMABLE NEVEU,

Tu es bien gentil de m'avoir envoyé de bonnes paroles dans ma détresse. Ça ne va pas encore très raide, mais ça va mieux, les douleurs névralgiques que j'avais dans la tête sont parties, l'intellect va (espérons-le) s'en ressentir.

Enfin j'ai fini tant bien que mal mon premier chapitre, je prépare le second. J'ai entrepris une fière chose, ô mon bon, une fière chose, et il y a de quoi se casser la gueule avant d'arriver au bout. N'aie pas peur, je ne calerai pas. Sombre, farouche, désespéré, mais pas couillon. Mais pense un peu, intelligent neveu, à ce que j'ai entrepris : vouloir ressusciter toute une civilisation sur laquelle on n'a rien!

Comme c'est difficile de faire *à la fois gras et rapide!* il le faut pourtant. Dans chaque page il doit y avoir à boire et à manger, de l'action et de la couleur.

Daigne m'attendre un peu. Voici mes plans : Bouilhet doit être ici le 10, nous avons à travailler ensemble pendant une huitaine; après quoi, j'orne la capitale de ma présence. Patiente, impétueux jeune homme!

Et s.... n.. de D..., envoie-moi les articles que tu publies maintenant dans la *Presse*. J'attends tout en masse, dimanche prochain; n'est-ce pas le jour où le dernier numéro doit paraître?

A bientôt. Travaille raide et invoque Apollon (ou plutôt Eschmoun) en ma faveur! Comme ça embêtera le public! j'en tremble d'avance, car il a quelquefois raison de s'embêter.

Théo ne s'en va pas en Russie, j'en étais à peu près sûr; j'en suis content pour moi (qui aurai sa compagnie cet hiver), mais fâché pour lui.

Adieu, cher vieux.

AU MÊME.

Samedi.

Toi aussi! cher neveu, embêté par la littérature! Je te plains si tu es dans les mêmes états que ton oncle. Je ne fais plus rien, ce qui vaut mieux que de faire mal. Je me suis arrêté parce que je sentais que j'étais dans le faux. La psychologie de mes bonshommes me manque, j'attends, et je soupire.

Je serai à Paris mardi ou mercredi de l'autre semaine, la veille de Noël au plus tard. Va te délasser dans ton château préalablement, ou après. Dès que je serai à Paris, je serai complètement à ta disposition, tu me liras ton histoire, en plusieurs fois ou tout d'un coup, ça m'est égal, dussions-nous faire une séance de xv heures, ce qui serait plus solennel.

J'attends Bouillet demain. Nous allons, je crois, passablement gueuler pendant huit jours, ça me remontera peut-être, j'en ai besoin.

Quelle sacrée idée j'ai eue de vouloir écrire un livre sur Carthage! les descriptions passent encore; mais le dialogue, quelle foirade!

Pour me remonter le moral, je vais me livrer, dans le sein de la capitale, à des débauches monstrueuses, ma parole d'honneur! j'en ai envie. Peut-être qu'en me fourrant quelque chose dans le c.., ça me ferait b..... le cerveau. J'hésite entre la colonne Vendôme et l'obélisque. Je ris, mais je ne suis pas gai. J'ai déjà, il est vrai, passé par des époques pareilles, et je ne m'en trouvais que plus vert ensuite. Mais ça dure trop! ça dure trop!

Adieu, vieux, bon courage!

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

26 décembre 1858.

J'ai l'air de vous oublier, il n'en est rien! Souvent ma pensée se porte vers vous et j'adresse au Dieu inconnu, dont parlait saint Paul, des prières

pour l'apaisement et la satisfaction de votre cœur. Vous tenez dans mon âme une place très haute et très pure, une large part, car vous ne sauriez croire l'émerveillement sentimental que m'ont causé vos premières lettres. Je vous dois de m'être senti, à cause de vous, à la fois meilleur et plus intelligent. Il faudra pourtant que nous nous serrions la main et que je vous baise au front!

Voici ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre :

J'ai été à Paris pendant dix jours, j'ai assisté et coopéré aux dernières répétitions d'*Hélène Peyron*. C'est à la fois une très belle œuvre et un grand succès. Les visites, les journaux, etc., tout cela m'a fort occupé, et je suis revenu ici, comme à mon ordinaire, brisé physiquement; et quant au moral, dégoûté de toute cette cuisine. Je me suis remis à *Salammbô* avec fureur.

Ma mère est partie pour Paris, et depuis un mois je suis complètement seul. Je commence le troisième chapitre, le livre en aura douze! Vous voyez ce qui me reste à faire! J'ai jeté au feu la préface, à laquelle j'avais travaillé pendant deux mois cet été. Je commence *enfin* à m'amuser dans mon œuvre. Tous les jours je me lève à midi et je me couche à quatre heures du matin. Un ours blanc n'est pas plus solitaire et un dieu n'est pas plus calme. Il était temps! Je ne pense plus qu'à *Carthage* et c'est ce qu'il faut. Un livre n'a jamais été pour moi qu'une *manière de vivre* dans un milieu quelconque. Voilà ce qui explique mes hésitations, mes angoisses et ma lenteur. Je ne retournerai à Paris que vers la fin de février. D'ici là, vous verrez dans la *Revue Contemporaine* un roman

de mon ami Feydeau qui m'est dédié et que je vous engage à lire.

Vous tenez-vous au courant des ouvrages de Renan? Cela vous intéresserait, ainsi que le nouveau livre de Flourens sur le *Siège de l'âme.*

Savez-vous ce qui présentement m'occupe? les maladies des serpents (toujours pour *Carthage*). Je vais aujourd'hui même écrire à Tunis à ce sujet. Quand on veut faire *vrai*, il en coûte!

Tout cela est bien puéril et au fond considérablement sot! Mais à quoi passer la vie, si ce n'est à des rêves!

Adieu. Mille tendresses. Ecrivez-moi tant que vous voudrez et le plus longuement que vous pourrez.

À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, 16 janvier 1859.

Combien j'ai été heureux, chère madame, en reconnaissant le timbre de Bade et votre écriture! Pour me justifier de mon apparent oubli, il faut que je vous dise combien j'ai été *embêté* depuis un an.

Après la publication de mon roman, je me suis remis à une grande œuvre de jeunesse intitulée : *La Tentation de Saint Antoine.* Après six mois de travail, il a fallu me résigner à la remettre dans le carton. Ce livre m'eût fait avoir, par le temps qui court, des désagréments infinis.

Sollicité alors par le journal *la Presse,* je lui ai promis une étude antique et avant d'en savoir le

premier mot; au bout de huit jours on me talonnait déjà en me demandant : « Est-ce fini ? ».

Les lectures et le travail préalable m'ont demandé six à huit mois. Je m'y suis mis enfin il y a un an environ. Au bout de mon premier chapitre, je me suis aperçu qu'il me fallait absolument aller à Tunis. L'hiver dernier s'est passé dans les hésitations, tourments et dérangements infinis. Au mois d'avril, je suis parti pour l'Afrique où je suis resté deux mois. J'ai été seul et à cheval de Tunis à Constantine; enfin, au mois de juillet j'étais revenu ici où j'ai démoli tout ce que j'avais fait. Bref, depuis le mois de septembre seulement, je travaille à ce livre annoncé depuis deux ans; il me couvrira de ridicule ou me placera très haut; c'est une tentative ambitieuse s'il en fut.

J'ai été très souffrant cet automne; j'ai eu des maux d'estomac épouvantables. C'est passé maintenant. Pour aller un peu plus vite, je suis resté à la campagne; ma mère est à Paris et depuis trois mois je vis complètement seul, me couchant à quatre heures du matin et me levant à midi. Enfin, je ne *vis* pas, j'escamote l'existence, c'est le seul moyen de la supporter. Au jour de l'an, j'ai bien songé à vous (j'avais deux amis chez moi; j'ai été dérangé : voilà ce qui a retardé cette lettre). Une liste nécrologique où j'ai lu le nom d'Henri Blanchard m'a fait rêver à la rue de Grammont... et puis votre souvenir m'arrive!

Combien je vous plains d'avoir perdu madame votre mère! je connais ces *déchirements*. En ai-je déjà enseveli de ces pauvres morts!

Je n'ai aucune idée de votre vie! Que fait Maurice tout le long du jour? Et quand nous rever-

rons-nous? quand irai-je vous voir? Dieu le sait, je suis engagé dans un travail accablant et que je veux mener à bonne fin. Voilà la quarantaine qui approche; j'ai eu 37 ans le 12 décembre dernier.

Quant au cœur, il est vieux comme l'antiquité elle-même; c'est une nécropole. Adieu, mille et mille souvenirs. Vos lettres seront toujours bienvenues, vous le savez.

Je vous baise les mains très affectueusement.

Non, je ne suis pour rien dans *Hélène Peyron.* Aujourd'hui même paraît dans la *Revue Contemporaine* le commencement d'un roman qui m'est dédié. Quand l'auteur m'en a lu le titre, j'ai été bien surpris de voir que la plupart des scènes se passaient à Trouville!

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 18 février 1859.

Chère Demoiselle,

Mes malles sont faites et je vous écris sur ma table désencombrée de ses livres et de ses paperasses. Demain matin je pars pour Paris où je vais rester trois mois. Mais je ne veux pas m'en aller sans répondre à votre dernière lettre.

Je ne vous ai nullement oubliée quant à votre article, mais il est d'un placement difficile *à cause du sujet,* qui est peu dans le goût du jour (style journaliste). J'essaierai encore dans l'*Artiste,* mais j'ai peu d'espoir. Quant à la *Presse,* je suis en délicatesse avec cette feuille (tout cela entre nous).

Ils m'ont refusé un service analogue que je leur demandais et auquel je tenais beaucoup. Voilà la vérité.

Combien votre lettre m'a ému avec la description de votre vieille maison pleine de tableaux de famille. Comme cela fait rêver, les vieux portraits! Je vous aime pour cet arbre, ce noyer que vous aimez. Pauvre chose que nous! Comme nous nous attachons aux choses! C'est surtout quand on voyage que l'on sent profondément la *mélancolie de la matière,* qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets. Il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux en quittant tel paysage. Pourquoi?

C'est une triste histoire que celle de cette jeune fille, votre parente, devenue folle par suite d'idées religieuses, mais c'est une histoire commune. Il faut avoir le tempérament robuste pour monter sur les cimes du mysticisme sans y perdre la tête. Et puis, il y a dans tout cela (chez les femmes surtout) des questions de tempérament qui compliquent la douleur. Ne voyez-vous pas qu'elles sont toutes amoureuses d'Adonis? C'est l'éternel époux qu'elles demandent. Ascétiques ou libidineuses, elles rêvent l'amour, le grand amour; et pour les guérir (momentanément du moins) ce n'est pas une idée qu'il leur faut, mais un fait, un homme, un enfant, un amant. Cela vous paraît cynique. Mais ce n'est pas moi qui ai inventé la nature humaine. Je suis convaincu que les appétits matériels les plus furieux se formulent *insciemment* par des élans d'idéalisme, de même que les extravagances charnelles les plus immondes sont engendrées par le désir pur de l'impossible, l'aspiration éthérée de la souveraine joie. Et d'ailleurs

je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence. Nous sentons *des forces* et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la science de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes. L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite. Comment voulez-vous qu'on le guérisse? Ce sera l'unique gloire du XIXe siècle que d'avoir commencé ces études. Le *sens historique* est tout nouveau dans ce monde. On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et à disséquer les croyances comme des organismes. Il y a toute une école qui travaille dans l'ombre et qui fera quelque chose, j'en suis sûr.

Lisez-vous les beaux travaux de Renan? Connaissez-vous les livres de Lanfrey, de Maury?

Moi, dans ces derniers temps, je suis revenu incidemment à ces études psycho-médicales qui m'avaient tant charmé il y a dix ans, lorsque j'écrivais mon *Saint Antoine*. A propos de ma *Salammbô*, je me suis occupé d'hystérie et d'aliénation mentale. Il y a des trésors à découvrir dans tout cela. Mais la vie est courte et l'art est long, presque impossible même lorsqu'on écrit dans une langue usée jusqu'à la corde, vermoulue, affaiblie et qui craque sous le doigt à chaque effort. Que de découragements et d'angoisses cet amour du *beau* ne donne-t-il pas? J'ai d'ailleurs entrepris une chose irréalisable. N'importe; si je fais rêver quelques nobles imaginations, je n'aurai pas perdu mon temps. Je suis à peu près au quart de ma besogne. J'en ai encore pour deux ans.

À JULES DUPLAN.

...Me voilà à *Carthage* et j'y travaille depuis trois jours comme un enragé. Je fais un chapitre d'explications que j'intercalerai, pour la plus grande commodité du lecteur, entre le second et le troisième chapitre. Je taille donc *un morceau* qui sera la description topographique et pittoresque de la susdite ville avec exposition du peuple qui l'habitait, y compris le costume, le gouvernement, la religion, les finances et le commerce, etc. *Je suis dans un dédale.* Voilà!

...Il y a eu à Rouen des fêtes superbes — comme dépense d'argent et de bêtises! Tous les bourgeois étaient habillés en Louis XIV. Un jeune môme faisait Louis XIV, et tous les tourlourous de la ligne étaient aussi habillés en troupiers *du temps* de Louis XIV! Un vieux comédien nommé Cudot a exécuté le rôle de Pierre Corneille qui a été présenté à Louis XIV, lequel a été félicité par M. le Maire en écharpe tricolore. Deux garces de l'Hippodrome représentaient les Reines de la Cour dans une voiture fournie par Godillot. — C'était le comble du délire — froid. — Il y avait là beaucoup d'extravagance et un manque complet d'imagination. Rien ne prouve mieux la stérilité plastique de notre époque. Elle ne fournit même pas de quoi faire une fête populaire. Quelle piètre chose que ces éternels mâts vénitiens, ces éternels lampions et ces éternelles bannières! sans compter messieurs les agents de police suant dans leurs bottes, pour maintenir l'ordre. « Histoire de l'es-

prit humain, histoire de la sottise humaine », disait M. de Voltaire.

À ERNEST FEYDEAU.

Samedi soir.

Tu m'as l'air d'un homme, puisque tu t'es remis à travailler! et que dans son malheur ton esprit rue au lieu de geindre. Sois persuadé que je t'apprécie, et je crois que peu de messieurs mèneraient, comme tu le fais, une double existence. Nous en avons souvent causé avec le père Sainte-Beuve.

Continue, mon pauvre vieux! acharne-toi sur une idée! ces femmes-là au moins ne meurent pas et ne trompent pas!

Veux-tu te distraire? Fais-moi (ou plutôt fais-toi) le plaisir d'acheter *Lui*, roman contemporain par Mme Louise Colet. Tu y reconnaîtras ton ami arrangé d'une belle façon. Mais pour comprendre entièrement l'histoire et surtout l'auteur, procure-toi d'abord : 1° La *Servante*, poème (où le gars Musset est aussi éreinté qu'il est exalté dans *Lui*) et 2° *Une histoire de soldat*, roman dont je suis le principal personnage. Tu n'imagines pas ce que c'est comme canaillerie. Mais quel piètre coco que le sieur Musset! Ce livre *(Lui)*, fait pour le réhabiliter, le démode encore plus que *Elle et Lui!*

Quant à moi j'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est

que d'avoir aimé des Muses! J'ai ri à m'en rompre les côtes. Si le *Figaro* savait ce que je possède dans mes cartons, il m'offrirait des sommes exorbitantes! C'est triste à penser. Quelle drôle de chose que de mettre ainsi la littérature au service de ses passions, et quelles tristes œuvres cela fait faire, sous tous les rapports!

J'ai savouré le Cuvillier-Fleury. L'article ne manque pas de mauvaise foi; mais je trouve qu'il est simplement bête. Il ne t'éreinte pas assez. Peut-être le Cuvillier t'admire-t-il, au fond? Je te plains alors.

Est-ce que notre ami Turgan tourne au catholicisme? Il m'a envoyé un article de lui, *très* orthodoxe. Dans ce même numéro de la *Revue Européenne*, j'ai lu un éreintement de Renan qui m'a indigné.

C'est en haine de tout cela, pour fuir toutes les turpitudes qu'on fait, qu'on dit et qu'on pense que je me réfugie en désespéré dans les choses anciennes. Je me fiche une bosse d'antiquité comme d'autres se gorgent de vin. *Carthage* ne va pas trop mal, bien que lentement. Mais au moins je *vois*, maintenant. Il me semble que je vais atteindre à la *Réalité*. Quant à l'exécution, c'est à en devenir fou!

Je suis curieux de savoir si Théo est revenu chez toi. Il me semble que si j'avais été à Paris tout cela ne serait pas arrivé.

Est-ce que tu vois souvent la Présidente[1]? c'est une excellente et surtout saine créature.

Ma mère est au milieu de ses préparatifs de dé-

[1] Madame Sabatier.

part. Tu la verras dans le milieu de la semaine prochaine.

Merci de ton *Athénée.*

Allons, mon pauvre vieux, adieu! Que veux-tu que je te dise? que je t'aime et t'embrasse.

Il se publie dans le *Constitutionnel* un roman-feuilleton où l'héroïne m'accuse *sérieusement* (c'est l'auteur qui parle par sa bouche) d'écrire *en vue de l'argent.* Sens-tu la profondeur du reproche?

AU MÊME.

Ça va bien! très bien! jeune homme! La deuxième partie marche comme sur des roulettes. Je ne suis plus inquiet du reste; c'est celle-là que je redoutais.

Quant aux taches, ce n'est pas grand'chose. Note tout de suite la page 252, où le mot *et* revient sans cesse au commencement des phrases; c'est un vieux chic biblique qui est agaçant.

Il y a peut-être un peu de lenteur dans les deux ou trois premières pages.

Ce qu'il y a évidemment de moins amusant, ce sont les pages 291, 2, 3; quant au reste, le papier vous brûle les mains, pour moi du moins. J'ai poussé, tout seul, des bravo! *très bien!* plusieurs fois.

Je te prédis que la *plage* de Trouville et le *portrait de Cabâss* seront remarqués, tu verras.

Il y a des choses charmantes, exquises, pages 281, 285; ça donne envie d'archif... l'héroïne.

Ne pleure pas sur tes suppressions, elles étaient

indispensables. Je m'y connais, n'aie pas peur. Si je voyais aussi bien dans mes œuvres que dans celles des autres, je serais un bien grand homme, mais hélas!

Oh! que *Carthage,* par moments, me scie le trou du c..!

Tu es beau, et héroïque quant aux retranchements; mais j'ai la conviction qu'une ligne oiseuse d'ôtée vous donne dix lecteurs de plus.

Tu me dis que tu as besoin d'argent, misérable! et moi!!! N'importe! Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe! On me verra cocher de fiacre avant de me voir *écrire pour de l'argent.* Quant à cela, je le jure solennellement et sans le moindre effort.

Fais-moi le plaisir de prendre des informations sur le gars A. Claveau, qui, dans ce même numéro de la *Revue Contemporaine,* a fait le compte rendu de Richard Darlington. Ce drôle a, l'autre été, écrit sur ton oncle une diatribe dans un journal nommé, je crois, le *Courrier franco-italien;* il m'engueulait comme disciple de Champfleury, etc. Bref, une ordure méchante, et c'est un des premiers articles qui aient paru. — N. B. Se rappeler Claveau.

C'est à la fin du mois, dans trois semaines, que je te serrerai dans mes bras. J'aurai fait, dans mon hiver, à peu près deux chapitres!!! Si j'en fais un et demi d'ici à la fin de mai, ce sera bien beau. Total : cinq, et il m'en restera encore dix!

Adieu, vieux. Soigne-moi la sixième partie, n... de D..! Il faut que ce soit écrit transcendantalement, lisse comme un marbre et furieux comme un tigre.

Mais prends garde d'abîmer ton intelligence dans le commerce des dames. Tu perdras ton génie au fond d'une matrice. Tâche de nous montrer un peu

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Réserve ton priapisme pour le style, f... ton encrier, calme-toi sur la viande, et sois bien convaincu, comme dit Tissot (de Genève, *Traité de l'onanisme,* page 72, voir la gravure), que : une once de sperme perdu fatigue plus que trois livres de sang.

Je t'embrasse, vieux dromadaire.

AU MÊME.

Tu es bien gentil de songer à moi et si je ne t'écris point c'est pour ne point t'ennuyer de mes plaintes. J'ai été tous ces temps-ci assez malade, physiquement; il me prend des douleurs d'estomac atroces. Je suis obligé de me coucher et j'éprouve en même temps des courbatures dans tous les membres, avec des pincements au cervelet. C'est le résultat des agréables pensées qui embellissent mon existence.

A quoi bon t'embêter avec tout cela? Ayons la pudeur des animaux blessés. Ils se f.., dans un coin et se taisent. Le monde est plein de gens qui gueulent contre la Providence; il faut (ne serait-ce que par bonnes manières) ne pas faire comme eux. Bref, j'ai la maladie noire. Je l'ai déjà eue, au plus fort de ma jeunesse, pendant dix-huit mois,

et j'ai manqué en crever; elle s'est passée, elle se passera, espérons-le.

J'ai à peu près écrit trois chapitres de *Carthage*, j'en ai encore une dizaine, tu vois où j'en suis. Il est vrai que le commencement était le plus rude. Mais il faut que j'en aie encore fait deux pour que je voie la mine que ça aura. Ça peut être bien beau, mais ça peut être aussi très bête. Depuis que la littérature existe on n'a pas entrepris quelque chose d'aussi insensé. C'est une œuvre hérissée de difficultés. Donner aux gens un langage *dans lequel ils n'ont pas pensé!* On ne sait rien de Carthage. (Mes conjectures sont je crois sensées et j'en suis même sûr d'après deux ou trois choses que j'ai *vues.*) N'importe, il faudra que ça réponde à une *certaine idée* vague que l'on s'en fait. Il faut que je trouve le milieu entre la boursouflure et le réel. Si je crève dessus ce sera au moins une mort. Et je suis convaincu que les bons livres ne se font pas de cette façon. Celui-là ne sera pas un bon livre. Qu'importe! S'il fait rêver à de grandes choses! Nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres.

J'ai eu, néanmoins, et j'ai encore un fier poids de moins sur la conscience depuis que je sais que le sieur Charles Edmond n'est plus à la *Presse.* L'idée de la publicité me paralyse et il est certain que mon livre serait maintenant fini, si je n'avais eu la bêtise d'en parler.

Dans quinze jours tu me verras tout prêt à dévorer *Daniel* de mes deux oreilles. Je te consacrerai une ou deux nuits si tu veux, car, pour mes journées, elles seront prises par la pièce de Bouilhet.

Pourquoi tiens-tu à avoir fini pour la fin de cette année? Qui te presse? Tu as tort, mon bon. On fait clair quand on fait vite.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

... Votre lettre de ce matin m'a fait longuement réfléchir. J'aime mieux ces cris vrais que des efforts pour rire et plaisanter; car vous ignorez complètement ce que c'est que la joie. Cette énergie, ce don naturel vous manque. Pleurez donc en liberté sur le cœur de votre ami, il tâchera d'essuyer vos larmes, quoique vos injustices le blessent. Vous ne me connaissez pas, dites-vous, pas plus qu'une langue dont on écrit à peine quelques mots? Et pourtant, que vous ai-je caché? Il me semble que je suis naturellement ouvert. Rien n'est moins compliqué que mon esprit. Mais le monde et le catholicisme vous ont gâtée. Vous êtes pleine de sophismes et de sentiments troubles qui vous empêchent de voir le vrai. Le bon Dieu vous avait faite meilleure et c'est à cause de cela que je vous aime, car vous avez dû horriblement souffrir, et vous souffrez encore, pauvre chère amie! J'ai la présomption de vous connaître, moi. Or j'entrevois dans votre vie et dans votre âme des abîmes d'ennui et de misères, une solitude, un Sahara éternel que vous parcourez incessamment. Je ne connais personne d'aussi profondément sceptique que vous et vous vous torturez dans tous les sens pour essayer de croire. Je vous irrite horriblement et c'est peut-être pour cela que vous tenez à moi.

Je vous reproche de m'avoir traité comme tout le monde quand je vous aimais comme personne ne vous aimera.

... Il est si facile pourtant d'avoir la foi du charbonnier, d'admirer ce qui est admirable, de rire à ce qui est drôle, d'exécrer le laid, le faux, l'obscur, d'être *humain* en un mot, je ne dis pas humanitaire, de lire l'histoire et de se chauffer au soleil! Il faut si peu de chose pour remplir une âme humaine! J'entends d'avance l'objection; je vois arriver la série de ceux qui ont chanté l'insuffisance de la vie terrestre, le néant de la science, la débilité naturelle des affections humaines. Mais êtes-vous bien sûre de connaître la vie? Avez-vous été jusqu'au fond de la science? N'êtes-vous pas trop faible pour la passion? N'accusons pas l'alcool, mais notre estomac ou notre intempérance. Qui donc parmi nous s'efforce constamment et sans espoir de récompense, sans intérêt personnel, sans attente de profit, de se rapprocher de Dieu? Qui est-ce qui travaille pour être plus grand et meilleur, pour aimer plus fort, pour sentir d'une façon plus intense, pour comprendre davantage?...

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, jeudi soir.

Mon cher Vieux,

Je viens de lire et d'annoter la première partie de *Daniel*. Les observations de détail ne sont pas nombreuses, mais je tiens à toutes. Elles consistent

en répétitions de mots, etc. Tu es beau! les phrases toutes faites sont rares. Le paquet sera mis demain au chemin de fer, tu vois que je n'ai pas perdu de temps.

Quant aux observations d'ensemble, je n'ai presque rien à te dire : 1° il y a un peu de longueur dans le séjour à Trouville, au passage qui est entre la description de l'hiver et la grande tartine philosophique de Daniel. C'est toujours aux endroits *tempérés* que tu faiblis. Tâche d'escamoter tout ce qui n'est pas utile à l'exposition des théories de Daniel; 2° la grande scène avec Georget est une des bonnes et superbes choses que je connaisse, et elle n'était pas facile à faire! Dans la description des chasseurs et du dîner, rien à reprendre. Ça se voit.

3° Dans la scène du pavillon, il y a des mollesses, des longueurs. Ça n'est pas assez *intense.* On sait trop ce qu'ils vont dire et l'on sent que l'auteur *aime* ses personnages à un point que le lecteur ne partage pas. La fin est fort belle. Mais il faut retravailler cette scène, et faire qu'il y ait moins de lignes sans enlever *une seule idée.*

4° La scène avec Georget dans l'auberge, courte, nette, bonne.

5° Il faut, dans le grand dialogue de Daniel avec le comte, qui a plus de vingt pages, *serrer vers le milieu;* il est plein de choses excellentes. Mais il y a des tournures de phrases lentes, lourdes, des précautions oratoires inutiles. Sois donc plus concis, nom d'un pétard!

La scène finale chez les deux femmes est palpitante d'intérêt, comme on dit en beau langage.

En résumé, je trouve dans cette partie comme

dans toutes les autres des inégalités de talent entre les descriptions et les dialogues, à moins que le dialogue n'ait pas lui-même un grand fond comme dans la scène de Georget. Tu me feras le plaisir, désormais, d'écrire des livres *impersonnels*, de mettre ton objectif plus loin et tu verras comme tes personnages parleront bien du moment que tu ne parleras plus par leur bouche. Tu t'amuses trop avec eux. Voilà tout le secret.

Je tiens à l'observation 3° et 5°. Elle est *sérieuse*, ne néglige rien. Et ensuite, dors sur tes deux oreilles, on lira *Daniel*, je t'en réponds et l'on se passionnera pour lui.

Ci-inclus une lettre pour le Théo. Fais-la-lui parvenir le plus tôt possible.

La maladie de ta femme commence à m'inquiéter. Que diable est-ce donc?

Bouilhet est à Mantes depuis lundi. S'il ne t'a pas envoyé de loge pour sa pièce, c'est qu'on ne la joue plus, sa jeune première et son jeune premier étant malades.

Je suis indigné par les opinions littéraires du gars Proudhon dans son livre *la Justice*, etc. Quelle brute!

J'ai commencé hier au soir mon quatrième chapitre. La fin du troisième n'a pas été commode et je n'en suis pas encore enchanté. Ma parole d'honneur, c'est à en devenir fou! Quel bouquin!

Adieu, cher vieux, je t'embrasse très fort.

Tiens-moi au courant des cancans de la *Revue Contemporaine*. Ça m'amuse.

Et dis-moi ce qu'on dit de *Daniel*. Franchement, je crois que tes collaborateurs universitaires doivent *rager*.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

... Vous savez bien que je ne partage nullement votre opinion sur la personne de M. de Voltaire. C'est pour moi un *saint!* Pourquoi s'obstiner à voir un farceur dans un homme qui était un fanatique? M. de Maistre a dit de lui dans son traité des *Sacrifices* : « Il n'y a pas de fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souillée. » Je ne pardonne pas plus cette phrase à M. de Maistre que je ne pardonne tous leurs jugements à MM. Stendhal, Veuillot, Proudhon. C'est la même race quinteuse et anti-artiste. Le tempérament est pour beaucoup dans nos prédilections littéraires. Or j'aime le grand Voltaire autant que je déteste le grand Rousseau, et cela me tient au cœur, la diversité de nos appréciations. Je m'étonne que vous n'admiriez pas cette grande palpitation qui a remué le monde. Est-ce qu'on obtient de tels résultats quand on n'est pas sincère? Vous êtes, dans ce jugement, de l'école du XVIIIe siècle lui-même, qui voyait dans les enthousiasmes religieux des mômeries de prêtres. Inclinons-nous devant tous les autels. Bref, cet homme-là me semble ardent, acharné, convaincu, superbe. Son *Écrasons l'infâme* me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses! Est-ce qu'il riait, lui? Il grinçait...

... Mais vous m'échappez souvent; vous avez pour moi des côtés fuyants, des ambiguïtés où je

me perds. Je ne puis allier votre libéralisme intellectuel avec votre attachement pour la tradition catholique. Il y a eu dans votre vie, dans votre passé, que je ne connais nullement, des pressions, des contraintes, et comme une longue maladie dont il vous reste quelque chose. Vous me dites que je vous regarde quelquefois avec ironie, jamais, je vous le jure bien, mais avec étonnement et plutôt, tranchons le mot, avec méfiance. Vous me faites peur parfois. Vous me quittez brusquement quand mon cœur va se fondre, quand je voudrais absorber le vôtre tout entier. Il me semble que je vous amuse comme un piano et puis que c'est tout. L'air joué, on referme le couvercle. J'ai soif de votre intelligence, je voudrais la posséder complètement dans l'âme, l'absorber comme une liqueur et la mêler au plus profond de mon être. Mon orgueil se révolte que vous m'échappiez ainsi; en vain, je vous enveloppe de ma pensée; en vain, je veux retenir cette flamme qui me charme et m'éblouit, tout s'échappe et je ne sais rien et je cherche toujours.

Mon livre me désespère. Je sens que je me suis trompé. Je n'ai pas de terrain solide sous les pieds; l'exécution manque à chaque minute et je continue pourtant. Enfin, vous serez là, puis je ferai rêver quelques nobles esprits. Ce sera tout.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, jeudi.

Je ne t'oublie pas du tout, mon cher vieux, mais je travaille comme trente nègres, voilà. J'ai

enfin terminé mon interminable quatrième chapitre, d'où j'ai retranché ce que j'en aimais le mieux. Puis, j'ai fait le plan du cinquième, pris des notes en quantité, etc. L'été ne s'annonce pas mal. Je crois que ça va marcher; c'est peut-être une illusion. Quel bouquin! nom d'un pétard! est-ce difficile!

Oui, je trouve, contrairement au sieur d'Aurevilly, qu'il s'agit maintenant d'hypocrisie et pas d'autre chose. Je suis effrayé, épouvanté, scandalisé par la couillonnade transcendante qui règne sur les humains. A-t-on *peur de se compromettre!!!* Cela est tout nouveau, à ce degré du moins. L'envie du succès, le besoin de réussir quand même, *à cause du profit,* a tellement démoralisé la littérature qu'on devient stupide de timidité. L'idée d'une chute ou d'un blâme les fait tous foirer de peur dans leurs culottes. — « Cela vous est bien commode à dire, vous, parce que vous avez des rentes » — réponse commode et qui relègue la moralité parmi les choses de luxe. Le temps n'est plus où les écrivains se faisaient *traîner* à la Bastille. On peut la rétablir maintenant, on ne trouvera personne à y mettre.

Tout cela ne sera pas perdu. A mesure que je me plonge plus avant dans l'antique, le besoin de faire du moderne me reprend, et je *cuis* à part moi un tas de bonshommes.

Ne pense plus à *Daniel.* C'est fini. On le lira, sois-en sûr.

Quand tu viendras à Croisset, avant de partir pour Luchon (vers le commencement de juillet, je suppose), apporte-moi le plan détaillé de *Catherine.* J'ai plusieurs idées sur ton

style en général et sur ton futur livre en particulier.

Tu es un polisson, tu compromets mon nom dans les lieux publics. Je t'attaquerai devant les cours de justice pour vol de titres.

J'ai deux jolies voisines qui ont relu deux fois de suite *Daniel*. Et les cochers de fiacre de Rouen se prélassent sur leur siège en lisant *Fanny* (historique).

A propos de moralité, as-tu vu que les habitants de Glascow ont fait une pétition au Parlement pour faire supprimer les modèles de femmes nues dans les Académies de dessin?

Adieu, vieux, pioche profondément.

Et des nouvelles de ta femme? Pourquoi est-elle à Versailles, qui est un atroce pays plus froid que la Sibérie?

AU MÊME.

Croisset, mardi soir.

Ne te plains plus de la Providence, ô Feydeau, car tu ignores les politesses dont elle te comble dans la province! Ouïs cette anecdote; mais, auparavant, monte sur une chaise et contemple-toi dans la glace, car voici un fait qui te rend plus haut que la colonne : Un jeune homme de Rouen, riche, vingt-trois ans, etc., allait épouser et enrichir, par ce mariage, une jeune demoiselle, dix-sept ans, jolie, etc., lorsqu'un jour il surprit, dans sa table à ouvrage, un livre infâme intitulé : *Fanny*, d'un nommé E. Feydeau! Scandale! cris, scène, et le mariage fut manqué *à cause de cela*.

Je supprime tous les commentaires. J'étais tellement enthousiasmé de ce jeune bourgeois que j'éprouvais tour à tour le besoin de lui faire frapper une médaille en aluminium — et de l'écorcher vif. Franchement, je l'aurais vu écarteler avec ivresse. J'ai tout fait pour savoir son nom; on a *calé,* on m'a dit qu'on ne savait plus, etc. Mais, le positif, c'est que ton bouquin a fait rompre un mariage et il est probable qu'en cela il a fait une bonne action! Est-ce beau! nom d'un pétard, est-ce beau!

Je ne vais pas si vite que tu penses, mon cher vieux. Mais je commence à voir un peu mes personnages. Je crois qu'ils ne sont plus maintenant à l'état de mannequins, décorés d'un nom quelconque. Pour qu'on dise d'un personnage antique: « c'est vrai », il faut qu'il soit doué d'une triple vie, car le modèle, le type, qui l'a vu? J'espère dans un mois avoir fini mon sixième chapitre et, avant de rentrer à Paris, le septième sera fait, il le faut. Je me suis débarrassé du cinquième par la suppression de deux morceaux excellents, mais qui ralentissaient le mouvement. J'ai aussi changé l'ordre de deux ou trois paragraphes et je crois qu'à présent ça roule. Bref, ça ne va pas trop mal.

Je vais avoir, pendant deux jours, à trimbaler un jeune auteur anglais, le fils de l'ancien ambassadeur grec à Londres. Puis, Bouilhet m'arrive.

Ne t'inquiète pas des objections que tu me fais sur *Catherine.* Tout cela ne signifie rien. Le danger à éviter est dans le romanesque du sujet. Il faut trouver des liens infinis pour le rattacher à la par-

tie commune, ordinaire, c'est-à-dire à la vie à Paris, laquelle partie m'a semblé en plan ce qu'il y a de mieux avec le début ?

Tes maux d'estomac viennent de tes cigarettes; fume donc des tchibouks! tes cigarettes m'agacent, ça manque complètement de galbe!

Procure-toi le numéro du 18 août de la *Revue de l'Instruction publique*, journal du sieur Hachette; il y a dedans un article qui nous concerne : *Arcades ambo.*

À EUGÈNE CRÉPET.

Voici la lettre pour le Taschereau; est-ce ça? ai-je compris ?

Faites tous mes remerciements à Sainte-Beuve.

Mais, entre nous, je ne vous cache pas que je trouve tous ces manèges et entortillements d'un piètre goût, et si je n'avais pas craint de fâcher notre ami, j'aurais tout envoyé faire f..... carrément (telle fut même ma première idée). C'est bien de l'embarras pour peu de chose! Donc allez à la Bibliothèque, mon bon, et envoyez-moi le Hendrich (marqué au catalogue 331 A), dans une petite boîte adressée à Monsieur Achille Flaubert, Hôtel-Dieu, Rouen, pour M. G. F. J'ai vu, il y a huit jours, Bouilhet; il finit le premier acte de sa pièce espagnole qui sera, je crois, d'un ton très original.

Nous nous reverrons avant deux mois pour *le million de l'oncle Étienne;* ce sera, je pense, vers la fin d'octobre.

Préparons nos *paumes*. Adieu, mon vieux brave, merci encore une fois.

A vous.

Je vous adresse ma lettre chez le père Gidde, car je ne sais pas au juste votre numéro dans la rue de Seine, bien que je connaisse la maison. Vous savez que je suis *toqué* de votre ouvrage et que j'y pense maintes fois par jour.

À JULES DUPLAN.

MON CHER DUPLAN,

Je voulais savoir quel était de nous deux le plus ignoble personnage! mais à toi le pompon, mon bonhomme. *« Vincis forma vincis magnitudine »* comme dit Me Lhomond; et tu l'emportes par l'oubli.

Oui, je sais bien, tu vas gueuler : « Mon commerce! ma boutique! mes registres! le grand-livre! mes commis! ces messieurs! ces dames! les commettants, dito, report, font 72 fr. 75 c. ». N'importe! j'ai à te dire que tu es un sale cochon, voilà tout. Narcisse lui-même en pleure; il s'ennuie de ne pas avoir de tes nouvelles; tu révoltes et attendris jusqu'à la livrée. Ça va-t-il au moins? Es-tu content? gagnes-tu des monacos pour subvenir à tes débauches dans ta vieillesse?...

Depuis près de cinq mois que nous ne nous sommes vus, j'ai eu assez d'ennuis. Au milieu du mois dernier j'en ai été physiquement malade. Ça remonte un peu; n'importe! Ce polisson de livre-

là sera raté, j'en ai peur, je marche sur un terrain trop peu solide! C'est un dédale de difficultés enchevêtrées les unes dans les autres à rendre fou! J'ai écrit à peu près six chapitres.

J'espère au jour de l'an en avoir fait encore un, ce qui sera la moitié du livre. J'aurai donc, mon cher monsieur, quatre chapitres à te lire, car tu dois n'en connaître que trois?

Je t'ai attendu tout l'été. De dimanche en dimanche j'espérais ta gentille personne, mais pas de Cardoville. J'ai été indigné, et puis, ma foi, je n'y ai plus tenu. *Ç'a été plus fort que moi!*

As-tu lu la *Légende des siècles* du père Hugo? J'ai trouvé cela tout bonnement énorme. Ce bouquin m'a fortement calotté! Quel immense bonhomme! on n'a jamais fait de vers comme ceux des *lions!*

À ERNEST FEYDEAU.

Dimanche.

Non, mon cher vieux, pas du tout. Je vais très bien et n'ai rien à te dire si ce n'est que tu es fort gentil.

Tu me parais chérir la mère Sand. Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, relu *Lelia.* Lis-le! Je t'en supplie, relis-moi ça.

Quant à la veuve ***, elle a des projets, je ne sais lesquels. Mais elle a des projets. Celle-là, je la connais à fond. Ce qu'elle a dit de bien sur *Fanny* a un *but.* Tu lui as écrit, elle t'invitera à

venir la voir. Vas-y, mais sois sur tes gardes. C'est une créature pernicieuse.

Quant à mon biographe anonyme, que veux-tu que je t'envoie pour lui être agréable? Je n'ai aucune biographie. Communique-lui, de ton cru, tout ce qui te fera plaisir. On ne peut plus vivre maintenant! du moment qu'on est artiste il faut que messieurs les épiciers, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres s'amusent sur votre compte personnel! Il y a des gens pour leur apprendre que vous êtes brun ou blond, facétieux ou mélancolique, âgé de tant de printemps, enclin à la boisson, ou amateur d'harmonica. Je pense, au contraire, que l'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille.

Est-ce beau la croix d'Albéric Second! doit-il être content! Quant au père Dennery, c'est un grand homme, comme filateur de coton. Voilà, mon cher monsieur, la mesure des gloires humaines.

J'ai vu Bouilhet, lundi soir (il était venu à Rouen pour dîner chez mon frère qui est décoré mêmement). Mais celui-ci est bien calme, et cet honneur qui doit faire des jaloux, lesquels se vengeront à sa prochaine pièce, ne lui monte guère à la tête.

Ton volume me paraît une chose corsée, décidément.

Jusqu'à jeudi, je suis complètement seul. J'en vais profiter pour avancer dans ma besogne car je travaille mieux dans la solitude absolue. Puis nous *aurons* en septembre un tas de monde!!!

Après mille réflexions, j'ai envie d'inventer une autographie chouette afin de donner de moi une bonne opinion :

1° Dès l'âge le plus tendre j'ai dit tous les mots célèbres dans l'histoire : Nous combattrons à l'ombre — retire-toi de mon soleil — quand vous aurez perdu vos enseignes et guidons. — Frappe, mais écoute, etc.;

2° J'étais si beau que les bonnes d'enfant... et la duchesse de Berry fit arrêter son carrosse pour me baiser (historique);

3° J'annonçai une intelligence démesurée. Avant dix ans, je savais les langues orientales et lisais la mécanique céleste de Laplace;

4° J'ai sauvé des incendies XLVIII personnes;

5° Par défi, j'ai mangé un jour XV aloyaux, et je peux encore, sans me gêner, boire 72 décalitres d'eau-de-vie;

6° J'ai tué en duel trente carabiniers. Un jour nous étions trois, ils étaient dix mille. Nous leur avons f.... une pile!

7° J'ai fatigué le harem du grand Turc. Toutes les sultanes, en m'apercevant, disaient : « Ah! qu'il est beau! qu'il est beau : Taïeb! Zeb Ketir! »

8° Je me glisse dans la cabane du pauvre et dans la mansarde de l'ouvrier pour soulager des misères inconnues. Là, je vois un vieillard... ici une jeune fille, etc. (finis le mouvement), et je sème l'or à pleines mains;

9° J'ai huit cent mille livres de rentes. *Je donne des fêtes;*

10° Tous les éditeurs s'arrachent mes manuscrits; sans cesse je suis assailli par les avances des cours du Nord;

11° Je sais le « secret des cabinets »;

12° (et dernier). Je suis religieux!!! J'exige que mes domestiques communient.

AU MÊME.

Nuit de mardi. Croisset, 1859.

Il est bien tard, mon vieux; n'importe! il faut que je te dise un petit bonjour. Comment vas-tu? Es-tu un peu moins triste? *Catherine* marche-t-elle? Moi, je suis empêtré dans le temple de Moloch, et ma séance du parlement n'est pas facile à faire!

Il faut être absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins! A chaque ligne, à chaque mot, je surmonte des difficultés dont personne ne me saura gré, et on aura peut-être raison de ne pas m'en savoir gré. Car si mon système est faux, l'œuvre est ratée.

Quelquefois, je me sens épuisé et las jusque dans la moelle des os, et je pense à la mort avec avidité, comme un terme à toutes ces angoisses. Puis ça remonte tout doucement. Je me re-exalte et je re-tombe — toujours ainsi!

Quand on lira *Salammbô,* on ne pensera pas, j'espère, à l'auteur! Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage! C'est là une Thébaïde où le dégoût de la vie moderne m'a poussé.

Si je n'avais pas ma mère, je partirais maintenant pour la Chine. L'occasion m'en serait facile.

Je viens de lire ce soir la *Femme* du père Miche-

let. Il abuse du bavardage, franchement. Ne te semble-t-il pas, au fond, jaloux de Balzac?

Puisque tu as lu *Lui,* lis donc *Une histoire de soldat.* Je t'assure que tu t'amuseras. C'est bien plus beau, parce que je suis au premier plan.

Est-ce que tu vas tous les dimanches soir chez la Présidente?

C'est une chose étrange, comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie ou plutôt sur *la manière* dont on devient fou! J'enrage d'être si long à écrire, d'être pris dans toutes sortes de lectures ou de ratures. La vie est courte et l'art long! Et puis à quoi bon? N'importe, «il faut cultiver notre jardin». La veille de sa mort, Socrate priait, dans sa prison, je ne sais quel musicien de lui enseigner un air sur la lyre : «A quoi bon, dit l'autre, puisque tu vas mourir? — A le savoir avant de mourir», répondit Socrate. — Voilà une des choses les plus hautes en morale que je connaisse et j'aimerais mieux l'avoir dite que d'avoir pris Sébastopol.

Je ne vois personne. Je ne lis aucun journal. Je ne sais pas du tout ce qui se passe dans le monde.

AU MÊME.

Mon pauvre Vieux,

Tu m'as l'air bien triste et bien désolé! Nous sommes tous en grande inquiétude de ta pauvre femme. Qu'a-t-elle donc? Je croyais qu'elle allait mieux. C'est peut-être le voyage qui l'a fatiguée, et elle va se remettre.

Bien que je n'aie pas écrit cette semaine, j'ai fort songé à toi, mais je n'ai pas eu une minute pour t'envoyer un mot; sans compter que j'ai été malade moi-même pendant deux jours, par suite d'un accès de rage littéraire contre ma propre personne.

J'ai eu Bouilhet pendant dix jours (il est parti d'hier), nous avons fortement travaillé et j'ai eu les nerfs un peu ébranlés. Je ne deviens pas gai non plus, pauvre vieux, et il y a des jours où je me sens brisé comme si je sortais d'un engrenage.

Je n'ai lu aucune des turpitudes du *Figaro* touchant le Bouilhet, mais je sais qu'elles étaient d'un fort calibre. Mon frère a rencontré au Havre le gars Villemessant, lequel l'a accosté exprès pour lui dire qu'il *m'adorait*. Note que nous ne nous connaissons pas du tout. C'était peut-être dans l'espoir fallacieux d'un abonnement.

Je suis toujours au milieu de mon VIe chapitre. Je voudrais bien avoir fini le VIIe avant de revenir à Paris. Tous les jours je me plonge dans Ammien Marcellin, où je trouve des détails de mœurs splendides. Demain il nous arrive, pour

un mois, des parents de la Champagne. Voilà tout ce que je peux t'apprendre.

Ce que tu me dis de ta belle-mère ne m'étonne nullement; je l'avais jugée telle à première vue.

Adieu, pauvre vieux, bon courage et écris-moi.

À MAURICE SCHLÉSINGER.

Décembre.

Voici venir le jour de l'an, mon cher Maurice! Quels souhaits faut-il vous faire? Acceptez-les tous et pour les vôtres.

Il m'ennuie de n'entendre parler d'aucun de vous. Ne reverrai-je plus personne? Dites-moi ce que vous devenez, femme, fils, fille et petite-fille.

Dans deux jours, je m'en retourne au boulevard du Temple. Je vais trouver Paris probablement aussi bête que je l'ai laissé, ou encore plus. La platitude gagne avec l'élargissement des rues; le crétinisme monte à la hauteur des embellissements. Vous n'avez pas l'idée du point où nous en sommes. L'hypocrisie vertueuse surtout n'a pas de limites, on est d'une honnêteté qui ne se trouve que chez les filous.

Ce ne sera pas encore pour cette année que j'aurai fini mon bouquin sur *Carthage*. J'écris fort lentement, parce qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. A propos d'un mot ou d'une idée, je fais des recherches, je me livre à des divagations, j'entre dans des rêveries infinies; et puis notre âge est si lamentable, que je me

plonge avec délices dans l'antiquité. Cela me décrasse des temps modernes. Mais dès que j'aurai fini, au commencement de 1861, j'espère, j'irai vous porter la chose : 1° parce que j'ai envie de vous voir et, 2° parce qu'un peu d'air me fera du bien.

Rien de neuf dans ma famille. Ma mère vieillit et devient délicate. J'ai une belle nièce de dix-neuf ans qu'on va marier un de ces jours, une autre de treize dont le plus grand amour est un jeune chat à pattes blanches. Mon frère a été décoré cet été[1], et moi, quand vous me reverrez, vous me reconnaîtrez à peine, tant je suis chauve et éreinté. Voilà tout.

Nous causons souvent de vous, Janin et moi. Jamais je ne vois Panofka, et je ne passe pas devant le splendide magasin de Brandus sans un serrement de cœur, en songeant au vieux temps où l'on blaguait si bien et si fort à la *Gazette musicale.*

À ERNEST FEYDEAU.

Ta lettre m'a navré, mon pauvre Feydeau! Que veux-tu que je te dise? Quelle banalité t'offrir? Je pense beaucoup à toi, voilà tout. Est-ce qu'il n'y a plus aucun espoir? Pauvre petite femme! C'est affreux! Tu as et tu vas avoir de *bons* tableaux et tu pourras faire de *bonnes* études! C'est chèrement les payer. Les bourgeois ne se doutent guère que nous leur servons notre cœur.

[1] 16 août 1859.

La race des gladiateurs n'est pas morte, tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies. Comme tu dois être éreinté, écrasé, brisé! Le seul moyen dans ces crises-là de ne pas trop souffrir, c'est de s'étudier soi-même démesurément et la chose est possible, car l'esprit a une acuité extraordinaire.

Ma mère me charge de te dire combien elle te plaint; elle a si profondément passé par là!

Adieu, mon pauvre vieux, bon courage.

Je t'embrasse.

AU MÊME.

Mercredi soir.

Tu m'as écrit une très belle et très navrante, très lamentable lettre, mon pauvre Feydeau! Quand ta douleur sera plus sourde, nous en recauserons. Mais au nom de la seule chose respectable en ce monde, «au nom du Beau», cramponne-toi des deux mains, bondis furieusement de tes deux talons et sors de là! Je sais bien que la douleur est un plaisir et qu'on jouit de pleurer. Mais l'âme s'y dissout, l'esprit se fond dans les larmes, la souffrance devient une habitude et une manière de voir la vie qui la rend intolérable.

As-tu maintenant cuvé tout ton chagrin? As-tu bien ruminé l'amère pâture de tes souvenirs? T'es-tu fait une grande orgie avec ta tristesse étalée? Depuis quinze jours je peux dire que je songe à toi, à travers tout. Je te vois, seul, dans ta maison, allant et venant par les appartements

vides, et t'asseyant devant ta table, et mettant dans tes deux mains ta tête plus lourde qu'une montagne et brûlante comme une forge.

Ne te révolte pas devant l'idée de l'oubli. Appelle-le plutôt! Les gens comme nous doivent avoir la religion du désespoir. Il faut qu'on soit à la hauteur du destin, c'est-à-dire impassible comme lui. A force de se dire : « Cela est, cela est »; cela est, et de contempler le trou noir, on se calme.

Tu es jeune encore. Tu as, je crois, dans le ventre, de grandes œuvres à pondre. Pense qu'il faut les faire. Oui, « qu'il faut », et je te prie de remarquer que je ne te donne « aucune consolation ». Je regarde ce genre de choses comme une injure.

Si Gautier a été à l'enterrement, sois sûr qu'il a fait, dans sa pensée, une chose héroïque (je le connais depuis longtemps), et il faut lui en savoir gré. Ce qui ne serait rien pour un autre était pour celui-là excessif. Balaye tout et arrange-toi pour qu'il revienne. Si j'étais à Paris je m'en chargerais. Tu peux lui faire parler par quelqu'un. Sois bon! c'est plus commode d'ailleurs.

Et maintenant, parlons de tes affaires. Est-ce qu'elles sont aussi désespérées que tu les fais? Quittes-tu la Bourse définitivement, absolument? N'y trouves-tu plus le moyen d'y gagner de quoi vivre? S'il en est ainsi, cherche quelque chose d'analogue. Tu connais l'argent, ne le quitte pas, bien qu'il te quitte, momentanément. Car tu es, sous ce rapport, un monsieur à retomber toujours sur ses pattes. Quant à la littérature, je crois qu'elle pourrait te rapporter suffisamment, mais

(et le *mais* est gros) en travaillant d'une manière hâtive et commerciale où tu finirais bientôt par perdre ton talent. Les plus forts y ont péri. L'art est un luxe; il veut des mains blanches et calmes. On fait d'abord une petite concession, puis deux, puis vingt. On s'illusionne sur sa moralité pendant longtemps. Puis on s'en f... complètement. Et puis on devient imbécile, tout à fait, ou approchant. Tu n'es pas né journaliste, Dieu merci. Donc, je t'en supplie, continue comme tu as fait jusqu'à présent.

Ma mère fait ses préparatifs pour s'en aller à Paris. Tu la verras bientôt et tu me verras dans deux mois. J'attends dimanche le petit Duplan. Voilà toutes mes nouvelles.

Adieu, mon pauvre vieux.

Sursum corda! et je t'embrasse.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 15 mars 1860.

Jamais! jamais! jamais! C'est une enfonçade qu'on te prépare, et sérieuse. Au nom du ciel! ou plutôt en notre nom, mon pauvre vieux, *je t'en supplie,* ne fais pas cela. C'est impossible de toute manière.

Quant à Thierry, il a été gentil; c'est bien. Mais 1° tu le mérites, 2° il y avait intérêt. Réponds-lui le plus poliment, le plus longuement possible si tu veux. Mais un voyage est inutile, on t'enfoncerait. Ne cède pas. Ne viens pas à Paris; dis que tu es tout entier à ta pièce, ce qui est vrai, et

qu'une comédie servira mieux «les Français» qu'une ode. Ce serait, selon moi, une canaillerie politique et une cochonnerie littéraire. Je défie qui que ce soit de faire là-dessus rien de passable. Laisse de semblables besognes à Philoxène et à Théo. Je t'embrasse. A toi.

Encore une fois et mille fois, non!

P. S. — Quand même ça servirait au commerce de *Carthage*, non!

AU MÊME.

Paris, nuit de vendredi, 15 mars 1860.

Et de même que je te garde une gratitude éternelle pour m'avoir empêché de consentir à ce qu'on fît une pièce avec la *Bovary*, tu me remercieras pareillement de t'avoir ouvert les yeux sur la chose en question.

Elle me trouble et «je reviens à la charge». Peut-être te suis-je à charge?

Ce n'est pas là une bonne entrée pour les Français. Au contraire. Qu'est-ce que ça leur fait, aux sociétaires? Je comprends l'idée de Thierry en sa qualité d'homme officiel, et, à sa place, j'en eusse fait tout autant. Mais en acceptant tu t'abaisses et, tranchons le mot, tu te dégrades. Tu perds ta balle de poète «pur», d'homme indépendant. Tu es classé, enrégimenté, capturé. Jamais de politique, n.. de D...! ça porte malheur et ça n'est pas propre. «Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe.» Après une concession il en faut

faire une autre, etc. Vois ce pauvre Théo. Ce sont d'ailleurs des choses fort peu payées, et quand même! non! N'en parlons plus.

Quant à ta lettre à Thierry, elle est moins difficile à écrire que celle de Janin, et si tu veux, je te la fais incontinent, de façon à ce qu'il soit enchanté de toi et qu'il puisse même la montrer à Fould. Car la proposition part peut-être du Ministère d'État? Est-ce une façon de te faire payer ta croix?

J'ai passé mon après-midi au cabinet des Médailles; ma besogne ne sera pas longue. J'espère qu'il en sera de même pour les pierreries.

La Présidente que j'ai rencontrée tantôt dans la rue m'a dit que les sieurs D... et B... ne voulaient pas se trouver avec Feydeau «ne pouvant se résigner à lui faire le moindre compliment sur son livre». Je trouve cette bégueulerie de plus haut goût dans ces deux messieurs. Elle les croit jaloux de la vente, aperçu littéraire qui peut être vrai.

AU MÊME.

Paris, 29 mars 1860.

J'ai fait hier connaissance de mon futur neveu Adolphe Roquigny. C'est un fort homme et qui me paraît doux comme un agneau. Les jeunes gens ont l'air épris l'un de l'autre. Tout cela est très bien! On est enchanté! Heureux ceux qui vivent dans la bonne et simple nature! Oui, quand je me suis retrouvé seul, le soir, j'ai senti qu'entre moi et mes co-mortels il y avait des abîmes. Tout

le bonheur de la vie est là sans doute. Et pourtant si on me l'offrait, accepterais-je?

Aujourd'hui, j'ai été chez Janin qui est très touché de ta lettre. Il m'a fait ton éloge, dit que tu avais beaucoup de talent, que ta personne lui plaisait, que tu avais raison d'habiter la province, etc., etc. « Il entend joliment Horace, ce gaillard-là! Aussi, voyez! quelle supériorité ça lui donne sur les autres! » Bref, tu as très bien fait de lui envoyer ton épître, et je parie qu'à ta prochaine pièce tu auras un feuilleton superbe. Oh! les hommes!

Feydeau, de plus en plus furieux contre iceux, se console en faisant faire pour son usage personnel : 1° son portrait; 2° son camée. Je suis effrayé du peu d'affection qu'on lui porte et je passe ma vie à le défendre; or, j'ai fort à faire, car il manque entièrement de politique.

Chez Janin, tantôt, re-vu le Feuillet (peu sympathique, décidément). Il vient de faire une jolie chute avec sa *Tentation*.

Dimanche il y a eu chez moi un « grand combat » entre Baudry, Saint-Victor et l'excellent père Maury, qui est charmant. Je dîne demain à Versailles avec lui et Renan.

Notre ami Maxime a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une nouvelle que l'on dit peu raide.

Je n'ose te donner un avis sur la fin de ta pièce par peur de te conseiller une couillonnade ou une imprudence. Le public est si bête, si stupide, si idiot! D'autre part, c'est embêtant de rater une belle chose et peut-être qu'à force d'art, on peut la faire passer? Vois, cherche. Je serais tout aussi embarrassé que toi.

Est-ce que tu vas prendre mon genre de te livrer à des lectures sans fin? Jolie manière de perdre son temps.

Adieu, vieux. Il y a des fois où j'ai des soifs de toi à prendre le chemin de fer pour aller t'embrasser.

A toi, mon pauvre Caraphon.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 30 mars 1860.

Non, je ne vous oublie pas. Mais à Paris les jours passent si vite! et je suis dans un tel train d'occupations et de lectures que je ne fais pas toujours ce que je veux et ne vois pas les gens que j'aime. Voici d'ailleurs mes excuses :

1° Je suis arrivé ici à l'époque du jour de l'an, et j'ai été pris par les visites et courses de la nouvelle année. 2° Le 15 janvier j'ai fait une chute assez grave, qui m'a retenu une huitaine au lit. 3° Mon roman carthaginois m'a entraîné et m'entraîne encore dans tant de divagations et de recherches (j'ai bien avalé depuis le 1er février une cinquantaine de volumes) que je ne sais souvent où donner de la tête. Voilà cinq mois que je suis sur le même chapitre. Il s'agit de reconstruire ou plutôt d'inventer tout le commerce antique de l'Orient. 4° Je suis depuis trois semaines dérangé par un mariage. C'est la fille de mon frère qui prend époux le 17 du mois prochain, je retourne à Rouen à cette époque. 5° Comme à Rouen je ne puis me procurer les livres dont j'ai besoin et que

je ne peux emporter ceux des bibliothèques publiques, il faut que je me hâte de finir toutes ces lectures avant mon départ. Voilà mes raisons. Mais croyez bien que je pense à vous, souvent, très souvent. J'ai la plus grande sympathie pour votre esprit et pour votre cœur. Ne craignez pas de m'envoyer de vos lettres. Elles me plaisent et me touchent; elles m'agréent et m'attendrissent.

Je n'ai été cet hiver que deux fois au spectacle, deux fois pour entendre Mme Viardot dans *Orphée*. C'est une des plus grandes choses que je connaisse. Depuis longtemps je n'avais eu pareil enthousiasme. Quant au reste, à ce qu'on appelle des nouveautés et qui sont souvent des vieilleries, ça ne vaut pas la peine d'être nommé. Je suis, du reste, peu *au courant*. Tout ce qui n'est pas art phénicien depuis longtemps m'est indifférent, et plus j'éprouve dans mon travail de difficultés, plus je m'y attache. On n'aime que les choses et les gens qui vous font souffrir. Et puis, pour tolérer l'existence, ne faut-il pas avoir une marotte?

Que vous dirai-je de vous et quel conseil vous donner? On vous les a tous donnés et vous n'en avez suivi aucun. On est incurable quand on chérit sa souffrance. Vous ne voulez pas guérir. Vous ne savez pas ce que peut la volonté. Que puis-je faire pour vous sinon des vœux stériles? Mais si vous avez besoin d'une oreille pour écouter vos plaintes, criez-les dans la mienne, le cœur les entendra.

J'ai, ce soir, dîné avec des savants qui m'ont fortement loué un nouvel ouvrage d'un M. Lar-

roque, 2 volumes sur les dogmes catholiques. Mais il paraît que le susdit ouvrage vient d'être interdit.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, samedi soir.

Comment vas-tu, mon cher monsieur? Quant à moi je travaille assez raide et suis pour le quart d'heure dans une telle exaltation qu'il m'est impossible de dormir depuis deux jours. Enfin je finis mon infinissable chapitre VII!!!

Je crois que mon état littéraire a pour cause la réaction de la noce. J'ai eu une indigestion de bourgeois! 3 dîners, 1 déjeuner! et 48 heures passées à Rouen. C'est fort! Je rote encore les rues de ma ville natale et je vomis des cravates blanches.

Il fait un froid de chien, nom d'un petit bonhomme! et je me rôtis les tibias comme en plein décembre.

Sylvie avance-t-elle? Adieu, mon vieux; ne t'em..... pas trop!

Bonnes métaphores!

Fais mes excuses à Sainte-Beuve et à Théo, de ne pas leur avoir dit adieu. Mais nous devions nous trouver ensemble à un dîner qui n'a pas eu lieu. Amitiés à la Présidente. Qu'est-ce que ça devient?

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, mai 1860.

Il faut que je vous dise tout le plaisir que vient de me faire la lecture de vos deux volumes[1]. Je les trouve charmants, pleins de détails neufs et d'un excellent style, à la fois très nerveux et très élevé. Cela est de l'histoire, il me semble, et de l'histoire originale.

On y voit toujours l'âme sous le corps; l'abondance des détails n'étouffe pas le côté psychologique. La morale court sous les faits et sans déclamation, sans digressions! Cela vit, rare mérite.

Le portrait de Louis XV, celui de Bachelier et surtout celui de Richelieu (pages 214-215) me semblent des morceaux achevés.

Combien vous me faites aimer madame de Mailly, ce qu'elle m'excite! « C'était une de ces beautés... comme les divinités d'une bacchanale! » Mais, s.... n.. de D..., vous écrivez comme des anges décidément.

Je ne connais rien au monde qui m'ait plus intéressé que la fin de *Madame de Châteauroux*.

Votre jugement sur la Pompadour restera sans appel, je crois. Que peut-on dire après vous?

Cette pauvre Dubarry, comme vous l'aimez, hein? et moi aussi, je l'avoue. Que vous êtes heureux de vous occuper de tout cela, au lieu de vous creuser sur le néant ou sur du néant comme je fais!

Vous êtes bien gentils de m'avoir envoyé le

[1] *Les Maîtresses de Louis XV.*

livre, d'avoir tant de talent et de m'aimer un peu.

Je serre vos quatre mains le plus fort possible.

A vous.

G. FLAUBERT,

Ami de Franklin et de Marat, factieux et anarchiste *du premier* ordre, et désorganisateur du despotisme dans les deux hémisphères depuis vingt ans!!!

À MICHELET.

Croisset près Rouen, 6 juin 1860.

En arrivant ici, mon cher maître, je me suis précipité sur votre volume, et je vous écris à la hâte, dans l'émotion, l'éblouissement d'une première lecture.

Je trouve ce livre singulièrement austère, calme et vrai! C'est là de l'histoire s'il en fut, et de la plus haute.

Ne craignez pas que la majesté de la forme et l'absence d'aigreur soient des obstacles à la conclusion et nuisent au but; on sent partout la *science*, ce qui inspire un grand respect.

Vous dites à la fois ce qui a été et ce qui est (et peut-être, hélas! ce qui sera encore pendant longtemps); vous avez fait *un prêtre éternel*.

Elles étaient, du reste, bien vivantes dans mon souvenir, ces pages si charmantes et si pleines. Elles font rêver à chaque ligne. Quand on vous lit, on a envie de faire des livres.

Je ne sais nulle part rien de plus amusant, de plus profond que la première partie : l'histoire de la direction au XVIIe siècle. Comme on y voit, comme on y apprend, comme on y *sent* le jésuite!

Et vous finissez par un aperçu qui contient une esthétique tout entière : à savoir le néant de leur art. Oui vous avez raison, cher maître! La Muse a horreur du petit et du faux, c'est pour cela qu'elle vous aime.

Quant aux parties suivantes, vous y montrez la vie moderne dans ses régions les plus intimes, les plus absconses; et on ne peut que se répéter : oui c'est cela! en admirant la profondeur de votre coup d'œil et la véhémence de vos peintures. Le chapitre sur le jeune confesseur vaut mieux, pour moi, que tout *Jocelyn*.

Quel dénouement que ce désespoir dans la possession, cette impossibilité d'amour dans l'amour!

Puis, quelles merveilles d'analyse et de style que vos études sur l'isolement de la femme, sur le pieux jeune homme, sur la mère, etc. La dernière page m'a touché jusqu'aux larmes.

Il n'est maintenant personne qui puisse se passer de vous, se soustraire à l'influence de votre génie, ne pas vivre sur vos idées. De vous aussi on peut dire : *Fons omnium*.

Le grand Voltaire finissait ses moindres billets par : *écr. l'inf.* Je n'ai aucune autorité pour redire cette parole. De moi à vous, tout encouragement serait ridicule, mais je vous serre les mains dans la haine de l'*anti-physis*.

Avec tendresse,

le vôtre,

G. Flaubert.

Seriez-vous assez bon pour me rappeler au souvenir de Mme Michelet?

J'ai été bien fâché de ne pas me trouver chez

moi l'autre jour, lorsque vous êtes venu. J'étais parti « aux Français » savoir le résultat de la lecture qu'on faisait de notre ami Bouilhet, résultat favorable puisque sa pièce est reçue.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, 3 juillet 1860.

Puisque vous vous inquiétez de *Carthage*, voici ce que j'en ai à vous dire :

Je crois que j'ai eu les yeux plus grands que le ventre ! La réalité est chose presque impossible dans un pareil sujet. Reste la ressource de faire *poétique*, mais on retombe dans quantité de vieilles blagues connues, depuis le *Télémaque* jusqu'aux *Martyrs*. Je ne parle pas du travail archéologique qui ne doit pas se faire sentir, ni du langage de la forme qui est presque impossible. Pour être vrai il faudrait être obscur, parler charabia et bourrer le livre de notes, et si l'on s'en tient au ton littéraire et françoys, on devient banal. « Problème ! », comme dirait le père Hugo.

Malgré tout cela, je continue, mais dévoré d'inquiétude et de doutes. Je me console dans cette pensée que je tente quelque chose d'estimable. Voilà tout.

Le drapeau de la Doctrine sera, cette fois, franchement porté, je vous en réponds ! Car ça ne prouve rien, ça ne dit rien, ce n'est ni historique, ni satirique, ni humoristique. En revanche ça peut être stupide.

Je commence maintenant le chapitre VIII, après

lequel il m'en restera encore sept! Je n'aurai pas fini avant dix-huit mois.

Ce n'était pas une politesse de ma part que de vous féliciter sur votre dernier livre, et sur le genre de vos travaux. J'aime l'histoire, follement. Les morts m'agréent plus que les vivants! D'où vient cette séduction du passé? Pourquoi m'avez-vous rendu amoureux des maîtresses de Louis XV? Cet amour-là est, du reste, une chose toute nouvelle dans l'humanité. Le sens historique date d'hier, et c'est peut-être ce que le XIXe siècle a de meilleur.

Qu'allez-vous faire maintenant? Quant à moi je me livre à la Kabbale, à la Mischna, à l'art militaire des anciens, etc. (un tas de lectures qui ne me servent à rien, mais que j'entreprends par excès de conscience et un peu aussi pour m'amuser); et puis je me désole sur les assonances que je rencontre dans ma prose; ma vie est plate comme la table où j'écris. Les jours se suivent et se ressemblent, extérieurement du moins. Dans mes désespoirs je rêve à des voyages. Triste remède!

Vous m'avez l'air tous les deux de vous embêter vertueusement au sein de la famille et parmi les délices de la campagne. Je comprends cet état pour l'avoir subi, maintes fois.

Serez-vous à Paris du 1er au 25 août?

En attendant la joie de vous voir, je vous serre les mains très affectueusement.

À CHARLES BAUDELAIRE.

Croisset, 3 juillet 1860.

Avec bien du plaisir, mon cher ami, je recevrai votre visite. Je compte dessus. Ce serait un grand hasard si vous ne me trouvez pas. Mais, par excès de prudence, prévenez-moi cependant.

Je vous lirai du *Novembre,* si cela peut vous divertir. Quant au *Saint Antoine,* comme j'y reviendrai dans quelque temps, il faudra que vous attendiez.

Mille cordialités. Tout à vous.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 4 juillet 1860.

Sais-tu que je commençais à être inquiet de ta Seigneurie? Enfin, ta lettre est advenue et je vois que tout se passe admirablement. Tant mieux!

Eh bien, mon bon, qu'en dis-tu de cette Méditerranée et de cette Afrique? Te f...-tu suffisamment d'azur dans l'œil et d'air dans le ventre? Admires-tu les dromadaires?

Il me semble te voir dans ton costume! Ah! vieux gredin, comme je t'envie et que je voudrais être à tes côtés. Mais permets-moi de te donner un conseil de bourgeois, tiré de ma profonde pratique des voyages. Tu t'amuses maintenant énormément. Et plus tu iras plus ça augmentera. Donc, ménage ton argent. J'ai passé par là et je sais

quelles fureurs on éprouve quand on aperçoit le fond de sa bourse et qu'il faut s'en retourner. Crois-moi, mon vieux, vis moins bien pour voyager plus longtemps. A peine revenu, tu éprouveras des remords. Le mot est faible.

Et crève-toi les yeux à force de regarder sans songer à aucun livre (c'est la bonne manière). Au lieu d'un, il en viendra dix, quand tu seras chez toi, à Paris. Quand on voit les choses dans un but, on ne voit qu'un côté des choses.

Je te plains de l'ennui que tu subiras à ton retour. La maladie des voyages t'empoignera. C'est comme le macaroni et l'amour ignoble, il faut en prendre l'habitude avant d'en avoir le goût.

Tu seras aussi tout étonné d'aimer les femmes d'une autre manière; leur ton d'égalité te choquera. Tu regretteras ces amours silencieux où les âmes seules se parlent, ces tendresses sans paroles, ces passivités de bête où se dilate l'orgueil viril. Don Juan a beau être gentil, le grand Turc me fait envie.

Je repousse absolument l'idée que tu as d'écrire ton voyage : 1° parce que c'est facile; 2° parce qu'un roman vaut mieux. As-tu besoin de prouver que tu sais faire des descriptions? Et *Sylvie*, que devient-elle au milieu des burnous?

Quant à moi, je suis bientôt au milieu de mon chapitre VIII (*La Bataille du Macar*).

Je viens de lire un livre sur le magnétisme. Dans six semaines j'irai à Paris pour une quinzaine de jours. Le sieur Bouilhet était ici la semaine dernière. Voilà toutes les nouvelles.

Ce n'est pas une petite besogne que la narration et description d'une bataille antique, car on

retombe dans l'éternelle bataille épique qu'ont faite, d'après des traductions d'Homère, tous les écrivains *nobles*. Il n'est sorte de couillonnade que je ne côtoie dans ce sacré bouquin. J'aurai un joli poids de moins sur la conscience quand il sera fini. Que ne suis-je seulement à la fin de mon dixième chapitre qui sera celui où l'on f....a.

Pendant que tu t'étales au soleil comme un lézard, nous continuons à jouir de ce joli été que tu connais. Depuis trois jours seulement je ne fais plus de feu. Ah! vieux bougre, comme je voudrais m'en aller avec toi, côte à côte, jusqu'à Tuggurt. Tu vas voir que *tous les dangers* vont s'enfuir devant toi comme de la fumée et il en sera de même pour l'espace. Une fois revenu, tu croiras n'avoir pas dépassé les Batignolles.

Je ne sais, de Paris, pas la moindre chose et ne m'en soucie.

Je n'exige nullement que tu m'écrives souvent, car rien n'est assommant, en voyage, comme d'écrire. Néanmoins, quand tu voudras m'envoyer ta signature précédée de ces simples mots : « je me porte bien », tu me seras moult agréable.

Adieu, vieux, toute ma maisonnée te souhaite plaisir et bonne santé.

Amuse-toi pendant que tu y es. Les jours de pluie et d'em..... reviendront assez tôt.

AU MÊME.

Dimanche, 5 août.

Je commençais à trouver le temps long, et je me demandais si tu n'étais pas resté collé au fond

de l'anus d'un môme oriental quand est survenue ton épître. Tu négliges trop la calligraphie, j'ai eu du mal à te lire. Ne te fâche pas et taille tes plumes.

Tu m'as l'air, mon bon, de te la passer douce. Continue, profite, f...-toi des bosses de toutes sortes, et reste là-bas le plus longtemps qu'il te sera possible. Tu regretteras les bottes de maroquin rouge et les c... sans poil.

Mais puisque tu y es, va le plus loin possible. File à Tuggurt, de Constantine cela est très facile. Si, chemin faisant, tu découvres quelque facétie idoine à être intercalée dans *Salammbô*, fais-en part à ton ami.

Quand crois-tu que Paris te repossédera?

Nous ne nous verrons pas énormément, cet hiver. J'irai « dans la moderne Athènes » au mois de novembre, pour la pièce de Bouilhet; puis je reviendrai ici, seul, abattre le plus de pages que je pourrai, car je voudrais que 1861 vît la fin de mon sacré roman. Je finis le chapitre VIII (j'en aurai encore six!). Ma *bataille du Macar* est terminée, provisoirement du moins, car je n'en suis pas satisfait, c'est à reprendre, cela peut être mieux.

En fait de nouvelles littéraires, je n'en sais qu'une qui va te réjouir. La pièce de l'académicien Ponsard est tombée honteusement, tombée comme on tombait autrefois, à plat, classiquement. C'est une élégance de plus. Mais, comme le public l'a beaucoup sifflé, je me demande si ce n'est pas un honneur, et je suspecte sa pièce de valoir mieux que les précédentes.

Je lis maintenant le volume de mon ami le

docteur Pouchet sur l'Hétérogénie, cela m'éblouit. Quelle quantité de splendides bougreries il y a dans la nature! On lui a refusé (au père Pouchet) son passage au bord des paquebots, passage qu'il demandait au Ministre de l'Instruction publique, pour aller continuer ses expériences au Caucase. Telle est la façon dont on encourage les sciences. Quant à celle dont on chérit les lettres, nous savons à quoi nous en tenir.

Que dit-on, où tu es, des massacres de la Syrie? Ça va bien dans le Liban! La chose, du reste, était facile à prévoir. On se conduit si intelligemment avec ces gens-là!

Quelle espèce de bouquin rêves-tu? Est-ce un roman? un voyage? ou un traité? ou des essais?

Que devient *Sylvie* au milieu de tout cela? tu ne m'en parles pas.

A la fin de la semaine prochaine (après les fêtes de Sa Majesté) je serai à Paris. En conséquence, si tu m'écris du 18 courant au 1er septembre, adresse ta lettre boulevard du Temple.

Nous causons souvent de ta Seigneurie, et d'ailleurs, toutes les fois que je vais pisser, je contemple au-dessus de ma table de nuit ta truculente portraiture et je te dis un petit bonjour.

Non! mon vieux, ne va pas croire que les beaux sujets font les bons livres. J'ai peur, après la confection de *Salammbô*, d'être plus que jamais convaincu de cette vérité. Rumine-la, pendant que pour toi il en est temps encore.

Adieu, porte-toi bien, je t'embrasse.

AU MÊME.

Croisset, dimanche 20.

Je réponds tout de suite à la gentille lettre que j'ai reçue ce matin pour te congratuler, mon cher monsieur, sur l'existence que tu mènes ! Accepte l'hommage de mon envie.

Et, puisque tu me fais des questions sur *Salammbô*, voici où j'en suis. Je viens de finir le chapitre IX et je prépare les X et XI que je ferai cet hiver, ici, tout seul, comme un ours.

Je me livre maintenant à quantité de lectures que j'expédie voracement. Voilà trois ans que je ne fais qu'avaler du latin (et chemin faisant, je continue mes petites études chrétiennes). Quant au *Cartbaginois*, je crois franchement avoir épuisé tous les textes. Il me serait facile de faire, derrière mon roman, un très gros volume de critique avec force citations. Ainsi, pas plus tard qu'aujourd'hui, un passage de *Cicéron* m'a induit à supposer une forme de Tanit que je n'ai vue nulle part, etc., etc. Je deviens savant et triste ! Oui, je mène une sacrée existence et j'étais né avec tant d'appétits ! Mais la sacrée littérature me les a tous rentrés au ventre.

Je passe ma vie à me mettre des cailloux sur le creux de l'estomac pour m'empêcher de sentir la faim. Ça m'embête quelquefois.

Quant à la copie (puisque c'est là le terme), je n'en sais franchement que penser. J'ai peur de retomber dans des répétitions d'effets continuelles, de ressasser éternellement la même chose. Il me

semble que mes phrases sont toutes coupées de la même façon et que cela est ennuyeux à crever. Ma volonté ne faiblit pas cependant, et comme fond ça devient coquet. On a déjà commencé à se *manger*. Mais juge de mon inquiétude, je prépare actuellement un coup, le *coup* du livre. Il faut que ce soit à la fois cochon, chaste, mystique et réaliste! Une bave comme on n'en a jamais vu, et cependant qu'on la voie!

Ce que je t'avais prédit s'effectue; tu t'enamoures des mœurs arabes! Combien de temps tu perdras, par la suite, à rêver au coin du feu, à des c... sans poils sous un ciel sans nuages!

Envoie-moi un petit mot dès ton retour à Paris. Tu me dis que tu reviens à la fin du mois. C'est de celui-ci sans doute. Nous ne serons plus longtemps sans nous voir. La première de Bouilhet aura lieu du 15 au 20 novembre.

Ma mère et ma nièce vont bien et te remercient de ton souvenir. Quant à mon autre nièce, je crois que je serai grand-oncle au mois d'avril prochain. Je tourne à la bedolle, au sheik, au vieux, à l'idiot.

Jouis de tes derniers jours et bonne traversée. Je t'embrasse.

AU MÊME.

Enfin! Je te croyais mort! Tu n'as été que malade. Béni soit Dieu, si tant est qu'on puisse bénir Dieu.

Et tu t'en reviens! Je verrai donc ta *portenteuse* personne quelques jours après son débarquement,

car il faut que je sois à Paris vers la fin d'octobre pour la pièce de Bouilhet. Mais notre entrevue ne sera pas longue. Je resterai ici probablement tout l'hiver à me ronger le corps et l'âme dans le silence du cabinet. Il faut que j'avance et j'ai énormément à faire! J'ai écrit depuis la fin de juin deux chapitres *à peu près,* car je termine le neuvième. Il m'en reste *six*. Et mes lectures ne font qu'augmenter et les difficultés ne font que s'accroître, bien entendu.

J'ai passé le mois dernier trois semaines à Paris, à me traîner dans les bibliothèques, ce qui est peu divertissant, et j'étais si ahuri de lectures que j'en oubliais Paphos.

Rien de neuf chez nos amis. Maxime est en Calabre avec Garibaldi, comme tu sais, ou ne sais pas. La Présidente s'est consolée du Mac à Roull qui lui fait définitivement une pension de six mille francs par an. Je crois qu'elle va trouver un autre Môsieu. (Elle n'a pas été forte dans toutes ces histoires, la pauvre fille!)

Turgan vient d'inventer une chose superbe *pour vuider les lieux!* Je ne sais combien de kilogrammes de m.... se trouvent absorbés en une seconde par sa machine. On a nettoyé l'École polytechnique en un clin d'œil : les étrons mathémathiques s'envolaient comme des corbeaux. C'est sublime.

Quant à moi, je travaille *furieusement.* Je viens de lire un livre très curieux sur la médecine des Arabes, et actuellement (sans compter ce que j'écris), je lis Cedrenus, Socrate, Sozomène, Eusèbe et un Traité de M. Obry sur l'immortalité de l'âme chez les juifs, le tout entrelardé de

Mischna comme pièce de résistance. Mais le cœur m'a manqué pour lire les quarante pages qui t'étaient consacrées dans la *Revue Européenne,* précédées des quarante qui me concernaient. Où il n'y a ni profit ni plaisir, bonsoir.

Il paraît que tu as eu chaud, mon bonhomme? Je sais ce que c'est, ne t'en déplaise (que d'avoir chaud), bien que tu m'écrives : « Tu ne peux pas t'en faire une idée ». J'étais au mois de mai sur les bords de la mer Rouge, mon bon, et j'ai traversé le tropique en juin. Ah!

Veux-tu que je te fasse une petite prédiction? *Tu ne retourneras pas en Afrique,* un voyage raté ne se recommence pas. Si tu veux aller au printemps à Tuggurt, reste en Algérie jusque-là. Mais je crois que tu t'embêtes de Paris, mon vieux, avoue-le. Allons! tu ne découvriras pas les sources du Nil. Oh! sois vexé, je m'en f.... Tout cela est pour t'engager, pendant que tu y es, à te transporter à Constantine. *Je t'en supplie,* vas-y. Tu me remercieras ensuite.

Autre guitare. Pourquoi écoutes-tu le père Sainte-Beuve, et ne continues-tu pas *Sylvie,* qui était bien et très bien commencé? Débarrasse-toi de ça, et fais-nous ensuite un grandissime roman sur l'Algérie. Tu dois en savoir assez? Il y a plus à faire sur ce pays que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse, et un succès non moindre « attend ce ou ces livres-là ». Telle est mon opinion.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Mercredi matin.

Vous vous êtes trompée sur le *sens* de ma dernière lettre, et j'ai été sans doute trop loin dans mes reproches puisque vous me faites des excuses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la réparation m'a fait plus de plaisir que l'offense ne m'avait fait de mal; il n'y a que les femmes pour blesser et caresser! Que nous avons la main lourde à côté d'elles!

Ma liaison avec Mme C... n'a pas laissé aucune «blessure» dans l'acception sentimentale et profonde du mot; c'est plutôt le souvenir (et encore maintenant la sensation) d'une irritation très longue. Son livre a été le bouquet final de la chose. Joignez à cela les commentaires, questions, plaisanteries, allusions, dont je suis l'objet depuis la publication de ladite œuvre. Quand j'ai vu que *vous aussi*, vous vous en mêliez, j'ai un peu perdu patience, je l'avoue, parce qu'en public je fais bonne figure, comprenez-vous? N'allez pas croire que je vous en veuille, non, je vous embrasse très tendrement pour les gentilles choses que vous me dites. Voilà le vrai.

Pourquoi aussi *plaisantiez-vous?* pourquoi faisiez-vous comme les autres, car *on* a sur moi une opinion toute faite et que rien ne déracinera (je ne cherche pas, il est vrai, à détromper le monde), à savoir : que je n'ai aucune espèce de sentiment, que je suis un farceur, un coureur de filles (une sorte de Paul de Kock romantique?), quelque

chose entre le bohème et le pédant; quelques-uns prétendent même que j'ai l'air d'un ivrogne, etc.

Je ne crois être, cependant, ni un hypocrite ni un poseur. N'importe! on se méprend toujours sur moi. A qui la faute? à moi sans doute? Je suis plus élégiaque qu'on ne croit, mais je porte la pénitence de mes cinq pieds huit pouces et de ma figure rougeaude.

Je suis encore timide comme un adolescent et capable de conserver dans des tiroirs des bouquets fanés. J'ai, dans ma jeunesse, démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement. Nuits passées à regarder la lune, projets d'enlèvement et de voyages en Italie, rêves de gloire pour *elle,* tortures du corps et de l'âme, spasmes à l'odeur d'une épaule, et pâleurs subites sous un regard, j'ai connu tout cela, et très bien connu. Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale; *je l'ai murée,* mais elle n'est pas détruite.

On a parlé à satiété de la prostitution des femmes, on n'a pas dit un mot sur celle des hommes. J'ai connu le supplice des filles de joie, et tout homme qui a aimé longtemps et qui voulait ne plus aimer l'a connu, etc.

Et puis il arrive un âge *où l'on a peur,* peur de tout, d'une liaison, d'une entrave, d'un dérangement; on a tout à la fois soif et épouvante du bonheur. Est-ce vrai?

Il serait pourtant si facile de passer la vie d'une manière tolérable! mais on cherche les sentiments tranchés, excessifs, exclusifs, tandis que le complexe, le grisâtre est seul praticable. Nos grands-pères, et surtout nos grand'-mères, avaient plus de sens que nous, n'est-ce-pas?

Il me semble que notre petite *dissension* nous a faits encore meilleurs amis qu'auparavant. Est-ce une illusion? non! vous avez compris que j'étais plus sérieux que je n'en ai l'air, et je vous ai trouvée très bonne. Ainsi, je vous serre les mains très longuement.

A vous.

Parlez-moi de vous quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Travaillez le plus possible, c'est encore le meilleur! La morale de *Candide* « il faut cultiver votre jardin » doit être celle des gens comme nous, de ceux *qui n'ont pas trouvé.* Trouve-t-on jamais d'ailleurs? et quand on a trouvé, on cherche autre chose.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 2 septembre 1860.

Incontestablement, cette seconde sérénade vaut mieux que l'autre. Elle est plus locale. Je n'y vois rien à redire. C'est plein de détails charmants et d'un ton excellent. Quant à la musique, ne t'en inquiète pas. Le principal, c'est que la pièce est bonne.

Je travaille maintenant assez raide. Ces deux jours passés à Fécamp vont bien me déranger, mais il le faut! Je suis forcé.

J'arriverai, je crois, à avoir dix-huit pages à mon chapitre. Elles seront bourrées de faits. Ce qui n'empêche pas que le roman, l'histoire n'avance guère. On se traîne éternellement sur la même

situation! et pourtant c'est rapide, mais par parties, successivement et non d'ensemble.

Quels beaux détails je trouve dans l'*Hygiène des Arabes* du docteur Bertherand! Cataplasmes de sauterelles, fiels de corbeau, etc.; pour faire accoucher les femmes, des matrones leur montent sur le ventre et piétinent; pour les rendre fécondes, on leur brûle sous le nez des poils de lion, et elles avalent la crasse qui est dans les oreilles des ânes, etc. C'est un livre des plus réjouissants que je connaisse.

A propos d'Arabes, j'ai reçu ce matin une lettre de Feydeau. Il s'en revient, ayant vu seulement la province d'Alger, et me disant que « je ne me doute pas » de la chaleur qu'il fait en Afrique. Il a été malade, et je crois qu'il en a assez, bien qu'il prétende le contraire. Ce qui ne l'empêchera pas au retour d'être plus crâne que Barth et Livingstone réunis.

Adieu, vieux. Dors sur tes deux oreilles quant à la sérénade.

À ERNEST FEYDEAU.

Si je t'ai agacé en te rabâchant Tuggurt, c'est que j'ai vu de nombreux dessins sur ce pays, qui m'ont tellement toqué, que j'avais fort envie d'y aller moi-même, étant à Constantine. Voilà. Mille excuses et n'en parlons plus.

Mais je te ferai observer qu'il n'y a pas moyen de s'y reconnaître et que je mérite de l'indulgence. Tu pars en me disant que tu vas faire un grand voyage dans toute l'Afrique française, etc. Puis ça se borne à la province d'Alger. D'abord tu voulais

faire un roman, puis ç'a été un voyage. Puis, ce r'est un roman. Je réponds toujours à des idées que tu n'as plus, tel est le vrai. Ou peut-être deviens-je idiot? ce qui serait possible. Je fais tout ce qu'il faut pour cela par la manière dont je vis.

N'importe. J'embrasserai ta vieille trombine avec moult satisfaction. Je pense être à Paris vers le 10 novembre. (J'ai bien des choses d'ici là que je voudrais avoir expédiées.)

Aucune nouvelle. Je me réjouis, je me délecte, je m'enivre avec la littérature ecclésiastique. As-tu lu la dernière publication de N. S. P. où il fulmine contre les littératures obscènes et les maisons de débauche? est-ce beau! Depuis longtemps je ne m'étais repassé par le bec un morceau de si haut goût, mes lectures alternant entre la Mischna, Sozomène, Cedrenus, etc. Mais j'ai bientôt fini, Dieu merci! Je crois que mon éternel bouquinage va cesser. Quant à la copie, j'écris les trois dernières pages du IXe chapitre. Après quoi j'entre dans les endroits où mon héros entre dans mon héroïne.

Voilà, mon bon vieux. J'ai été seul tous ces derniers temps, ma mère et sa petite-fille se promenant au dehors. Mon frère est pris d'une rage pour la chasse et je reste, comme Job sur son fumier, à gratter ma vermine, à retourner mes phrases. Je fume pipes sur pipes. Je regarde mon feu brûler. Je gueule comme un énergumène, je bois des potées d'eau, je me désole tous les matins et je m'enthousiasme tous les soirs. Puis je me console, et cela recommence.

Bonne traversée; je t'embrasse.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 8 septembre 1860.

J'ai reçu, mardi matin, votre lettre du 1er septembre. Elle m'a désolé en y voyant l'expression de tous vos chagrins. Par-dessus vos souffrances intimes, des malheurs extérieurs vous assiègent, puisque vous vous apercevez de l'ingratitude et de l'égoïsme de vos obligés. Il faut vous dire *que cela est toujours;* mince consolation, il est vrai. Mais la conviction que la pluie mouille et que les serpents à sonnettes sont dangereux doit contribuer à nous faire supporter ces misères. Pourquoi cela est-il? Ici, nous empiétons sur Dieu! Tâchons d'oublier le mal, tournons-nous du côté du soleil et des bons. Si un mauvais cœur vous blesse, tâchez de vous en rappeler un noble et noyez-vous dans son souvenir. Mais la *sympathie des idées* vous manque absolument, me direz-vous. C'est pourquoi vous auriez dû habiter Paris. On trouve toujours dans cette ville-là des gens à qui causer. Vous n'étiez pas faite pour la province. Dans un autre milieu, j'en ai la conviction, vous eussiez moins souffert. Chaque âme a une atmosphère différente. Vous devez horriblement souffrir de tous les cancans, médisances, calomnies, jalousies et autres petitesses qui composent exclusivement la vie des bourgeois dans les petites villes. Tout cela existe bien à Paris, mais d'une autre manière, d'une manière moins directe et moins irritante.

Il en est temps encore, prenez une bonne réso-

lution. Ne continuez pas à mourir sur pied comme vous faites. *Arrachez-vous de là.* Voyagez! Vous mourrez en route, croyez-vous, eh bien! qu'importe! Non! d'abord, je vous réponds que vous vous porterez mieux, physiquement et moralement. Vous auriez besoin d'un maître quelconque qui vous ordonnât de partir, vous y forçât! Je vous connais, comme si j'étais près de vous depuis vingt ans. C'est peut-être une présomption de ma part, ou l'excès de la sympathie que j'ai pour vous.

Je vous assure que je vous aime beaucoup et que je voudrais vous savoir, sinon heureuse, du moins *tranquille.* Mais il n'est pas possible d'avoir la moindre sérénité avec l'habitude que vous avez de *creuser* incessamment les plus grands mystères. Vous vous tuez le corps et l'âme à vouloir concilier deux choses contradictoires : la religion et la philosophie. Le libéralisme de votre esprit se cabre contre les vieilleries du dogme, et votre mysticisme naturel s'effarouche des conséquences extrêmes où la raison vous conduit. Tâchez de vous cramponner à *la science,* à la science pure; aimez les faits pour eux-mêmes. Étudiez les idées comme les naturalistes étudient les mouches. La contemplation peut être pleine de tendresses. Les muses ont la poitrine pleine de lait. Ce liquide-là est la boisson des forts. — Et, encore une fois, sortez du milieu où vous étouffez. Partez à l'instant, tout de suite, comme si votre maison brûlait.

Pensez à moi quelquefois et croyez toujours à mon affection bien sincère.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Comme je m'ennuie, comme je suis las! Les feuilles tombent, j'entends le glas d'une cloche, le vent est doux, énervant. J'ai des envies de m'en aller au bout du monde, c'est-à-dire vers vous, de reposer ma pauvre tête endolorie sur votre cœur et y mourir. Avez-vous jamais réfléchi à la tristesse de mon existence et à toute la volonté qu'il me faut pour vivre? Je passe mes jours absolument seul, sans plus de compagnie qu'au fond de l'Afrique centrale. Le soir, enfin, après m'être bien battu les flancs, j'arrive à écrire quelques lignes qui me semblent détestables le lendemain. Il y a des gens plus gais décidément. Je suis écrasé par les difficultés de mon livre. Ai-je vieilli? Suis-je usé? Je le crois. Il y a de ça au fond. Et puis ce que je fais n'est pas commode, je suis devenu timide. Depuis sept semaines j'ai écrit quinze pages et encore ne valent-elles pas grand'chose.

Comme c'est mal arrangé, le monde! A quoi bon la laideur, la souffrance, la tristesse? pourquoi tous nos rêves impuissants? Pourquoi tout? J'ai vécu plusieurs années dans un état que j'ose qualifier d'épique, sans ressentir le moindre doute, ni la moindre fatigue. Mais à présent je suis rompu. J'aurais besoin de m'amuser beaucoup!

Comme je pense à vous et comme j'aurais envie de votre esprit et de votre grâce! mais les exigences de mon écrasant travail me condamnent à une séparation que je maudis. Je commence à

croire que j'ai fait fausse route dans la vie, mais étais-je libre de choisir? Heureux les bourgeois! Et cependant je ne voudrais pas en être un. C'est l'histoire du bon Brahmine dans les contes de Voltaire.

Tant mieux si la littérature anglaise de Taine vous intéresse. Son ouvrage est élevé et solide, bien que j'en blâme le point de départ. Il y a autre chose dans l'art que le milieu où il s'exerce et les antécédents physiologiques de l'ouvrier. Avec ce système-là, on explique la série, le groupe, mais jamais l'individualité, le fait spécial qui fait qu'on est *celui-là*. Cette méthode amène forcément à ne faire aucun cas du *talent*. Le chef-d'œuvre n'a plus de signification que comme document historique. Voilà radicalement l'inverse de la vieille critique de La Harpe. Autrefois, on croyait que la littérature était une chose toute personnelle et que les œuvres tombaient du ciel comme des aérolithes. Maintenant on nie toute volonté, tout absolu. La vérité est, je crois, dans l'entre-deux.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 2 octobre 1860.

Ma mère part demain matin pour Verneuil, où elle restera huit jours. Si tu es encore à Mantes à ce moment-là, je te préviens que tu n'éviteras pas la visite de Liline, qui brûle de voir ton logement.

Il a fait un temps atroce pendant que j'étais à Etretat et je me suis peu promené. Le résultat de

cette distraction a été de me faire perdre tout le reste de la semaine. Je revoyais continuellement la mer et j'entendais le bruit des galets sous mes B..... ôttes. Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai couché à Fécamp chez Mme Le Poittevin, où je n'étais pas venu depuis dix-huit ans! Ai-je pensé à ce pauvre bougre d'Alfred! J'avais presque peur de le voir apparaître. Notre jeunesse commune me semblait suinter sur les murailles. C'était comme un dégel qui me glaçait jusqu'au fond du cœur.

Devine quel admirateur j'ai rencontré à Étretat? Le père Anicet Bourgeois (bien nommé), brave homme du reste. Mais le peu d'admiration qu'il m'a montré pour Gœthe a singulièrement diminué le plaisir de ses éloges à mon endroit. Oui, il ne trouve « rien de remarquable dans *Faust,* ce n'est ni une pièce, ni un poème, ni rien du tout ». Oh!... Je répète le oh!!!

Le père Clogenson m'a envoyé sa brochure sur *Voltaire jardinier,* qui n'est point des plus raides. Maigre légume.

Hier chez Deschamps, grande représentation dramatique : quatre pièces. Le jeune Baudry y allait comme spectateur. Mais je le soupçonne de m'avoir menti comme un âne et d'être, au contraire, un des acteurs.

J'ai relu ce soir les *Fossiles* en entier et ça m'a enthousiasmé plus que jamais. Quoi qu'on dise, c'est solide, va! et c'est beau.

Adieu vieux. Gémis-tu sur la captivité de Lamoricière?

AU MÊME.

Croisset, 5 octobre 1860.

Tu vas donc revoir ce vieil Odéon Taieb! Tu ne m'as pas dit si tu es à peu près satisfait de ton amoureux. Le connais-je? J'attends quelques détails sur le train dont ça marche.

Ça ne va pas trop mal pour le quart d'heure. Mais je me livre dans le silence du cabinet à de si fortes gueulades et à une telle pantomime que j'en arriverai à ressembler à Dubartas, qui pour faire la description d'un cheval se mettait à quatre pattes, galopait, hennissait et ruait. Ce devait être beau! et pour arriver à quels vers, miséricorde!

Je me réjouis tous les matins dans la politique. L'encyclique du pape est bien belle, accusant Victor-Emmanuel d'établir «des maisons de débauche». Puis, récriminations contre les livres et les pièces de théâtre qui «sapent», etc. Quel bon style poncif que le style ecclésiastique! Ce serait, du reste, une étude à faire que celle des styles professionnels! quelque chose qui serait, dans la littérature, analogue à l'étude des physionomies en histoire naturelle.

Tu feras bien d'aller voir le jeune Duplan, qui t'aime beaucoup, et la Présidente. Mais ma plus forte recommandation est «d'être chien» aux répétitions. Sois digne, maintenant que tu as la croix! Sais-tu vers quelle époque la première? J'imagine que ça ne peut être avant le 10 novembre.

Tout cela va arrêter ton *Honneur d'une femme*. Le

commencement était bougrement bon. J'ai envie de voir le second acte. Mais combien je suis humilié de la façon dont tu expédies tes œuvres, quand je contemple en regard la lenteur de mes évolutions.....

.....

Ces points indiquent toutes les misères dont mes mémoires seraient remplis si j'écrivais mes mémoires.

Mes compliments à ton professeur de Mantes qui aime les *Fossiles*. C'est un homme de goût, c'est-à-dire qui a mon goût. Oui! je persiste! Les *Fossiles* sont, ou est un chef-d'œuvre. On le reconnaîtra quelque jour.

Allons, travaille bien à tes répétitions! ne néglige rien! les centimes font les millions et les atomes sont respectables.

À ERNEST FEYDEAU.

Non, Amyot ne m'a envoyé aucune feuille.

Je suis plus bégueule que toi et je repousse systématiquement autre chose que le mauvais langage. Car je ne crois pas que l'on puisse *tout* bien dire. Il y a des idées impossibles (celles qui sont usées, par exemple, ou foncièrement mauvaises), et comme le *style n'est qu'une manière de penser,* si votre conception est faible, jamais vous n'écrirez d'une façon forte. Exemple : Je viens de recorriger mon IXe chapitre. C'est un tour de force (je crois) comme concision et netteté, si on l'examine phrase à phrase; ce qui n'empêche pas que le

susdit chapitre ne soit *assommant* et ne paraisse très long et très obscur; parce que la conception, le fond ou le plan (je ne sais) a un vice secret que je découvrirai. Le style est autant *sous* les mots que *dans* les mots. C'est autant l'âme que la chair d'une œuvre.

Et ne donne pas, ô mon ami, dans cette scie commode dont je suis embêté : « Tu es bien heureux de pouvoir travailler sans te presser, grâce à tes rentes ». Les confrères me jettent à la tête, continuellement, les trois sols de revenu qui m'empêchent de crever précisément de faim. Cela est plus facile que de m'imiter. J'entends de vivre comme je fais : 1° A la campagne les trois quarts de l'année; 2° *Sans femme* (petit point assez délicat, mais considérable), sans ami, sans cheval, sans chien, bref sans aucun des attributs de la vie humaine; 3° Et puis, je regarde comme néant tout ce qui est en dehors de l'œuvre en elle-même. Le succès, le temps, l'argent, et l'*imprimerie* sont relégués au fond de ma pensée dans des horizons très vagues et parfaitement indifférents. Tout cela me semble bête comme chou et indigne (je répète le mot *indigne*) de vous émouvoir la cervelle.

L'impatience qu'ont les gens de lettres à se voir imprimés, joués, connus, vantés, m'émerveille comme une folie. Cela me semble avoir autant de rapports avec leur besogne qu'avec le jeu de dominos ou la politique. Voilà.

Tout le monde peut faire comme moi. Travailler tout aussi lentement et mieux. Il faut seulement se débarrasser de certains goûts et se priver de quelques douceurs. Je ne suis nullement vertueux, mais conséquent. Et bien que j'aie de grands

besoins (dont je ne dis mot), je me ferais plutôt pion dans un collège que d'écrire quatre lignes pour de l'argent. J'aurais pu être riche, j'ai tout envoyé faire f..... et je reste comme un Bédouin dans mon désert et dans ma noblesse.

À THÉOPHILE GAUTIER.

Dimanche, 3 décembre 1860.

Mon vieux Théo,

Je suis chargé de t'annoncer que la première de *l'Oncle Million* a lieu jeudi prochain, et la répétition générale mercredi à midi et demi. Voilà.

A toi.

À JULES DUPLAN.

1er janvier 1861.

Je te souhaite la bonne année accompagnée de plusieurs autres, c'est-à-dire fasse le Ciel que : 1° tu trouves un portrait du *vieux;* 2° que tu gagnes des millions dans ton établissement; 3° que tu sois constamment en belle santé et en bonne humeur. Mais présentement, il faut que tu me rendes un service. — Ouïs ceci.

La pièce de Bouilhet, comme tu sais (ou ne le sais pas), a raté. La *Presse* a été atroce et la direction de l'Odéon pire — le tout pour complaire au gars Camille Doucet, lequel se présente au prix de *la meilleure comédie* — échelon de l'Acadé-

mie Française. Tu conçois qu'un homme qui veut être de l'Académie Française n'épargne rien. Bouilhet avait pensé un moment à se présenter comme candidat (du prix), mais Doucet se présentant, il se retire, bien entendu. C'est 10,000 francs qui lui passent sous le nez sans compter le fiasco de l'*Oncle Million*. — Ah! ç'a été joli! joli! joli!

L'empereur devait y venir, il n'est pas venu.

Or voici ce qu'il faudrait faire. Mme Cornu ne pourrait-elle pas le faire aller à l'Odéon? S'ils sont en correspondance journalière, ne pourrait-elle en manière de cancan, lui glisser une phrase de ce genre : «Allez donc voir l'*Oncle Million*, c'est charmant; — je ne sais pourquoi on étouffe ce garçon-là», etc. Puisque l'empereur tient à faire le Louis XIV, il est certain qu'il doit protéger la vraie littérature, quand par hasard elle se produit. Tâche de faire ça, mon vieux, je t'en prie. Quant au Bouilhet, il est désolé et se trouve dans une f..... position, il devait aller te voir, mais je le crois tellement assombri qu'il se cache. Il a dû partir aujourd'hui pour Mantes, il sera à Paris jeudi prochain. — Va-t'en le voir un matin à l'hôtel Corneille et remonte-le un peu, il en a besoin malgré le stoïcisme de sa correspondance.

Je suis ulcéré contre les feuilletonistes. Quels misérables!

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 15 janvier 1861.

Non! je ne suis pas à Paris, chère demoiselle, mais à Croisset, tout seul, depuis un mois, et je

n'en dois partir que vers le milieu de mars, car je deviens très ridicule avec mon éternel livre qui ne paraît pas, et je me suis juré d'en finir cette année. Ma mère et sa petite-fille sont à Paris. Je suis ici avec un vieux domestique, me levant à midi et me couchant à trois heures du matin, sans voir personne ni rien savoir de ce qui se passe dans le monde. Mais parlons de vous.

Dans votre avant-dernière lettre (à laquelle je n'ai pas répondu, parce que j'étais alors dans un tourbillon d'affaires pour la dernière pièce de Bouilhet, l'*Oncle Million*), vous me paraissiez moins souffrante. La dernière m'a affligé de nouveau. Mais qu'avez-vous donc? Et que vous faut-il? Hélas! je le sais bien ce que vous avez et ce qu'il vous faut, je vous l'ai dit. Mais vous n'avez, je crois, jamais suivi un conseil donné *contre vous*, j'entends contre votre douleur, parce que vous la chérissez. Vous ne voulez pas guérir.

Il faudrait quitter votre existence, votre maison, votre pays, vos habitudes, tout, tout! Hors de là, il n'y a pas de remède, d'espoir. Je suis sûr que dans Paris, dans une grande ville quelconque, vous trouveriez un soulagement immédiat. Vous objectez à ce déplacement un tas de raisons sans importance. Pardonnez-moi de vous rudoyer ainsi, mais je ne peux m'empêcher de vous aimer et de m'indigner de ce que vous ne vous aimez pas assez. Je voudrais vous savoir heureuse. Voilà tout.

J'ai là sur ma table un petit livre écrit par un réfugié Valaque, intitulé *Rosalie*, par Ange Pechmedja. C'est une histoire *véritable* qui vous amusera. Demandez-la.

Avez-vous l'*Examen des dogmes de la religion chrétienne*, par P. Larroque? Cela rentre dans vos lectures favorites. L'auteur est remonté *aux sources*, chose rare! et je ne vois pas une objection sérieuse qu'on puisse lui poser. C'est une réfutation complète du dogme catholique; livre d'un esprit vieux du reste et conçu *étroitement*. C'est peut-être ce qu'il faut pour une œuvre militante? Lisez-vous aussi la *Revue Germanique?* Il y a dedans d'excellents articles. Mais ce n'est pas tout cela que je voudrais vous voir lire. Intéressez-vous donc à la vie : *memento vivere*. C'était la devise que le grand Gœthe portait sur sa montre, comme pour l'avertir d'avoir l'œil incessamment ouvert sur les choses de ce monde. Ce spectacle est assez grand pour remplir toutes les âmes. Mais cela demande du travail et de la force! Lisez de l'histoire, intéressez-vous aux générations mortes, c'est le moyen d'être indulgent pour les vivantes et de moins souffrir.

Quant à un conseil pour votre roman, je ne sais lequel vous donner. J'ai assisté dernièrement à tant de canailleries (dans une question semblable), que je n'y comprends plus rien. Les éditeurs et directeurs de théâtre même semblent encore plus bêtes que filous. Du reste, du moment que vous faites les frais du volume, vous aurez des éditeurs. Mais 1,500 francs me semble un prix exorbitant. Je crois que 1,000 francs est le prix ordinaire d'un in-8°. Je souhaite que 1861 soit pour nous plus doux que 1860, et je vous serre les mains bien affectueusement.

À MICHELET.

Croisset, 26 janvier 1861.

Comment vous remercier, Monsieur et cher maître, de l'envoi de votre livre[1]? comment vous dire l'enchantement où cette lecture m'a plongé?

Mais laissez-moi d'abord un peu parler de vous, c'est un besoin que j'ai depuis longtemps, et puisque l'occasion se présente, j'en profite.

Il y a des génies que l'on admire et que cependant on n'aime pas, et d'autres qui plaisent sans qu'on les considère; mais on *chérit* ceux qui nous prennent à la fois par tous les bouts, et qui nous semblent créés pour notre tempérament. On les hume, ceux-là! on s'en nourrit, ils nous servent à vivre.

Au collège, je dévorais votre *Histoire romaine*, les premiers volumes de l'*Histoire de France*, les *Mémoires de Luther*, l'*Introduction*, tout ce qui sortait de votre plume, avec un plaisir presque sensuel, tant il était vif et profond. Ces pages (que je retenais par cœur involontairement) me versaient à flots tout ce que je demandais ailleurs vainement : poésie et réalité, couleur et relief, faits et rêveries; ce n'étaient pas des livres pour moi, mais tout un monde.

Combien de fois depuis, et en des lieux différents, me suis-je déclamé (seul, et pour me faire plaisir avec le style) : « j'aurais voulu voir cette

[1] *La Mer.*

figure pâle de César...» «là le tigre aux bords du fleuve y épie l'hippopotame, etc., etc.»! Certaines expressions même m'obsédaient, comme «grasses dans la sécurité du péché», etc.

Devenu homme, mon admiration s'est solidifiée; je vous ai suivi d'œuvre en œuvre, de volume en volume, dans le *Peuple,* la *Révolution,* l'*Insecte,* l'*Amour,* la *Femme,* etc., et je suis resté de plus en plus béant devant cette sympathie immense qui va toujours en se développant, cet art inouï d'illuminer avec un mot toute une époque, ce sens merveilleux du vrai qui embrasse les choses et les hommes et qui les pénètre jusqu'à la dernière fibre.

C'est ce don-là, Monsieur, parmi tous les autres, qui fait de vous un maître et un grand maître. Il ne sera plus permis d'écrire sur quoi que ce soit sans, auparavant, l'aimer. Vous avez inventé dans la critique la tendresse, chose féconde.

Je suis né dans un hôpital et j'y ai vécu un quart de siècle; cela m'a peut-être servi à vous sentir, en beaucoup d'endroits, plus que littérairement. Et pour employer une expression du peuple, que vous comprendrez, je vous aime encore parce que *vous êtes un brave,* vous avez la Bonté (la quatrième des Grâces), et en même temps, plus que personne, l'invincible séduction des Forts, ce charme sans nom qui est un excès de la Puissance.

Puis voilà que vous descendez dans la Nature elle-même, et que le battement de votre cœur vibre jusque dans les éléments. Quel admirable livre que *la Mer!* D'abord je l'ai lu tout d'une

haleine, puis je l'ai relu deux fois, et je le garde sur ma table, pour longtemps.

C'est une œuvre splendide d'un bout à l'autre, qui a l'air simple et qui est sublime. Quelle description que celle de *la tempête d'octobre 1859 !* quel chapitre que celui de *la mer de lait,* avec cette phrase exquise à la fin : « De ses caresses assidues... la *tendresse visible* du sein de la femme... » ! Vous nous donnez des rêveries immenses, avec l'*atome,* la *fleur de sang,* les *faiseurs de mondes;* il faudrait tout citer ! Vous faites aimer les phoques, on se trouve ému et on a de la reconnaissance pour vous. Quelle merveille d'art et de sentiment que votre page sur les *perles* (196-197), les *mers polaires,* la Baleine ! « L'homme et l'ours fuyaient épouvantés de leurs soupirs... »

On dirait que vous avez fait le tour du monde sur l'aile des condors, et que vous revenez d'un voyage dans les forêts sous-marines; on entend le murmure des grèves, c'est comme si l'eau salée vous cinglait à la figure, partout on se sent porté sur une grande houle.

Et ce qui n'est pas magnifique est d'une *plaisance* profonde, comme ce petit roman de la Dame aux bains de mer, si fin et si vrai ! Le tableau des idiots sur le paquebot d'Honfleur m'a redonné une impression personnelle, car, moi aussi, ces gens-là m'ont fait souffrir ! ils m'ont chassé de Trouville où, pendant dix ans de suite, j'allais passer les automnes, je vivais là-bas, pieds nus sur le sable, en sauvage; mais dans un coin de votre livre j'ai retrouvé les soleils de mon adolescence.

N'importe ! même dans un jour de défaillance,

à un de ces lugubres moments où les bras vous tombent de fatigue, quand on se sent impuissant, triste, usé, nébuleux comme le brouillard et froid comme les glaçons qui craquent, on bénit la vie, cependant, s'il vous arrive une sympathie comme la vôtre, un livre comme *la Mer*. Alors tout s'oublie, et de ce haut plaisir il reste peut-être une force nouvelle, une énergie plus longue.

Permettez-moi donc, Monsieur, de serrer cordialement, avec un frémissement d'orgueil, votre loyale main, qui est si habile, et de me dire (sans formule épistolaire)

Tout à vous.

Je me suis occupé de M. Noel. Un de mes amis doit parler pour lui à un directeur d'assurances. Si j'ai quelque bonne nouvelle, j'aurai le plaisir de vous la transmettre.

Michelet avait écrit en marge de cette lettre : «Sur mes travaux et sur *la Mer* une belle et glorieuse lettre de Flaubert».

À ERNEST FEYDEAU.

Si je ne t'écris pas, mon bon, c'est que je n'ai absolument rien à te dire. Je m'*oursifie* et m'assombris de plus en plus — et ce qui se passe dans la capitale n'est pas fait pour m'égayer. J'ai un tel dégoût de ce qu'on y applaudit et de toutes les turpitudes qu'on y imprime, que le cœur m'en soulève rien que d'y songer. — J'avance tout doucement dans *Carthage* avec de bons et de mauvais jours (ceux-là plus fréquents, bien entendu).

J'ai écrit un chapitre depuis six semaines, ce qui n'est pas mal pour un bradype de mon espèce. J'espère, avant le milieu de mars, en avoir fort avancé un autre; c'est long! Toutes les après-midi je lis du *Virgile,* et je *me pâme* devant le style et la précision des mots. Telle est mon existence, — mais parlons de la tienne, qui va changer. Bénie soit-elle, cher ami; accepte tous mes souhaits, tu dois savoir s'ils sont sincères et profonds.

Nous ne suivons guère les mêmes sentiers. As-tu fait cette remarque? Tu crois à la vie et tu l'aimes, moi je m'en méfie. J'en ai plein le dos et en prends le moins possible. C'est plus lâche, mais plus prudent — ou plutôt il n'y a dans tout cela aucun système : chacun suit sa voie et roule sur la petite pente comme le *Maktoûb* l'a résolu. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

Mille bonheurs — et longs surtout.

Je t'embrasse.

Je suis ce soir éreinté à ne pouvoir tenir ma plume, c'est le résultat de l'ennui que m'a causé la vue d'un bourgeois. Le bourgeois me devient *physiquement* intolérable. J'en pousserais des cris.

AU MÊME.

Je n'étais pas «irrité», mon cher Feydeau, mais ennuyé de ne pas avoir de tes nouvelles, et si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'était pour te *laisser tranquille.* Tu n'avais nul besoin de moi dans ta lune de miel. Sois heureux, mon bon, sois heu-

reux, continue à l'être! Ton système est peut-être le meilleur, mais comme on se fait un système d'après son tempérament et qu'on ne choisit pas son tempérament, etc.!

Tu me verras dans trois semaines environ. Je crois que, sanitairement parlant, j'ai besoin de prendre l'air et de sortir. Voilà bientôt trois mois que je mène une vie extra-farouche.

La littérature vient de faire de grandes pertes, E. Guizot, Scribe [1]. Celui-là, au moins, avait plus d'esprit que Feuillet et tout autant de style.

As-tu suffisamment rugi de tout le tapage inepte que l'on a fait autour des deux discours académiques?

Je continue à m'indigner contre le cygne de Cambrai. J'annote le *Télémaque* et dire que ça passe encore pour bien écrit! Est-ce bête, est-ce bête et faux à tous les points de vue? J'entremêle cette lecture avec celle de l'*Énéide* que j'admire comme un vieux professeur de rhétorique. Quel monde que celui-là! et comme cet art antique fait du bien!

A propos de roman, M. de Calonne a dû recevoir un livre envoyé par une de mes amies. C'est intitulé *Louise Meunier,* par Émile Bosquet. Si tu peux en faire dire du bien, tu feras une bonne action, car ce petit ouvrage contient des choses excellentes, des observations prises à la source, ce qui est rare. Il va sans dire que tu demanderas ce service en ton nom et non au mien. La *Revue Contemporaine,* m'ayant éreinté, *doit* rester mon ennemie, et je n'en réclamerai jamais une ligne

[1] Mort le 20 février 1861.

ni un salut, bien que tu sois devenu quasiment son gendre.

Je te blâme de changer quelque chose à la pièce par cette considération que Mirès est f... à bas; tant pis pour lui. Cela est beau et chevaleresque de la part de M. Feydeau. Mais si le passage est beau en soi, il fait une bêtise (ledit Feydeau). Reste à savoir si tu n'as pas eu tort de faire une allusion. Il faut toujours monter ses personnages à la hauteur d'un type, peindre ce qui ne se passe pas, tâcher d'écrire pour l'éternité.

Ma nièce m'a écrit une description de ta femme. Elle a été éblouie de sa beauté.

À JULES DUPLAN.

Ah! mon pauvre vieux, comme je suis content! Je vais donc bécotter ta vieille binette! J'attends dimanche avec avidité pour savoir le jour et l'heure où je me ruerai au-devant de ta Seigneurie.

J'ai, ce matin, donné au docteur Pouchet (qui se présente à l'Académie des Sciences pour remplacer Geoffroy Saint-Hilaire) une lettre d'introduction près de Mme Cornu. Comme je la sais excellente et s'intéressant aux bonnes choses et aux braves gens, je n'ai pas craint d'être indiscret en lui recommandant fortement le père Pouchet, qui est un très galant homme, et un grand savant. Tu feras bien de prévenir Mme Cornu de sa surdité, car le pauvre bonhomme n'entend pas plus qu'une bûche. Dis-lui que je m'y intéresse beau-

coup et qu'elle tâche de lui obtenir quelques voix parmi ses amis. Les concurrents de Pouchet sont honteux, mais je suis sûr que le pauvre vieux va faire là-bas un tas de bêtises!

Je languis après toi, je te f... des mets épicés, sacré bougre! Tu auras tes XII tasses de café!

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Lundi soir. Juillet 1861.

MES CHERS VIEUX,

Votre volume[1], reçu ce matin à onze heures, était dévoré avant cinq heures du soir.

J'ai commencé par vous chercher quelques chicanes, dans les premières pages, à cause de deux ou trois répétitions de mots, comme celles du mot *lit* par exemple. Puis ça m'a empoigné, enlevé. J'ai lu tout d'une haleine et en mouillant quelquefois, comme un simple bourgeois.

Je vous trouve en progrès sur «les gens de lettres», comme narration, déductions des faits, enchaînement général; vous n'avez ni une digression ni une répétition, chose rare et excellente.

L'enfance de Philomène, sa vie au couvent, tout le chapitre II m'a ébloui. C'est très vrai, très fin et très profond. Bien des femmes s'y reconnaîtront, j'en suis sûr. Il y a des pages exquises (44, 45, 46); on sent la chair sous le mysticisme, le

[1] *Sœur Philomène.*

petit teton qui commence à se former sous les médailles bénites, le premier sang des règles qui se mêle au sang de Jésus-Christ. Tout cela est beau, bon et solide.

Quant à tout le reste, la vie d'hôpital, je vous réponds que vous avez touché juste; vous avez des endroits navrants par leur simplicité, comme le chapitre IX.

Les conversations des malades, les physionomies secondaires d'élèves, celle du chirurgien en chef Malivoire, etc., very well.

Mais je suis amoureux de la Romaine!!! S.... n.. de D..., m'excite-t-elle! Bonne mort. Je comprends très bien l'emportement de Barnier pour la religieuse ensuite, cela est discret et enlevé.

Bref, votre bouquin m'a plu extrêmement et ça me semble une chose *réussie*.

Je n'ai qu'un reproche à faire à votre livre, c'est qu'il est trop court. On se dit à la fin : « déjà! », c'est fâcheux.

Maintenant, en vertu de cette rage que l'on a de substituer sa pensée à celle de l'auteur et de vouloir faire avec son livre un autre livre, je vous soumets respectueusement les doutes suivants :

Pourquoi, à côté de sœur Philomène, qui est une sainte (et conséquemment une exception), n'avez-vous pas mis la généralité des religieuses, à savoir de bonnes filles de basse-cour, parfaitement stupides et parfois fort bourrues? car Barnier a beau dire, le plus souvent « la religieuse est une blague », elles embêtent les malades d'une façon terrible; il y a même, à leur usage, toute une littérature spéciale. Je possède un de ces petits manuels qui est incroyable de bêtise et qui m'a

été donné par un carabin. Mais je prévois votre réponse : vous n'avez pas eu la prétention de peindre les hôpitaux dans toutes leurs parties, et la figure de Philomène aurait perdu de son importance, la couleur générale en eût peut-être été viciée.

N'importe! comme la religieuse est *une idée reçue,* je regrette (ceci est une question nerveuse et personnelle) de ne pas voir dans votre livre une petite protestation à l'encontre; c'eût été désagréable au lecteur.

Il y avait à l'hospice général de Rouen un idiot qu'on appelait Mirabeau, et qui pour un café enfilait les femmes mortes sur la table d'amphithéâtre. Je suis fâché que vous n'ayez pu introduire ce petit épisode dans votre livre; il aurait plu aux dames. Il est vrai que Mirabeau était faible et ne mérite pas tant d'honneur, car un jour il a calé bassement devant une femme guillotinée.

Je vous écris dans tout l'ahurissement d'une première lecture. Pardonnez-moi mes bêtises si elles sont trop fortes.

Dites-moi un peu comment on prend votre livre? par quel côté on l'attaque? vous savez combien j'aime vos écritures et vos personnes. Donnez-moi de vos nouvelles et soyez sûrs l'un et l'autre que je vous aime et que je vous embrasse tendrement.

A vous, mes bichons.

J'oubliais de vous parler de la mort de Barnier et du dernier chapitre, qui est un chef-d'œuvre. Cette mèche de cheveux enlevée à la fin, et qu'elle portera sur son cœur, toujours, c'est exquis.

AUX MÊMES.

Vous devez avoir chez vous, à Paris, une lettre de moi, car je vous ai écrit le jour même où j'ai reçu votre volume (lundi dernier). Après l'avoir lu d'un bout à l'autre, sans débrider.

J'en ai été enchanté. C'est d'un seul jet et d'une poussée qui ne faiblit pas un instant. Quant à l'observation, elle est parfaite. C'est cela, c'est cela qui m'a vraiment ébloui. Vous trouverez dans ma lettre mon impression immédiate après une première lecture. Je me serais livré à une seconde si ma mère n'avait présentement sous son toit trois dames qui s'en sont régalées. Vous attendrissez le sexe, ce qui est un succès, quoi qu'on dise. Néanmoins j'ai refeuilleté çà et là votre *Philomène* et je connais le livre parfaitement. Donc mon opinion est que vous avez fait ce que vous vouliez faire et que c'est une chose réussie.

N'ayez aucune crainte. Votre religieuse n'est pas banale, grâce aux explications du commencement. C'était là l'écueil, vous l'avez évité.

Mais ce que le livre a gagné à être simple lui a fait perdre, peut-être, un peu de largeur? A côté de sœur Philomène, j'aurais voulu voir la généralité des religieuses, qui ne lui ressemblent guère. Voilà toutes mes objections. Il est vrai que vous n'avez pas intitulé votre livre : *Mœurs d'hôpital.* Dès lors, le reproche qu'on peut vous faire tombe.

Et je ne saurais vous dire combien j'en suis content. Je remarque en vous une qualité nou-

velle, à savoir l'enchaînement naturel des faits. Votre méthode est excellente. De là vient peut-être l'intérêt du livre.

Quel imbécile que ce Lévy! C'est au contraire très amusant.

Non! il n'y a pas trop d'horreurs (pour mon goût personnel il n'y en a même pas assez! mais ceci est une question de tempérament). Vous vous êtes arrêtés sur la limite. Il y a des traits exquis, comme le vieux qui tousse, par exemple, et le chirurgien en chef au milieu de ses élèves, etc. Votre fin est splendide : la mort de Barnier.

Il fallait faire ce que vous avez fait ou bien un roman de six volumes et qui eût été probablement fort ennuyeux. On vous a contesté jusqu'à présent la faculté de plaire à tout le monde. Je suis convaincu et ne serais point du tout étonné si *Sœur Philomène* avait un grand succès.

Je ne vous parle pas du style, il y a longtemps que je lui serre la main, tendrement, à celui-là!

Romaine m'excite démesurément.

« Ah! boucher, comme tu travaillais là dedans, comme tu coupais. » Voilà la vraie note profonde et juste.

Je suis aussi content de vous que je le suis peu de moi... Non! mes bichons, ça ne va pas! Il me semble que *Salammbô* est embêtante à crever. Il y a un abus évident du tourlourou antique, toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage. Berquin semblera délicieux au sortir de là. Bref, je ne suis pas gai. Je crois que mon plan est mauvais et il est trop tard pour rien changer, car tout se tient.

Et vous, qu'allez-vous faire maintenant? La *Jeune Bourgeoise* avance-t-elle? Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, car je pense à vous deux très souvent.

Adieu, mille remerciements et mille compliments vrais. Je vous embrasse.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, lundi soir.

Si tu n'es pas gai, je ne suis pas précisément bien joyeux. *Carthage* me fera crever de rage. Je suis maintenant plein de doutes, sur l'ensemble, sur le plan général; je crois qu'il y a trop de troupiers. C'est l'Histoire, je le sais bien. Mais si un roman est aussi embêtant qu'un bouquin scientifique, bonsoir, il n'y a plus d'art. Bref, je passe mon temps à me dire que je suis un idiot et j'ai le cœur plein de tristesse et d'amertume.

Ma volonté ne faiblit point, cependant, et je continue. Je commence maintenant le siège de *Carthage.* Je suis perdu dans les machines de guerre, les balistes et les scorpions, et je n'y comprends rien, moi, ni personne. On a bavardé là-dessus, sans rien dire de net. Pour te donner une idée du petit travail préparatoire que certains passages me demandent, j'ai lu depuis hier 60 pages (in-folio et à deux colonnes) de la *Poliorcétique* de Juste-Lipse. Voilà.

Je commence maintenant le treizième chapitre. J'en ai encore deux après celui-là. Si mes défaillances ne sont pas trop fortes et trop nom-

breuses, je pense avoir fini au jour de l'an. Mais c'est rude et lourd.

Tu as bien fait d'envoyer promener le papier de Buloz. Il y a des boutiques où l'on ne doit pas mettre les pieds. C'est un recueil qui m'est odieux.

Quel est le sujet de ta nouvelle pièce? Car pour les pièces, j'ai la conviction que tout dépend du sujet, quant au succès bien entendu.

Bouilhet est comme toi indigné des réclames qu'on fait au grand Mocquart. Je n'ai pas lu son étron, c'est trop cher pour mes moyens. Le même Bouilhet m'a demandé à plusieurs reprises si tu étais content du débit de *Sylvie* et il a défendu ladite dame devant un bourgeois qui gueulait contre son immoralité, *sans l'avoir lu*, bien entendu.

Ah! mon pauvre vieux, il faut être né enragé pour faire de la littérature! Comme on est soutenu! comme on est encouragé! comme on est récompensé! Oui, fais ton livre sur *La condition des Artistes*, le besoin s'en fait sentir, pour moi du moins.

Pourquoi te sens-tu « troublé et hésitant »? Que tu sois embêté, exaspéré, je le conçois. C'est mon état ordinaire, à moi qui n'ai pas tes ennuis matériels. Mais puisque tu as encore plusieurs livres dans ton sac et un intérieur domestique plein de tendresse, c'est-à-dire le dessus et le dessous de la vie, marche sans tourner la tête et droit vers ton but.

Nous gueulons contre notre époque. Mais Rabelais, ni Molière, ni Voltaire même ne nous ont fait leurs confidences. On préférait à Shakespeare je ne sais plus quel baladin qui montrait des ours. Il est vrai que j'aimerais mieux être comparé à

Mangin qu'à bien de nos confrères. Enfin! étourdissons-nous avec le bruit de la plume et buvons de l'encre. Ça grise mieux que le vin. Quant à suivre les conseils du père Sainte-Beuve, « ménager la chèvre et le chou, mettre de l'eau dans son vin, s'arranger en un mot pour réussir près du public », c'est trop difficile et trop chanceux. Tu sais qu'il me prêche, de mon côté, pour faire du moderne. Eh bien! sais-tu ce que je rêve, maintenant? Une histoire de Cambyse. Mais je rejette ce rêve-là, je suis trop vieux et puis! et puis! Adieu, mon pauvre vieux, bon courage. Je t'embrasse très fort.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Ci-joint, chère amie, une réponse que j'ai reçue de Charles Edmond, il y a quelques jours, et une réplique de votre serviteur, que j'ai gardée afin de vous la montrer. J'attends la suite.

Vous voyez que j'avais pensé à vous. Patientez, votre heure viendra. *C'est bon.* Je suis un mince artiste, mais un grand critique, je m'y connais, vous verrez!

Mille cordialités, je vous baise les mains, puisque les convenances (!!!) m'empêchent d'aller plus loin.....

*.....

A vous.

* Les lignes ponctuées expriment toujours la rêverie.

À LA MÊME.

Mardi soir.

J'ai lu en deux séances votre roman, dont je suis *ravi*. C'est plein de choses exquises, rares, délicates! *(Partout l'observation vient de vous.)* Bref, je ne doute pas du succès de ladite œuvre.

Cependant je me permettrai deux ou trois observations de pédant, sur les second et troisième plans qui me paraissent un peu négligés.

Tâchez d'être seule dimanche prochain dans l'après-midi, afin que nous ayons nos aises pour littératurer à loisir.

Il y a moyen, je crois, en huit jours, de faire de ce livre un chef-d'œuvre ou quelque chose d'approchant. Si vous trouvez l'expression trop forte, c'est que vous ne comprenez pas ce que vous avez fait.

Adieu, mille bonnes cordialités.

À LA MÊME.

Voulez-vous donner mes livres à votre portier, samedi (après-demain)? je les enverrai chercher vers 4 ou 5 heures.

Envoyez promener Hetzel carrément, vous êtes dans votre droit.

Je travaille comme un misérable. Je ne sais pas quand j'irai vous voir, je vous préviendrai la veille.

Tout à vous.

Non! vous n'avez aucun goût *plastique*. Songer, ô Apollon, que vous trouvez beaux MM. XXX et X!

À ERNEST FEYDEAU.

Quel homme que ce père Hugo! S.... n.. de D..., quel poète! Je viens d'un trait d'avaler les deux volumes! Tu me manques! Bouilhet me manque! Un auditoire intelligent me manque! J'ai besoin de gueuler trois mille vers comme on n'en a jamais fait! Et quand je dis gueuler — non, hurler! Je ne me connais plus! qu'on m'attache! Ah! ça m'a fait du bien!

Mais j'ai trouvé trois détails *superbes* qui ne sont nullement historiques et qui se trouvent dans *Salammbô*. Il va falloir que je les enlève, car on ne manquerait pas de crier au plagiat. Ce sont les pauvres qui ont toujours volé!

Ma besogne va un peu mieux. Je suis en plein dans une bataille d'éléphants et je te prie de croire que je tue les hommes comme les mouches. Je verse le sang à flots.

Je voulais t'écrire une longue lettre, mon pauvre vieux, sur tous les ennuis que tu as et qui ne me paraissent pas légers, mais franchement il est temps que j'aille me coucher. Voilà 4 heures du matin dans quelques minutes.

Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers.

J'ai moi-même depuis quelque temps des ennuis et des inquiétudes qui ne sont pas minces. Enfin « Allah kherim! ».

Tu me parais en bon train. Tu as raison. Ton

livre, ne sortant pas (comme lieu de scènes) de la Belgique, aura une couleur et une unité très franches. Mais songe sérieusement, après celui-là, à ton ouvrage sur la Bourse dont le *besoin se fait sentir.*

À JULES DUPLAN.

Trouville, 1861.

Tu as été bien gentil de m'envoyer le numéro du *Figaro* contenant mon épître au gars Pechmedja. Voilà ce que c'est, mon vieux, que d'être poli envers les « estrangiers » ! Après tout, je m'en f... et contre-f..., il était sans doute décidé par la Providence que je signerais des choses dans le *Figaro.*

Je suis ici depuis avant-hier au soir avec ma mère qui y était appelée pour affaires d'intérêt. Mais dans huit jours, je serai rentré à Croisset et je n'en bouge qu'à la terminaison de *Salammbô.* Je recommençais à travailler quand ce petit dérangement est survenu.

J'ai reçu une lettre de l'*Archevêque* [1] me disant que les comédiens des Français ne savent pas trop quelles corrections lui demander. N'importe ! il « faut faire » des corrections, parce qu'on ne doit jamais accepter les choses du premier coup. *Nil admirari.* Voilà... Ce qui n'empêche pas que nous n'ayons passé une jolie soirée tous les quatre la veille de mon départ. Tu étais si joyeux que Nar-

[1] Louis Bouilhet.

cisse t'a cru un peu pochard (*sic*). Il ne revenait pas de ta « vvvvvverve ».

J'assisterai demain à des processions où figure un agneau vivant avec un môme de trois ans, pour représenter saint Jean-Baptiste!! Où sont Jourdan et Labédollière?

Si tu étais ici, devant chaque maison et chaque buisson, je pourrais te raconter un chapitre de ma jeunesse. J'ai tant de souvenirs *en ces lieux,* qu'avant-hier *au soir,* en arrivant, j'en étais comme grisé. (Paraphrase de la tristesse d'Olympio, mon cher monsieur.) Ah! j'y ai bien aimé, bien rêvé et bu pas mal de petits verres avec des gens maintenant morts.

Adieu, cher vieux; écris-moi quand ça ne t'embêtera pas.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, lundi.

Je vais commencer après-demain le dernier mouvement de mon avant-dernier chapitre : La grillade de moutards, ce qui va bien me demander encore trois semaines, après quoi j'attendrai ta Seigneurie avec impatience.

Tu ne peux pas te figurer ma fatigue, mes angoisses et mon ennui. Quant à me reposer, comme tu me le conseilles, ça m'est impossible. Je ne pourrais plus me remettre en route. Et d'ailleurs comment se reposer, et que faire en se reposant?

A mesure que j'avance, mes doutes sur l'ensemble augmentent et je m'aperçois des défauts

de l'œuvre, défauts irrémédiables et que je n'enlèverai point, une verrue valant mieux qu'une cicatrice.

Je me suis juré de ne point reparaître à Paris avant la fin, le séjour de la capitale me devenant odieux, intolérable, avec la scie que l'on m'y fait sur *Salammbô*. D'autre part, il faut bien compter trois mois pour relire, faire copier, re-corriger la copie et faire imprimer. Or, comme l'été est une saison détestable pour publier, si je n'ai fini en janvier, cela me remet à l'automne prochain. Tels sont, ô grand homme, les motifs de mon redoublement d'acharnement. Je suis *beau* comme morale. Mais je crois que je deviens stupide intellectuellement parlant. Depuis un an j'ai vu Bouilhet ici vingt-quatre heures et je te remets de semaine en semaine. Le vieux mythe des Amazones qui se brûlait le sein pour tirer de l'arc est une réalité pour certaines gens! Que de sacrifices vous coûte la moindre des phrases!

Il me semble que tu es en ébullition; deux pièces à la fois, quel gaillard!

Je lis maintenant de la physiologie, des observations médicales sur des gens qui crèvent de faim et je cherche à rattacher le mythe de Proserpine à celui de Tanit. Voici mon travail depuis deux jours tout en préparant les horreurs finales du chapitre XIII qui seront dépassées par celles du chapitre XIV. J'ai fini l'interminable bouquin de Livingstone et relu beaucoup de Rabelais. Que je sois pendu si j'ai la moindre chose à te conter.

Nous avons eu ici, pendant trois semaines, des parents auxquels je n'ai pas tenu une fois compagnie pendant une heure, et je n'ai vu personne de

tout l'été; ma plus grande distraction était de me laver dans la rivière. Attends-toi donc, dans une quinzaine environ, à recevoir de moi une lettre qui te conviera à venir dans ma cabane.

Que devient Sainte-Beuve? jamais tu ne m'en parles.

Adieu, vieux brave.

AU MÊME.

Si je ne t'écris pas, mon vieux bon, n'en accuse que mon extrême lassitude. Il y a des jours où je n'ai plus la force physique de remuer une plume. Je dors dix heures la nuit et deux heures le jour. *Carthage* aura ma fin si cela se prolonge, et je n'en suis pas encore à la fin! J'aurai cependant, au commencement du mois prochain, terminé mon siège; mais j'en aurai encore pour tout le mois d'octobre avant d'arriver au chapitre XIV, qui sera suivi d'un petit autre. C'est long, et l'*écriture* y devient de plus en plus impossible. Bref, je suis comme un crapaud écrasé par un pavé, comme un chien étripé par une voiture de m...., comme un morviau sous la botte d'un gendarme, etc. L'art militaire des anciens m'étourdit, m'emplit; je vomis des catapultes, j'ai des tollénons dans le cul et je pisse des scorpions.

Quant à tout ce qu'on en dira, veux-tu savoir le fond de ma pensée? Pourvu qu'on ne m'en parle pas *en face,* c'est tout ce que je demande.

Tu n'imagines pas quel fardeau c'est à porter que toute cette masse de charogneries et d'hor-

reurs; j'en ai des fatigues réelles dans les muscles.

Tu me parais toujours jeune, toi, et furieux, puisque tu t'indignes contre la bêtise des hommes. Empêche la pluie de tomber et éclaire tes semblables! Va! marche, essaie!

La seule chose qui me divertisse un peu, ce sont les lubricités de messieurs les ecclésiastiques. As-tu vu l'histoire du frère Catulle, qui épuisait des enfants de 6 à 7 ans?... C'est beau! Et le langage des feuilles? « L'école chrétienne était devenue une véritable école de débauche! »

Caroline a écrit à Mme Feydeau une lettre pour la remercier de son portrait. Elle était adressée à Baden.

Tu ne me dis pas où tu es de ton *Alger* ni de ta nouvelle pièce.

Adieu, vieux, je t'embrasse tendrement.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Croisset, mercredi matin.

Vous recevrez peu de temps après ce billet (ou peut-être avant lui) le livre de Feydeau et des fragments de *Saint Antoine*, que j'ai retrouvés non sans peine.

Ne m'accusez pas! j'ai eu, l'autre dimanche, une grande désillusion sous votre porte cochère. Vous m'aviez dit que vous restiez chez vous *tous* les dimanches, et j'étais venu ce jour-là, à 3 heures, espérant bavarder en votre compagnie jusqu'à 7.

Je suis présentement accablé de fatigue, je porte sur les épaules deux armées entières : trente

mille homme d'un côté, onze mille de l'autre, sans compter les éléphants avec leurs éléphantarques, les goujats et les bagages!

Il faut que j'aille à Paris avant le 15 août (toujours pour *Carthage*). Or je voudrais avoir terminé mon chapitre pour cette époque, et je travaille furieusement.

Mais quand je songe qu'on ne me tiendra aucun compte de toute la peine que je me donne, et que le premier venu, un journaliste, un idiot, un bourgeois, trouvera, *sans se gêner* (et justement peut-être), quantité de sottises dans ce qui me paraît le meilleur... j'entre dans une mélancolie sans fond, j'ai des tristesses d'ébène, une amertume à en crever, des angoisses qui me ballottent comme sur un océan d'immondices.

Ne dites rien de tout cela à personne, on se moquerait de moi encore bien plus. Mais puisque vous aimez les confidences, en voilà une.

Et vous? n'est-ce pas le moment où vous vous remettez à la besogne?

Je ne comprends rien au gars Choieski[1]. Pas de nouvelles! Il est vrai qu'il doit maintenant être en répétition aux Français. Mais j'en aurai le cœur net dans un mois. Et je vous dis que votre roman paraîtra et qu'il réussira, *quoique* ce soit bon.

A bientôt.

Je vous baise les mains malgré vos injustes rancunes.

[1] Charles Edmond.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Vous êtes bien gentil, mon cher Jules, de m'avoir envoyé ces bougreries puniques. Elles doivent avoir été rapportées par le major Humbert. Je connaissais les poissons et le vase. Mais la troisième (les trois jambes dansant sur un taureau) me fait le plus grand plaisir, bien que je n'y comprenne goutte. Espérons que je trouverai le moyen de l'intercaler quelque part.

Puisque vous vous intéressez à cet interminable travail, je vais vous en donner des nouvelles. 1° Il me reste encore à écrire la fin d'un chapitre; 2° le chapitre XIV et 3° le chapitre XV qui sera très court. Bref, j'espère en être débarrassé dans le courant de janvier et je vous dirai bassement que j'aspire à cette époque avec une grande violence. *Je n'en peux plus;* le siège de Carthage que je termine maintenant m'a achevé, les machines de guerre me scient le dos! Je sue du sang, je pisse de l'eau bouillante, je chie des catapultes et je rote des balles de frondeurs. Tel est mon état.

Et puis je commence déjà à être las de toutes les stupidités qui seront dites à l'occasion de ce livre, à moins qu'il ne tombe à plat, chose possible. Car où trouver des gens qui s'intéressent à tout cela?

Mes intentions sont du reste louables. Ainsi, je suis parvenu dans le même chapitre à amener successivement une pluie de m..... (*sic*) et une procession de pédérastes. Je m'en tiens là! Serai-je trop sobre?

A mesure que j'avance, je juge mieux l'ensemble qui me paraît trop long et plein de redites. Les mêmes effets reviennent trop souvent. On sera harassé de tous ces troupiers féroces. Et le plan est, malheureusement, fait de telle façon que des suppressions amèneraient des obscurités trop nombreuses, etc. N'importe! j'aurai peut-être fait rêver à de grandes choses, ce qui est déjà bien gentil.

Je n'ai pas bougé de tout l'été et je n'ai vu personne, sauf Bouilhet, pendant vingt-quatre heures.

Et vous? Où en est votre *Jeune Bourgeoise?* Vous êtes-vous amusés, ces vacances? Il me semble que vous déambulez beaucoup?

La *Sœur Philomène* a dû se vendre très bien, à en juger par les nombreuses bourgeoises de ma connaissance qui en ont été toutes ravies. C'est là le mot.

Qu'en ont dit les abrutis du feuilleton? Je sais que Saint-Victor vous a fait un très bel article. Mais je ne l'ai pas lu.

Au risque de me répéter, je déclare encore une fois, à la face de Dieu et des hommes (comme M. Prudhomme), que vous avez écrit là un excellent livre, bien que vous souteniez dans votre correspondance des hérésies, relativement aux répétitions des mots.

Vous êtes-vous gaudis, comme moi, des croix d'honneur semées sur la littérature au 15 août? Nadaud et Énault m'apparaissent dans les fulgurations de l'Étoile... rêvons! et quelle joie ç'a dû être pour les chemisiers!

Adieu; je songe à vous très souvent et vous aime plus que je ne saurais le dire. Je vous serre

les deux mains et je vous baise sur les deux joues.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Samedi 24 août.

Anniversaire de la Saint-Barthélemy. Ce jour-là, tous les ans, M. de Voltaire avait la fièvre.

Vous y tenez donc, à cette *Salammbô*, ma chère confrère?

Eh bien, voulez-vous une seconde lecture dans le milieu de la semaine prochaine, *comme qui dirait* de mercredi ou de jeudi prochain en huit? Venez déjeuner et avertissez-moi la veille par un petit mot, afin que j'aie le temps de vous répondre en cas d'un obstacle quelconque, fort peu probable.

J'ai beaucoup travaillé depuis un mois, j'ai fait XVI pages! J'écris des horreurs et cela m'amuse.

Bref, j'espère toujours avoir fini vers le jour de l'an.

Mais que sera-ce? que sera-ce?

.....

Il ne ressort de ce livre qu'un immense dédain pour l'humanité (il faut très peu la chérir pour l'avoir écrit). Le lecteur en sera vaguement froissé, je vous le prédis, et il m'en voudra.

J'aurai, il est vrai, la sympathie de quelques intelligences, comme la vôtre, et c'est beaucoup.

Adieu, à bientôt c'est-à-dire.

Amusez-vous à la campagne et pensez à moi qui ne vous oublie pas et qui vous baise les mains.

N. — Quant à l'étrange démarche de mon

mameluck chez votre portier, je vous expliquerai l'histoire; mais par pitié pour lui, vous la garderez pour vous s. v. p.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, samedi soir.

L'histoire de Schamfara, poète *auvergnat,* m'a délecté! C'est beau! très beau! exquis! sublime! Quel tas de brutes! Mais *pourquoi* s'en occuper? on ne doit pas admettre que de tels imbéciles existent.

Tu as, mon bonhomme, le sort de tous. Cite-moi l'œuvre et l'écrivain de quelque valeur qui n'ait pas été *déchiré.* Relis l'histoire et remercie les dieux. Quant aux conseils de Sainte-Beuve, ils peuvent être bons pour *d'autres.* On n'a de chance qu'en suivant son tempérament et en l'exagérant. Des concessions, Monsieur? Mais ce sont les concessions qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud.

Ce qui n'empêche pas que je préfère, pour moi, ne jamais me mêler de ces messieurs ni directement, ni indirectement. La recherche de l'art en soi demande trop de temps pour qu'on en perde même un peu à repousser les roquets qui vous mordent les jambes; il faut imiter les fakirs qui passent leur vie la tête levée vers le soleil, tandis que la vermine leur parcourt le corps.

J'ai lu *Jessié.* Rien ne ressemble plus à un chef-d'œuvre tant c'est d'une stupidité continue et irréprochable. Quelle conception, quel plan et quel style! Il n'est pas possible d'imaginer une ordure

plus infecte, et dire que ce monsieur-là passe pour un homme d'esprit, un lettré, un malin, un homme fort! O dérision! amertume!

J'ai fait, de mon treizième chapitre, 22 pages; il doit en avoir une quarantaine, ce qui me mènera jusqu'à la fin d'octobre. L'avant-dernier et le quinzième, qui aura dix pages, me demanderont bien encore deux bons mois. Je suis à compter les jours, car je veux avoir fini en janvier, pour publier en mars. A mesure que j'avance, je m'aperçois des répétitions, ce qui fait que je récris à neuf des passages situés cent ou deux cents pages plus haut, besogne très amusante. Je bûche comme un nègre, je ne lis rien, je ne vois personne, j'ai une existence de curé, monotone, piètre et décolorée. Je compte sur ta visite quand je serai à la fin de mon treizième chapitre; nous en aurons à nous dire.

Oui, on m'engueulera, tu peux y compter. *Salammbô* 1° embêtera les bourgeois, c'est-à-dire tout le monde; 2° révoltera les nerfs et le cœur des personnes sensibles; 3° irritera les archéologues; 4° semblera inintelligible aux dames; 5° me fera passer pour pédéraste et anthropophage. Espérons-le!

J'arrive aux tons un peu foncés. On commence à marcher dans les tripes et à brûler les moutards, Baudelaire sera content! et l'ombre de Pétrus Borel, blanche et innocente comme la face de Pierrot, en sera peut-être jalouse. A la grâce de Dieu!

Je trouve immoral d'affubler le chef d'une jolie femme d'une cuvette pareille à celle qu'on voit sur la carte de visite que tu m'as envoyée, en un

mot de le *souiller* par une telle photographie. Tout homme qui se sert de la photographie est d'ailleurs coupable. Tu manques de principes.

Adieu, vieux troubadour. Je t'embrasse tendrement; bon courage.

AU MÊME.

Croisset, mercredi soir.

Tu ne me parais pas te réjouir infiniment, mon vieux Feydeau? et je le conçois! l'existence n'étant tolérable que dans le *délire littéraire.* Mais le délire a des intermittences; et c'est alors que l'on s'embête.

J'applaudis à ton idée de faire une pièce après ton livre sur Alger. Pourquoi veux-tu l'écrire dans des « tons doux »? Soyons féroces, au contraire! Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur! C'est peut-être un moyen de l'émoustiller? On ne gagne rien à faire des concessions, à s'émonder, à se dolcifier, à vouloir plaire en un mot. Tu auras beau t'y prendre, mon bonhomme, tu révolteras toujours. Dieu merci pour toi!

Au reste, puisque tu as ton idée, exécute-la. Mais sois sûr que ce qui a choqué ces messieurs dans ta dernière œuvre théâtrale est précisément ce qu'elle comportait de bon et de *particulier.* Tous les angles sont blessants. Fais des boules de suif ou des tartines de beurre fondu et on les gobera en s'écriant : « Quelle douceur! »

Quant à moi, je suis rentré ici vendredi soir et je retravaille avec plus d'acharnement que de succès, étant maintenant dans un passage atroce, un endroit de troisième plan et qui, même réussi dans la perfection, ne peut être que d'un médiocre effet. Et s'il est raté, c'est à jeter le livre par la fenêtre. Mais dussé-je y être encore dix ans, je ne rentrerai à Paris qu'avec *Salammbô* terminée! C'est un serment que je me suis fait. Voilà, vieux, tout ce que j'ai à te dire. Il fait très chaud. Je braille en chemise, au clair de lune, mes fenêtres ouvertes.

Bonne pioche.

À EUGÈNE CRÉPET.

Lundi soir.

Je viens de recevoir vos deux beaux volumes [1], mon cher ami, cadeau dont je vous remercie très fort. J'attendrai pour vous en parler que je les aie lus à loisir, — car ce ne sont point là de ces choses qu'on avale en une après-midi — et pour le moment je suis accablé de besogne.

Je me suis juré de ne revenir à Paris qu'avec mon roman terminé. Mais à mesure que j'avance dans ce travail, j'en vois toutes les difficultés, et tous les *défauts*, et je ne suis pas gai.

J'aurai fini, si mes défaillances ne sont pas trop fortes, au mois de janvier prochain.

Je crois au succès de votre publication « dont le besoin se faisait sentir ». En tout cas, vous aurez

[1] *Les Poètes français*, recueils des meilleures poésies.

fait là une œuvre méritoire. Ce que j'ai feuilleté, ce soir, des notices m'a plu.

Voilà tout ce que je peux vous dire.

Adieu, bonne chance, bonne santé, bonne humeur.

Je vous serre la dextre tendrement.

A vous.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

.....

.....

Un bon sujet de roman est celui qui vient tout d'une pièce, d'un seul jet. C'est une idée mère d'où toutes les autres découlent. On n'est pas du tout libre d'écrire telle ou telle chose. On ne choisit pas son sujet. Voilà ce que le public et les critiques ne comprennent pas. Le secret des chefs-d'œuvre est là, dans la concordance du sujet et du tempérament de l'auteur.

Vous avez raison, il faut parler avec respect de Lucrèce; je ne lui vois de comparable que Byron, et Byron n'a pas sa gravité, ni la sincérité de sa tristesse. La mélancolie antique me semble plus profonde que celle des modernes, qui sous-entendent tous plus ou moins l'immortalité au delà du *trou noir.* Mais, pour les anciens, ce trou noir était l'infini même; leurs rêves se dessinent et passent sur un fond d'ébène immuable. Pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d'un visage pensif. Les dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été. Je ne

trouve nulle part cette grandeur, mais ce qui rend Lucrèce intolérable, c'est sa physique qu'il donne comme positive. C'est parce qu'il n'a pas assez douté qu'il est faible; il a voulu expliquer, conclure! S'il n'avait eu d'Epicure que l'esprit sans en avoir le système, toutes les parties de son œuvre eussent été immortelles et *radicales*. N'importe, nos poètes modernes sont de maigres penseurs à côté d'un tel homme.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Mercredi soir.

Je vous renvoie votre *Normandie* et j'ai fini votre *Louise Meunier,* dont je suis de plus en plus content. Ne perdez pas courage. Persévérez! il y a là dedans des choses charmantes, exquises, et l'ensemble est *puissant.*

Ce que j'aime le moins c'est René : il est trop parfait et sent un peu l'Almanzor, mais Louise est un caractère, chose rare, et tout cela *vit.*

Si j'avais le temps, je vous écrirais une longue lettre, car votre roman est très suggestif. Mais vous verrez mes remarques sur l'exemplaire que j'attends.

À LA MÊME.

Lundi.

Je n'ai pas été hier à Rouen afin de gagner un jour, voilà pourquoi vous ne m'avez point vu.

Mais dimanche je compte passer toute l'après-midi dans votre chère compagnie et vous « remonter un peu le moral », à propos de l'affaire Censier.

Vous êtes bien bonne enfant de vous tourmenter de semblables misères. Qu'il se fâche! Eh bien! après?

Mais M. Charles Darcel est un charmant garçon, vivent les amis!

Je ne vois qu'un remède à cela; c'est dans une seconde édition, de *renforcer* le caractère de Monville, afin que le portrait soit encore plus ressemblant.

À JULES DUPLAN.

Mon vieux d'Holbourg,

Si je ne t'ai prié plus tôt de remercier M. le président de Blamont de sa consultation, c'est que... je voulais être sorti du *Défilé de la Hache!* — C'est fait! je viens d'en sortir. J'ai vingt mille hommes qui viennent de crever et de se manger réciproquement. J'ai là, je crois, des détails coquets et j'espère soulever de dégoût le cœur des honnêtes gens. Monseigneur m'a fait faire pas mal de changements et de corrections à mon siège et à ma brûlade (j'ai r'ajouté des supplices); bref, ça marche, maintenant, plus lestement.

Monseigneur n'a pas été indulgent. Monseigneur est *sévère*, mais juste. Depuis son départ (le 11 décembre), j'ai écrit 14 pages; tu vois si j'ai le bourrichon monté. — Je peux (si je continue de ce train-là) avoir fini dans six semaines, et être

à Paris du 12 au 20 février. Mais je compte encore six belles semaines pour revoir l'ensemble, ce qui me remet, pour avoir complètement terminé, aux premiers jours d'avril. Peu importe, du reste, car je suis presque résolu à attendre que la première flambée des *Misérables* se soit éteinte, c'est-à-dire à publier au mois d'octobre prochain.

Voilà, vieux. — Je ne sors pas, je ne vois personne, — je brûle un bois considérable et je trouble les échos de ma solitude par mes gueulades frénétiques et continues.

Donne-moi des nouvelles de ce pauvre bougre de Gleyre.

J'ai été bien content d'apprendre qu'il va mieux.

Et toi? Ça marche-t-il un peu mieux?

Je te souhaite, pour 1862, trois millions de bénéfices, et je t'embrasse comme je t'aime : tendrement.

Dépose-moi aux pieds de Mme Cornu.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 18 janvier 1862.

Je suis bien coupable envers vous, chère demoiselle, et je n'ai d'autre excuse que celle-ci : C'est qu'au moment de vous écrire, le soir, je suis *accablé*. Voilà trois mois bientôt que je suis tout seul à la campagne et que je travaille d'une manière furieuse, pour avoir fini au printemps prochain, c'est-à-dire au mois d'avril. Je compte partir pour Paris dans un mois.

Je ne sais cependant si je publierai immédiate-

ment ou si je n'attendrai pas le mois d'octobre, à cause des *Misérables* du Grand Hugo, dont il va paraître deux volumes le mois prochain. Cette publication colossale va durer jusqu'au mois de mai (car deux volumes doivent paraître chaque mois) et à cette époque-là commence une mauvaise saison pour les livres. Bref, je trouve un peu imprudent et impudent de me risquer à côté d'une si grande chose. Il y a des gens devant lesquels on doit s'incliner et leur dire : « Après vous, monsieur ». Victor Hugo est de ceux-là.

Ce qui n'empêche que je me hâte pour avoir fini le plus promptement possible. Je commence à être *excédé* de mon livre. Quant à vous, n'en soyez pas impatiente, il ne répondra, je crois, à aucun de vos instincts.

Si je ne vous écris pas, soyez sûre cependant que je pense à vous très souvent, et il me semble maintenant que nous sommes de vieux amis et qu'il me manquerait quelque chose si, de temps en temps, je ne recevais de vos lettres.

Vous m'en écrivez de bien belles, pleines de sentiment et d'idées, pleines de douleurs aussi, hélas! Que puis-je faire pour vous, sinon vous répéter le même conseil que vous ne suivez pas : *Sortez de votre vie habituelle*, voyagez, allez à Paris, ou mieux encore, dans un pays chaud; le soleil détend les nerfs et rassainit le cœur. Mais vous avez une grande lâcheté morale, permettez-moi de vous le dire, vous tenez à vos habitudes, à votre milieu, à vos charités. Tout cela ne vaut rien. *Il faut être libre.* Est-ce que vous ne sentez pas en vous une protestation qui élève sa voix, et comme le battement d'ailes d'un oiseau qui voudrait prendre sa

volée? Écoutez cette voix, laissez-vous aller à ce mouvement. Vous êtes trop loin de l'état de nature. La méditation, les livres, la province et la solitude vous ont perdue; vous étiez née pour faire les délices d'un grand cœur et d'un grand esprit, et ne trouvant rien de tout cela, vous vous êtes rongée en place, stérilement, est-ce vrai?

Mais votre médecin me paraît un homme d'un excellent jugement. Suivez donc un peu ses avis, quand ce ne serait que par humilité. Le principal c'est *vous*, laissez là tout le reste.

Serez-vous plus forte en 1862 qu'en 1861? Je vous souhaite de l'être, parce que ce serait le moyen d'avoir un peu plus (je ne dis pas de bonheur) mais de tranquillité.

À ERNEST FEYDEAU.

Je finissais par te croire crevé. Mais puisque c'est la pioche qui a été cause de ton retard insigne, je te pardonne et te bénis.

Moi aussi je ne fainéantise pas. J'ai profondément remanié (coupé par-ci et allongé par-là) mon dernier chapitre. Je peux avoir tout fini au milieu de février.

Quant à la publication, tu me dis à propos du père Hugo une phrase où je ne comprends rien en m'appelant à la fois trop et trop peu modeste. Je demande des commentaires. Il n'y a là dedans aucune modestie, mais 1° prudence, car le père Hugo prendra, pendant longtemps, toute la place pour lui seul, et, 2° indifférence, dégoût, couar-

dise, tout ce que tu voudras. La typographie me pue tellement au nez que je recule devant elle, toujours. J'ai laissé la *Bovary* dormir six mois après sa terminaison, et quand j'ai eu gagné mon procès, sans ma mère et Bouilhet je m'en serais tenu là, et n'aurais pas publié en volume. Lorsqu'une œuvre est finie il faut songer à en faire une autre. Quant à celle qui vient d'être faite, elle me devient absolument indifférente, et si je la fais voir au public, c'est par bêtise et en vertu d'une idée reçue, *qu'il faut publier,* chose dont je ne sens pas pour moi le besoin. Je ne dis même pas là-dessus tout ce que je pense dans la crainte d'avoir l'air d'un poseur.

Et toi? ça marche-t-il? es-tu content? Mais je croyais ton *Alger* complètement fini? et je m'attendais à le recevoir un de ces jours. Adieu, bon courage. Je te souhaite pour 1862 toutes les félicités possibles et je t'embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Jeudi soir.

Vous êtes bien gentils de songer à moi, mais ce n'est que justice, car votre idée vingt fois par jour me traverse la cervelle ou le cœur, comme vous voudrez, probablement l'une et l'autre.

Que faut-il vous souhaiter pour 1862, mes bichons? Imaginez quelque chose d'exquis et d'extravagamment beau, et soyez sûrs que je le désire pour vous. Voilà!

Je suis à la moitié à peu près de mon dernier

chapitre. Je me livre à des farces qui soulèveront de dégoût le cœur des honnêtes gens. J'accumule horreurs sur horreurs. Vingt mille de mes bonshommes viennent de crever de faim et de s'entremanger, le reste finira sous la patte des éléphants et dans la gueule des lions. « Bestialitaire et meurtrier, je ne sors pas de là » (histoire de Jérôme, tome II).

N'importe! je crois que j'écris présentement d'une manière canaille : phrases courtes et genre dramatique, ce n'est guère beau.

Et vous ??? Comme il me tarde de vous voir! Je compte être de retour à Paris au milieu de février, peut-être avant. Je suis éreinté et j'ai des rhumatismes.

Adieu. Bonne humeur et bon travail. Je vous embrasse tous les deux tendrement.

AUX MÊMES.

Samedi, 10 heures du soir.

Mes chers bons, je me suis transporté ce matin à Rouen et je vous envoie mon travail de cette après-midi. Il y avait trois lettres de M. de La Popelinière, je les ai copiées toutes les trois et j'ai ajouté quelques fragments qui me semblent assez drôles. Ne m'ayez aucun gré de la chose. Cela m'a amusé, attendri, excité. J'aurais voulu boire les larmes de cette pauvre Mme de La Popelinière. Bref, ces vieilles écritures et tout ce qu'elles me faisaient entrevoir et rêver m'avaient monté le bourrichon et je me suis laissé polluer par l'histoire, délicieusement.

J'ai copié textuellement l'orthographe et l'absence de ponctuation. Quant au dernier morceau, la lettre de la comtesse des Barres à l'abbé de Choisy, je sais bien que l'on attribue audit abbé une histoire de la comtesse des Barres, qui serait sa propre histoire, à lui! Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai lu une lettre d'une écriture très ancienne, à demi effacée et « qui respire la passion »; elle est donnée par une note manuscrite de Leber comme étant positivement adressée à l'abbé de Choisy. Ce qu'il y a de plus prudent est de s'en tenir à l'anonyme.

Nos deux lettres ont dû se croiser et je commençais à m'ennuyer de vous, comme vous voyez. Le gros bouquin dont vous me parlez, n'est-ce pas pour la *Femme au dix-huitième siècle ?* Vous marchez sur un terrain solide, vous autres, je vous envie! *Carthage* n'en finit! j'ai commencé hier le dernier chapitre. Mais ça m'ennuie démesurément, je dégobille dessus, voilà. Ah! quel « ouf! » je pousserai quand j'aurai mis la barre finale.

Je viens de me livrer à des lectures pathologiques sur la soif et la faim, pour un passage aimable qui me reste à faire, mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose. Transition adroite pour vous prier (*par pari refertur,* ou autrement : Bal paré à la Préfecture) de voir à la bibliothèque de l'École de médecine, dans la *Bibliothèque médicale,* t. LXVIII, le « journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim. ». Si vous y trouvez des détails chic, envoyez-les-moi. J'ai cependant tout ce qu'il me faut, mais qui sait ?

Je ne sais encore quand je vous reverrai. Pas

avant la fin de janvier, certainement. Et puis, ceci est un conseil que je vous demande et un fait à enquérir, comme disent les philosophes. Si les *Misérables* se mettent à paraître au mois de février et qu'on en publie deux volumes tous les mois, ne trouvez-vous pas impudent et imprudent de risquer *Salammbô* pendant ce temps-là ? Ma pauvre chaloupe, mon pauvre petit joujou, sera écrasée par cette trirème, par cette pyramide.

À CHARLES BAUDELAIRE.

1862.

Je vous envoie la lettre que j'ai reçue de Sandeau, hier matin. Je vous prie de ne pas la perdre et de me la rendre, quand vous l'aurez lue, mon cher Baudelaire.

Et ne me remerciez pas trop pour un petit service qui ne m'a rien coûté du tout.

Comment voulez-vous que je connaisse l'article de Sainte-Beuve ? Qui m'en aurait parlé puisque je ne vois personne ?

Je compte me livrer avec vous à un fier dialogue dans une quinzaine de jours.

Mille poignées de main.

A vous.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 1862.

A vous, je peux tout dire. Eh bien ! notre dieu baisse ; les *Misérables* m'exaspèrent et il n'est pas

permis d'en dire du mal, on a l'air d'un mouchard. La position de l'auteur est inexpugnable, inattaquable. Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement *indigné;* il faut bien que j'éclate, cependant.

Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde; Saint-Simoniens, Philippistes et jusqu'aux aubergistes, tous sont platement adulés. Et des types tout d'une pièce comme dans les tragédies. Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean, et des hommes politiques comme les stupides cocos de l'A, B, C? Pas une fois on ne les voit *souffrir* dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par monseigneur Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l'Église comme il a calomnié la misère. Où est l'évêque qui demande la bénédiction d'un conventionnel? Où est la fabrique où l'on met à la porte une fille pour avoir eu un enfant? Et les digressions! Y en a-t-il! Y en a-t-il! Le passage des engrais a dû ravir Pelletan. Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M. Marius vivant trois jours sur une côtelette et que celui de M. Enjolras qui n'a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous *de même.* Le rabâchage du père Gillenormant, le délire final de Valjean, l'humour de Cholomiès et de Gantaise, tout cela est dans le

même moule. Toujours des pointes, des farces, le parti pris de la gaieté et jamais rien de comique. Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet et rien sur les choses qui sont indispensables au sujet. Mais en revanche des sermons pour dire que le suffrage universel est une bien jolie chose, qu'il faut de l'instruction aux masses, cela est répété à satiété. Décidément, ce livre, malgré de beaux morceaux, et ils sont rares, est enfantin. L'observation est une qualité secondaire en littérature, mais il n'est pas permis de peindre si faussement la société quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. C'était un bien beau sujet pourtant, mais quel calme il aurait fallu et quelle envergure scientifique! Il est vrai que le père Hugo méprise la science et il le prouve.

Confirme en mon esprit Descartes ou Spinosa.

La postérité ne lui pardonnera pas à celui-là d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. Où la rage de la prose philosophique l'a-t-elle conduit? Et quelle philosophie? Celle de Prudhomme, du bonhomme Richard et de Béranger. Il n'est pas plus penseur que Racine ou La Fontaine qu'il estime médiocrement, c'est-à-dire qu'il résume comme eux le courant, l'ensemble des idées banales de son époque, et avec une telle persistance qu'il en oublie son œuvre et son art. Voilà mon opinion; je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique; mais je trouve, extérieurement, que les dieux vieillissent.

J'attends votre réponse et votre colère.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Nuit de lundi.

Comme j'ai passé deux dimanches consécutifs à parler des *Misérables*, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, si je ne vous en envoie pas une critique détaillée.

Je suis, à peu de chose près, de votre avis, ou peut-être de votre avis complètement. Êtes-vous contente?

Depuis trois semaines j'ai pris l'air *deux* fois.

Je ne vais nulle part.

J'ai encore 5 pages pour avoir complètement fini, elles ne sont pas les plus faciles, et je n'en peux plus. Voilà juste cinq ans que je travaille à cet interminable bouquin. Donnez-moi des nouvelles de votre santé.

Je vous embrasse.

A vous.

À JULES DUPLAN.

Lundi soir.

Vous pouvez envoyer chercher le manuscrit chez Du Camp (il est maintenant à Bade) où *Jenny* le remettra au porteur; c'est convenu. Que ton frère le garde jusqu'à nouvel ordre.

Pas de nouvelles de Lacroix! Au reste, peu m'importe. L'idée seule de *Salammbô* m'assomme comme si on me f... un coup de bâton sur la tête.

Monseigneur doit arriver à Paris, surveille-le un peu. Il m'a l'air tout disposé à se laisser mener par cet âne de Thierry. Voilà Beauvalet parti, ce que je juge *déplorable,* et par sa négligence il perd Plessy qui est seule capable de jouer sa Duchesse. Monseigneur est si bon! Mais pour atteindre d'abord à un «canonicat», il faut s'y prendre autrement.

Je ne suis pas gai, mon pauvre vieux. Peu d'imagination, le petit bonhomme se sent usé; je rêvasse, je patauge. Tout ce que j'entrevois me semble impossible ou déplorable. Et toi? Edouard m'a dit que tu n'étais guère hilare.

Peux-tu me dire si Théo est revenu d'Angleterre, et s'il a fait un ou des articles au *Moniteur?* La suppression du musée Campana a dû mettre les Cornu dans un bon état. Voilà ce que l'on gagne à servir les souverains.

Adieu, pauvre vieux; je t'embrasse tendrement.

P. S. Stimule Monseigneur. J'ai découvert un abbé Pruneau. Ainsi s'appelle le grand vicaire actuel de l'évêque de Meaux.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Collez sur votre glace, ô mes chéris! que :

Dimanche prochain 16, je vous attends, boulevard du Temple, dans l'après-midi.

Si vous ne pouviez venir ce jour-là, envoyez-moi un petit mot, pour me dire le jour et l'heure

où nous pourrons nous embrasser, mais je compte sur vous néanmoins.

A bientôt. Je vous serre les quatre mains à vous casser les doigts.

Je reste chez Bouilhet de mercredi à samedi soir.

AUX MÊMES.

C'est lundi qu'aura lieu la solennité. Grippe ou non.

Et je vous demande pardon de vous avoir fait attendre si longtemps. Voici le programme :

1° Je commencerai à hurler à 4 heures juste. Donc venez vers 3;

2° A 7 heures, dîner oriental. On vous y servira de la chair humaine, des cervelles de bourgeois et des clitoris de tigresse sautés au beurre de rhinocéros;

3° Après le café, reprise de la gueulade punique jusqu'à crevaison des auditeurs.

Ça vous va-t-il ?

A vous.

P. S. — Exactitude et mystère !

À JULES DUPLAN.

Mardi.

Mon Bon,

Je te ferai observer que ni toi ni ton frère n'avez répondu à *une seule* des objections que je posais

relativement à la remise du manuscrit. (J'ai tort, c'est convenu.)

L'Archevêque est d'avis que je lise moi-même à Lévy des fragments seulement. Je ne comprends pas la nuance, à te dire vrai. Donc me voilà condamné à subir un examen par-devant tous les éditeurs de Paris. Quant aux illustrations, m'offrirait-on cent mille francs, je te jure qu'il n'en paraîtra pas *une*. Ainsi, il est inutile de revenir là-dessus. Cette idée seule me fait entrer en frénésie. Je trouve cela stupide, surtout à propos de *Carthage*. Jamais, jamais! plutôt rengainer le manuscrit indéfiniment au fond de mon tiroir. Donc, voilà une question scindée.

De plus, il est une facétie dont je commence à être las, à savoir celle de l'obscénité. Comme maître Lévy paye fort peu mon avocat, quand j'ai un procès, *je trouve mauvais* qu'il ait des inquiétudes. Car, si mon immoralité a profité à quelqu'un, c'est à lui il me semble?

En résumé : concessions d'argent, tant qu'on voudra; concessions d'art, aucune.

Je commence aujourd'hui les dernières corrections. J'en ai pour quinze jours, après quoi je m'occuperai d'autre chose. Voilà. Donc, ton frère peut répondre à Lévy que les relations sont interrompues, car nous ne paraissons pas disposés à céder ni l'un ni l'autre. On peut encore lui demander combien il offre de la chose *sans la connaître*. Libre à moi d'accepter ou de refuser. J'irai à un autre éditeur, ou bien j'imprimerai à mes frais ou j'imprimerai plus tard, ou pas du tout. Tu sais que la rage typographique me ronge très peu, et Dieu merci! comme j'ai de quoi manger,

je peux attendre. Je crois que les em... de la *Revue de Paris* vont recommencer.

Non! non! que ton frère prenne des informations, qu'il voie ailleurs, qu'il soit plus coulant sur le prix. Tout ce qu'il voudra, mais puisque Lévy *a peur,* je deviens féroce et ne recule pas d'une semelle; tel est mon caractère. Je sais bien que vous allez me trouver complètement insensé. Mais la persistance que Lévy met à demander des illustrations me f... dans une fureur *impossible à décrire.* Ah! qu'on me le montre le coco qui fera le portrait d'Hannibal, et le dessin d'un fauteuil carthaginois! il me rendra grand service. Ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte. *Je me connais plus* et je t'embrasse tendrement, *et indigné,* faoutre!

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Mardi soir.

Hélas non! *Salammbô* n'est pas encore vendue. Mais quelque chose de pire, c'est qu'elle n'est pas terminée. Croiriez-vous que je suis encore dessus à enlever les répétitions de mots et à changer les substantifs impropres? Je *me meurs* d'ennui, «à la lettre», comme dit élégamment le père Hugo.

Et puis l'avenir m'inquiète. Que vais-je faire?

Je suis plein de doutes, de rêves et de peurs. Une œuvre, quelle qu'elle soit, est pour moi un

long voyage; je résiste à m'embarquer, j'en ai d'avance mal au cœur.

Vous me semblez, en revanche, ma chère confrère, en bien bon train. J'imagine que ce sera bon.

Ne vous pressez pas, rassemblez toutes vos forces, mettez là toute votre âme.

J'irai vous voir un des jours de la semaine prochaine.

En attendant, je vous embrasse bien tendrement.

De votre.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Ce que je deviens, mes chers bons? rien du tout. Je suis enfin débarrassé de *Salammbô*. La copie est à Paris depuis lundi dernier, mais je n'ai jusqu'à présent rien conclu quant à la vente de ce fort colis.

Je me suis enfin résigné à considérer comme fini un travail interminable. A présent le cordon ombilical est coupé. Ouf! n'y pensons plus! Il s'agit de passer à d'autres exercices.

Mais lesquels? Je rêvasse un tas de choses, je divague dans mille projets. Un livre à écrire est pour moi un long voyage. La navigation est rude et j'en ai d'avance mal au cœur. Voilà. Si bien que la venette, s'ajoutant à ma stérilité d'imagination, je ne trouve rien. Dès qu'une idée surgit à l'horizon et que je crois entrevoir quelque chose, j'aperçois en même temps de telles difficultés que je passe à une autre, et ainsi de suite.

J'ai lu, d'un seul coup, trente-trois féeries mo-

dernes : tout le répertoire Dennery, Clairville, Anicet Bourgeois! Quel *pensum!* C'est avec *Saint Augustin* et le *Cochon de lait,* ce que je connais de plus lourd. On n'a pas l'idée du poids de ces fantaisies. Je lis aussi des poésies de Shakespeare, la Bibliothèque des Fées et j'ai terminé les *Misérables.* Avez-vous savouré la dissertation sur les engrais? ça doit plaire à Pelletan.

Quant à mes projets de locomotion, je ne sais encore si j'irai à Vichy. Vous pouvez donc m'écrire ici, en toute sécurité, jusqu'aux premiers jours d'août. Serez-vous à Paris à cette époque? Mon intention est toujours de commencer mon hiver dès le milieu de septembre prochain par faire « gémir les presses ».

Le ciel n'est pas plus beau ici qu'en Champagne; on dirait à sa couleur un pot de chambre mal rincé; il a des écaillures de vieille porcelaine avec un vague ton jaune au milieu, qui ressemble à de l'urine et tient la place du soleil. La nature est bête comme les hommes, décidément. Quand on a le malheur d'être cloué à ces aimables contrées, on devrait vivre, aux lumières, dans une serre chaude.

Il doit y avoir dans quinze jours des courses à Rouen. J'aurai peut-être la visite de Claudin. Ce sera le seul astre de mon été.

Les répétitions de *Dolorès*[1], aux Français, commencent mercredi prochain. Quant à *Faustine*[2], je soupçonne Fournier de méditer quelque farce désagréable à son auteur. Joli monde! joli! joli!

(1) De L. Bouilhet.
(2) Du même.

Allons! ne vous embêtez pas trop et pensez à moi qui vous embrasse tous les deux tendrement.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Pauvre chère amie, j'ai longtemps hésité à vous écrire, car il m'est impossible de trouver des mots, des consolations, comme on dit. J'ai passé *par là,* et toutes les phrases banales que l'on débite en pareilles circonstances, loin de soulager, irritent. Mais si nous étions l'un près de l'autre, vous verriez bien que je ne suis pas insensible à votre douleur.

J'ai pensé longuement à vous, à votre solitude maintenant complète; j'ai senti quelque chose de vos *arrachements,* et je vous ai vue dans la désolation et dans les larmes.

Êtes-vous plus tranquille maintenant? écrivez-moi un seul petit mot, pour répondre aux deux longues poignées de main que je vous envoie, en vous regardant jusqu'au fond du cœur, tendrement.

Jetez-vous tête baissée dans le travail. L'encre est un vin qui grise; plongeons-nous dans les rêves, puisque la vie est si atroce.

Du courage! pauvre chère amie, et soyez sûre que je vous aime bien. Mais à quoi cela vous sert-il?

À LA MÊME.

Mercredi.

Je pars sans avoir pu vous dire adieu. Accepterez-vous mes excuses, chère confrère? Mais nous comptions un peu sur votre visite.

Tenez-moi au courant de votre roman[1], et si vous voulez que je le lise en *manuscrit*, envoyez-le-moi à Paris, car il est peu probable que je revienne au mois de septembre à Croisset.

Je n'ai encore aucune nouvelle de *Salammbô;* dès que le marché sera fait je vous en préviendrai, puisque vous vous intéressez à ce lourd colis.

Vous m'avez semblé, la dernière fois que nous nous sommes vus, en bien bonnes dispositions. Continuez; vous aurez, un jour, votre succès.

Quant à moi, je suis sec comme un caillou et vide comme un cruchon sans vin.

Pensez à moi quelquefois, et croyez à la profonde affection de votre, etc.

À JULES DUPLAN.

Ton frère, dans son avant-dernière lettre, m'en avait annoncé une de ta Seigneurie, et je serais bien aise de l'avoir pour que tu me dises ton opinion sur le point en litige. Dois-je ou ne dois-je pas prêter mon manuscrit à Lévy?

[1] *Louise Meunier.*

Si tu dînes demain avec le président de Blamont, dis-lui que je lui répondrai là-dessus mercredi. C'est demain qu'arrive Monseigneur, je prendrai son avis, — le tien, et je me déciderai.

Je suis sûr que mon notaire me trouve insensé. Il ne réfléchit pas assez à ceci : 1° Lévy, quoi qu'il trouve du manuscrit, le dépréciera; 2° nous pouvons nous fâcher, avoir recours à un autre éditeur; cet autre éditeur lui aussi voudra savoir à quoi s'en tenir, il peut en être de même pour un troisième et un quatrième; 3° Pourquoi faire une exception qui m'est défavorable? puisque du moment que l'on a un nom en littérature il est d'usage de vendre chat en poche.

Si toutes ces considérations étaient levées, je passerais sur la première de toutes qui est une répugnance, une *horripilation* extrême à me laisser juger par M. Lévy. Il doit acheter mon nom et rien que cela. Ah! que j'ai eu raison de confier mon affaire à un tiers! Si j'étais là-bas, j'aurais embrouillé, ou pour mieux dire rompu les choses par ma violence intempestive! Quant à la question d'immoralité qui revient (est-ce une plaisanterie du président ou une objection de Michel?), je me targue : 1° du jugement qui me déclare un homme moral; et 2° de l'opinion des bourgeois qui me déclarent obscène — ce qui fait qu'à ce point de vue-là j'ai une valeur double. Bref, ça commence à m'em... et je vous enverrai ma réponse définitive dès que j'aurai eu ton avis et celui de Monseigneur. J'ai lu, grâce à toi, quatorze féeries; jamais plus lourd *pensum* ne m'a pesé! Nom d'un nom! est-ce bête! Mais ce n'est pas une féerie que je veux faire. — Non! non! je rêvasse une

pièce passionnée où le fantastique soit au bout; il faut sortir des vieux cadres et des vieilles rengaines et commencer par mettre dehors la lâche venette dont sont imbibés *tous ceux* qui font ou veulent faire du théâtre. Le domaine de la fantaisie est assez large pour qu'on y trouve une place propre. Voilà tout ce que je veux dire.

AU MÊME.

1862.

MON CHER VIEUX,

Tout ce que je te peux répondre, c'est que je ne te réponds pas.

J'ai la tête pleine de ratures, je suis harassé, excédé, «hahhuri» par *Salammbô;* le dégoût de la publication s'ajoute aux nausées de l'œuvre; bref, le nom seul de mon roman m'emm... jusqu'au fond de l'âme.

Donc attendez jusqu'au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je me déciderai; d'ici là on peut voir d'autres éditeurs.

N. B. — Il y aurait encore à demander à Lévy *combien il offre du manuscrit sans le lire?* il n'en offrira pas davantage (peut-être même en offrira-t-il moins) quand il l'aura lu.

Et puis l'idée de la balle de Lévy foutant ses *pattes sur mes pages* me révolte plus que ne pourra faire n'importe quelle critique.

On se paye de deux manières, ou par orgueil ou par argent; il faut choisir.

Mes prétentions pécuniaires sont exorbitantes. Rabattons-en et restons fier.

Je serais tout seul, c'est-à-dire sans toi, sans mère et sans Monseigneur, avec quelles délices je rengainerais la chose dans un carton, sans n'y plus songer! enfin!

Adieu, cher vieux, Monseigneur te donne sa bénédiction, et moi je t'embrasse.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Vichy, mercredi soir. Hôtel Britannique.

Ce n'est qu'hier seulement et par hasard que j'ai eu votre lettre adressée poste restante, le directeur de ladite poste n'ayant pas jugé convenable, je ne sais pourquoi, de l'envoyer à mon hôtel.

Je savais par Darcel que votre roman allait bientôt voir le jour. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que je lui souhaite tout le succès imaginable.

Le même Darcel m'a conté que vous aviez retenu un logement à Paris. Est-ce vrai? Vous voilà donc embrigadée dans la gent de lettres parisienne! Tant mieux, nous pourrons nous voir un peu plus souvent.

Je n'ai rien écrit, bien entendu, depuis mon départ; les dérangements du voyage ne sont pas la seule cause de mon oisiveté, car je poursuis maintenant une troisième idée, qui sera peut-être plus vite réalisée que les deux autres. Comme je ne m'amuse pas démesurément à Vichy, et que

j'y suis mal pour écrire, je passe mon temps à lire, et je lis beaucoup. J'ai avalé deux volumes de Gœthe (que je ne connaissais pas), les mémoires de Hertzen sur la Russie, quelques romans de Balzac, *Madelon* du gars About, et les deux derniers volumes du sieur Feydeau, etc. Le soir, je me promène pendant une demi-heure sous les arbres du *Parc*, et je vais voir se coucher le soleil au bord de l'Allier. Voilà mon existence.

Vichy est peuplé de Rouennais et d'une quantité de bourgeois ignobles, ce qui fait que je me prive des lieux publics. J'ai trouvé beaucoup de monde de connaissance, des gens de mon monde; on cause dans la rue quand on se rencontre.

Contrairement à la plupart des pays d'eaux, l'embêtante petite ville où je suis présentement contient peu de *cocottes*. Elles attendent pour accourir la venue de l'empereur, voilà ce qui se dit du moins. Un bourgeois fort aimable m'a appris qu'il s'était fondé, depuis l'année dernière, une nouvelle maison de prostitution, et même il a poussé l'obligeance jusqu'à m'en donner l'adresse. Mais je n'y ai pas été, je ne suis plus assez gai ou assez jeune pour adorer la Vénus populaire. Le besoin d'idéal est une preuve de décadence, on a beau dire!

Je m'étonne de ce que vous a conté sur moi ce bon Chennevières, je ne me souviens pas d'avoir été si drôle.

A quelle époque allez-vous quitter Rouen? où logerez-vous? A propos de votre dernier voyage à Paris, ce n'est pas gentil de ne m'avoir point prévenu, j'aurais été vous voir. J'ai gardé un souve-

nir *exquis* de deux entrevues là-bas, l'une à votre hôtel, l'autre chez moi. Vous en souvenez-vous, chère amie? il me semble qu'il y a eu, ces deux fois-là, quelque chose de plus intime que les autres.

Je serai à Croisset vers le milieu du mois prochain.

Mes compagnes vous envoient mille choses aimables, et moi je vous serre les deux mains et je vous baise sur les deux côtés de votre col.

A vous.

À LA MÊME.

Mardi soir.

La pièce de Bouilhet, les épreuves de *Salammbô* et douze jours d'arrêts forcés dans mon lit, où j'étais *cloué,* m'ont empêché d'aller chez Lambert lui recommander votre livre. Voilà, chère amie, mon excuse, mais je m'occuperai de vous à la fin de cette semaine probablement.

Que devenez-vous maintenant? vous devez avoir repris votre train-train habituel et vous ennuyer plus fort que jamais. Avez-vous quelque chose en tête? On ne se sauve de l'ennui que par le travail. Grisons-nous avec de l'encre, puisque le nectar des dieux nous manque.

Je suis dans l'agacement des épreuves et des dernières corrections. Je bondis de colère sur mon fauteuil, en découvrant dans mon œuvre quantité de négligences et de sottises. Les embarras que me donne un mot à changer me donnent des insomnies; d'autre part, je rêvasse un autre

bouquin, mais il me manque encore bien des choses avant même d'en faire le plan. J'ai grande envie, ou plutôt grand besoin, d'écrire; voilà tout ce que je sais de moi.

J'ai vu fort peu de monde, et ne puis par conséquent vous donner aucune nouvelle des choses extérieures. *Dolorès* a paru hier.

On m'écrit de Croisset que vous y avez fait dernièrement une visite et l'on vous a trouvée «charmante»; enfin vous avez plu extrêmement: nous avons tous les mêmes yeux dans la famille.

Savez-vous qu'à votre dernier voyage nous avons eu deux séances qui me sont restées non pas sur mais *dans* le cœur? Il me semble que nous avons été plus intimes qu'à l'ordinaire; il y a eu... je ne sais quoi, mais quelque chose de très bon, de fort et d'attendri en même temps... et comme une étreinte douce. Je vous aime beaucoup quand vous ne riez pas.

Pensez à moi, écrivez-moi. Je baise votre front plein de littérature, et les deux côtés de votre col; cela est dans un autre ordre d'idées, mais vous savez que je vous chéris de toutes les façons.

A vous donc.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Paris, septembre 1862.

Je suis ici depuis lundi au soir, mes chers bons; votre lettre m'est arrivée mardi matin. Comment! encore trois semaines sans vous voir! vous me

manquez étrangement. Paris me semble vide sans mes deux bichons. Hâtez-vous donc de revenir.

J'ai signé avant-hier soir mon traité avec Lévy, à des conditions extrêmement avantageuses. Elles ne sont pas cependant aussi fantastiques que vous pouvez le croire.

Je m'occupe présentement à enlever les *et* trop fréquents et quelques fautes de français. Je couche avec la *Grammaire des grammaires*, et le dictionnaire de l'Académie surcharge mon tapis vert. Tout cela sera fini dans huit jours; le livre peut paraître à la fin d'octobre. J'ai obtenu une édition in-8° et vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande pour les têtes couronnées.

La pièce de Bouilhet (*Dolorès*) sera jouée du 25 au 28 courant.

Je n'ai encore vu personne de nos amis et n'ai point par conséquent contemplé l'étoile de l'honneur sur le paletot blanc de Claudin.

J'ai passé à Vichy quatre semaines stupides où je n'ai fait que dormir. J'en avais besoin probablement; cela m'a rafraîchi, mais mon intellect en est demeuré atrophié. Je suis bête et vide comme un cruchon sans bière. Pas une idée, pas un plan.

Mirecourt a fait une attaque terrible contre les *Misérables*. La réaction commence, le bourgeois s'apercevant qu'on l'a f.... dedans.

Serez-vous revenu pour la première de Bouilhet? Il aura besoin d'amis.

Ne vous embêtez pas trop et répondez-moi.

Je vous embrasse sur les quatre joues et je serre vos quatre mains.

À SAINTE-BEUVE.

Mon cher Maître,

Votre troisième article[1] sur *Salammbô* m'a *radouci* (je n'ai jamais été bien furieux). Mes amis les plus intimes se sont un peu irrités des deux autres; mais moi, à qui vous avez dit franchement ce que vous pensez de mon gros livre, je vous sais gré d'avoir mis tant de clémence dans votre critique. Donc, encore une fois, et bien sincèrement, je vous remercie des marques d'affection que vous me donnez, et, passant par-dessus les politesses, je commence mon *Apologie*.

Êtes-vous bien sûr, d'abord, — dans votre jugement général, — de n'avoir pas obéi un peu trop à votre impression nerveuse? L'objet de mon livre, tout ce monde barbare, oriental, molochiste, vous déplaît *en soi!* Vous commencez par douter de la réalité de ma reproduction, puis vous me dites : « Après tout, elle peut être vraie »; et comme conclusion : « Tant pis si elle est vraie! » A chaque minute vous vous étonnez; et vous m'en voulez d'être étonné. Je n'y peux rien, cependant! Fallait-il embellir, atténuer, *franciser!* Mais vous me reprochez vous-même d'avoir fait un poème, d'avoir été classique dans le mauvais sens du mot, et vous me battez avec les *Martyrs!*

Or le système de Chateaubriand me semble diamétralement opposé au mien. Il partait d'un point de vue tout idéal; il rêvait des martyrs

[1] Voir *Nouveaux Lundis*, tome IV, p. 31.

typiques. Moi, j'ai voulu fixer un mirage en appliquant à l'antiquité les procédés du roman moderne, et j'ai tâché d'être simple. Riez tant qu'il vous plaira! Oui, je dis *simple*, et non pas sobre. Rien de plus compliqué qu'un Barbare. Mais j'arrive à vos articles, et je me défends, je vous combats pied à pied.

Dès le début, je vous arrête à propos du *Périple* d'Hannon, admiré par Montesquieu, et que je n'admire point. A qui peut-on faire croire aujourd'hui que ce soit là un document *original ?* C'est évidemment traduit, raccourci, échenillé et arrangé par un Grec. Jamais un Oriental, quel qu'il soit, n'a écrit de ce style. J'en prends à témoin l'inscription d'Eschmounazar, si emphatique et redondante! Des gens qui se font appeler fils de Dieu, œil de Dieu (voyez les inscriptions d'Hamaker) ne sont pas simples comme vous l'entendez. — Et puis vous m'accorderez que les Grecs ne comprenaient rien au monde barbare. S'ils y avaient compris quelque chose, ils n'eussent pas été des Grecs. L'Orient répugnait à l'hellénisme. Quels travestissements n'ont-ils pas fait subir à tout ce qui leur a passé par les mains, d'étranger! J'en dirai autant de Polybe. C'est pour moi une autorité incontestable, quant aux faits; mais tout ce qu'il n'a pas vu (ou ce qu'il a omis intentionnellement, car lui aussi il avait un cadre et une école), je peux bien aller le chercher ailleurs. Le *Périple* d'Hannon n'est donc pas «un monument carthaginois», bien loin «d'être le seul» comme vous le dites. Un vrai monument carthaginois, c'est l'inscription de Marseille, écrite en vrai punique. Il est simple, celui-là, je l'avoue, car c'est

un tarif, et encore l'est-il moins que ce fameux *Périple* où perce un petit coin de merveilleux à travers le grec; — ne fût-ce que ces peaux de gorilles prises pour des peaux humaines et qui étaient suspendues dans le temple de Moloch (traduisez Saturne), et dont je vous ai épargné la description; — et d'une! remerciez-moi. Je vous dirai même entre nous que le *Périple* d'Hannon m'est complètement odieux pour l'avoir lu et relu avec les quatre dissertations de Bougainville (dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions) sans compter mainte thèse de doctorat, — le *Périple* d'Hannon étant un sujet de thèse.

Quant à mon héroïne, je ne la défends pas. Elle ressemble selon vous à « une Elvire sentimentale », à Velléda, à Mme Bovary. Mais non! Velléda est active, intelligente, européenne, Mme Bovary est agitée par des passions multiples; Salammbô, au contraire, demeure clouée par l'idée fixe. C'est une maniaque, une espèce de sainte Thérèse. N'importe! Je ne suis pas sûr de sa réalité; car ni moi, ni vous, ni personne, aucun ancien et aucun moderne, ne peut connaître la femme orientale, par la raison qu'il est impossible de la fréquenter.

Vous m'accusez de manquer de logique et vous me demandez : *Pourquoi les Carthaginois ont-ils massacré les Barbares ?* La raison en est bien simple : ils haïssent les Mercenaires; ceux-là leur tombent sous la main, ils sont les plus forts et ils les tuent. Mais « la nouvelle, dites-vous, pouvait arriver d'un moment à l'autre au camp ». Par quel moyen? — Et qui donc l'eût apportée? Les Carthaginois; mais dans quel but? — Des barbares? mais il n'en restait plus dans la ville! — Des étrangers?

des indifférents? — mais j'ai eu soin de montrer que les communications n'existaient pas entre Carthage et l'armée!

Pour ce qui est d'Hannon (*le lait de chienne,* soit dit en passant n'est point une *plaisanterie;* il était et est *encore* un remède contre la lèpre : voyez le *Dictionnaire des sciences médicales,* article *Lèpre;* mauvais article d'ailleurs et dont j'ai rectifié les données d'après mes propres observations faites à Damas et en Nubie), — Hannon, dis-je, s'échappe, parce que les Mercenaires le laissent volontairement s'échapper. Ils ne sont pas encore *déchaînés* contre lui. L'indignation leur vient ensuite avec la réflexion; car il leur faut beaucoup de temps avant de comprendre toute la perfidie des Anciens. (Voyez le commencement de mon chapitre IV.) Mâtho *rôde comme un fou* autour de Carthage. Fou est le mot juste. L'amour tel que le concevaient les anciens n'était-il pas une folie, une malédiction, une maladie envoyée par les dieux? Polybe serait bien *étonné,* dites-vous, de voir ainsi son Mâtho. Je ne le crois pas, et M. de Voltaire n'eût point partagé cet étonnement. Rappelez-vous ce qu'il dit de la violence des passions en Afrique, dans *Candide* (récit de la vieille) : « C'est du feu, du vitriol, etc. »

A propos de l'aqueduc : *Ici on est dans l'invraisemblance jusqu'au cou.* Oui, cher maître, vous avez raison et plus même que vous ne croyez, — mais pas comme vous le croyez. Je vous dirai plus loin ce que je pense de cet épisode, amené non pour décrire l'aqueduc, lequel m'a donné beaucoup de mal, mais pour faire entrer dans Carthage mes deux héros. C'est d'ailleurs le ressouvenir

d'une anecdote, rapportée dans Polyen (*Ruses de guerre*), l'histoire de Théodore, l'ami de Cléon, lors de la prise de Sestos par les gens d'Abydos.

On regrette un lexique. Voilà un reproche que je trouve souverainement injuste. J'aurais pu assommer le lecteur avec des mots techniques. Loin de là! j'ai pris soin de traduire tout en français. Je n'ai pas employé un seul mot spécial sans le faire suivre de son explication, immédiatement. J'en excepte les noms de monnaie, de mesure et de mois que le sens de la phrase indique. Mais quand vous rencontrez dans une page *breutzer, yard, piastre* ou *penny,* cela vous empêche-t-il de la comprendre? Qu'auriez-vous dit si j'avais appelé Moloch *Meleb,* Hannibal *Han-Baal,* Carthage *Kartadda*, et si, au lieu de dire que les esclaves au moulin portaient des muselières, j'avais écrit des *pausicapes!* Quant aux noms de parfums et de pierreries, j'ai bien été obligé de prendre les noms qui sont dans Théophraste, Pline et Athénée. Pour les plantes, j'ai employé les noms latins, les *mots reçus,* au lieu des mots arabes ou phéniciens. Ainsi j'ai dit *Lauwsonia* au lieu de *Henneb,* et même j'ai eu la complaisance d'écrire *Lausonia* par un *u,* ce qui est une faute, et de ne pas ajouter *inermis,* qui eût été plus précis. De même pour *Kob'beul* que j'écris *antimoine,* en vous épargnant *sulfure,* ingrat! Mais je ne peux pas, par respect pour le lecteur français, écrire Hannibal et Hamilcar sans *b,* puisqu'il y a un esprit rude sur l*α*, et m'en tenir à Rollin! Un peu de douceur?

Quant au *temple de Tanit,* je suis sûr de l'avoir reconstruit tel qu'il était, avec le traité de la Déesse

de Syrie, avec les médailles du duc de Luynes, avec ce qu'on sait du temple de Jérusalem, avec un passage de saint Jérôme, cité par Selden (*de Diis Syriis*), avec le plan du temple de Gozzo qui est bien carthaginois, et mieux que tout cela, avec les ruines du temple de Thugga que j'ai vu moi-même, de mes yeux, et dont aucun voyageur ni antiquaire, que je sache, n'a parlé. N'importe, direz-vous, c'est drôle! Soit! — Quant à la description en elle-même, au point de vue littéraire, je la trouve, moi, très compréhensible, et le drame n'en est pas embarrassé, car Spendius et Mâtho restent au premier plan, on ne les perd pas de vue. Il n'y a point dans mon livre une description isolée, gratuite; toutes *servent* à mes personnages et ont une influence lointaine ou immédiate sur l'action.

Je n'accepte pas non plus le mot de *chinoiserie* appliqué à la chambre de Salammbô, malgré l'épithète d'*exquise* qui le relève (comme *dévorants* fait à *chiens* dans le fameux Songe), parce que je n'ai pas mis là un seul détail qui ne soit dans la Bible ou que l'on ne rencontre encore en Orient. Vous me répétez que la Bible n'est pas un guide pour Carthage (ce qui est un point à discuter); mais les Hébreux étaient plus près des Carthaginois que les Chinois, convenez-en! D'ailleurs il y a des choses de climat qui sont éternelles. Pour ce mobilier et les costumes, je vous renvoie aux textes réunis dans la 21e dissertation de l'abbé Mignot (*Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, tome XL ou XLI, je ne sais plus).

Quant à ce goût « d'opéra, de pompe et d'emphase », pourquoi donc voulez-vous que les choses

n'aient pas été ainsi, puisqu'elles sont telles maintenant! Les cérémonies des visites, les prosternations, les invocations, les encensements et tout le reste, n'ont pas été inventés par Mahomet, je suppose.

Il en est de même d'Hannibal. Pourquoi trouvez-vous que j'ai fait son enfance *fabuleuse ?* est-ce parce qu'il tue un aigle ? beau miracle dans un pays où les aigles abondent! Si la scène eût été placée dans les Gaules, j'aurais mis un hibou, un loup ou un renard. Mais, Français que vous êtes, vous êtes habitué, *malgré vous,* à considérer l'aigle comme un oiseau noble, et plutôt comme un symbole que comme un être animé. Les aigles existent cependant.

Vous me demandez où j'ai pris une *pareille idée du Conseil de Carthage ?* Mais dans tous les milieux analogues par les temps de révolution, depuis la Convention jusqu'au Parlement d'Amérique, où naguère encore on échangeait des coups de canne et des coups de revolver, lesquelles cannes et lesquels revolvers étaient apportés (comme mes poignards) dans la manche des paletots. Et même mes Carthaginois sont plus décents que les Américains, puisque le public n'était pas là. Vous me citez, en opposition, une grosse autorité, celle d'Aristote. Mais Aristote, antérieur à mon époque de plus de quatre-vingts ans, n'est ici d'aucun poids. D'ailleurs il se trompe grossièrement, le Stagyrique, quand il affirme qu'*on n'a jamais vu à Carthage d'émeute ni de tyran.* Voulez-vous des dates ? en voici : il y avait eu la conspiration de Carthalon, 530 avant Jésus-Christ; les empiétements des Magon, 460; la conspiration d'Hannon, 337; la

conspiration de Bomilcar, 307. Mais je dépasse Aristote! — A un autre.

Vous me reprochez les *escarboucles formées par l'urine des lynx.* C'est du Théophraste, *Traité des pierreries :* tant pis pour lui! J'allais oublier Spendius. Eh bien, non, cher maître, son stratagème n'est ni *bizarre* ni *étrange.* C'est presque un poncif. Il m'a été fourni par Élien (*Histoire des animaux*) et par Polyen (*Stratagèmes*). Cela était même si connu depuis le siège de Mégare par Antipater (ou Antigone), que l'on nourrissait exprès des porcs avec les éléphants pour que les grosses bêtes ne fussent pas effrayées par les petites. C'était, en un mot, une farce usuelle, et probablement fort usée au temps de Spendius. Je n'ai pas été obligé de remonter jusqu'à Samson; car j'ai repoussé autant que possible tout détail appartenant à des époques légendaires.

J'arrive aux richesses d'Hamilcar. Cette description, quoi que vous disiez, est au second plan. Hamilcar la domine, et je la crois très motivée. La colère du suffète va en augmentant à mesure qu'il aperçoit les déprédations commises dans sa maison. Loin d'être *à tout moment hors de lui,* il n'éclate qu'à la fin, quand il se heurte à une injure personnelle. *Qu'il ne gagne pas à cette visite,* cela m'est bien égal, n'étant point chargé de faire son panégyrique; mais je ne pense pas l'avoir *taillé en charge aux dépens du reste du caractère.* L'homme qui tue plus loin les Mercenaires de la façon que j'ai montrée (ce qui est un joli trait de son fils Hannibal, en Italie), est bien le même qui fait falsifier ses marchandises et fouetter à outrance ses esclaves.

Vous me chicanez sur les *onze mille trois cent quatre-vingt-seize hommes* de son armée en me demandant *d'où le savez-vous* (ce nombre)? *qui vous l'a dit*? Mais vous venez de le voir vous-même, puisque j'ai dit le nombre d'hommes qu'il y avait dans les différents corps de l'armée punique. C'est le total de l'addition tout bonnement, et non un chiffre jeté au hasard pour produire un effet de précision.

Il n'y a ni *vice malicieux* ni *bagatelle* dans mon serpent. Ce chapitre est une espèce de précaution oratoire pour atténuer celui de la tente qui n'a choqué personne, et qui, sans le serpent, eût fait pousser des cris. J'ai mieux aimé un effet impudique (si impudeur il y a) avec un serpent qu'avec un homme. Salammbô, avant de quitter sa maison, s'enlace au génie de sa famille, à la religion même de sa patrie en son symbole le plus antique. Voilà tout. Que cela soit *messéant dans une* ILIADE *ou une* PHARSALE, c'est possible, mais je n'ai pas eu la prétention de faire l'*Iliade* ni la *Pharsale*.

Ce n'est pas ma faute non plus si les orages sont fréquents dans la Tunisie à la fin de l'été. Chateaubriand n'a pas plus inventé les orages que les couchers de soleil, et les uns et les autres, il me semble, appartiennent à tout le monde. Notez d'ailleurs que l'âme de cette histoire est Moloch, le Feu, la Foudre. Ici le Dieu lui-même, sous une de ses formes, agit; il dompte Salammbô. Le tonnerre était donc bien à sa place : c'est la voix de Moloch resté en dehors. Vous avouerez de plus que je vous ai épargné la *description classique de l'orage*. Et puis mon pauvre orage ne tient pas en tout *trois* lignes, et à des endroits différents ! L'in-

cendie qui suit m'a été inspiré par un épisode de l'histoire de Massinissa, par un autre de l'histoire d'Agathocle et par un passage d'Hirtius, — tous les trois dans des circonstances analogues. Je ne sors pas du milieu, du pays même de mon action, comme vous voyez.

A propos des parfums de Salammbô, vous m'attribuez plus d'imagination que je n'en ai. Sentez donc, humez dans la Bible Judith et Esther! On les pénétrait, on les empoisonnait de parfums, littéralement. C'est ce que j'ai eu soin de dire au commencement, dès qu'il a été question de la maladie de Salammbô.

Pourquoi ne voulez-vous pas non plus que *la disparition du Zaïmph* ait été pour *quelque chose* dans la perte de la bataille, puisque l'armée des Mercenaires contenait des gens qui croyaient au Zaïmph! J'indique les causes principales (trois mouvements militaires) de cette perte; puis j'ajoute celle-là, comme cause secondaire et dernière.

Dire que j'ai *inventé des supplices* aux funérailles des Barbares n'est pas exact. Hendreich (*Carthago, seu Carth. respublica,* 1664) a réuni des textes pour prouver que les Carthaginois avaient coutume de mutiler les cadavres de leurs ennemis; et vous vous étonnez que des Barbares qui sont vaincus, désespérés, enragés, ne leur rendent pas la pareille, n'en fassent pas autant une fois et cette fois-là seulement? Faut-il vous rappeler Mme de Lamballe, les *Mobiles* en 48, et ce qui se passe actuellement aux États-Unis? J'ai été sobre et très doux, au contraire.

Et puisque nous sommes en train de nous dire nos vérités, franchement je vous avouerai, cher

maître, que *la pointe d'imagination sadique* m'a un peu blessé. Toutes vos paroles sont graves. Or un tel mot de vous, lorsqu'il est imprimé, devient presque une flétrissure. Oubliez-vous que je me suis assis sur les bancs de la correctionnelle comme prévenu d'outrage aux mœurs, et que les imbéciles et les méchants se font des armes de tout? Ne soyez donc pas étonné si un de ces jours vous lisez dans quelque petit journal diffamateur, comme il en existe, quelque chose d'analogue à ceci : « M. G. Flaubert est un disciple de de Sade. Son ami, son parrain, un maître en fait de critique l'a dit lui-même assez clairement, bien qu'avec cette finesse et cette bonhomie railleuse qui, etc. » Qu'aurais-je à répondre, — et à faire?

Je m'incline devant ce qui suit. Vous avez raison, cher maître, j'ai donné le coup de pouce, j'ai forcé l'histoire, et comme vous le dites très bien, *j'ai voulu faire un siège.* Mais dans un sujet militaire, où est le mal? — Et puis je ne l'ai pas complètement inventé, ce siège, je l'ai seulement un peu chargé. Là est toute ma faute.

Mais pour le *passage de Montesquieu* relatif aux immolations d'enfants, je m'insurge. Cette horreur ne fait pas dans mon esprit un *doute.* (Songez donc que les sacrifices humains n'étaient pas complètement abolis en Grèce à la bataille de Leuctres, 370 avant Jésus-Christ.) Malgré la condition imposée par Gélon (480), dans la guerre contre Agathocle (392), on brûla, selon Diodore, deux cents enfants, et quant aux époques postérieures, je m'en rapporte à Silius Italicus, à Eusèbe, et surtout à saint Augustin, lequel affirme que la chose se passait encore quelquefois de son temps.

Vous regrettez que je n'aie point introduit parmi les Grecs un philosophe, un raisonneur chargé de nous faire un cours de morale ou commettant de bonnes actions, un monsieur enfin *sentant comme nous*. Allons donc! était-ce possible? Aratus que vous rappelez est précisément celui d'après lequel j'ai rêvé Spendius; c'était un homme d'escalades et de ruses qui tuait très bien la nuit les sentinelles et qui avait des éblouissements au grand jour. Je me suis refusé un contraste, c'est vrai; mais un contraste facile, un contraste *voulu* et faux.

J'ai fini l'analyse et j'arrive à votre jugement. Vous avez peut-être raison dans vos considérations sur le roman historique appliqué à l'antiquité, et il se peut très bien que j'aie échoué. Cependant, d'après toutes les vraisemblances et mes impressions, à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. Mais là n'est pas la question. Je me moque de l'archéologie! Si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, appropriés aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non. Tout se tient.

Mais le milieu vous agace! Je le sais, ou plutôt je le sens. Au lieu de rester à votre point de vue personnel, votre point de vue de lettré, de moderne, de Parisien, pourquoi n'êtes-vous pas venu de mon côté? *L'âme humaine n'est point partout la même,* bien qu'en dise M. Levallois[1]. La moindre vue sur le monde est là pour prouver le contraire. Je crois même avoir été moins dur pour l'huma-

[1] Dans un de ses articles de l'*Opinion nationale* sur *Salammbô*.

nité dans *Salammbô* que dans *Madame Bovary*. La curiosité, l'amour qui m'a poussé vers des religions et des peuples disparus, a quelque chose de moral en soi et de sympathique, il me semble.

Quant au style, j'ai moins sacrifié dans ce livre-là que dans l'autre à la rondeur de la phrase et à la période. Les métaphores y sont rares et les épithètes positives. Si je mets *bleues* après *pierres*, c'est que *bleues* est le mot juste, croyez-moi, et soyez également persuadé que l'on distingue très bien la couleur des pierres à la clarté des étoiles. Interrogez là-dessus tous les voyageurs en Orient, ou allez-y voir.

Et puisque vous me blâmez pour certains mots, *énorme* entre autres, que je ne défends pas (bien qu'un silence excessif fasse l'effet du vacarme), moi aussi je vous reprocherai quelques expressions.

Je n'ai pas compris la citation de Désaugiers, ni quel était son but. J'ai froncé les sourcils à *bibelots* carthaginois, — *diable de manteau*, — *ragoût* et *pimenté* pour Salammbô qui *batifole avec le serpent*, — et devant le *beau drôle de Libyen* qui n'est ni beau ni drôle, — et à l'imagination *libertine* de Schahabarim.

Une dernière question, ô maître, une question inconvenante : pourquoi trouvez-vous Schahabarim presque comique et vos bonshommes de Port-Royal si sérieux? Pour moi, M. Singlin est funèbre à côté de mes éléphants. Je regarde des Barbares tatoués comme étant moins antihumains, moins spéciaux, moins cocasses, moins rares que des gens vivant en commun et qui s'appellent jusqu'à la mort *Monsieur!* — Et c'est précisément

parce qu'ils sont très loin de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. — Car j'y crois, à Port-Royal, et je souhaite encore moins y vivre qu'à Carthage. Cela aussi était exclusif, hors nature, forcé, tout d'un morceau, et cependant vrai. Pourquoi ne voulez-vous pas que deux vrais existent, deux excès contraires, deux monstruosités différentes?

Je vais finir. — Un peu de patience! — Êtes-vous curieux de connaître la faute *énorme* (*énorme* est ici à sa place) que je trouve dans mon livre. La voici :

1° Le piédestal est trop grand pour la statue. Or, comme on ne pèche jamais par *le trop,* mais par *le pas assez,* il aurait fallu cent pages de plus relatives à Salammbô seulement.

2° Quelques transitions manquent. Elles existaient; je les ai retranchées ou trop raccourcies, dans la peur d'être ennuyeux.

3° Dans le chapitre VI, tout ce qui se rapporte à Giscon est *de même tonalité* que la deuxième partie du chapitre II (Hannon). C'est la même situation, et il n'y a point progression d'effet.

4° Tout ce qui s'étend depuis la bataille du Macar jusqu'au serpent, et tout le chapitre XIII jusqu'au dénombrement des Barbares, s'enfonce, disparaît dans le souvenir. Ce sont des endroits de second plan, ternes, transitoires, que je ne pouvais malheureusement éviter et qui alourdissent le livre, malgré les efforts de prestesse que j'ai pu faire. Ce sont ceux-là qui m'ont le plus coûté, que j'aime le moins et dont je me suis le plus reconnaissant.

5° L'aqueduc.

Aveu! mon opinion *secrète* est qu'il n'y avait point d'aqueduc à Carthage, malgré les ruines actuelles de l'aqueduc. Aussi ai-je eu soin de prévenir d'avance toutes les objections par une phrase hypocrite à l'adresse des archéologues. J'ai mis les pieds dans le plat, lourdement, en rappelant que c'était une invention romaine, alors nouvelle, et que l'aqueduc d'à présent a été refait sur l'ancien. Le souvenir de Bélisaire coupant l'aqueduc romain de Carthage m'a poursuivi, et puis c'était une belle entrée pour Spendius et Mâtho. N'importe! mon aqueduc est une lâcheté! *Confiteor.*

6° Autre et dernière coquinerie : Hannon.

Par amour de clarté, j'ai faussé l'histoire quant à sa mort. Il fut bien, il est vrai, crucifié par les Mercenaires, mais en Sardaigne. Le général crucifié à Tunis en face de Spendius s'appelait Hannibal. Mais quelle confusion cela eût fait pour le lecteur!

Tel est, cher maître, ce qu'il y a, selon moi, de pire dans mon livre. Je ne vous dis pas ce que j'y trouve de bon. Mais soyez sûr que je n'ai point fait une Carthage fantastique. Les documents sur Carthage existent, et ils ne sont pas tous dans Movers. Il faut aller les chercher un peu loin. Ainsi Ammien Marcellin m'a fourni la forme *exacte* d'une porte, le poème de Corippus (la *Jobannide*), beaucoup de détails sur les peuplades africaines, etc.

Et puis mon exemple sera peu suivi. Où donc alors est le danger? Les Leconte de Lisle et les Baudelaire sont moins à craindre que les... et les... dans ce doux pays de France où le superficiel est une qualité et où le banal, le facile et le niais sont toujours applaudis, adoptés, adorés. On ne risque

de corrompre personne quand on aspire à la grandeur. Ai-je mon pardon?

Je termine en vous disant encore une fois merci, mon cher maître. En me donnant des égratignures, vous m'avez très tendrement serré les mains, et bien que vous m'ayez quelque peu ri au nez, vous ne m'en avez pas moins fait trois grands saluts, trois grands articles très détaillés, très considérables et qui ont dû vous être plus pénibles qu'à moi. C'est de cela surtout que je vous suis reconnaissant. Les conseils de la fin ne seront pas perdus, et vous n'aurez eu affaire ni à un sot, ni à un ingrat.

Tout à vous.

À THÉOPHILE GAUTIER.

1862.

Quel bel article [1], mon cher Théo, et comment t'en remercier? Si l'on m'avait dit, il y a vingt ans, que ce Théophile Gautier, dont je me bourrais l'imagination, écrirait sur mon compte de pareilles choses, j'en serais devenu fou d'orgueil.

As-tu lu la troisième *Philippique* de Sainte-Beuve? Mais ton panégyrique de Trajan me venge et au delà.

Dois-je vous attendre après-demain? Dis à Toto de me répondre là-dessus.

Ton vieux.

[1] Voir *Moniteur universel*, décembre 1862.

AU MÊME.

Lundi soir. 1863.

Mon vieux Théo,

Ne viens pas mercredi. Je suis invité le soir chez la princesse Mathilde. Nous n'aurons pas le temps de causer tranquillement après le dîner. *C'est remis à samedi.* Le Du Camp est averti.

Ma réponse au sieur Frœhner paraîtra dans l'*Opinion* samedi ou peut-être jeudi. Je crois que tu ne seras pas mécontent de la phrase qui te concerne.

Est-ce convenu? A samedi.

À MONSIEUR FRŒHNER,

Rédacteur de la *Revue Contemporaine.*

Paris, 21 janvier 1863.

Monsieur,

Je viens de lire votre article sur *Salammbô* paru dans la *Revue Contemporaine* le 31 décembre 1862. Malgré l'habitude où je suis de ne répondre à aucune critique, je ne puis accepter la vôtre. Elle est pleine de convenance et de choses extrêmement flatteuses pour moi; mais comme elle met en doute la sincérité de mes études, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je relève ici plusieurs de vos assertions.

Je vous demanderai d'abord, Monsieur, pourquoi vous me mêlez si obstinément à la collection Campana en affirmant qu'elle a été ma ressource, mon inspiration permanente? Or j'avais fini *Salammbô* au mois de mars, six semaines avant l'ouverture de ce musée. Voilà une erreur, déjà. Nous en trouverons de plus graves.

Je n'ai, Monsieur, nulle prétention à l'archéologie. J'ai donné mon livre pour un roman, sans préface, sans notes, et je m'étonne qu'un homme illustre, comme vous, par des travaux si considérables, perde ses loisirs à une littérature si légère! J'en sais cependant assez, Monsieur, pour oser dire que vous errez complètement d'un bout à l'autre de votre travail, tout le long de vos dix-huit pages, à chaque paragraphe et à chaque ligne.

Vous me blâmez « de n'avoir consulté ni Falbe ni Dureau de la Malle, dont j'aurais pu tirer profit ». Mille pardons! je les ai lus, plus souvent que vous peut-être et sur les ruines mêmes de Carthage. Que vous ne sachiez « rien de satisfaisant sur la forme ni sur les principaux quartiers », cela se peut, mais d'autres, mieux informés, ne partagent pas votre scepticisme. Si l'on ignore où était le faubourg Aclas, l'endroit appelé Fuscianus, la position exacte des portes principales dont on a les noms, etc., on connaît assez bien l'emplacement de la ville, l'appareil architectonique des murailles, la Taenia, le Môle et le Cothon. On sait que les maisons étaient enduites de bitume et les rues dallées; on a une idée de l'Ancô décrit dans mon chapitre xv, on a entendu parler de Malquâ, de Byrsa, de Mégara, de Mappales et des Catacombes, et du temple d'Eschmoun situé sur

l'Acropole, et de celui de Tanit, un peu à droite en tournant le dos à la mer. Tout cela se trouve (sans parler d'Appien, de Pline et de Procope) dans ce même Dureau de la Malle, que vous m'accusez d'ignorer. Il est donc regrettable, Monsieur, que vous ne soyez pas « entré dans des détails fastidieux pour montrer » que je n'ai eu aucune idée de l'emplacement et de la disposition de l'ancienne Carthage, « moins encore que Dureau de la Malle », ajoutez-vous. Mais que faut-il croire? à qui se fier, puisque vous n'avez pas eu jusqu'à présent l'obligeance de révéler votre système sur la topographie carthaginoise?

Je ne possède, il est vrai, aucun texte pour vous prouver qu'il existait une rue des Tanneurs, des Parfumeurs, des Teinturiers. C'est en tout cas une hypothèse vraisemblable, convenez-en! Mais je n'ai point inventé Kiniado et Cynasyn, « mots, dites-vous, dont la structure est étrangère à l'esprit des langues sémitiques ». Pas si étrangères cependant, puisqu'ils sont dans Gesenius — presque tous mes noms puniques, défigurés, selon vous, étant pris dans Gesenius (*Scripturæ linguæque phœniciæ,* etc.), ou dans Talbe, que j'ai consulté, je vous assure.

Un orientaliste de votre érudition, Monsieur, aurait dû avoir un peu d'indulgence pour le nom numide de Naravasse que j'écris Nar' Havas, de *Nar-el-baouab,* feu du souffle. Vous auriez pu deviner que les deux *m* de Salammbô sont mis exprès pour faire prononcer Salam et non Salan et supposer charitablement que Egates, au lieu de Ægates, était une faute typographique, corrigée du reste dans la seconde édition de mon livre,

antérieure de quinze jours à vos conseils. Il en est de même de *Scissites* pour *Syssites* et du mot Kabire, que l'on avait imprimé sans un *b* (horreur!) jusque dans les ouvrages les plus sérieux tels que *les Religions de la Grèce antique,* par Maury. Quant à Schalischim, si je n'ai pas écrit (comme j'aurais dû le faire) Rosch-eisch-Schalischim, c'était pour raccourcir un nom déjà trop rébarbatif, ne supposant pas d'ailleurs que je serais examiné par des philologues. Mais puisque vous êtes descendu jusqu'à ces chicanes de mots, j'en reprendrai chez vous deux autres : 1° *Compendieusement,* que vous employez tout au rebours de la signification pour dire abondamment, prolixement, et 2° *Carthachinoiserie,* plaisanterie excellente, bien qu'elle ne soit pas de vous, et que vous avez ramassée, au commencement du mois dernier, dans un petit journal. Vous voyez, Monsieur, que si vous ignorez parfois mes auteurs, je sais les vôtres. Mais il eût mieux valu, peut-être, négliger « ces minuties qui se refusent », comme vous le dites fort bien, « à l'examen de la critique ».

Encore une, cependant! Pourquoi avez-vous souligné le *et* dans cette phrase (un peu tronquée) de ma page 156 : Achète-moi des Cappadociens *et* des Asiatiques ». Est-ce pour briller en voulant faire accroire aux badauds que je ne distingue pas la Cappadoce de l'Asie Mineure? Mais je la connais, Monsieur, je l'ai vue, je m'y suis promené!

Vous m'avez lu si négligemment que presque toujours vous me *citez à faux.* Je n'ai dit nulle part que les prêtres aient formé une caste particulière; ni, page 109, que les soldats libyens « fussent possédés de l'envie de boire du fer », mais que les

Barbares menaçaient les Carthaginois de leur faire boire du fer; ni, page 108, que les gardes de la légion « portaient au milieu du front une corne d'argent pour les faire ressembler à des rhinocéros », mais « leurs gros chevaux avaient, etc. »; ni, page 29, que les paysans, un jour, s'amusèrent à crucifier deux cents lions. Même observation pour ces malheureuses Syssites, que j'ai employées selon vous, « ne sachant pas sans doute que ce mot signifiait des corporations particulières ». *Sans doute* est aimable. Mais sans doute je savais ce qu'étaient ces corporations et l'étymologie du mot, puisque je le traduis en français la première fois qu'il apparaît dans mon livre, page 7. « Syssites, compagnies (de commerçants) qui mangeaient en commun ». Vous avez de même faussé un passage de Plaute, car il n'est point démontré dans le *Pœnulus* « que les Carthaginois savaient toutes les langues », ce qui eût été un curieux privilège pour une nation entière; il y a tout simplement dans le prologue, v. 112, « *Is omnes linguas scit* »; ce qu'il faut traduire : « Celui-là sait toutes les langues », le Carthaginois en question et non tous les Carthaginois.

Il n'est pas vrai de dire que « Hannon n'a pas été crucifié dans la guerre des Mercenaires, attendu qu'il commandait des armées longtemps encore après », car vous trouverez dans Polybe, Monsieur, que les rebelles se saisirent de sa personne, et l'attachèrent à une croix (en Sardaigne il est vrai, mais à la même époque), livre Ier, chapitre XVIII. Ce n'est donc pas « ce personnage » qui « aurait à se plaindre de M. Flaubert », mais plutôt Polybe qui aurait à se plaindre de M. Frœhner.

Pour les sacrifices d'enfants, il est si peu *impossible* qu'au siècle d'Hamilcar on les brûlait vifs, qu'on en brûlait encore au temps de Jules César et de Tibère, s'il faut s'en rapporter à Cicéron (*Pro Balbo*) et à Strabon (livre III). Cependant, « la statue de Moloch ne ressemble pas à la machine infernale décrite dans *Salammbô*. Cette figure, composée de sept cases étagées l'une sur l'autre pour y enfermer les victimes, appartient à la religion gauloise. M. Flaubert n'a aucun prétexte d'analogie pour justifier son audacieuse transposition ».

Non! je n'ai aucun prétexte, c'est vrai! mais j'ai un texte, à savoir le texte, la description même de Diodore, que vous rappelez et qui n'est autre que la mienne, comme vous pourrez vous en convaincre en daignant lire ou relire le livre XX de Diodore, chapitre IV, auquel vous joindrez la paraphrase chaldaïque de Paul Fage, dont vous ne parlez pas et qui est citée par Selten, *De diis syriis*, p. 166-170, avec Eusèbe, *Préparation évangélique*, livre Ier.

Comment se fait-il aussi que l'histoire ne dise rien du manteau miraculeux, puisque vous dites vous-même « qu'on le montrait dans le Temple de Vénus, mais bien plus tard, et seulement à l'époque des empereurs romains? » Or je trouve dans Athénée, XII, 58, la description très minutieuse de ce manteau, *bien que l'histoire n'en dise rien*. Il fut acheté à Denys l'Ancien 120 talents, porté à Rome par Scipion Émilien, reporté à Carthage par Caïus Gracchus, revint à Rome sous Héliogobale, puis fut vendu à Carthage. Tout cela se trouve encore dans Dureau de la Malle, dont j'ai tiré profit, décidément.

Trois lignes plus bas, vous affirmez, avec la même... candeur, que « la plupart des autres dieux invoqués dans *Salammbô sont de pures inventions* », et vous ajoutez : « Qui a entendu parler d'un Aptoukhos ? » Qui ? d'Avezac (*Cynéraïque*), à propos d'un Temple dans les environs de Cyrène ; « d'un Schaoûl » ? mais c'est un nom que je donne à un esclave (voyez ma page 91) ; « ou d'un Matismann » ? Il est mentionné comme Dieu par Corippus. (Voyez Johanneis et *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, tome XII, p. 181.) « Qui ne sait que Micipsa n'était pas une divinité mais un homme ? » Or c'est ce que je dis, Monsieur, et très clairement, dans cette même page 91, quand Salammbô appelle ses esclaves : « A moi Kroum, Enva, Micipsa, Schaoûl ! »

Vous m'accusez de prendre pour deux divinités distinctes Astaroth et Astarté. Mais au commencement, page 48, lorsque Salammbô invoque Tanit, elle l'invoque par tous ses noms à la fois : « Anaïtis, Astarté, Derceto, Astaroth, Tiratha ». Et même j'ai pris soin de dire, un peu plus bas, page 52, qu'elle répétait « tous ces noms sans qu'ils eussent pour elle de signification distincte ». Seriez-vous comme Salammbô ? Je suis tenté de le croire, puisque vous faites de Tanit la déesse de la guerre et non de l'amour, de l'élément femelle, humide, fécond, en dépit de Tertullien, et de ce nom même de Tiratha, dont vous rencontrez l'explication peu décente, mais claire, dans *Movers, Phenic.*, livre Ier, page 574.

Vous vous ébahissez ensuite des singes consacrés à la lune et des chevaux consacrés au soleil. « Ces détails, vous en êtes sûr, ne se trouvent dans

aucun auteur ancien, ni dans aucun monument authentique.» Or je me permettrai, pour les singes, de vous rappeler, Monsieur, que les cynocéphales étaient, en Égypte, consacrés à la lune comme on le voit encore sur les murailles des temples, et que les cultes égyptiens avaient pénétré en Lybie et dans les oasis. Quant aux chevaux je ne dis pas qu'il y en avait de consacrés à Esculape, mais à Eschmoun, assimilé à Esculape, Iolaüs, Apollon, le Soleil. Or je vois les chevaux consacrés au soleil dans Pausanias (livre Ier, chapitre I), et dans la Bible (*Rois*, livre II, chapitre XXXII). Mais peut-être nierez-vous que les temples d'Égypte soient des monuments authentiques, et la Bible et Pausanias des auteurs anciens.

A propos de la Bible, je prendrai encore, Monsieur, la liberté grande de vous indiquer le tome II de la traduction de Cahen, page 186, où vous lirez ceci : « Ils portaient au cou, suspendue à une chaîne d'or, une petite figure de pierre précieuse qu'ils appelaient la Vérité. Les débats s'ouvraient lorsque le président mettait devant soi l'image de la Vérité ». C'est un texte de Diodore. En voici un autre d'Élien : « Le plus âgé d'entre eux était leur chef et leur juge à tous; il portait autour du cou une image en saphir. On appelait cette image la Vérité ». C'est ainsi, Monsieur, que « cette Vérité-là est une jolie invention de l'auteur ».

Mais tout vous étonne : le molobathre, que l'on écrit très bien (ne vous en déplaise) malobathre ou malabathre, la poudre d'or que l'on ramasse aujourd'hui, comme autrefois, sur le rivage de Carthage, les oreilles des éléphants peintes en bleu, les hommes qui se barbouillent de vermillon et

mangent de la vermine et des singes, les Lydiens en robes de femme, les escarboucles des lynx, les mandragores qui sont dans Hippocrate, la chaînette des chevilles qui est dans le Cantique des Cantiques (Cahen, tome XVI, 37), et les arrosages de silphium, les barbes enveloppées, les lions en croix, etc., tout!

Eh bien! non, Monsieur, je n'ai point « emprunté tous ces détails aux nègres de la Sénégambie ». Je vous renvoie, pour les éléphants, à l'ouvrage d'Armandi, page 256, et aux autorités qu'il indique, telles que Florus, Diodore, Ammien Marcellin et autres nègres de la Sénégambie.

Quant aux nomades qui mangent des singes, croquent des poux et se barbouillent de vermillon, comme on pourrait « vous demander à quelle source l'auteur a puisé ces précieux renseignements », et que « vous seriez », d'après votre aveu, « *très embarrassé* de le dire », je vais vous donner, humblement, quelques indications qui faciliteront vos recherches.

« Les Maxies... se peignent le corps avec du vermillon. Les Gysantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Leurs femmes (celles des Adrymachydes), si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent, etc. » Vous verrez tout cela dans le IVe livre d'Hérodote, aux chapitres CXCIV, CXCI et CLXVIII. Je ne suis pas embarrassé de le dire.

Le même Hérodote m'a appris, dans la description de l'armée de Xerxès, que les Lydiens avaient des robes de femmes; de plus Athénée, dans le chapitre des Étrusques et de leur ressemblance avec les Lydiens, dit qu'ils portaient des robes de

femmes; enfin, le Bacchus lydien est toujours représenté en costume de femme. Est-ce assez pour les Lydiens et leur costume?

Les barbes enfermées en signe de deuil sont dans Cahen (*Ézéchiel,* chapitre XXIV, 17) et au menton des colosses égyptiens, ceux d'Abou-Simbal, entre autres; les escarboucles formées par l'urine de lynx, dans Théophraste, *Traité des pierreries,* et dans Pline, livre VIII, chapitre LVII. Et pour ce qui regarde les lions crucifiés (dont vous portez le nombre à deux cents, afin de me gratifier, sans doute, d'un ridicule que je n'ai pas), je vous prie de lire dans le même livre de Pline le chapitre XVIII, où vous apprendrez que Scipion Émilien et Polybe, se promenant ensemble dans la campagne carthaginoise, en virent de suppliciés dans cette position. « *Quia cœteri metu pœnæ similis absterrentur eadem noscia.* » Sont-ce là, Monsieur, de ces passages pris sans discernement dans l'*Univers pittoresque,* « et que la haute critique a employés avec succès contre moi? » De quelle haute critique parlez-vous? Est-ce de la vôtre?

Vous vous égayez considérablement sur les grenadiers que l'on arrosait avec du silphium. Mais ce détail, Monsieur, n'est pas de moi. Il est dans Pline, livre XVII, chapitre XLVII. J'en suis bien fâché pour votre plaisanterie sur « l'ellébore que l'on devrait cultiver à Charenton »; mais, comme vous le dites vous-même, « l'esprit le plus pénétrant ne saurait suppléer au défaut de connaissances acquises ».

Vous en avez manqué complètement en affirmant que « parmi les pierres précieuses du trésor d'Hamilcar, plus d'une appartient aux légendes

et aux superstitions chrétiennes ». Non, Monsieur, elles sont *toutes* dans Pline et dans Théophraste.

Les stèles d'émeraude, à l'entrée du temple, qui vous font rire, car vous êtes gai, sont mentionnées par Philostrate (*Vie d'Apollonius*) et par Théophraste (*Traité des pierreries*). Heeren (tome II) cite sa phrase : « La plus grosse émeraude bactrienne se trouve à Tyr, dans le temple d'Hercule. C'est une colonne d'assez forte dimension ». Autre passage de Théophraste (traduction de Hill) : « Il y avait dans leur temple de Jupiter un obélisque composé de quatre émeraudes ».

Malgré « vos connaissances acquises », vous confondez le jade, qui est une néphrite d'un vert brun et qui vient de Chine, avec le jaspe, variété de quartz que l'on trouve en Europe et en Sicile. Si vous aviez ouvert, par hasard, le *Dictionnaire de l'Académie française,* au mot *jaspe,* vous eussiez appris, sans aller plus loin, qu'il y en avait de noir, de rouge et de blanc. Il fallait donc, Monsieur, modérer les transports de votre indomptable verve et ne pas reprocher folâtrement à mon maître et ami Théophile Gautier d'avoir prêté à une femme (dans son *Roman de la Momie*) des pieds verts quand il lui a donné des pieds blancs. Ainsi, ce n'est point lui, mais vous, qui avez fait *une erreur ridicule.*

Si vous dédaigniez un peu moins les voyages, vous auriez pu voir au musée de Turin le propre bras de sa momie, rapportée par M. Passalacqua, d'Égypte, et dans la pose que décrit Th. Gautier, *cette pose* qui, d'après vous, *n'est certainement pas égyptienne.* Sans être ingénieur non plus, vous auriez appris ce que font les Sakiehs pour amener

l'eau dans les maisons, et vous seriez convaincu que je n'ai point abusé des vêtements noirs en les mettant dans les pays où ils foisonnent et où les femmes de la haute classe ne sortent que vêtues de manteaux noirs. Mais comme vous préférez les témoignages écrits, je vous recommanderai, pour tout ce qui concerne la toilette des femmes, *Isaïe*, III, 3, la *Mischna*, tit. *de Sabbatho*; *Samuel*, XIII, 18, saint Clément d'Alexandrie, *Pæd.* II, 13, et les dissertations de l'abbé Mignot, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLII. Et quant à cette abondance d'ornementation qui vous ébahit si fort, j'étais bien en droit d'en prodiguer à des peuples qui incrustaient dans le sol de leurs appartements des pierreries. (Voy. Cahen, *Ezéchiel*, XXVIII, 14.) Mais vous n'êtes pas heureux, en fait de pierreries.

Je termine, Monsieur, en vous remerciant des formes amènes que vous avez employées, chose rare, maintenant. Je n'ai relevé parmi vos inexactitudes que les plus grossières, qui touchaient à des points spéciaux. Quant aux critiques vagues, aux appréciations personnelles et à l'examen littéraire de mon livre, je n'y ai pas même fait allusion. Je me suis tenu tout le temps sur votre terrain, celui de la science, et je vous répète encore une fois que j'y suis médiocrement solide. Je ne sais ni l'hébreu, ni l'arabe, ni l'allemand, ni le grec, ni le latin, et je ne me vante pas de savoir le français. J'ai usé souvent des traductions, mais quelquefois aussi des originaux. J'ai consulté, dans mes incertitudes, les hommes qui passent en France pour les plus compétents, et si je n'ai pas été *mieux guidé*, c'est que je n'avais point l'hon-

neur, l'avantage de vous connaître : Excusez-moi ! si j'avais pris vos conseils, aurais-je *mieux réussi ?* J'en doute. En tout cas, j'eusse été privé des marques de bienveillance que vous me donnez çà et là dans votre article et je vous aurais épargné l'espèce de remords qui le termine. Mais rassurez-vous, Monsieur; bien que vous paraissiez effrayé vous-même de votre force et que vous pensiez sérieusement « avoir déchiqueté mon livre pièce à pièce », n'ayez aucune *peur,* tranquillisez-vous ! car vous n'avez pas été *cruel,* mais... léger.

J'ai l'honneur d'être, etc.

À MONSIEUR GUÉROULT.

2 février 1863.

MON CHER MONSIEUR GUÉROULT,

Excusez-moi si je vous importune encore une fois. Mais comme M. Frœhner doit publier dans l'*Opinion Nationale* ce qu'il vient de reproduire dans la *Revue Contemporaine,* je me permets de lui dire que :

J'ai commis effectivement une erreur *très* grave. Au lieu de Diodore, liv. XX, chap. IV, lisez chapitre XIX. Autre erreur : J'ai oublié un texte à propos de la statue de Moloch, dans la *Mythologie du docteur Jacobi,* traduction de Bernard, la page 322, où il verra une fois de plus les sept compartiments qui l'indignent.

Et, bien qu'il n'ait pas daigné me répondre un seul mot touchant : 1° la topographie de Car-

thage; 2° le manteau de Tanit; 3° les noms puniques que j'ai travestis et 4° les dieux que j'ai inventés, — et qu'il ait gardé le même silence; 5° sur les chevaux consacrés au Soleil; 6° sur la statuette de la Vérité; 7° sur les coutumes bizarres des nomades; 8° sur les lions crucifiés, et 9° sur les arrosages de silphium, avec 10° les escarboucles de lynx et 11° les superstitions chrétiennes relatives aux pierreries; en se taisant de même sur le jade 12°; et sur le jaspe 13°; sans en dire plus long quant à tout ce qui concerne : 14° Hannon; 15° les costumes des femmes; 16° les robes des Lydiens; 17° la pose fantastique de la momie égyptienne; 18° le musée Campana; 19° les citations... (peu exactes) qu'il fait de mon livre; et 20° mon latin, qu'il vous conjure de trouver faux, etc.

Je suis prêt, néanmoins, sur cela, comme sur tout le reste, à reconnaître qu'il a raison et que l'antiquité est sa propriété particulière. Il peut donc s'amuser en paix *à détruire mon édifice* et prouver que je ne sais rien du tout, comme il l'a fait victorieusement pour MM. Léon Heuzey et Léon Renier, car je ne lui répondrai pas. Je ne m'occuperai plus de ce monsieur.

Je retire un mot qui me paraît l'avoir contrarié. Non, M. Frœhner n'est pas *léger,* il est tout le contraire. Et si je l'ai « choisi pour victime parmi tant d'écrivains qui ont rabaissé mon livre », c'est qu'il m'avait semblé le plus sérieux. Je me suis bien trompé.

Enfin, puisqu'il se mêle de ma biographie (comme si je m'inquiétais de la sienne!) en affirmant par deux fois (il le sait!) que j'ai été six ans à écrire *Salammbô,* je lui avouerai que je ne suis

pas bien sûr, à présent, d'avoir jamais été à Carthage.

Il nous reste, l'un et l'autre, à vous remercier, cher monsieur, moi pour m'avoir ouvert votre journal spontanément et d'une si large manière, et quant à lui, M. Frœhner, il doit vous savoir un gré infini. Vous lui avez donné l'occasion d'apprendre à beaucoup de monde son existence. Cet étranger tenait à être connu; maintenant il l'est... avantageusement.

Mille cordialités.

À JULES DUPLAN.

Tu es bien gentil de m'envoyer des feuilles *farces*. On me dit que le sieur Vitet m'a attaqué dans sa réponse à Octave Feuillet, envoie-moi ça. A propos d'attaque, sais-tu que j'ai été dénoncé comme corrupteur des mœurs, dans deux églises? 1° église Sainte-Clotilde, 2° église de la Trinité (rue de Clichy). Là, le prédicateur s'appelait l'abbé Becel, j'ignore le nom de l'autre; tous deux ont tonné contre l'impudicité des mascarades, contre le costume de Salammbô! Ledit Becel a rappelé la Bovary et prétend que cette fois je veux ramener le paganisme. Ainsi l'Académie et le clergé m'exècrent, *ça me flatte* et ça m'excite!

Quel discours que celui de Feuillet[1], n.. de D...! quelle platitude! j'en étais indigné pour le père Scribe.

[1] Discours de réception à l'Académie française, le 26 mars 1863.

J'oubliais de te dire que je trouve ta conduite indécente, tu n'écris pas à ton vieux. Comment vas-tu? et Mme Cornu? et la note relative à Théo? etc., et la traduction allemande? (Comme il n'existe point de traité avec la Prusse, M. Richtle est parfaitement libre quant à l'argent; que Mme Cornu arrange l'affaire comme elle l'entendra.)

Quant à moi, je suis dans la confection simultanée de mes deux plans, c'est à cela que je passe toutes mes soirées, je ne sais pour lequel me décider.

J'attends Monseigneur dans quinze jours, alors je prendrai un parti.

Dans la journée, je lis de l'anglais, et même du grec; il m'a pris une rage de Théocrite. Jolie préparation pour peindre les mœurs parisiennes!

Je ne suis pas né pour écrire des choses modernes, décidément; il m'en coûte trop pour m'y mettre. J'aurais dû, après *Salammbô,* me mettre immédiatement à *Saint Antoine,* j'étais en train, ce serait fini maintenant.

Je m'ennuie à crever; mon oisiveté (qui n'en est pas une, car je me creuse la cervelle comme un misérable), ma non-écriture, dis-je, me pèse. Sacré état!

Je compte sur toi cet été. Adieu, tâche d'être plus gai que moi. Je t'embrasse tendrement, mon cher vieux.

À THÉOPHILE GAUTIER.

Comment vas-tu, cher vieux maître? Le *Fracasse* avance-t-il? penses-tu à *Salammbô?* Est-ce qu'il y

a quelque chose de nouveau, relativement à cette jeune personne? Le *Figaro-Programme* en reparle et Verdi est à Paris.

Dès que tu auras fini ton roman, viens donc dans ma cabane passer une huitaine (ou plus) selon ta promesse, et nous réglerons le scénario. Je t'attends au mois de mai. Préviens-moi de ton arrivée, deux jours à l'avance.

Je rêvasse à la fois deux livres sans faire grande besogne. J'ai des clous à la gueule et je m'emm..., si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai vu ta chère trombine!

J'imagine que nous taillerons ici, dans le silence du cabinet (loin des cours et des femmes), une fière bavette! C'est pourquoi accours dès que tu seras libre.

Je te baise sur les deux joues.

Amitiés tendres à toute la nichée et particulièrement au Toto.

Je suis victime de la HHHHAINE DES PRÊTRES, ayant été maudit par iceux dans deux églises : Sainte-Clotilde et la Trinité. On m'accuse d'être l'inventeur de travestissements obscènes, et de vouloir ramener le paganisme (*sic*).

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, mercredi.

Il n'est pas possible d'être plus gentils que vous, mes chers amis! Votre lettre m'a attendri, sans me surprendre.

Ce que j'ai? un em..... constitutionnel que je refoule parfois à force de travail. Quand le travail ne marche pas (ce qui est le cas présent), il reparaît et me submerge. Tout ce que je pourrais vous dire ne serait que le développement de ces simples mots. Je ne suis pas non plus très satisfait de mon physique. J'ai des clous, des irritations à la peau, etc. Bref, je suis dans un f.... moment.

J'ai fait le plan de deux livres[1] qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre. Le premier est une série d'analyses et de potins médiocres sans grandeur ni beauté. La vérité n'étant pas pour moi la première condition de l'art, je ne puis me résigner à écrire de telles platitudes, bien qu'on les aime actuellement. Quant au second, dont j'aime l'ensemble, j'ai peur de me faire lapider par les populations ou déporter par le gouvernement, sans compter que j'y vois des difficultés d'exécution effroyables.

De plus, le printemps me donne des envies folles de m'en aller en Chine ou aux Indes, et la Normandie avec sa verdure m'agace les dents comme un plat d'oseilles crues.

De plus, j'ai des crampes à l'estomac. Voilà tout.

Et vous? avancez-vous? Êtes-vous contents? Les dîners du samedi durent-ils toujours?

Claudin a eu l'amabilité de m'envoyer un compte rendu de *Salammbô*, c'est une attention délicate dont je lui sais gré.

Avez-vous suffisamment vitupéré Sainte-Beuve

[1] *Éducation sentimentale, Bouvard et Pécuchet.*

et engueulé l'Académie à propos de la nomination Carré[1]?

Je lis maintenant l'*Histoire du Consulat* d'un bout à l'autre, et je pousse des rugissements. Il n'est pas possible d'être plus foncièrement médiocre et bourgeois que ce monsieur-là! Quel style! et quelle philosophie!

Je compte toujours vous voir à la fin du mois.

Je vous embrasse sur vos quatre joues en vous serrant les mains tendrement.

À THÉOPHILE GAUTIER.

Lundi soir.

Ne viens pas dîner jeudi chez moi. Je suis invité par le Prince au Palais-Royal. Aurons-nous l'heur de nous y rencontrer?

Je finis *Fracasse;* quelle *merveille!* Oui, une merveille de style, de couleur et de goût. Sois convaincu que jamais tu n'as eu plus de talent. Telle est mon opinion.

Je t'embrasse.

À JULES DUPLAN.

Vichy.

Tu es un misérable de ne pas avoir charmé ma solitude par quelque épître, cela m'eût égayé

[1] Le 23 avril 1863.

dans la vie embêtante que je mène, et où je n'ai pour distraction que la vue de Jules Lecomte sous les arbres du Parc!

J'ai lu beaucoup de romans depuis que je suis ici, et avant-hier la *Vie de Jésus* de l'ami Renan, œuvre qui m'enthousiasme peu. J'ai réfléchi à mes deux plans sans y rien ajouter et à la féerie[1] sans rien trouver. Monseigneur me paraît très en train et nous allons nous y mettre sérieusement dans dix jours, quand je serai rentré à Paris.

Il paraît que vous avez tous les deux solidement bûché les eaux de Saint-Ronan. Vous avez eu une forte conférence ecclésiastique.

S.... n.. d'un chien, quelle chaleur! Après plusieurs jours de froid et de pluie où je grelottais sans pouvoir me réchauffer, nous jouissons maintenant d'une température étouffante. Elle m'obstrue l'entendement, je ne fais que souffler et dormir étendu «comme ung veau» sur mon lit.

Lis-tu dans la *Franchise* le salon de ce vieux Hennequin? Oh! énorme! Encore plus beau comme critique d'art que comme poète!

À ERNEST FEYDEAU.

Vichy, 2 juillet.

A nous deux, mon bon! causons tranquillement.

Tu me permettras d'abord de blâmer ton mode

[1] *Le Château des Cœurs.*

de publication. Pourquoi donner trois titres à une œuvre[1] *une* s'il en fut? Ton histoire est parfaitement suivie, elle se tient d'un bout à l'autre; pourquoi faire accroire qu'il y en a trois?

Je ne dirai rien de la Préface, qui a tous mes respects et approbations. Tu défends les bons principes en bon langage, je m'incline et salue.

J'arrive au livre, à l'œuvre. Eh bien, je trouve la chose extrêmement amusante, je répète *extrêmement.* Tu as voulu faire un roman d'action, d'aventures, et tu as réussi. C'est une chanson nouvelle, Feydeau seconde manière. *Le Mari de la Danseuse* (car c'est pour moi le titre général de l'œuvre, et tu feras bien de le rétablir dans une prochaine édition, en gardant trois sous-titres si cela te convient), *Le Mari de la Danseuse,* dis-je (j'écris comme M. Thiers), est l'antithèse de *Fanny,* comme conception, sujet et procédé. Voilà jusqu'à présent tes deux extrémités (style Sainte-Beuve) et j'aime autant l'une que l'autre. Je suis ébahi par l'habileté de l'intrigue et les ressources de ton imagination. Quant à mes goûts *personnels,* ils s'assouvissent mieux, tu le sais, dans les livres de descriptions et d'analyse que dans ceux du drame; mais ce n'est pas là *ce que tu as voulu faire,* point auquel le critique doit toujours se placer, et d'ailleurs ces sympathies toutes nerveuses se trouvent amplement satisfaites dans la contemplation de tes caractères, qui sont fort remarquables. 1° Saint-Bertrand est une création originale et vraie. Il devient un indigne gredin par des gradations adroitement ménagées. Tu n'en as pas

[1] *Le Mari de la Danseuse.*

fait un monstre, un personnage de tragédie; c'est un homme, et un homme comme il y en a plusieurs. La gracieuse figure de Barberine lui fait un pendant exquis. On l'aime, cette Barberine, ainsi que la bonne comtesse Wanda et que Mme Medeline qui me fait b..... atrocement. Comme je l'aurais g..... avec plaisir sur son divan dans la petite maison de Bade! Gaskell est bon et pris sur nature, j'ai reconnu mon ancien ami Guillaume. Quant à M. de Bugny et Eveline, ils sont moins *rares*, et, en leur qualité de gens vertueux, moins drôles. Mais à propos de vertu, mon bon, sais-tu que ton livre est moral, très moral, abjectement honnête? Quels imbéciles que les critiques! Si je voulais te démolir, c'est par là que je t'attaquerais; car tous les Saint-Bertrand ne sont pas punis, tous les domestiques n'ont pas le dévouement d'Eytmin, beaucoup de Barberines n'auraient pas mieux demandé que d'aider au confortable du ménage en prêtant un peu leur cul à MM. les amateurs. Bref, ceci prouve que, pour arriver à édifier le lecteur par la seule peinture de la vie moderne, il faut avoir recours au romanesque. Il est vrai que tu l'as traité, le romanesque, avec une ingéniosité remarquable; il a l'air non seulement probable, mais vrai. Ton livre est sympathique, tu es un malin.

Ignorant les développements de la fable, j'avais trouvé le commencement un peu long, à une première lecture; mais il a les proportions convenables.

Trouves-tu que la peinture du bal soit suffisante? Cela me semble un peu maigre, *pittoresquement* parlant. Mais s'il en eût été autrement, tu

aurais allangui ton action, car ton œuvre est avant tout dramatique. Il y a là une bonne silhouette, celle du marquis, avec ses favoris poudrés, et qui répète : « Sommes-nous assez moyen âge et Robert le Diable ? ». Ce qui m'a le plus frappé dans dans le duel est ceci : « Vous n'avez donc pas de parents ? — Non ! — Pas de maîtresse ? — Non ! — Pas d'amis ? ».

Cela jette une lueur atroce sur la solitude intime de Saint-Bertrand et me semble plus terrible que le coup de pistolet. Le profil de Rogatchef, de ce lâche qui devient impudent, est fin.

J'aime Lagruelle (p. 169-170), mais je n'en dirai pas autant de Cocodès, qui me semble le gandin poncif, le jeune homme du monde dont on se moque dans tous les livres. Cet endroit me semble lâché : « un ... abbé... savant comme Ducange !!! » Où as-tu vu des abbés savants comme Ducange ? Cela t'est venu au bout de la plume, sans y songer, et tu l'as lâché sans te rappeler que plus loin ledit abbé se grise avec son élève. Les gens savants comme Ducange ne se grisent pas. Tu vois que je t'épluche et que je te suis pas à pas. Tout ce chapitre xv, d'ailleurs, me semble plus mou de facture, plus commun et trop abondant en dialogues.

Mlle Chaussepied est la vraie mère d'actrice, l'éternelle maquerelle donnée par la nature, oscillant entre la prostitution et le mariage. Son livre des dames heureuses est une découverte. Oui, voilà leurs rêves. Sa mort, par excès de truffes, est fort probable. Mais ce que je trouve d'un goût abominable, une chose qui m'exaspère, c'est la venue parallèle du médecin Tant-Pis et du méde-

cin Tant-Mieux. Avec votre permission, monsieur Feydeau, voilà du bas. Au lieu de les faire ennemis, pourquoi ne les as-tu pas faits amis, ce qui eût été bien plus canaille? Mais tu as *voulu* être léger et tu n'es que lourd. L'homœopathe, bien qu'il soit vrai extérieurement, ne me plaît pas beaucoup plus. Bref, tout cela ne *mord pas*, il y a fatigue.

Mais comme ça se relève au chapitre de « les artifices de Saint-Bertrand »! et comme le départ de Gaskell est simple et dans la mesure! On a pitié de ce pauvre vieux, on le comprend, on est *lui*...

Je sais peu de choses plus *plaisantes* que l'intérieur de la Medeline à Bade, avec son portrait physique et son histoire (p. 260-261); elle se relie d'ailleurs à l'action d'une façon fort habile. (Quelle grande machine pour les boulevards ne ferait-on pas avec ton roman?) J'aime cette espionne, on s'imagine qu'elle devrait avoir des ressorts fantastiques dans le bassin. Oui je sens son c....-n..... et je vois son clitoris fait en manière de tire-bouchon avec quoi elle happait les secrets d'État. Son v.... me semble plein de mystères tragiques comme le corridor d'un palais ducal à Venise. Le contraste des Deux Timides (?), venant après ces choses graves, est bien, est à sa place. Voilà une opposition naturelle et qui *sort du sujet;* ici rien de factice. J'ai été ému comme un enfant aux pages 106-107.

« Le bien est difficile à faire », et particulièrement les pages 112-115 sont d'une bonne psychologie. Tu as bien fait de montrer comment les papiers de la Wanda pèsent à Saint-Bertrand.

Cerveiro, neuf.

Le chapitre XIII est excellent en entier. La petite bataille se *voit,* mais je ne comprends rien à l'extérieur du chevalier Florimont. Est-il probable, je te le demande, qu'un homme *du monde* comme ce diplomate soit de 40 *ans* en arrière sur la mode? où as-tu vu cela? pourquoi en fais-tu un personnage grotesque? Il est habitué à voir de beaux ameublements, par sa position même; or pourquoi veux-tu qu'il trouve celui de Saint-Bertrand «d'un luxe extravagant»? Ce magot m'a choqué comme improbable, et d'une invention grotesque, *quand même.*

Tu n'as pas suffisamment expliqué, selon moi, pourquoi Valmondo aime Saint-Bertrand, en est si fort entiché; j'aurais voulu voir Saint-Bertrand dans l'intimité de cette famille, travaillant, en action.

Mais Florimont est comique par sa situation (p. 258-259), ce qui vaut mieux que de l'être par le costume. Les rapports qu'il a avec son fils sont dans le ton probable, et les embarras du jeune homme font sourire.

XXIII. Belle scène entre Eveline et Saint-Bertrand. Le moyen dont se sert Saint-Bertrand pour la mater est inattendu, on ne sait ce qu'elle va devenir, c'est plein d'intérêt. Et Barberine se trouve reliée à cette action fort habilement par l'anéantissement desdites lettres compromettantes. Tout cela se suit, marche et glisse comme sur des roulettes. J'admire la façon dont l'action est conduite. La figure de Gugenheim est sinistre. Ces deux lignes (p. 339) : «Madame la princesse est bien fâchée... elle vous prie de repasser demain», superbes! Voilà comme les choses les plus simples, quand elles sont bien amenées, font de l'effet.

Ceci est bien mignon, et comme ça se voit: « Bah! dit-elle en *tournant la main pour boutonner son gant*».

Tu as bien fait de lui faire faire un voyage en Pologne et de la rendre le plus excusable possible. Le mouvement de la Medeline, à la fin, *superbe!!*

Le troisième volume est, selon moi, supérieur aux deux autres, et je n'y vois pas un mot à reprendre.

J'adore Lorviène. Énorme! Est-ce mon portrait à soixante ans que tu as voulu faire? Je le crois et ça me flatte; car il ne faut pas se le dissimuler, c'est comme cela que je serai sur le retour.

Le comte de Perche est fin et distingué, les changements de Rogatchef sont bons.

Comment aiment les femmes, les contradictions de Barberine, exquis de naturel et de délicatesse. C'est une jolie figure que celle de Barberine.

Mais mon Feydeau éprouve ensuite le besoin de faire rire un peu le parterre et *d'être comique* avec Gaskell, qui doit cependant avoir autre chose à raconter que des farces, car c'est un homme sérieux. « Il venait à peine d'entrer chez Barberine», et le voilà qui se *blague* lui-même, avec ses histoires de chien savant et de volaille phénoménale! Ses inventions sont cocasses en elles-mêmes, mais le dialogue y répugne, on ne dit pas ça de soi, Gaskell moins qu'un autre, il a bien d'autres choses à dire *à Barberine.* Ces tartines drolatiques ne sont pas en situation, il y a là quelque chose qui blesse la délicatesse. Mais l'auteur a voulu montrer son esprit, a voulu briller, admirons-le! Tu me répondras : « on rit», soit! mais on a tort de rire.

Je n'ai plus maintenant qu'à admirer sans aucune restriction.

La réapparition de Saint-Bertrand, par un soir d'été, est une fort belle chose, et il dit un mot qui est pour moi une vraie merveille, tant il est simple. « Tu vois! », dit-il... « Tu vois! », répéta-t-il. Cette répétition-là vous fait venir les larmes aux yeux. Les raccommodements avec Barberine, la comtesse Wanda qui revient, et la prostitution déjà esquissée page 99, très bien, très bien.

A partir du chapitre x, nous entrons dans l'épique, et ça nous tient haletant pendant 106 pages sans discontinuer. Les effets de neige et de paysage, la chanson patriotique des exilés, coupée par des coups, et le bon Eytmin, tout cela est *excellent,* mon vieux, *excellent.* Et ça ne faiblit pas. Tu as eu là une fière poussée, résultat d'un plan bien conduit et d'une imagination vigoureuse.

Où as-tu donc pris ce nom de Tiphaine, qui était le nom d'un ami de mon père?

Un mot *sublime :* « Vous avez donc encore des économies? ».

Ce que j'ai dit du comique intentionnel ne s'applique pas aux pages 304-305, car, là, Gaskell est très sérieux; il est comique pour les autres, mais non pour lui-même.

Comme Barberine est gentille, et comme le Saint-Bertrand s'enfonce, se dégrade, l'un monte, l'autre descend. Ça progresse, ça se développe, on est collé sur le livre. XXIX, charmant, charmant!

J'aime ta Californie, avec ses trottoirs de bois, ses boues et ses ballots. Mais tout disparaît devant l'idée de Cerveiro. Je lisais cela hier sur mon

lit, j'ai bondi comme une anguille, en rugissant comme un taureau. Et non seulement l'idée est sublime, mais elle est admirablement exécutée. On voit la pauvre Barberine à la toucher. Je trouve ce passage-là à la hauteur de n'importe quoi.

La pendaison de Saint-Bertrand m'a rappelé celle de je ne sais plus qui dans la *Prairie* de Cooper, mais il n'y a nul plagiat, sois tranquille.

Enfin l'œuvre finit sur une petite note sentimentale qui console et émeut. Car tu as fait (je ne sais si tu l'ignores) un livre *consolant*. On y « respire » partout l'amour du Bien et on voit comment les jeunes gens tournent mal quand ils n'ont pas de principes. Je ne blâme nullement la chose dans un livre d'imagination, tu as eu d'ailleurs *l'art* de ne montrer que des faits probables; on est emporté par le torrent de ta narration.

Telles sont, mon vieux, les impressions que j'ai ressenties. Je t'écris à la hâte, excuse les bévues du critique.

Ma mère, qui en est à la fin du second volume, me charge de t'exprimer son admiration, et se rappelle, ainsi que ma nièce, au bon souvenir de Mme Feydeau. Quant à moi, je lui baise les mains et je te bécotte sur les deux joues, en te dressant dans mon cœur un PIÉDESTAL! Tu es un gars!

Ton vieux.

À MICHELET.

Croisset, mardi. 1863.

Mon cher Maître,

J'ai reçu votre cadeau[1] avant hier, et (comme les précédents) je l'ai dévoré de suite, tout d'une haleine.

Éblouissement et enchantement, telle est la première impression.

On vous retrouve là entièrement, avec toutes vos grâces et toute votre force; j'admire (plus qu'un autre, et en homme du métier) cet art qui se dissimule sous une simplicité apparente, ce relief des images saillissant par un mot, quantité d'horizons qui se déploient *entre les paragraphes*, ce don de *faire vivre* enfin, qui est la marque des élus en fait de style, votre secret à vous, votre qualité suprême.

Comme tout cela est clair, substantiel, amusant!

Jusqu'à présent je n'avais pas saisi les rapports intimes entre l'Espagne et la France, la différence essentielle de l'Angleterre, ni la physionomie de Dubois qui est, chez vous, toute neuve, il me semble, *ni dans quelle mesure* le Régent était un drôle et sa fille une drôlesse.

Quant au système de Law, voilà la première fois que je le comprends, ce qui n'est pas de votre part un médiocre tour de force.

Quelle charmante chose que le tableau de

[1] Michelet, *La Régence.*

Paris pendant le système, avec tout ce que vous dites des cafés, des enlèvements, etc. !

Manon Lescaut, enfin, se trouve analysée jusque dans ses entrailles; ce jugement-là est à mettre par-dessus tous les autres et les dépasse, on n'a plus à y revenir; à tout ce que vous touchez vous laissez une empreinte ineffaçable.

Je suis obsédé par votre peste de Marseille comme par le souvenir d'un cauchemar. Vous avez atteint là, ô maître, au dernier terme du pathétique. Aucune description classique de la peste ne m'avait causé un tel frisson; non seulement on la voit, mais on la *sent.* Des tableaux entiers, toute une vie, tout un monde en deux lignes : « sans souci d'odorat, dans sa chambrette obscure, la jolie femme au teint jaune, etc. ». Et quelle psychologie que celle-là (p. 318 et 319) « des groupes d'amies, de sœurs », etc. !

Et à travers toutes ces merveilles d'intuition, de reproduction et de langage, l'idée principale, le substratum, le but (la révolution qui vient) ne se perd pas de vue une minute, tout se rattache à cela dans votre livre, c'est comme l'épine dorsale de ce colosse.

Donnez-nous-en d'autres, cher maître. Croyez bien que je vous admire autant que je vous aime, et acceptez, je vous prie, deux très fortes poignées de main que vous envoie

Votre tout dévoué.

Seriez-vous assez bon pour présenter tous mes respects à Mme Michelet?

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, 20 septembre 1863.

C'est moi! je ne suis pas mort. Et vous? où êtes-vous, que devenez-vous? etc., etc.

J'ai attendu vainement une réponse de Théo pour savoir s'il viendrait ici, dans le mois d'août ou de septembre, comme il me l'avait promis. Voilà ce qui fait que j'ai tant tardé à vous rappeler votre promesse. Car vous savez, ô mes bons, que vous m'avez fait celle d'une visite dans ma cabane. Quand sera-ce? Je vous espère.

Je suis à la moitié de ma féerie, laquelle a été refusée sur scénario par le sieur Fournier, non seulement sur scénario, mais après lecture des quatre premiers tableaux. Il a beaucoup *admiré le plan* (*sic*), mais c'est le style qu'il a blâmé. Il le trouve mou!!! Peut-être a-t-il raison? Quoi qu'il en soit, j'ai continué la chose qui sera terminée vers le mois de décembre.

Répondez-moi un petit mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée; j'irai à votre rencontre. Vos deux lits vous attendent.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 23 octobre 1863.

Je suis honteux d'être depuis si longtemps sans vous écrire. Je pense à vous souvent, mais j'ai été depuis deux mois et demi absorbé par un travail

dont j'ai vu la fin hier seulement. C'est une féerie que l'on ne jouera pas, j'en ai peur. Je la ferai précéder d'une préface, plus importante pour moi que la pièce. Je veux seulement attirer l'attention publique sur une forme dramatique splendide et large et qui ne sert jusqu'à présent que de cadre à des choses fort médiocres. Mon œuvre est loin d'avoir le sérieux qu'il faudrait et, entre nous, j'en suis un peu honteux.

Je n'attache à cela, du reste, qu'une importance fort secondaire. C'est pour moi une question de critique littéraire, pas autre chose. Je doute qu'aucun directeur en veuille et que la censure la laisse jouer. On trouvera certains tableaux d'une satire sociale trop directe. Cela est, chère demoiselle, la bagatelle qui m'a occupé depuis le mois de juillet. Maintenant, parlons de choses plus graves, à savoir de vous et de vos préoccupations.

Le livre[1] de mon ami Renan ne m'a pas enthousiasmé comme il a fait du public. J'aime que l'on traite ces matières-là avec plus d'appareil scientifique. Mais, à cause même de sa forme facile, le monde des femmes et des légers lecteurs s'y est pris. C'est beaucoup et je regarde comme une grande victoire pour la philosophie que d'amener le public à s'occuper de pareilles questions.

Connaissez-vous la *Vie de Jésus* du docteur Strauss? Voilà qui donne à penser et qui est substantiel! Je vous conseille cette lecture aride, mais intéressante au plus haut degré. Quant à *Mlle de la Quintinie.....* franchement, l'art ne doit servir de chaire à aucune doctrine sous peine de

[1] *Vie de Jésus.*

déchoir! On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion qui n'appartient qu'à Dieu seul. Et puis, est-ce avec des fictions qu'on peut parvenir à découvrir la vérité? L'histoire, l'histoire et l'histoire naturelle! Voilà les deux muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on entrera dans des mondes nouveaux. Ne revenons pas au moyen âge. *Observons,* tout est là. Et après des siècles d'études il sera peut-être donné à quelqu'un de faire la synthèse. La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité. Chaque religion et chaque philosophie a prétendu avoir Dieu à elle, toiser l'infini et connaître la recette du bonheur. Quel orgueil et quel néant! Je vois, au contraire, que les plus grands génies et les plus grandes œuvres n'ont jamais conclu. Homère, Shakespeare, Gœthe, tous les fils aînés de Dieu (comme dit Michelet) se sont bien gardés de faire autre chose que *représenter.* Nous voulons escalader le ciel; eh bien, élargissons d'abord notre esprit et notre cœur. Hommes d'aspirations célestes, nous sommes tous enfoncés dans les fanges de la terre jusqu'au cou. La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. La meilleure société de Paris en est encore à « remuer le sac » qui s'appelle maintenant les tables tournantes. Parlez du progrès, après cela! Et ajoutez à nos misères morales les massacres de la Pologne, la guerre d'Amérique, etc.

Quant à vous, chère âme endolorie, c'est le passé qui vous fait souffrir, à savoir les obligations d'un culte où votre cœur est attaché, mais qui

révolte votre esprit. De là, divorce et supplice. Vous ne pouvez vous passer de prêtre, et le prêtre vous est odieux. Soyez à vous-même votre prêtre. Ou bien «abêtissez-vous», comme dit Pascal. Mais vous vous écartez de tous les remèdes. Le soleil vous fait du bien et vous restez dans un climat mélancolique, etc., etc. Du courage! et de l'allègement à vos maux, voilà ce que souhaite du fond de son âme celui qui est tout à vous.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Croisset, lundi soir.

Eh bien, et Paris? et votre logement, et la solitude, et tout le reste? vous y faites-vous?

Vous avez dû éprouver un étrange *écœurement* quand, toutes vos affaires une fois rangées, vous vous êtes vue seule dans un gîte inconnu, avec la grande ville tout autour de vous. Je connais cela; en fait de sensations profondément amères il en est peu que je n'aie senties. Ayez bon courage cependant, vous vous habituerez à votre nouvelle existence, difficilement il est vrai, mais cela viendra. Et puis, vous ne pouviez plus rester à Rouen, l'ennui vous submergeait. J'ai bien pensé à vous, mercredi dernier, jour de votre départ, je crois. Le dimanche précédent je vous avais vaguement attendue toute l'après-midi, espoir trompeur.

Donnez-moi, ou plutôt donnez-nous (car ici on parle de vous souvent) des nouvelles de votre aimable personne. Je compte la baiser sur les deux joues dans un mois au plus tard.

J'ai fini aujourd'hui tant bien que mal le *Château des cœurs*. J'en suis *bonteux*, cela me semble immonde, c'est-à-dire léger, *petiot*. Le manque absolu de distinction, chose indispensable à la scène, est peut-être la cause de cette lamentable impression. La pièce n'est pas mal faite, mais comme c'est vide! tout cela ne m'ôte nullement l'espoir de la réussite; au contraire, c'est une raison pour y croire. Mais je suis humilié intérieurement, j'ai fait quelque chose de médiocre, d'inférieur.

Je vais maintenant m'occuper de la préface, qui sera, je l'espère, un travail plus sérieux, et jeudi prochain j'irai à la bibliothèque, où je verrai votre vieil ami. Vous souvient-il que c'est là l'endroit de notre première entrevue?

On vous a apporté des mirlitons, le sucre en poudre faisait une moustache blanche à votre joli bec, vous étiez charmante à donner envie de vous croquer comme les gâteaux.

Ce pauvre Rouen! comme vous y songez, n'est-ce pas? Il en est toujours ainsi, les choses dans l'éloignement seules sont les belles, pays et amours, peut-être?

Je m'y suis trimbalé jeudi dernier (non pas dans les amours mais dans Rouen) pour le montrer à des étrangers, au docteur Willemin (de Vichy); il y avait bien longtemps que je n'avais fait pareille promenade, cela m'a reporté à ma jeunesse, à mon temps de collège, etc.

Si vous attendez de moi des nouvelles *locales*, j'en suis bien fâché, mais je les ignore toutes. Je me suis privé d'aller mercredi dernier à un bal terrible où toute la Rouennerie, toute la Havrerie

et toute l'Elbeuferie était conviée. La vue d'une grande masse de bourgeois m'écrase, je ne suis plus assez jeune ni assez sain pour de pareils spectacles. Quant au grotesque qu'on y peut recueillir, je le sais par cœur.

Avez-vous lu le dernier volume de Michelet? c'est bien amusant. Il a le don de charmer, celui-là.

Et votre roman à l'*Opinion Nationale*, que devient-il? en commencez-vous un autre? Que faites-vous? etc., etc.

Mille tendresses de votre, etc.

À JULES DUPLAN.

Mardi 3 novembre 1863.

Oui, voilà bien longtemps, mon pauvre vieux, que nous ne nous sommes vus. Un peu de patience! Nous aurons ce plaisir dans une dizaine de jours, au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, au plus tard, car *j'ai fini* le *Château des cœurs* depuis mercredi dernier. Il ne reste plus que les vers (dont j'ai fait l'esquisse) à écrire. Je suis bien curieux de te montrer cela. Présentement je m'occupe de lectures relatives à ma préface.

Monseigneur a passé par des états *déplorables*. Telle est la raison de son silence vis-à-vis de toi et de son inaction dans la féerie. Car il n'a jusqu'à présent *rien* fait. 1° Sachant que Fournier ne voulait lui jouer *Faustine* que dans un an, il a retiré sa pièce. 2° Fournier a déclaré n'avoir pas l'argent de

son indemnité. 3° Doucet lui a fait faire un manuscrit pour le montrer aux grands. 4° Ledit Doucet a donné ce manuscrit à Thierry. 5° Bouilhet a été sur le point d'intenter un procès à Fournier. 6° Le même Fournier, samedi dernier, lui a envoyé une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Je triomphe. Je vais jouer *Faustine* immédiatement. » Dans un billet laconique et fiévreux, Monseigneur me dit que Fournier veut le jouer en cinq semaines, ce qui me paraît raide; je n'en sais pas plus. Notre ami est maintenant à Paris, rue Lafayette, 48, chez Duval, pharmacien. Voilà. Je vais m'occuper, aussitôt arrivé, de faire recevoir quelque part la féerie pour qu'on la monte cet été et qu'on la joue à l'automne. Il y aura du tirage à la censure! Mais je crois la chose *amusante.* J'ai expédié ces 175 pages en deux mois et demi, c'est assez joli pour moi, et note que j'ai recommencé deux fois le dénouement qui est tout autre que dans le plan primitif.

Rien n'égale maintenant mon dédain pour « le dialogue vif et coupé ». Quelle division du style!

A-t-on demandé pour toi quelque chose de précis? Attendre indéfiniment est pis que d'être refusé. Il me tarde bien d'embrasser ta bonne trombine.

A bientôt; du courage.

À MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Paris.

Ta bonne lettre m'a bien touché, ma chère Laure; elle a remué en moi des vieux sentiments

toujours jeunes. Elle m'a apporté, comme sur un souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse, où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place! Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne songe à lui. Je connais, maintenant, ce qu'on est convenu d'appeler « les hommes les plus intelligents de l'époque ». Je les toise à sa mesure et les trouve médiocres en comparaison. Je n'ai ressenti auprès d'aucun d'eux l'éblouissement que ton frère me causait. Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là! et comme je l'aimais! Je crois même que je n'ai aimé personne (homme ou femme) comme lui. J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond; ç'a été une rupture, un arrachement! Pour moi il est mort deux fois et je porte sa pensée constamment comme une amulette, comme une chose particulière et intime. Combien de fois dans les lassitudes de mon travail, au théâtre, à Paris, pendant un entr'acte, ou seul à Croisset au coin du feu, dans les longues soirées d'hiver, je me reporte vers lui, je le revois et je l'entends! Je me rappelle avec délices et mélancolie tout à la fois nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes! Si je vaux quelque chose, c'est sans doute à cause de cela. J'ai conservé pour ce passé un grand respect; nous étions très beaux, je n'ai pas voulu déchoir.

Je vous revois tous dans votre maison de la Grande-Rue, quand vous vous promeniez en plein soleil sur la terrasse, à côté de la volière. J'arrivais et le rire du *garçon* éclatait, etc. Combien il

me serait doux de causer de tout cela avec toi, ma chère Laure! Nous avons été bien longtemps sans nous revoir.

Mais j'ai suivi de loin ton existence et participé intérieurement à des souffrances que j'ai devinées. Je t'ai « comprise » enfin. C'est un vieux mot, un mot de notre temps, de la bonne école romantique. Il exprime tout ce que je veux dire et je le garde.

Puisque tu m'as parlé de *Salammbô*, ton amitié apprendra avec plaisir que ma *Carthaginoise* fait son chemin dans le monde : mon éditeur annonce pour vendredi la deuxième édition. Grands et petits journaux parlent de moi. Je fais dire beaucoup de sottises. Les uns me dénigrent, les autres m'exaltent. On m'a appelé : « ilote ivre », on a dit que je répandais « un air empesté », on m'a comparé à Chateaubriand et à Marmontel, on m'accuse de viser à l'Institut, et une dame qui avait lu mon livre a demandé à un de mes amis si Tanit n'était pas un diable. Voilà! Telle est la gloire littéraire. Puis on parle de vous de temps à autre, puis on vous oublie et c'est fini.

N'importe; j'avais fait un livre pour un nombre très restreint de lecteurs et il se trouve que le public y mord. Que le Dieu de la librairie soit béni! J'ai été bien content de savoir qu'il te plaisait, car tu sais le cas que je fais de ton intelligence, ma chère Laure. Nous sommes non seulement des amis d'enfance, mais presque des camarades d'études. Te rappelles-tu que nous lisions les *Feuilles d'automne* à Fécamp, dans la petite chambre du second étage?

Fais-moi le plaisir de m'excuser près de ta mère

et de ta sœur si je ne leur ai pas envoyé un volume; mais j'ai eu un nombre d'exemplaires fort restreint et beaucoup de cadeaux à faire. Je savais d'ailleurs Mme Le Poittevin à Étretat et je comptais sur toi comme lectrice. Embrasse tes fils de ma part et à toi, ma chère Laure, avec deux très longues poignées de main, la meilleure pensée de ton vieil ami.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Mes Bichons,

Mademoiselle Bosquet m'écrit pour me demander s'il vous est agréable qu'elle vous fasse un article dans le *Journal de Rouen*. Elle admire grandement votre livre [1].

Et moi aussi, car je viens de le lire ou plutôt de le dévorer en entier et d'une seule haleine. Ça m'a charmé. Voilà tout ce que je puis vous dire maintenant. Ce qui me reste le plus dans la tête, c'est le portrait de l'abbé, celui d'Henri et la mort de Renée. Quel charmant être que cette jeune fille-là!

Ce volume m'a l'air raide, dites donc? Je vais maintenant le relire posément.

Mais c'est l'exemplaire de Bouilhet que j'ai reçu, où est le mien?

Comme ça s'enchaîne! quel mouvement! Et il y a des morceaux chouettes, des portraits classiques. Le dialogue au commencement entre les deux époux, exquis; le deuil, superbe, etc.

[1] *Renée Mauperin.*

J'ai été irrité plusieurs fois par des imparfaits dans la narration. Sont-ce des fautes typographiques ou bien est-ce intentionnel?

Adieu. Je n'en puis plus; je vous prends sur ma table de nuit et je vous relis.

Tendresses de votre vieux.

Oui, c'est beau, très bien! J'ai franchement ri à deux ou trois places et mouillé à quelques autres (comme un bourgeois). — Comme vous avez de talent et d'esprit et comme je vous aime!

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Croisset, mardi soir.

Non, chère amie, ce n'est pas la bonne compagnie qui fait que vous vous ennuyez (la mauvaise ne vaut pas mieux, ne regrettez rien), c'est l'existence en elle-même, car la vie humaine est une triste boutique, décidément, une chose laide, lourde et compliquée. L'art n'a point d'autre but, pour les gens d'esprit, que d'en escamotter le fardeau et l'amertume.

(C'est-il une faute d'orthographe que d'écrire escamotter avec deux *tt*? Escamotez-en un, alors.)

Vous voilà donc placée au *Temps*, mais il faut prendre de la patience, à ce qu'il paraît. En prendrez-vous?

Vous ne me dites pas si vous avancez dans votre roman Martinvillais.

On m'a conté que vous aviez écrit, dans le *Journal de Rouen*, le compte rendu de la *Religieuse*. Vous êtes donc rentrée dans ce papier dont j'exècre

le ton bourgeois et les tendances rétrogrades? Tant pis pour vous! c'est perdre votre temps.

Quant à votre ami, il continue ses lectures socialistes, du Fourier, du Saint-Simon, etc. Comme tous ces gens-là me pèsent! quels despotes, et quels rustres! Le socialisme moderne *pue le pion*, ce sont tous des bonshommes enfoncés dans le moyen âge et l'esprit de caste, le trait commun qui les rallie est la haine de la Liberté et de la Révolution française.

Dans quelque temps je serai fort en ces inepties. J'ai lu aussi toute la correspondance du Père Lacordaire avec Mme Swetchine, beaucoup de Lamennais; de plus, je viens de passer quinze jours à Trouville et à Etretat, au mois d'août je retournerai à Paris pour une huitaine. Ainsi vous voilà instruite de mes faits et projets.

Et vous? n'est-ce pas bientôt que vous allez chez M. Fourneaux? serez-vous à Paris dans la seconde quinzaine d'août?

Ma nièce vous écrira de Dieppe très prochainement.

Vous savez bien que présentement je songe beaucoup à vos yeux, et à votre joli cou que je baise à droite puis à gauche, en vous serrant les deux mains bien plus affectueusement que respectueusement.

Le vôtre.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

..... Je pourrais dans quelque temps faire un cours sur le socialisme : j'en connais, du moins,

tout l'esprit et le sens. Je viens d'avaler Lamennais, Saint-Simon, Fourier et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre. Si on veut ne *rien* connaître de tous ces gens-là, c'est de lire les critiques et les résumés faits sur eux; car on les a toujours réfutés ou exaltés, mais jamais exposés. Il y a une chose saillante et qui les lie tous : c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bonshommes du moyen âge, esprits enfoncés dans le passé. Et quels cuistres! quels pions! Des séminaristes en goguette ou des caissiers en délire. S'ils n'ont pas réussi en 48, c'est qu'ils étaient en dehors du grand courant traditionnel. Le socialisme est une face du passé, comme le jésuitisme de l'autre. Le grand maître de Saint-Simon était M. de Maistre et l'on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'École de Lyon, qui a été la plus active, est toute mystique à la façon des Lollards. Les bourgeois n'ont rien compris à tout cela. On a senti instinctivement ce qui fait le fond de toutes les utopies sociales : la tyrannie, l'antinature, la mort de l'âme.....

À JULES DUPLAN.

Croisset, dimanche.

Comme je suis content de ta lettre de ce matin, mon bon vieux! enfin te voilà casé et dans une position qui te plaît. Si toi ou ton patron aviez besoin du consul du Caire, fais-le-moi savoir, je lui écrirai ce que tu voudras; ledit consul se

nomme le comte de Sainte-Foix, et est un excellent bougre.

Tu vas donc entrer en relations avec les rois nègres dont parle le vieux. J'espère que tu vas puiser là quelques exemples pour renforcer tes principes...

Ce brave Cernuschi était si content de cette nouvelle que c'est là la première chose qu'il m'ait dite mercredi soir, où je l'ai trouvé dans son lit, couché.

J'ai vu aussi, à Frascati, le prince Napoléon, superbe et orné de bas écossais.

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai lu toute la collection des *Guêpes*, piètre lecture, du Saint-Simon (celui des Saint-Simoniens et non de Louis XIV), du Fourier, du Lacordaire et du Lamennais; tout cela n'est pas démesurément amusant ni même fort. Je me suis retrempé hier au soir, *au débotté* comme dit Villemessant, en relisant le deuxième volume de la *Philosophie*, et toujours avec un nouveau plaisir.

Je n'ai guère pensé à mon roman, au milieu de mes villégiatures (mot du grand monde) consécutives, je ne me mettrai à la copie qu'après mon voyage de Montereau, vers la fin d'août.

L'artiste Feydeau a dédié son roman à Monseigneur.

Pleut-il à Paris autant qu'à Trouville et qu'à Croisset? je suis décidément embêté de la France, et de moi aussi! je voudrais aller vivre pendant trois ans en Italie, ça me rajeunirait, mais...

Adieu, mon bon vieux, je t'embrasse bien fort. Ton...

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Mardi soir.

Je n'avais pas besoin de votre lettre pour savoir que vous êtes un bon cœur et un excellent esprit. Mes brutalités, ou plutôt ma grossièreté, comptaient bien là-dessus. Si j'avais douté de votre intelligence, je ne vous aurais pas écrit si vertement, et puisque vous acceptez mes baisers *quand même,* je vous en envoie quatre, un sur chaque joue et deux autres, un peu plus longs, placés un peu plus bas.

Voici tout ce que j'ai voulu vous dire : je regarde ledit Béranger comme funeste, il a fait accroire à la France que la poésie consistait dans l'exaltation rimée de ce qui lui tenait au cœur. Je l'exècre par amour même de la démocratie et du peuple. C'est un garçon de bureau, de boutique, *un bourgeois* s'il en fut; sa gaieté m'est odieuse. Après Voltaire il faut clore la gaudriole religieuse. Quel argument contre la philosophie, pour les Veuillot, qu'un tel homme! Et puis, encore un coup, pourquoi ne pas admirer les grandes choses et les vrais grands poètes? Mais la France, peut-être, n'est pas capable de boire un vin plus fort! Béranger et Horace Vernet seront pour longtemps son poète et son peintre. Ce qui m'avait indigné dans votre article, c'était la comparaison que vous en faisiez avec Bossuet et Chateaubriand, qui sont cependant loin d'être des dieux pour moi. Je maintiens que le premier écrivait mal, quoi qu'on dise. Mais il serait temps de s'entendre *sur le style.*

N'importe! je ne compare pas ces patriciens à ce boutiquier.

Je n'ai pas attendu la réaction pour avoir un avis; en 1840, il y a vingt-quatre ans, je me suis fait presque mettre à la porte pour l'avoir attaqué chez un de ses amis. C'était chez le préfet de la Corse, devant tout le conseil général. Je vous dirai même que, maintenant, assez souvent, je défends ledit Béranger, car on est encore bien plus bas que son idéal.

Il y a, du reste, dans un des derniers volumes de Sainte-Beuve, une page exquise, où le Béranger que je conçois est admirablement décrit. J'y suis nommé en toute lettre, et cela m'a fait beaucoup rire tant c'est vrai!

Je vous accorde qu'il valait mieux que les gloires du jour; l'éloge est mince, mais c'est jusque-là que je peux aller.

D'où vient qu'on est toujours indulgent pour la médiocrité dorée? et qu'on sait Béranger par cœur et pas un mot de Saint-Amant, pas une page de Rabelais? pourquoi M. Thiers est-il notre grand historien? etc. Quelle vanité que la littérature et la gloire!

Le cavalier Marini a eu plus d'honneurs *en France* que tous les écrivains réunis. Qui est-ce qui lit Byron, maintenant, même en Angleterre? De tout cela je conclus, suivant le père Cousin, que « le Beau est fait par quarante personnes par siècle en Europe ». Je monte dans ma tour d'ivoire et ferme ma fenêtre... (car autrement autant se casser la margoulette, ou devenir fou). Mais quand vous ferez de la critique, par humanité tâchez un peu de rehausser vos lecteurs jusqu'à vous, au lieu de

descendre jusqu'à eux; pensez à votre sacerdoce, comme dirait M. Prudhomme, et aimez-moi toujours, car je suis

Votre

À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 19 avril 1864.

Je n'accepte pas tes tendres reproches, mon cher Ernest, bien qu'ils m'aient remué jusqu'au fond de l'âme. Nous avons beau ne nous voir qu'à de rares et courts intervalles, je pense à toi bien souvent, sois-en convaincu, et je te regrette, mon pauvre vieux! A mesure que l'on vieillit et que le foyer se dépeuple, on se reporte vers les jours anciens, vers le temps de la jeunesse. Tu as été trop mêlé à la mienne, tu as trop fait partie de ma vie pendant longtemps pour qu'il y ait jamais de ma part oubli ni froideur! Jamais je ne vais à Rouen, chez mon frère, sans regarder la maison du père Mignot, dont je me rappelle encore tout l'intérieur et jusqu'aux devants de cheminée. Henri IV chez la Belle Gabrielle; un cheval qui ruait, etc. Quand Pasques revient, je songe à mes voyages aux Andelys, alors que nous fumions pipes sur pipes dans les ruines du Château-Gaillard, et que ton pauvre père nous versait du vin de Collioures et nous découpait des pâtés d'Amiens, tout en riant de si bon cœur aux bêtises que je disais. L'autre jour j'ai été au collège voir un gamin que l'on m'avait recommandé à Paris; tout le temps du collège m'est revenu à la pensée.

Je t'ai revu battant la semelle contre le mur, par un temps de neige, dans la cour des grands...

Mais, saprelotte, quand tu viens à Paris, préviens-moi par un petit mot la veille, afin que je puisse te recevoir et t'embrasser. Je rugis comme un âne toutes les fois qu'on me remet ta carte. J'y passerai tout le mois de mai, j'attends même le retour des nouveaux époux pour y aller; ils sont maintenant à Venise.

Pour répondre aux questions que tu ne me fais pas et qui t'intéressent, puisque tu t'intéresses à tout ce qui me regarde, je te dirai que mon nouveau neveu[1] me paraît un excellent garçon et qu'il adore sa femme; c'est le principal. Quant à son métier, il a une scierie mécanique à Dieppe et fait venir des bois du Nord qu'il vend à Rouen et à Paris. Il est très considéré par les bourgeois comme honnête homme et homme capable dans son industrie. Voilà tout ce que je peux t'apprendre maintenant.

Ma mère m'a chargé de t'embrasser bien fort, ainsi que tous les tiens. C'est ce que je fais.

Ton vieux.

Quand donc reverrai-je ta femme qui m'a laissé un si excellent souvenir?

Tu me parais embêté de la toge? Ne serait-ce pas plutôt de la province? Quand siégeras-tu à Paris? ou tout au moins plus près de nous?

[1] M. Commanville.

À JULES DUPLAN.

Sens, Hôtel de l'Écu de France.
Mercredi, 9 heures et demie du soir, 1864.

Tu l'avais deviné : le serf qui lavait la voiture rue du Château-d'Eau est familier (c'est lui que j'ai eu comme automédon, monsieur), familier, mais bon. A Villeneuve-Saint-Georges, il a été sur le point, sans y être nullement convié, de s'asseoir à table à côté de moi, liberté justifiée par l'amour qu'il me portait, il me trouve « un brave homme ». J'ai été fortement rincé par la pluie dans sa société. Quel temps, misérieorde! j'étais tellement mouillé à Corbeil, que j'ai pris un bain chaud pour faire sécher mes vêtements. Dans l'établissement aquatique de cette infâme localité on est servi par des jeunes filles de quinze ans et une dame entr'ouvre la porte des cabinets avec une décence sans pareille — rien n'est convenable comme ce bras s'allongeant le long du mur, pour prendre vos nippes.

Après avoir manqué de me colleter avec deux charbonniers et un loueur de voitures, j'ai pris l'omnibus de Melun en compagnie de deux maçons fortement allumés et d'un ouvrier champêtre qui infectait l'eau-de-vie et l'ail, et suis arrivé à 9 heures du soir dans Melun, mourant de faim et de froid. Se méfier de l'Hôtel du Commerce. Puis, ce matin, j'ai fait un voyage *exquis* de Melun à Montereau [1] par le bord de la rivière — sous des

[1] Voir *Éducation sentimentale*, chapitre I.

roches couvertes de vignes, en plein soleil. Mon cocher portait à sa boutonnière quatre décorations, ce qui fait que les passants me saluaient. Arrivé ici à 2 heures, j'ai visité le collège, la cathédrale. Oh! le beau sacristain que celui de la cathédrale! Quel Onuphre! une barbe de quinze jours, une bosse sur chaque omoplate, un pif étroniforme et une gueule! une gueule! Il m'a montré le manteau du sacre de Charles X, divers *chefs* de saints, des habits de Thomas Becket, etc., et a « reconnu de suite que j'étais un amateur »! J'ai vu aussi un rude cierge donné par le pape à monseigneur; il pèse 20 livres et sert une fois par an seulement; afin qu'il dure davantage, on ne l'allume *jamais*, un séminariste le porte à la procession devant monseigneur.

Voilà deux soirs consécutifs que je vais au café! hier, au café de MM. les militaires; aujourd'hui, à celui de MM. les voyageurs de commerce. On y répète « Lambert » et on y rit du *Charivari*. — O France!

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Il n'y a rien de plus mélancolique que les beaux soirs d'été. Les forces de la nature éternelle nous font mieux sentir le néant de notre pauvre individualité. Quand je vois ma solitude et mes angoisses, je me demande si je suis un idiot ou un saint. Cette volonté enragée qui m'honore est peut-être un signe de bêtise. Les grandes œuvres n'ont pas exigé tant de peine.

Je suis indigné de plus en plus contre les réfor-

mateurs modernes qui n'ont rien réformé. Tous, Saint-Simon, Leroux, Fourier et Proudhon sont engagés dans le moyen âge jusqu'au cou; tous (ce qu'on n'a pas observé) croient à la révélation biblique. Mais pourquoi vouloir expliquer des choses incompréhensibles? Expliquer le mal par le péché originel, c'est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères.

Quant à l'idée de l'expiation, elle dérive d'une conception étroite de la justice, une manière de la sentir barbare et confuse; c'est l'hérédité transportée dans la responsabilité humaine. Le *bon Dieu* oriental, qui n'est pas bon, fait payer aux petits enfants les fautes de leur père, comme un pacha qui réclame à un fils les dettes de son aïeul. Nous en sommes encore là, quand nous disons la justice, la colère ou la miséricorde de Dieu, toutes qualités humaines, relatives, finies et partant incompatibles avec l'absolu.

Quels clairs de lune, le soir! Lundi, vers minuit, des gens qui s'en revenaient d'une assemblée ont passé en canot sous mes fenêtres en jouant des instruments à vent. Cela m'a surpris tout à coup. J'ai fermé ma croisée... Mon cœur débordait... Ah! les orangers de Sorrente sont loin.

À JULES DUPLAN.

CHER BON VIEUX,

Voilà ce qui m'arrive : J'avais fait un voyage de Fontainebleau [1] avec retour par le chemin de fer, quand un doute m'a pris et je me suis convaincu, hélas! qu'en 1848 il n'y avait pas de chemin de fer de Paris à Fontainebleau. Cela me fait deux passages à démolir et à recommencer! Je vois dans *Paris-Guide* (t. a, p. 1660) que la ligne de Lyon n'a commencé qu'en 1849. Tu n'imagines pas comme ça m'embête! *J'ai donc besoin de savoir :* 1° comment, en juin 1848, on allait de Paris à Fontainebleau; 2° peut-être y avait-il quelque tronçon de ligne déjà faite qui servait? 3° quelles voitures prenait-on? 4° et où descendaient-elles à Paris? Voici ma situation : Frédéric est à Fontainebleau avec Rosanette; il apprend la blessure (c'est le 25 juin) et il part pour Paris avec Rosanette qui n'a pas voulu le lâcher. Mais en route la peur la reprend et elle reste. Il arrive seul à Paris où, par suite des barricades Saint-Antoine, il est obligé de faire un long détour avant de pouvoir atteindre au logis de Dussardier qui demeure dans le haut du faubourg Poissonnière.

Te rappelles-tu la *binette des ambulances?* S'il te revient à la mémoire quelques détails sur les nuits de Paris, cette semaine-là, envoie-les-moi.

Mon héros vagabonde dans les rues pendant la

[1] Voir *l'Éducation sentimentale*, page 475.

dernière nuit, celle du 25 au 26 (c'est le 26 que tout a été fini).

Maintenant, tu comprends la chose comme moi-même. Tâche de me trouver des renseignements précis, tu seras bien gentil.

Mon bougre de roman m'épuise jusqu'à la moelle, j'en suis fourbu! j'en deviens sombre.

En 48, le chemin de Corbeil à Paris était ouvert, reste à savoir comment aller de Fontainebleau à Corbeil. Mais ce n'est pas la route.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 6 octobre 1864.

Non, chère demoiselle, je ne vous ai pas oubliée. Je pense souvent à vous, à votre esprit si distingué et à vos souffrances qui me semblent définitivement irrémédiables.

Nos existences ne sont peut-être pas si différentes qu'elles le paraissent à la surface et que vous l'imaginez. Il y a, entre nous, un peu plus qu'une sympathie littéraire, il me semble. Mes jours se passent solitairement d'une manière sombre et ardue. C'est à force de travail que j'arrive à faire taire ma mélancolie native. Mais le vieux fond reparaît souvent, le vieux fond que personne ne connaît, la plaie profonde toujours cachée.

Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris [1]. Je veux faire l'histoire morale des

[1] *L'Éducation sentimentale.*

hommes de ma génération, sentimentale serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais à cause de cela même, peu amusant probablement. Les faits, le drame manquent un peu; et puis l'action est étendue dans un laps de temps trop considérable. Enfin, j'ai beaucoup de mal et je suis plein d'inquiétudes. Je resterai ici à la campagne une partie de l'hiver pour m'avancer un peu dans cette longue besogne.

Je n'ai pas été cette année à Vichy, c'est il y a deux ans, et l'année dernière, on s'est trompé.

Je ne lis rien et ne puis par conséquent rien vous indiquer de nouveau. Tous ces temps-ci je m'étais occupé de socialisme, mais vous connaissez tout cela, en partie du moins.

On dit beaucoup de bien du nouveau roman de Mme Sand.

Vous ne me parlez jamais de Michelet que j'aime et admire beaucoup, et vous?

Allons, tâchez d'avoir du courage et pensez à moi qui vous serre les mains très cordialement.

À MICHELET.

Croisset près Rouen, mardi soir.

MON CHER MAÎTRE,

L'exemplaire de votre *Bible* que vous m'avez destiné m'est parvenu *ce matin*, seulement. Voilà pourquoi mes remerciements sont tardifs.

Je viens de lire, d'un seul coup, en dix heures, ce merveilleux livre. J'en suis écrasé. Je crois cependant en saisir l'ensemble nettement. Quelle envergure! Quel cercle!

Tout ce que cela suggère d'idées nouvelles, d'aperçus, de rêveries, est infini!

Vous m'avez replacé sous les yeux des paysages que je connais : Delphes et l'Égypte entre autres. Personne n'aura été un *voyant* comme vous. Mais c'est une banalité que de le dire.

Une chose par-dessus tout m'a stupéfait et instruit : à savoir l'histoire d'Alexandre. Voilà qui est neuf, je crois, et profond.

Maintenant les détails m'échappent un peu. Je vais m'y remettre et déguster chaque page lentement comme il convient. Le passage sur Eschyle est bien beau! Mais qu'est-ce qui n'est pas beau dans votre œuvre? Cœur, imagination et jugement, vous ébranlez tout en nous-mêmes, avec vos mains puissantes et délicates.

Il y a des génies de première volée et qu'on n'aime pas cependant. Mais vous, cher maître, vous emportez le lecteur dans votre personnalité par je ne sais quelle grâce — qui est l'extrême force peut-être?

Pas un, croyez-le, ne sent mieux cela que celui qui vous serre les mains bien tendrement, et ose se dire le vôtre.

AU COMTE J. DE MARICOURT.

Croisset près Rouen, 4 janvier.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

En rejetant les deux tiers et demi des choses extra-aimables que vous m'écrivez, il en resterait encore assez pour contenter les plus difficiles. Vous me paraissez un très aimable homme, telle est mon opinion sur vous. Donc je vous prie de vous rappeler ceci :

Vers la fin de février, à partir du 20 ou 25, je serai à Paris, boulevard du Temple, 42, où je resterai jusqu'au mois de juin. Je compte sur votre visite, une heure de conversation valant mieux que dix lettres; vous m'y trouverez tous les dimanches, on y déjeune à onze heures; apportez-moi vos manuscrits, pourvu qu'ils soient lisibles, et comptez sur moi entièrement.

Je ferai tout ce que je pourrai pour vous être agréable; quant à vous faire avoir des articles, je ne demande pas mieux que d'en demander pour vous, mais entre les promesses et l'exécution d'icelles il y a loin, comme vous savez. Enfin nous verrons.

Certainement il faut continuer! Quand on a votre talent on *doit* s'en servir.

Vous avez voyagé, vous connaissez le monde, vous êtes *un homme*, allez donc! Il s'agit de mettre sa tête dans ses deux mains, et de bien réfléchir, et de ne pas se lasser.

Il est cependant une illusion que je dois vous

ravir, c'est celle que vous avez relativement à la possibilité de gagner quelque sol. Plus on met de conscience dans son travail, moins on en tire de profit. Je maintiens cet axiome la tête sous la guillotine. Nous sommes des ouvriers de luxe, or personne n'est assez riche pour nous payer. Quand on veut gagner de l'argent avec sa plume, il faut faire du journalisme, du feuilleton ou du théâtre. La *Bovary* m'a rapporté... *300 francs*, que J'AI PAYÉS, et je n'en toucherai jamais un centime. J'arrive actuellement à pouvoir payer mon papier, mais non les courses, les voyages et les livres que mon travail me demande; et, au fond, je trouve cela bien (ou je fais semblant de le trouver bien), car je ne vois pas le rapport qu'il y a entre une pièce de cinq francs et une idée. Il faut aimer l'art pour l'art lui-même, autrement le moindre métier vaut mieux.

Nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses, avant deux mois, j'espère. D'ici là je vous serre la main et suis vôtre. — G. F.

Envoyez-moi votre roman paru dans la *Revue Contemporaine* (l'aîné de celui que je connais), mais je vous demande d'avance la permission de ne pas vous écrire dessus une longue lettre, car je travaille présentement beaucoup.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Lundi, janvier 1865.

Mes très Chers,

Je n'ai eu votre volume[1] que hier au soir, seulement. Entamé à 10 h. 1/2, il était fini à 3 heures. Je n'ai pas fermé l'œil après cette lecture et j'ai mal à l'estomac. Vous serez cause de nombreuses gastrites! Quel épouvantable bouquin!

Si je n'étais pas très souffrant aujourd'hui, je vous écrirais longuement pour vous dire tout ce que je pense de *Germinie*, laquelle m'excite (52, 53). Cela est fort, raide, dramatique, pathétique et empoignant.

Champfleury est dépassé, je crois. Ce que j'admire le plus dans votre ouvrage, c'est la gradation des effets, la progression psychologique. Cela est atroce d'un bout à l'autre, et sublime, par moments, tout simplement. Ce dernier morceau (sur le cimetière) rehausse tout ce qui précède et met comme une barre d'or au bas de votre œuvre.

La grande question du réalisme n'a jamais été si carrément posée. On peut joliment disputer sur le but de l'art, à propos de votre livre.

Nous en recauserons dans quinze jours. Excusez ma lettre; j'ai, cette après-midi, une migraine atroce, avec des oppressions telles que j'ai du mal à me tenir à ma table.

Je vous embrasse, néanmoins, plus fort que jamais.

---

[1] *Germinie Lacerteux.*

À SAINTE-BEUVE.

Paris, lundi.

Mon cher Maître,

Avez-vous pensé à moi? Pourriez-vous me dire ce qu'il faut lire pour connaître un peu le mouvement néo-catholique vers 1840? Mon histoire [1] s'étend de 1840 au coup d'État. J'ai besoin de tout savoir, bien entendu, et, avant de m'y mettre, d'entrer dans l'atmosphère du temps.

Si vous avez quelque livre ou recueil qui puisse m'être utile, l'*Avenir*, par exemple, vous seriez bien aimable de me le prêter.

Je ne puis aller vous voir parce que j'ai un horrible clou qui m'empêche de m'habiller. Il m'est impossible d'aller aux bibliothèques. Je perds mon temps et je me ronge.

Mille poignées de main.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 11 mai 1865.

J'ai appris, chère mademoiselle, par votre lettre du 27 mars, que vous étiez un peu moins souffrante, et que vos obsessions intellectuelles diminuaient. Fasse le ciel que cela continue! Tenez-moi toujours au courant de votre état, et soyez bien convaincue que j'ai pour vous une affection très

[1] *L'Éducation sentimentale.*

sincère. Nos relations sont étranges; sans nous être jamais vus, nous nous aimons. C'est une preuve que les esprits ont aussi leur tendresse, n'est-ce pas?

J'ai compati à la douleur causée par la mort de votre vieux compagnon. Hélas! j'ai passé moi-même par toutes ces douleurs trop souvent pour ne pas les comprendre!

Mon hiver a été assez triste. J'ai souffert de rhumatismes et de névralgies violemment, résultat : 1° de chagrins assez graves qui m'ont assailli depuis six mois, et 2° de l'atroce hiver par lequel nous avons passé. Vers la fin de janvier, j'ai été à Paris, d'où je suis revenu aujourd'hui seulement. Au mois de septembre dernier, je me suis mis, après beaucoup d'hésitations, à un grand roman qui va me demander *des* années et dont le sujet ne me plaît guère. J'ai devant moi une montagne à gravir et je me sens les jarrets fatigués et la poitrine étroite. Je vieillis. Je perds l'enthousiasme et la confiance en moi-même, qualité sans laquelle on ne fait rien de bon.

Les lectures que j'ai été obligé de faire pour ce livre m'écartent de toute autre étude. Je ne puis donc rien vous dire des derniers ouvrages publiés. Je n'ai même pas ouvert le *César* de notre souverain, qui est une médiocre chose à ce qu'il paraît. Mais j'ai été mécontent des critiques autant que des éloges. Personne, à présent, ne s'inquiète de l'art! de l'art en soi! Nous nous enfonçons dans le bourgeois d'une manière épouvantable et je ne désire pas voir le vingtième siècle. Pour le trentième, c'est différent!

Avez-vous lu *Un prêtre marié*, de Barbey d'Au-

revilly? Je voudrais bien avoir votre avis sur ce livre.

J'ai vu avant-hier Mme Sand. Elle avait fini un roman[1] le matin même et m'a paru en excellente santé.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, samedi soir, 12 août 1865.

Eh bien, quand *Henriette?*[2] Et que faites-vous?

Quant à moi, mes bons, j'ai reçu depuis mon retour dans mes Lares de jolies tuiles sur la tête : 1° la mort déplorable et inattendue de mon neveu (le gendre de mon frère); 2° la maladie de ma mère. Un zona compliqué d'une névralgie générale et qui lui fait pousser la nuit de tels cris que j'ai été obligé d'abandonner ma chambre. Vous pouvez imaginer le reste.

Aujourd'hui, il y a un peu de mieux.

La littérature ne marche pas raide au milieu de tout cela, comme vous pouvez le croire.

Je viens de lire le Proudhon sur l'art! On a désormais le maximum de la *pignouferie socialiste.* C'est curieux, parole d'honneur! Ça m'a fait l'effet d'une de ces fortes latrines, où l'on marche à chaque pas sur un étron. Chaque phrase est une ordure. Le tout à la gloire de Courbet! et pour la démolition du romantisme. O saint Polycarpe!

Amitiés aux amis. Tout ce que vous trouverez

(1) *La Confession d'une jeune fille.*
(2) *Henriette Maréchal.*

de plus respectueusement cordial pour la Princesse. Je vous embrasse.

Écrivez-moi donc un peu longuement, puisque vous êtes deux. J'ai besoin de distraction, je vous jure.

AUX MÊMES.

Croisset, mardi.

Eh bien, et *Henriette ?* Vous seriez bien aimable de m'en donner des nouvelles et de me dire quand la première[1]. Êtes-vous contents de vos artistes ? Pas trop, hein ? et le Plessy ? et Thierry ? et la censure ? saprelotte ! comme j'ai envie de voir ça sur les planches !

Que devenez-vous d'ailleurs ? et la Princesse ? et le père Beuve ? et Théo ? et tout Magny ?

Je vis comme un ours et ne sais rien de ce qui se passe. Me voilà arrivé bientôt à la fin de ma première partie (encore trois ou quatre mois), j'ai travaillé beaucoup tout l'été. Que sera-ce ? Je n'en sais rien.

Je vous remercie de m'avoir fait lire les *Deux Sœurs,* je l'ai, de plus, acheté. Comme je suis riche, n'est-ce pas ! Non, on n'imagine pas ce que c'est ! Mais connaissez-vous un roman du jeune Dumas intitulé : *le Roman d'une femme ?...* Oh ! je ne puis que pousser des cris inarticulés.

A-t-on bien peur du choléra à Paris ? Espérons qu'il sera fort et purgera la capitale de plusieurs bourgeois.

[1] Fut représentée le 5 décembre 1865.

Tenez-vous le ventre chaud, en attendant, et pensez à moi qui vous embrasse très fort.

AUX MÊMES.

Nuit de lundi.

Je n'ai donc pas répondu à votre lettre du 29 septembre où vous m'annonciez vos embêtements dans la *Maison de Molière*, car je la retrouve sur ma table à l'instant même.

Cette nouvelle m'a plus contrarié qu'étonné. Je connais les *cabots!* Monseigneur, à qui j'ai conté la chose, en a profité pour re-rugir contre eux.

Mais comment ça se fait-il, tonnerre de Dieu! Est-ce que vous ne serez pas joués cet hiver?

La Princesse m'a écrit une très aimable lettre où elle me dit qu'elle vous aime beaucoup. Je lui ai répondu qu'on ne pouvait plus mal placer sa confiance et que vous étiez deux canailles. La vérité avant tout.

Autre histoire : la même lettre qui a bien une quinzaine de jours de date m'annonçait l'envoi de l'aquarelle promise. Or, pas d'aquarelle! Pourquoi? Est-elle perdue au chemin de fer? Je n'ose écrire à la Princesse. Dites-moi ce qui en est, vous serez bien aimables.

Je continue à travailler comme un homme et il se pourrait que j'aie fini ma première partie au commencement de janvier. Alors j'ornerais immédiatement la capitale de ma présence.

Il m'ennuie de ne pas avoir de nouvelles de Théo! et encore bien plus, mes chers bons vieux, de ne pas vous voir.

Si ça ne vous embête pas trop, donnez-moi des détails sur *Henriette*.

Je vous en écrirais plus long, mais il est trois heures du matin et j'ai la tête cuite.

AUX MÊMES.

Dimanche matin.

N'y allez pas par quatre chemins, mes bons. Il est inutile de se débattre avec la censure. Adressez-vous directement à l'empereur.

J'arriverai à Paris mercredi, je passerai chez vous entre six et sept. Nous dînerons ensemble et je vous lâcherai à dix heures. Si vous avez affaire ailleurs, tant pis.

A bientôt.

AUX MÊMES.

Nuit de jeudi, novembre 1865.

C'est encore moi, mes bons, mais cette fois je ne demande pas de réponse.

Ma nièce et son époux... oui, vous me voyez venir? Eh bien, non! Bref, si vous ne pouvez me donner deux balcons, ayez l'obligeance de les retenir pour moi au contrôle, la chose coutât-elle des sommes insensées.

La Princesse m'offre une place dans sa loge. Si vous aimez mieux que je sois au paradis ou aux latrines, faites. On ne vient pas pour s'amuser aux premières des amis, mais pour les servir. J'ai ré-

pondu à la Princesse «que je la remerciais beaucoup», ce qui ne m'engage à rien. Quelle politique! quelle astuce!

Voilà deux jours que je passe dans les deux gares de Rouen; pas d'aquarelle. La chose sera restée à Paris ou aura été remise à un autre chemin de fer.

J'arriverai à Paris jeudi soir, ou peut-être mercredi soir. Je brûle d'y être.

Allons, à bientôt. Vous allez avoir une semaine embêtante à passer.

C'est moi qui vous emprunterai de l'argent, si vous avez un succès!

Ne ressemblez pas trop à Dennery, hein?

Adieu, très chers vieux, je vous embrasse sur vos quatre joues.

AUX MÊMES.

Eh bien? est-ce vrai? Votre pièce est retirée par ordre? pourquoi? J'imagine que votre préface n'est pas étrangère à cela. On aura été blessé, je ne sais de quoi.

Vous avez dit tout ce qu'il y avait à dire. Je vous ai trouvés seulement trop loyaux et trop modestes. Quand on est braves comme vous, on peut être crânes. Quand on a votre talent, on peut être fiers.

La mesure autoritaire m'étonne d'autant plus qu'un bourgeois de Rouen (qui a assisté à l'une des dernières d'*Henriette*) m'a dit, hier, que tout s'y était très bien passé.

Tout cela est d'un incroyable à devenir fou!

J'ai relu *Henriette* deux fois. *C'est bon.* Voilà mon avis et je m'y connais autant que Darcel.

Je vous supplie de m'écrire un peu longuement et même le plus longuement que vous pourrez.

Je *sens* qu'il y a du prêtre dans votre cabale. La Sociale n'a pas cet acharnement; et puis, avant tout et surtout, vous avez le *style,* cette chose qui ne se pardonne jamais.

Qu'est-ce que la Princesse dit de tout cela?

Tandis que l'on supprime votre pièce pour satisfaire au vœu de Pipe-en-Bois, on chasse des écoles les étudiants qui ont parlé à Louvain. C'est l'équilibre. O sainte voyoucratie!

Adieu, mes pauvres chers vieux. Comme vous devez être las et énervés, maintenant! Mais, s.... n.. de D...! vous êtes de bons bougres. Vous pouvez vous dire cela à vous-mêmes dans le silence du cabinet. Et nous faisons un beau métier, après tout, puisqu'il fait crever de rage et d'envie jusqu'à la « jeunesse des écoles ».

Des détails, hein?

Je vous embrasse et vous aime encore plus, si c'est possible.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, mardi 23 janvier 1866.

Vous avez bien tort de m'appeler *consolateur,* chère demoiselle. Je voudrais mériter ce titre, mais que puis-je pour vous? sinon vous envoyer l'assurance d'une sympathie très profonde.

Je vous croyais occupée d'un grand travail

historique sur Angers, et j'espérais que votre esprit trouverait du calme dans cette sage besogne; il n'en est rien, hélas! et je m'en afflige. *Forcez-vous* donc à étudier des faits, les choses, la nature enfin! Bien que vous soyez dans le courant philosophique moderne, le moyen âge vous étouffe, vous y tenez par des attaches multiples, et encore une fois, malgré tout, *fuyez votre pays,* quittez votre maison comme si le feu y prenait, et toutes vos habitudes, qui sont mortelles. Ne soyez pas complaisante pour vos douleurs; vous goûtez trop, comme dirait Montaigne, cette délicatesse qui est au giron de la mélancolie.

Vous vous étonnez du fanatisme et de l'imbécillité qui vous entourent! Que l'on en soit blessé, je le comprends, mais surpris, non! Il y a un fond de bêtise dans l'humanité qui est aussi éternel que l'humanité elle-même. L'instruction du peuple et la moralité des classes pauvres sont, je crois, des choses de *l'avenir;* mais quant à l'intelligence des masses, voilà ce que je nie, quoi qu'il puisse advenir, parce qu'elles seront toujours des *masses.*

Ce qu'il y a de considérable dans l'histoire, c'est un petit troupeau d'hommes (trois ou quatre cents par siècle peut-être) et qui, depuis Platon jusqu'à nos jours, n'a pas varié. Ce sont ceux-là qui ont tout fait et qui sont la *conscience* du monde; quant aux parties basses du corps social, vous ne les élèverez jamais. Quand le peuple ne croira plus à l'Immaculée conception il croira aux tables tournantes. Il faut se consoler de cela et vivre dans une tour d'ivoire. Ce n'est pas gai, je le sais, mais avec cette méthode on n'est ni dupe ni charlatan.

À GEORGE SAND.

1866.

Chère Madame,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre que je viens de recevoir ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que *je vous aime bien franchement.*

Ce n'est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d'avoir votre portrait pour l'accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscrète? Si non, mille remerciements d'avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitère.

À LA MÊME.

Paris, 1866.

Mais certainement je compte sur votre visite dans mon domicile privé. Quant aux encombrements qu'y peut apporter le beau sexe, vous ne vous en apercevrez pas (soyez-en sûre) plus que les autres. Mes petites histoires de cœur ou de sens ne sortent pas de l'arrière-boutique. Mais comme il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

A l'heure qu'il est, je suis écœuré par la population qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras! Et on dit que l'esprit court les rues!

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi.

Tant mieux qu'on soit content à l'Odéon, chère maître.

Je m'attends à un re-*Villemer* et serai, bien entendu, à la première. C'est pour le mois d'avril, n'est-ce pas? Au reste, peu importe que je sois ici ou là-bas, j'irai.

Mlle Bosquet (l'auteur de la *Normandie merveil-*

leuse) a publié un roman intitulé : *Une femme bien élevée.* Il y a certainement là dedans quelque chose. Je me suis permis de lui conseiller *de* vous offrir un exemplaire. Quel style! Si vous pouviez lui faire avoir un article par Mario Proth, ou quelqu'un de vos amis, vous feriez une bonne action.

À LA MÊME.

Croisset, samedi.

Je n'ai pas eu de chance dans mon court voyage à Paris, chère maître. En apportant chez vous, mercredi, votre châle et les feuilles de tulipier, je comptais, en cas de non-rencontre, me représenter à votre porte le lendemain. Mais le lendemain, j'ai eu rendez-vous de Dumaine, qui nous a manqué de parole deux fois dans la même journée. Bref, la lecture n'a pas eu lieu. On a eu *peur* de nous entendre. C'est partie remise, et je m'en moque profondément.

Je suis impatient de voir rangés sur une planche tous vos livres. C'est un cadeau, cela, — un cadeau royal et qui m'attendrit.

N'oubliez pas non plus le portrait, afin que j'aie toujours sous les yeux votre chère et belle tête.

Où êtes-vous, maintenant? Moi, je ne reparaîtrai dans les pays civilisés que vers la fin d'octobre, pour la première de mon ami Bouilhet.

À MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Paris, 9 mars 1866.

Ma chère Laure,

Comment t'exprimer ma stupéfaction et ma douleur? Je n'ai appris l'affreuse nouvelle qu'hier au soir, seulement. J'en suis encore écrasé.

Je t'aime trop pour te donner des consolations et te dire de ces choses banales qui exaspèrent la souffrance. Pleure, ma pauvre vieille amie, pleure tant que tu pourras! Celle[1] que tu as perdue mérite toutes les larmes, car personne plus qu'elle ne fut intelligent, bon, dévoué, charmant! Quelles vacances de Pâques je passais autrefois à Fécamp! Quels souvenirs exquis! Quelles conversations avec mon Alfred et vous! Je n'ai retrouvé cela nulle part! Il me semble entrer encore dans votre cour de la Grande-Rue et apercevoir M. Le Poittevin sur la terrasse, près de la volière.

Que vas-tu devenir? Comme tu vas te trouver seule! comme je te plains!

Adieu, ma pauvre Laure. Tâche d'avoir du courage pour tes enfants. Dis de ma part à Virginie tout ce que je t'écris à toi-même.

Je t'embrasse. Ton vieux camarade et ami.

[1] Mme Le Poittevin, mère de Mme de Maupassant.

À GEORGE SAND.

Croisset, samedi soir. 1866.

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine! Je vais lui faire faire un large cadre et l'appendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison ». Mauvais mot, car nous valons mieux que ces deux bonshommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme »; mais moi, qui suis *un vieux romantique,* je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur » qui m'a fait tant rêver dans ma jeunesse.

À SAINTE-BEUVE.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août 1866.

CHER MAÎTRE,

Je reçois la lettre de M. Duruy avec votre petit mot. Merci de l'un et surtout de l'autre. Mais je suis accoutumé de longue date à vos procédés.

Est-ce que la main des amis n'est pas un peu là dedans? Je dis d'un ami ou d'une amie? Cette dernière a été bien aimable aussi, car c'est d'elle que j'ai appris ma nomination.

Mille remerciements de votre sincèrement dévoué.

P. S. — Ce serait le cas de trouver quelque chose de spirituel et de bien senti. Mais je ne trouve rien. Donc une repoignée de main.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août 1866.

Eh bien, et vous? J'ai été tout désappointé de voir à votre place Ponson du Terrail! Et ma joie est troublée puisque je ne la partage pas avec vous. Mon délire est d'ailleurs médiocre. *J'ai la tête forte* et je consentirai encore à vous saluer. N'importe! ça m'embête que mes bichons n'aient pas l'étoile.

Figurez-vous qu'un facteur de Croisset, idiot, a renvoyé votre lettre du 19 juillet, rue de la Chaussée-d'Antin, 21. J'ignore le sens de cette facétie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que votre lettre m'est arrivée après avoir beaucoup voyagé, il y a six ou sept jours seulement, jeudi dernier, je crois. Cela vous explique mon long silence.

J'ai été en Angleterre voir des amis. Je suis revenu à Paris. J'ai été à Chartres. J'ai eu la foire, j'ai dîné deux fois chez la Princesse. Je suis ici depuis dimanche, et dimanche prochain je serai revenu à Croisset. Il est temps de se remettre à travailler.

Et vous? où en est le roman? Celui[1] de la mère Sand, qui m'est dédié, me vaut les plaisanteries les plus aimables. J'ai assisté à la chute douce des

[1] *Dernier amour.*

Don Juan de village Je ne comprends pas un mot aux choses de théâtre. Pourquoi tant d'enthousiasme au *Marquis de Villemer* et tant de froideur aux *Don Juan ?* problème!

Puisque Saint-Victor est avec vous, serrez-lui les deux mains de ma part. Quant à vous, je vous baise sur les quatre joues.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Croisset, Mereredi.

Vous m'avez écrit, *Mademoiselle et aimée*, une très aimable lettre, pleine de reproches que je n'admets pas. Pouvez-vous croire que je vous oublie? Vous savez bien que non!

Mais que vous aurais-je dit dans ces derniers temps, au milieu de toutes les tuiles domestiques qui me sont tombées sur le chef et ont singulièrement troublé « le silence du cabinet »?

Caroline vous a parlé de la maladie de ma mère. Je la (*la* se rapporte à ma mère, j'écris comme un bon auteur) conduis demain à Ouville, on espère que l'air marin achèvera de la rétablir; mais elle souffre encore beaucoup, c'est bien pénible à voir.

Je crois que vous vous trompez, quant à Hefftzer; c'est un bon diable, il vous publiera. Que faites-vous en attendant?

Quant à moi, je travaille comme trente nègres, mais je me suis embarqué dans un sujet inextricable par sa simplicité et son abondance. Plus je vais, moins j'ai de facilité. J'ai passé dix heures consécutives pour faire trois lignes, et qui ne sont

pas faites! « Qué folie! » comme eût dit défunt Grassot.

Je ne sais aucune nouvelle, ne vois personne et ne lis rien. J'ai pourtant avalé dernièrement les deux volumes posthumes du pignouf appelé Proudhon; un peu de colère, de temps à autre, n'est pas nuisible à la santé.

Il nous a été impossible de découvrir, dans le volume de poésies chinoises, la pièce que vous dites; votre indication est vague, je crois que vous faites confusion.

Mme Commanville part après-demain pour Saint-Martin, d'où elle reviendra à la fin de la semaine prochaine.

Nous comptons sur votre visite dans les derniers jours de ce mois-ci. Serez-vous en joie? Bonne pioche, et bien que vous m'appeliez monsieur, je vous baise sur les deux côtés de votre charmant col, et suis

le vôtre.

J'ai vu dernièrement le père Pottier. Toujours hoffmanesque.

À LA MÊME.

Croisset, dimanche.

Que devenez-vous? où êtes-vous?

Que faites-vous?

Ce n'est pas gentil d'oublier comme ça un homme *qui vous aime.*

Je n'ai pas été chez vous, à Paris, au mois d'août, parce que je vous croyais chez Mme Four-

neaux. Vous n'êtes donc pas revenue par Rouen?

J'ai eu, depuis six semaines, une vague colique qui m'amollissait singulièrement, mais le vent de la mer (j'arrive de Dieppe) m'a retapé, et je vais me remettre à mon lourd bouquin. J'espère avoir fini la 2e partie à la fin de février. — Restera la 3e!

Bref, je n'aurai pas terminé le tout avant deux ans! Il est inutile que je vous ennuie de mes jérémiades; mais je suis terriblement inquiet de ce livre.

Sa conception me paraît vicieuse.

Que pensez-vous de *Camors?*

Ma mère est à Ouville, chez ma nièce Juliette; j'ai passé trois jours chez mon autre nièce à Dieppe. J'attends la semaine prochaine des parents de Champagne, et vers le milieu d'octobre G. Sand. Je resterai ici jusqu'à la fin de février. Voilà tout ce que j'ai à vous dire, il me semble.

Je baise les deux côtés de votre charmant col, puisque vous ne m'abandonnez que ça; vous avez pourtant de ravissantes paupières brunes qui... allons! je deviens inconvenant!

Tout à vous.

À GEORGE SAND.

Croisset, 1866.

Moi, un être mystérieux, chère maître, allons donc! Je me trouve d'une platitude écœurante, et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement, quoi qu'il dise. Je vous jure même (par le sourire de votre petite-fille) que je

sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup rêvé et très peu exécuté. Ce qui trompe les observateurs superficiels, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. Mais vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre (après la pièce[1] de Bouilhet), rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour, comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire ». Est-ce convenu ?

Quant à la féerie, merci de vos bonnes offres de service. Je vous gueulerai la chose (elle est faite en collaboration avec Bouilhet). Mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner quelques piastres et la honte d'exhiber une niaiserie.

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne, non pour les Bretons qui m'ont paru des animaux rébarbatifs. A propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans l'*Artiste*, en 1858, une assez bonne blague sur les pierres branlantes, mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

(1) *La Conjuration d'Amboise.*

J'ai lu, d'une traite, les dix volumes de l'*Histoire de ma Vie,* dont je connaissais les deux tiers environ, mais par fragments. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la vie de couvent.

J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me reviendront.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Croisset, lundi soir.

Je ne vous ai pas écrit, ma chère amie, parce que je n'avais rien à vous dire, et ce n'est pas gentil de m'en vouloir, car vous savez que je vous aime, J'ai travaillé *furieusement* pendant six semaines, de la fin de mai au milieu de juillet. Puis j'ai été quinze jours en Angleterre, quinze jours à Paris et dans les environs. Je suis revenu hier de Dieppe, où j'ai passé une semaine, et me revoilà courbé sur ma table pour deux grands mois. J'irai à Paris vers la fin d'octobre, voir la pièce de Bouilhet, mais je ne resterai pas, ayant l'intention de passer ici tout l'hiver afin de hâter un peu mon interminable roman, si bien que ma saison *mondaine* ne commencera guère avant le mois de mars.

Mais en revenant de Cambremer, vous passerez, sans doute à Rouen? Je compte, ou plutôt nous comptons sur votre visite.

Ce qui me fait plaisir dans le ruban rouge, c'est la joie de ceux qui m'aiment; c'est là le meilleur de la chose, je vous assure. Ah! si l'on recevait cela à 18 ans!...

Quant à oublier mon procès et n'avoir plus de

rancune, pas du tout. Je suis d'argile pour recevoir les impressions et de bronze pour les garder; chez moi rien ne s'efface, tout s'accumule.

J'ignorais complètement l'existence d'un livre intitulé *Robert Burat.* Quelle drôle d'érudition vous avez! Je ne partage pas tout à fait votre enthousiasme pour l'*Affaire Clemenceau,* bien que ce soit de beaucoup l'œuvre la plus forte de Dumas; mais il l'a gâtée à plaisir par des tirades et des lieux communs. Un romancier, selon moi, *n'a pas le droit* de dire son avis sur les choses de ce monde. Il doit, dans sa vocation, imiter Dieu dans la sienne, c'est-à-dire faire et se taire. La fin de ce livre (*Clemenceau*) me semble radicalement fausse; un homme ne tue pas une femme *après,* on éprouve alors une détente générale contraire à toute énergie. Cela est une grande bévue physiologique et psychologique.

Ce que j'ai trouvé de mieux, ce sont les lettres de la jeune femme.

Je ne peux rien vous dire du *Dernier amour* (dont la dédicace, par parenthèse, me vaut les plus aimables plaisanteries), pour l'excellente raison que je n'en ai pas lu une ligne; j'attends que tout soit fini et en volume.

Mais j'ai assisté à la première des *Don Juan de village.* La chute a été complète, bien que douce. Le public m'échappe de plus en plus, je n'y comprends goutte. Pourquoi hurlait-on d'enthousiasme au *Marquis de Villemer* et bâillait-on d'ennui aux *Don Juan?* Tout cela me semble, à moi, absolument de même calibre.

Eh bien, et vous? et vos travaux?

Je n'aurai pas fini le mien avant trois ans! il sera

médiocre, la conception étant mauvaise. Je prendrai ma revanche dans un autre, où je n'aurai plus de bourgeois, car le cœur m'en lève de dégoût.

Je vous baise sur les deux côtés de votre joli col, aussi longuement que vous le permettrez, et suis votre, etc.

À AMÉDÉE POMMIER.

Croisset, 8 septembre 1866.

Vous devez me considérer, Monsieur, comme le dernier des goujats. Mais depuis le mois d'avril j'étais absent de Paris. C'est il y a huit jours seulement que j'ai trouvé chez moi votre volume. Donc agréez d'abord toutes mes excuses, puis mes remerciements.

Vous m'avez d'ailleurs écrit, à propos de la *Bovary*, une lettre qui a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ». La nouvelle marque de sympathie que vous me donniez en me dédiant une pièce m'a été très douce, je vous assure.

Vos *Colifichets* sont des joyaux. Je me suis rué dessus. J'ai lu le volume tout d'une haleine. Je l'ai relu. Il reste sur ma table pour longtemps encore. Partout j'ai retrouvé l'exquis écrivain des *Crâneries*, des *Océanides* et de l'*Enfer*. Je vous connais et depuis longtemps je vous étudie. Il n'est guère possible d'aimer le style sans faire de vos œuvres le plus grand cas. Quelles rimes! quelle variété de tournure! quelles surprises d'images! C'est à la fois clair et dense comme du diamant. Vous me semblez un classique dans la meilleure acception du mot.

Il va sans dire que la page 8, tout d'abord, m'a séduit, et mon émerveillement n'a pas ensuite faibli. J'aime autant les petites pièces que les grandes. Est-ce une vanité? Mais je crois comprendre tout le mérite du *Voyageur* et de *Blaise et Rose*. Il faut être fort comme un Cabire pour avoir de ces légèretés-là. Vous m'avez fait rêver délicieusement avec l'*Égoïste* et la *Chine*. Le *Géant* m'a « transporté d'enthousiasme ». L'expression, quoique banale, n'est pas trop forte; je la maintiens.

Les œuvres d'art qui me plaisent par-dessus toutes les autres sont celles où l'*art excède*. J'aime dans la Peinture, la Peinture; dans les Vers, le Vers. Or, s'il fut un artiste au monde, c'est vous. Tour à tour vous êtes abondant comme une cataracte et vif comme un oiseau. Les phrases découlent de votre sujet naturellement et sans que jamais on voie *le dessous*. Cela étincelle et chante, reluit, bruit et résiste.

Combien n'avez-vous pas de ces vers tout d'une pièce, de ces vers où l'idée se trouve si bien prise dans la forme qu'elle en demeure inséparable :

> Sa toque de velours descendait jusqu'aux yeux.
>
> Qui tombait sur la main et jusqu'au bout des doigts.

Je ne cite que ces deux-là, pris au hasard, pour vous montrer ce que je veux dire.

Je vous aime encore parce que vous n'appartenez à aucune boutique, à aucune église, parce qu'il n'est question, dans votre volume, ni du problème social, ni des bases, etc.

Et je serre cordialement et respectueusement

la main qui écrit de pareilles choses, en me disant, Monsieur, votre tout dévoué.

À GEORGE SAND.

Croisset, samedi soir, 1866.

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère maître, et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne parmi « mes œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoiser quand vous serez ici. Prenez courage.

Je n'éprouve pas, comme vous, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclose. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé! et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car

les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire. Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte, qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale !

Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach. Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot?

Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle!

Opinions chic (ou chiques) : être pour le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer *Orphée aux Enfers,* s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid, être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde?

Hélas oui! et même je crèverai enragé de ne pas les dire.

Mais assez bavardé, je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Je vous embrasse très fort, chère maître.

À LA MÊME.

Croisset, vendredi. 1866.

CHÈRE MAÎTRE,

En partant de Saint-Valery à neuf heures moins le quart, vous arriverez à Rouen à une heure. Là vous me trouverez à la portière de votre wagon, et vous n'aurez plus à vous mêler de rien. Si vous ne partez pas de Saint-Valery le matin, vous n'avez plus que le départ du soir à quatre heures.

Vous avez dû recevoir un petit mot, par le télégraphe, pour vous dire que votre chambre vous attend. Donc vous coucherez ici.

Si votre rhume *s'obstinait* (voir l'Epître de Casimir Delavigne à Lamartine) :

> Et que votre bruyante haleine
> Par secousse en sifflant s'exhalât avec peine,
> Soyez sans crainte...
> On pourrait humecter vos poumons irrités
> Des sirops onctueux par Chalard inventés.

Je vous baise les deux mains.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Croisset, mardi, 6 heures.

Je comptais voir Hefftzer lundi dernier (il y a eu hier huit jours), et comme j'ai été ce jour-là à Versailles, revenir à Paris dans sa compagnie. Je ne l'ai pas rencontré et il n'est pas venu. Mais je viens de lui écrire. Êtes-vous contente?

Que m'avez-vous chanté dans votre dernière lettre? et sur quelle herbe aviez-vous marché pour vous plaindre de ce qu'on ne vous « prônait pas » et soupirer après la grosse caisse? Prenez garde, vous allez prendre la maladie parisienne de la célébrité. Pensez donc à vos livres, à votre style, et à rien de plus. Si je vous parle ainsi, c'est que 1° vous m'honorez de votre confiance, et que 2° j'ai le droit de prêcher la vertu littéraire, car je paye mes paradoxes.

Vous aurez beau me soutenir que vous travaillez, je vous affirme *que non*. J'entends par travailler, lutter contre les difficultés et ne lâcher une œuvre que lorsqu'on n'y voit plus rien à faire. Vous êtes suffisamment préoccupée du Vrai, mais pas assez du Beau, et je m'indigne (comme la dernière fois) quand je vous entends me parler de talents de XXIIIe ordre (comme André Léo ou je ne sais plus qui). Acharnez-vous donc sur les classiques, sucez-les jusqu'à la moelle, ne lisez rien de médiocre comme littérature, emplissez-vous la mémoire de statues et de tableaux, et regardez surtout au delà du peuple, car c'est un horizon borné et transitoire. Ah! quel livre c'eût

été que le *Roman d'une ouvrière*, avec un peu plus de patience et de concentration! Ne sentez-vous pas qu'il y a là dedans des choses excellentes à côté de choses *poncives?* Si vous aviez songé davantage à l'harmonie du livre, le disparate entre le jeune premier, personnage convenu, et votre ouvrière, personnage vrai, n'eût pas existé.

C'est parce que je fais un très grand cas de votre esprit que je vous dis toutes ces vérités, et là-dessus je vous embrasse très tendrement sur les deux côtés de votre joli col.

À GEORGE SAND.

Nuit de lundi.

Vous êtes triste, pauvre amie et chère maître; c'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. Comme nous en avons dans le cœur de ces morts! Chacun de nous porte en soi la nécropole.

Je suis tout *dévissé* depuis votre départ; il me semble que je ne vous ai pas vue depuis dix ans. Mon unique sujet de conversation avec ma mère est de parler de vous, tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares?

Je ne sais pas quel espèce de sentiment je vous porte, — mais j'éprouve pour vous une tendresse *particulière* et que je n'ai ressentie pour personne,

jusqu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas, c'était gentil?

Je vous ai surtout regrettée hier soir à 10 heures. Il y a eu un incendie chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Un journal de Rouen, *le Nouvelliste,* a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bourgeois indignés contre moi parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien sous-préfet : « Ah! si nous avions su qu'elle était là... nous lui aurions... nous lui aurions... » un temps de cinq minutes, il cherchait le mot; « nous lui aurions... souri ». C'eût été bien peu, n'est-ce pas?

Vous aimer « plus » m'est difficile, — mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été au *fond.* Nous nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses! Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

J'ai une telle courbature, pour m'être, dans la nuit d'hier, *signalé* à un incendie, que j'ai à peine la force de tenir une plume. Au reste je ne regrette

pas ma peine : j'ai été payé par la vue de la bêtise bourgeoise et administrative dans tout son lustre. Pour maintenir l'ordre, on a appelé des soldats, qui croisaient la baïonnette contre les travailleurs, et des cavaliers, qui obstruaient toutes les rues du village. On n'imagine pas l'élément de trouble que jette partout le pouvoir. Je suis rentré chez moi bassement démocrate.

Mon illustre amie, Mme Sand, m'a quitté samedi soir. On n'est pas meilleure femme, plus bon enfant, et moins bas-bleu. Elle travaillait toute la journée, et le soir nous bavardions comme des pies jusqu'à des 3 heures du matin. Quoiqu'elle soit un peu trop bienveillante et bénisseuse, elle a des aperçus de très fin bon sens, pourvu qu'elle n'enfourche pas son dada socialiste. Très réservée en ce qui la concerne, elle parle volontiers des hommes de 48 et appuie volontiers sur leur bonne volonté plus que sur leur intelligence.

À GEORGE SAND.

Nuit de mercredi.

Oh! que c'est beau la lettre de Marengo l'hirondelle! Sérieusement, je trouve cela un chef-d'œuvre! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, chère maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites. Le drame[1], où en est-il ?

[1] *Cadio.*

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas primesautier, votre ami, non! pas du tout! Ainsi voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'en ai envie de pleurer dans des moments! Je dois vous faire pitié! et à moi donc!

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir, que je l'ai non seulement mise en pratique, mais prêchée. Demandez à Théo. Entendons-nous, cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes, au contraire! Mais les bourgeois, à quoi bon? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. Heureux même ceux qui n'en bougent.

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'*Artiste idéal :* ce serait un monstre. L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions, et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même qu'un romancier *n'a pas le droit d'exprimer son opinion* sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet! Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert,

parce qu'il est plus *général* et par conséquent plus typique.

Il y a des jours, néanmoins, où je me sens au-dessous du crétinisme. J'ai maintenant un bocal de poissons rouges et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dîne. Est-ce bête de s'intéresser à des choses si melones! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite.

Je vous embrasse.

À LA MÊME.

Samedi matin.

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre et j'ai le temps d'attendre. Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. Puis vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macdulf dans *Macbeth*, Duguéret? Elle voudrait bien avoir dans *Mont-Revêche* le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin, Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans *Faustine*, où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue; à vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on peut en tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un *vœu*, et que ce

vœu-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir; sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la liberté existera-t-elle si ce n'est dans la passion?

Eh bien, non! *De mon temps,* nous ne faisions pas de vœux pareils et on était amoureux! et crânement! Mais tout s'associait dans un large éclectisme, et si l'on s'écartait *des dames,* c'était par orgueil, par défi envers soi-même, comme tour de force. Enfin, nous étions des romantiques rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là.

À LA MÊME.

1866.

Ne vous ayant pas près de moi, je vous lis ou plutôt relis. J'ai pris *Consuelo,* que j'avais dévoré jadis dans la *Revue Indépendante.*

J'en suis, derechef, *charmé.* Quel talent, n.. de D...! quel talent! C'est le cri que je pousse par intervalles, dans le «silence du cabinet». J'ai tant pleuré pour de vrai, au baiser que Porpora met sur le front de Consuelo... Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique. Énormité et douceur.

Je n'ai pas encore lu les *Odeurs* du grand homme nommé Veuillot. S'il n'y a pas d'injures contre nous, c'est incomplet. Et des gens d'esprit admirent tout cela, pourtant! Oh! saint Polycarpe!

À LA MÊME.

1866.

Je suis arrivé ici samedi au soir; toutes mes courses sont finies et je me remets cette après-midi au travail.

Sainte-Beuve me paraît très malade. Je crois qu'il n'en a pas pour longtemps.

J'ai dîné avant-hier et hier avec Tourgueneff. Cet homme-là a une si belle puissance d'images, même dans la conversation, qu'il m'a *montré* G. Sand accoudée sur un balcon dans le château de Mme Viardot, à Rosay. Il y avait sous la tourelle un fossé, dans le fossé un bateau, et Tourgueneff, assis sur le banc de cette barque, vous regardait d'en bas, le soleil couchant frappait sur vos cheveux noirs.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Je suis maintenant dans une solitude complète. Le brouillard qu'il faisait augmentait encore le silence; c'était comme un grand tombeau blanchâtre qui vous enveloppait. Je n'entends d'autre bruit que le crépitement de mon feu et le tic tac de ma pendule. Je travaille à la clarté de ma lampe environ dix heures sur vingt-quatre, et le temps s'écoule. Mais comme j'en perds! Quel rêvasseur je suis en dépit de moi-même! Je commence à être un peu moins découragé. Quand vous me reverrez, j'aurai fait à peu près trois cha-

pitres, trois chapitres, pas plus. Mais j'ai cru mourir de dégoût au premier. La foi en soi-même s'use avec les années, la flamme s'éteint, les forces s'épuisent. Ce qui me désole au fond, c'est la conviction où je suis de faire une chose inutile, je veux dire contraire au but de l'art, qui est l'exaltation vague. Or, avec les exigences scientifiques que l'on a maintenant et un sujet bourgeois, la chose me semble radicalement impossible; la beauté n'est pas compatible avec la vie moderne, aussi est-ce la dernière fois que je m'en mêle, j'en ai assez.

Les moines ont beau faire, le soleil n'est pas de leur côté; car rien n'est éternel, pas même le soleil du reste. Et nous, pauvres petits grains de poussière, infimes vibrations de l'immense mouvement, atomes perdus! réunissons nos deux néants dans un même frisson et qu'il se continue comme l'espace. Quelle métaphysique! Il faut me la pardonner, je n'en abuse guère, et puis, d'ailleurs, tout parle de l'amour!

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Nuit de mercredi.

Ma chère Amie,

Si je ne vous avais pas remerciée encore de votre *Femme bien élevée,* c'est que j'ai voulu la relire. Eh bien, savez-vous mon opinion *très sincère?* Ça m'a paru meilleur que la première fois.

Il aurait fallu très peu pour faire de ce livre un

chef-d'œuvre. Les *longues scènes* manquent, voilà tout. Quant aux caractères, je vous assure qu'ils sont excellents. C'est étudié et bien fait. Bref, j'ai été très content.

Faites donc une large distribution d'exemplaires, tâchez qu'on vous lise, et on vous applaudira.

Quant à moi, j'aurais tant de choses à vous dire sur mon travail que je ne vous en dirai rien. Je ne suis pas pour le moment dans une veine heureuse, je barbote et me ronge.

Il est d'ailleurs quatre heures du matin, je suis éreinté; il me reste cependant assez de forces pour vous embrasser. (Je crois même que cette idée-là m'en redonne.)

Adieu donc. Bon courage et bonne humeur surtout, c'est l'essentiel.

A vous.

Parlez-moi un peu de ce que vous faites. Nous ne nous verrons pas avant la fin de février.

À GEORGE SAND.

Mercredi.

J'ai reçu hier le volume de votre fils. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures moins amusantes probablement. Ne l'en remerciez pas moins en attendant, chère maître.

D'abord, parlons de vous, «de l'arsenic». Je crois bien! Il faut boire du fer, se promener et dormir et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte, voilà! Autrement la *femme en bois* se brisera. Quant

à de l'argent, on en trouve; et le temps, on le prend. Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. Eh bien! vous avez tort, et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent; mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné par moments, et il grogne «dans le silence du cabinet», mais pas ailleurs. A moins de bouleversements extraordinaires, j'aurai toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille). Donc, zut!

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable.

Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres qui valent mieux que moi n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ailleurs une manie si commune, qu'on doit s'en abstenir par simple bon ton.

Encore un mot sur le pécune et qui sera seulement entre nous. Je peux, sans que ça me gêne en rien, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs, si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme si je la faisais à Bouilhet ou à tout autre intime. Pas de cérémonie! voyons!

Entre gens du monde, ça ne serait pas convenable, je le sais, mais entre troubadours on se passe bien des choses.

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai, car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux y faire.

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la vraie biographie fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie. Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave?

J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi. Car je vais me mettre à étudier la Révolution de 48. Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant : 1° un article de vous sur les faïences; 2° un roman du père X..., jésuite, sur la sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve qui n'est ni jésuite ni vierge! Il regrette, dites-vous, «ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait». Pourquoi cela? Tout dépend de l'*intensité* qu'on met à la chose.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle. On blague sur tout cela, démesurément, Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel aussi.

Ah! je vous ai bien regrettée tantôt. Les marées

sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'océan qui font du bien.

À LA MÊME.

1er novembre 1866.

Chère Maître,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre «tant gente» épître. Je suis un misérable de n'avoir pas répondu à la première. Comment cela se fait-il? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout terminé dans deux ans, il faut que d'ici là, votre vieux ne bouge pas de son fauteuil. C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait dans des eaux étrangères. J'ai si peu de force!

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur *Salammbô*. Ce bouquin-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions; il y a trop d'*alors*, de *mais* et de *et*. On sent le travail.

Quant à celui que je fais, j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable; des caractères aussi mous intéresseront-ils? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois

de simplicité nulle part dans le monde moderne.

Triste monde! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque, les affaires d'Italie! Tous ces ordres, contre-ordres de contre-ordres des contre-ordres! La terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon. Quand irez-vous dans le Midi? Et où cela, dans le Midi?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble. Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

A bientôt, hein? Pas de blague! Je vous embrasse comme je vous aime, chère maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés,
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.)

À LA MÊME.

Croisset, mardi.

Vous êtes seule et triste là-bas, je suis de même ici. D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire

qui vous envahissent par moments? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il faut fuir. Moi je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises : celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni[1], et puis tout le reste; enfin, ça se passera. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah! je les aurai connues, les *affres du style!*

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle, voilà le vrai *fond* de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à « son vieux troubadour de pendule », mais je crois bien! Et il le regrette. C'était bien gentil nos causeries nocturnes (il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous *bécotter* comme un gros enfant). Les oreilles ont dû vous corner hier soir. Je dînais chez mon frère avec toute la famille. Il n'a guère été question que de vous, et tout le monde chantait vos louanges, si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimée.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle) le chapitre du père Montaigne intitulé « quelques vers de

[1] Mort le 23 novembre 1866.

Virgile». Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois.

C'est l'effort qui est beau et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair comme les catholiques. Dieu sait où cela mène! Donc, au risque de rabâcher et d'être un Prudhomme, je répète que votre jeune homme a tort. S'il est continent à vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue.

Voilà, je crois, le vrai humain.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 13 décembre 1866.

Non, chère demoiselle, je ne trouve pas ridicule votre douleur à propos de la perte d'un petit chien. Qu'on aime une bête ou un homme (la différence n'est pas si grande), le beau est d'aimer. Nous ne valons quelque chose que par notre puissance d'affection, c'est pour cela que vous valez beaucoup. Je sympathise avec vous, n'en doutez pas, et bien que nous ne connaissions pas nos visages, je vous considère comme une amie.

J'ai eu, il y a un mois, Mme Sand pendant une semaine, chez moi, et nous avons beaucoup parlé de vous. Elle vous aime et vous estime. Nous

avons vainement cherché tous les deux en quoi nous pourrions vous être utile, comment faire, c'est-à-dire pour vous tirer de l'état lamentable où vous restez plongée. Cela dépasse ses forces et les miennes. Il faut faire appel à votre volonté, mais n'a pas de volonté qui veut.

Cependant ne pourriez-vous pas arriver, par une hygiène intellectuelle, à vous étourdir sur vos souffrances? Si vous vous donniez des occupations forcées, une grande tâche à accomplir? Entreprenez de longues lectures, en vous divisant la besogne heure par heure, d'une façon monacale.

Vous a-t-on conseillé l'hydrothérapie? L'eau froide réussit parfois très bien dans les névroses, cela ôte les langueurs; essayez-en, rien ne coûte. Et puis sortez donc de votre milieu! *il le faut, il le faut!* Promenez-vous, entendez de la musique.

Vous me parliez de vos lectures, autrefois; lisez donc un nouveau roman, d'un ami très intime, Maxime Du Camp (mon ancien compagnon de voyage). Cela a paru dans la *Revue Nationale* et a pour titre les *Forces perdues*.

Voilà exactement comme nous étions dans notre jeunesse, tous les hommes de ma génération se retrouveront là. Je suis bien curieux d'avoir votre sentiment personnel sur cet ouvrage.

Quant au mien, je ne suis pas encore à la moitié, il est très long et très difficile à écrire.

À MADAME***.

Croisset, mardi soir.

M. de Maricourt ne s'est point trompé en préjugeant une sympathie entre nous deux. Son livre m'a tellement plu que je vais vous dire exactement, entièrement ce que j'en pense. Si je le trouvais médiocre, je vous enverrais un éloge sans restrictions et tout serait dit. Mais les *Deux Chemins* sont une œuvre à *considérer*. Donc, au risque de faire le *pion* (mais j'y suis contraint), je commence.

Quant à de l'intérêt, il y en a beaucoup, et du talent aussi — un talent franc et charmant; c'est plein de choses étudiées, vues, *vécues*. Jusqu'aux deux tiers du livre (à part quelques petites taches, des étourderies) j'ai à peu près tout admiré. Mais à partir du tremblement de terre (page 140), il me semble que le roman ne se tient plus sur les pieds. Je veux dire que les événements *ne dérivent plus du* caractère des personnages ou que ces mêmes caractères ne les produisent pas. Car c'est l'un ou l'autre (et même l'un et l'autre) dans la réalité. Les faits agissent sur nous, et nous les causons. Ainsi, à quoi sert la révolution de Sicile? Déborah n'avait pas besoin de cela pour s'en aller, et Pipinna pour mourir. Pourquoi ne pas leur avoir trouvé une fin *en rapport naturel* avec tous leurs antécédents? Cela est de la fantaisie et donne à une œuvre sérieusement commencée des apparences légères. Le roman, selon moi, doit être scientifique, c'est-à-dire rester dans les généralités probables. Voilà

mon plus gros reproche et même le seul qui soit grave.

J'ai été *ravi* tout d'abord par le portrait de Pipinna et l'intérieur de sa famille. Si tout était de ce calibre-là, le livre serait un chef-d'œuvre. Stella, le père, la maman, tout cela est parfaitement fait. Certaines pages exhalent un parfum du Midi qui vous pénètre; on s'écrie : *C'est ça.*

J'aime beaucoup Déborah. Sa description de l'enfant mort est un bijou. Mais ce qui domine tout le livre, c'est la promenade en canot (pages 76 et suivantes). Quand on a écrit ces pages-là, on est capable de tout écrire. Pas un écrivain qui ne puisse s'en honorer.

Le parallélisme entre les deux femmes marche naturellement, tout est bien engagé; mais après la soirée où Déborah chante, commence (pour moi) le revers de la médaille. J'ai compris jusque-là et admiré ce caractère, mais il devient trop *voulu* de la part de l'auteur. Je la trouve un peu trop actrice et *poseuse,* les femmes perdues sont plus naïves. Quel intérêt a-t-elle à faire le monstre? Il me semble que la vérité (probable) et la moralité du livre y auraient gagné si elle eût fini par aimer Herman juste au moment où celui-ci s'en fût dégoûté! Du reste, elle a de beaux mouvements d'éloquence. Mais on se demande : est-ce vrai? tandis que l'on croit, comme si on les avait reçues soi-même, aux hyperboles orientales de Pipinna parce qu'elle est humaine. Je crois, enfin, qu'à un certain moment l'auteur a voulu montrer son esprit et a perdu de vue ses personnages, si bien plantés tout d'abord. Cela commençait comme un grand roman, puis a tourné à la nouvelle.

Je blâme le *rêve* (page 42) comme poncif. L'auteur ne s'aperçoit pas non plus parfois qu'il gâte ce qu'il vient de faire. Ainsi (page 23), entre deux paragraphes excellents, il intercale une naïveté qui détruit son effet : « Comme pour obéir à la grande loi du contraste ».

Puisque vous me montrez le contraste, vous n'avez pas besoin de me le dire. Il y a (rarement il est vrai) des métaphores fausses, mais il y en a; ainsi dans *Un purgatoire en sol dièze,* qui est un petit conte du meilleur goût : « Je fus frappé de l'extrême douceur ». Une douceur ne frappe pas. Ah! je suis un pédant! je sais bien. Mais quand on a de jolies mains, on doit les soigner. Or M. de Maricourt a non seulement une main d'artiste très bien faite et exercée, mais il a le biceps saillant, ce qui vaut mieux. Son livre a des parties énergiques et viriles. On y sent ce qui est la première des choses : une individualité. J'aurais encore beaucoup à vous dire, car ce livre, je vous le répète, m'a frappé. Je l'ai lu d'une haleine et je reviens de le feuilleter. Fais donc à son auteur mes compliments très sincères. Je voudrais le connaître, il me plaît.

À SAINTE-BEUVE.

Croisset, dimanche, janvier 1867.

MON CHER MAÎTRE,

La Princesse m'écrit que vous êtes souffrant depuis longtemps déjà. Qu'avez-vous donc? Ne

faites pas la bêtise de devenir gravement malade. Soignez-vous. Reposez-vous! et ayez l'obligeance de me donner de vos nouvelles.

Si vous ne pouvez m'écrire, je me recommande à M. Troubat.

En vous la souhaitant « bonne et heureuse », je vous embrasse, cher maître.

À GEORGE SAND.

Croisset, nuit de samedi.

Non, chère maître, vous n'êtes pas près de votre fin. Tant pis pour vous, peut-être. Mais vous vivrez vieille et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là : seulement, il *faut* se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en aviez envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe. Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile! Quelle affaire compliquée et dispendieuse! J'en sais quelque chose. Il faut de l'argent pour *tout!* si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif il faut se résigner à *peu*. Ainsi fais-je! le pli en est pris, mais les jours où le travail ne marche pas, ce n'est pas drôle. Ah! oui, ah! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un ave-

nir rapproché, car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper de *son bien;* il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant! Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain.

Et quoi que vous en supposiez, «aucune belle dame» ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. Me traiter d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du désert. La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien.

Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait ici-bas?

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais relu *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt;* cela m'a pris quatre jours. Nous en causerons très longuement, quand vous voudrez. Pourquoi suis-je

amoureux de Siverain? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être.

À JULES TROUBAT.

Croisset, jeudi.

Merci derechef, — vous me mettez, comme on dit, « du baume dans le sang ».

La solution que vous m'annoncez ce matin m'a été prédite hier par quelqu'un qui s'y connaît. Il serait possible que notre cher maître arrivât à se guérir *complètement.*

Prêchez-le pour *qu'il ne fasse rien du tout.*

Donnez-moi de ses nouvelles, quand vous en aurez le loisir.

Mille poignées de main.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Dimanche.

Non, ma chère amie, je ne vous oublie pas!

Si mes épîtres sont rares, c'est que je n'ai rien à vous dire, voilà tout! Que faut-il faire pour vous calmer? dites-le!

Au reste (ou du reste), j'irai vous porter mes excuses, moi-même, du 20 au 23 courant.

Mme Sand est encore à Nohant et en reviendra je ne sais quand.

M. Levallois est trop aimable; qu'il ne se gêne nullement de publier dans son volume son article sur *Salammbô;* il ne m'avait pas blessé, mais irrité,

à cause des idées historiques qui, selon moi, étaient fausses. Je ne prétends imposer à personne mon opinion et serais fâché qu'on me fît des sacrifices.

En fait d'opinions, je crois que mon présent livre les révoltera toutes, mais cela tient au sujet même. Tant pis, après tout! et à la grâce de Dieu!

Je vous félicite de passer dans l'*Opinion Nationale* après l'Exposition.

D'ici à l'hiver prochain, il ne faut rien publier, tout va être pris par les machines et les bottes sans coutures. Aussi messieurs les gens de lettres, jaloux des industriels, se sont mis à « faire un ouvrage pour l'Exposition ».

Les phrases s'alignent à côté des clysopompes, vive le progrès!

Tenez-vous en joie. Je vous baise sur les deux côtés de votre joli col, et suis votre, etc.

À LA MÊME.

1867.

Voici le mot pour Lavoix, chère amie, mais votre ami Darcel connaît bien plus de journalistes que moi.

Quant à Mme Sand, elle a été avec vous, comme elle est avec tout le monde.

La pauvre femme est d'ailleurs malade.

Si vous aviez un peu moins de cette vertu dont vous me paraissez très fière, vous seriez plus forte en physiologie masculine, et sauriez, ma

belle amie, que mes facultés ne sont pas à commandement et que la littérature ne remplace pas tout, c'est-à-dire ne tient pas lieu *du reste*. Mais vous l'avez, vous, le reste aussi...

Adieu, je baise vos beaux yeux (si vous le permettez, bien entendu, ne vous fâchez pas) et les deux côtés de votre charmant col.

A vous.

À GEORGE SAND.

Nuit de mercredi.

J'ai suivi vos conseils, chère maître, *j'ai fait de l'exercice!!!*

Suis-je beau, hein?

Dimanche soir, à 11 heures, il y avait un tel clair de lune sur la rivière et sur la neige que j'ai été pris d'un prurit de locomotion et je me suis promené pendant deux heures et demie, me montant le bourrichon, me figurant que je voyageais en Russie ou en Norvège. Quand la marée est venue et a fait craquer les glaçons de la Seine et l'eau gelée qui couvrait les cours, c'était, sans blague aucune, superbe. Alors j'ai pensé à vous et je vous ai regrettée.

Je n'aime pas à manger seul. Il faut que j'associe l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir. Mais ce quelqu'un est rare. Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes un grand homme ou un être charmant? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'éprouve pour vous un sentiment *particulier* et que je ne peux pas définir.

Et à ce propos, croyez-vous (vous qui êtes un maître en psychologie) qu'on aime deux personnes de la même façon? et qu'on n'éprouve jamais deux sensations identiques? Je ne le crois pas, puisque notre individu change à tous les moments de son existence.

Vous m'écrivez de belles choses sur «l'affection désintéressée». Cela est vrai, mais le contraire aussi! Nous faisons toujours Dieu à notre image. Au fond de tous nos amours et de toutes nos admirations, nous retrouvons : nous, ou quelque chose d'approchant. Qu'importe, si *nous* est bien!

Mon *moi* m'assomme pour le quart d'heure. Comme ce coco-là me pèse sur les épaules par moments! Il écrit trop lentement et ne pose pas le moins du monde quand il se plaint de son travail. Quel pensum! et quelle diable d'idée d'avoir été chercher un sujet pareil! Vous devriez bien me donner une recette pour aller plus vite; et vous vous plaignez de chercher fortune! Vous!

J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé, mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne pouvoir hanter les bosquets de Cypris! Il est dans le vrai, après tout, ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son âge. Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

Cela me rappelle que j'ai rêvé autrefois un livre sur Sainte-Périne. Champfleury a mal traité ce sujet-là. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique; moi, je l'aurais fait atroce et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et

plus âpre il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent, et cela m'indigne. Je sens que je deviens *vache,* il ne faut rien pour m'émouvoir; tout me trouble et m'agite, tout m'est aquilon comme au roseau.

Un mot de vous, qui m'est revenu à la mémoire, me fait relire maintenant la *Jolie fille de Perth.* C'est coquet, quoi qu'on en dise. Ce bonhomme avait quelque imagination, décidément.

Allons, adieu. Pensez à moi. Je vous envoie mes meilleures tendresses.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Nuit de samedi, janvier 1867.

Si c'est une consolation pour vous de savoir que je m'embête, *soyez-le!* car je ne m'amuse pas démesurément. Mais je travaille beaucoup, ce qui fait que je m'em..... Quand je dis que je travaille, c'est une manière de parler. Je me donne du mal et puis c'est peut-être tout. N'importe! Je crois avoir passé l'endroit le plus vide de mon interminable roman; mais je n'en ferai plus de pareil. Je vieillis et il serait temps de faire quelque chose de bien et d'amusant pour moi.

Je passe des semaines entières sans voir un être humain, ni échanger une parole avec mes semblables. D'ailleurs, je deviens *insociable* comme l'individu Marat, qui est au fond mon homme. J'ai même envie de mettre son buste dans mon cabinet, uniquement pour révolter les bourgeois;

mais il est trop tard. Hélas! Beau sous le rapport moral, mais pas de plastique. Si bien (car tout cela est une parenthèse) qu'ayant accepté à dîner avant-hier chez ma nièce, à Rouen, j'ai pris plaisir à engueuler différentes personnes de la localité qui se trouvaient là, et me suis rendu complètement désagréable. Ce qui n'empêche pas Mme Sand de croire que de temps à autre une belle dame vient me voir, tant les femmes comprennent peu qu'on puisse vivre sans elles.

Vous êtes bien gentils de m'avoir répondu tout de suite. Donnez-moi donc des nouvelles détaillées de Sainte-Beuve.

J'espère vous voir dans un mois environ, quand j'aurai fini mon chapitre. Alors, je serai à la moitié de mon volumineux *Coco*, en étant moi-même un assez triste.

À SAINTE-BEUVE.

16 janvier 1867.

Ah! sapristi! je suis content, cher maître; votre lettre d'hier matin m'a causé une vraie joie.

J'espère vous retrouver à la fin de ce mois-ci en pleine convalescence. Nous *componiserons* ensemble pour célébrer icelle.

Il est fort possible que *tout* se rétablisse.

Quant à mon bouquin, il n'est pas près d'être fini. J'achève la seconde partie. Je ne puis être débarrassé avant le milieu de 1869.

Comme j'ai envie de vous voir! En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse.

A JULES DUPLAN.

Paris, dimanche 17 mars 1867, 6 heures du soir.

MON CHER BONHOMME,

J'ai été bien content, ce matin, en recevant ta lettre. Je commençais à trouver qu'elle tardait à venir. J'avais même été, jeudi, chez Blamont pour avoir de tes nouvelles. Enfin, tu vas bien et tu t'amuses! « Taïeb, taïeb quetir! »

Tu ne saurais croire comme tu me manques ici, et je serais bien dupe si je m'en retournais à Croisset avant ta rentrée à Paris. Dans ce cas-là, il faudra que tu viennes me voir là-bas, ne serait-ce qu'un jour.

Tu es juste maintenant dans le milieu dont j'aurais besoin pour mon roman sur l'Orient moderne. Tu vois les choses et fréquentes des binettes qui me seront indispensables. *Pense-z-y*. Je ne te demande pas, bien entendu, de prendre des notes; mais j'en prendrai d'après tes souvenirs tout récents, que tu me dérouleras dans le silence du cabinet.

Blamont a été très gentil. Lévy m'a enfin prêté cinq mille francs, que j'espère, du reste, lui rendre au mois de mai prochain; car ma mère a vendu sa ferme de Courtavent et veut nous en partager le montant. Le premier payement aura lieu dans six semaines; je dois avoir, alors, dix mille francs, dont je cracherai la moitié à l'Israélite. Pour remercier Blamont de ses bons services, je lui ai communiqué deux palimpsestes HENAVRMES : l'un est un procès-verbal de gendarmerie; l'autre,

les mémoires secrets d'une dame. Pas n'est besoin de dire que les deux documents sont lubriques.

Je suis arrivé de Croisset, ici, avec Monseigneur, le 19 février, pour la centième de la *Conjuration*. Trois jours après, la mère de Bouilhet mourait. Le pauvre bougre a passé par d'atroces moments. Notre ami Maxime a publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, un grand article sur le télégraphe, et est maintenant lancé dans les voitures. Ses *Forces perdues* ont paru en volume. Connais-tu cela? C'est évidemment ce qu'il a fait de meilleur.

J'ai eu aujourd'hui Graindorge, le Major et les Bichons, et il n'a été question, bien entendu, que des *Idées de Madame Aubray*, dont la première a eu lieu hier. Succès énorme, je crois. Mais le plus beau a été le père Dumas, qui s'est par trois fois présenté au public pour se faire applaudir à la place de son fils.

Non, tu n'imagines pas quelque chose d'em.... comme Galilée, « nous renonçons à peindre ». (Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, l. III.)

Notre grand historien national baisse un peu; je vois moins d'enthousiasme que l'année dernière. Le poète Glatigny improvise à l'Alcazar et Lagier se range. Elle vit en garni et paye des dettes...

Je cherche quelles nouvelles t'envoyer et je n'en trouve plus; il reste donc à te parler de moi. Tu me demandes si je suis content de ce qui est fait? Franchement, je n'en sais rien. Présentement, je lis un tas de choses sur 48. Je vais à la bibliothèque des députés et je recueille des renseignements de droite et de gauche. Ah! combien

je voudrais être dans ta peau, — ou plutôt à côté d'icelle, — pour fumer ensemble un chibbah sous les arbres de l'Esbekieh! Tu n'imagines pas l'abominable hiver que nous avons; il fait, par moments, aussi froid qu'au mois de janvier! La neige tombe et le vent nous coupe en quatre.

La présente est stupide; je viens de l'écrire en hâte. Il est sept heures; je n'ai que le temps de dîner, après quoi j'irai chez la Princesse, où l'on joue un proverbe de Feuillet, — tu sais que c'est mon auteur.

Adieu. Reviens-nous le plus tôt possible. Amitiés au grand.

À LOUIS BOUILHET.

Nuit de lundi.

MONSEIGNEUR,

J'ai lu le roman de Mme Regnier. Nous en causerons tout à l'heure.

Ma grippe a l'air de se passer. Mais elle a été violente et j'ai peur qu'elle ne recommence dans mes courses que je vais être obligé de faire à Sèvres et à Creil. Il faut pourtant que je m'y résigne. Car je ne puis aller plus loin, dans ma copie, sans voir une fabrique de faïence[1]. Je bûche la Révolution de 48 avec fureur. Sais-tu combien j'ai lu et annoté de volumes depuis six semaines? 27, mon bon. Ce qui ne m'a pas empêché d'écrire dix pages.

[1] *L'Éducation sentimentale*, page 275.

Hier, chez la Princesse, où j'ai dîné, Théo m'a dit qu'il avait organisé un Sous-Magny chez Mme de Païva. Je serai invité au premier vendredi; je te dirai ce qui en est.

Le *Moniteur* a donné, inexactement, la séance du Sénat, où le père Beuve s'est signalé par sa haine des prêtres; il a été *énorme*. Le public est pour lui. Il a reçu hier des visites et des félicitations en masse.

J'attends Duplan dans une huitaine de jours. Les Bichons partent demain soir pour Rome. Je dînerai probablement un de ces jours avec le Prince, chez la Tourbey. Le public est *très* froid aux *Idées de Madame Aubray*. Il y a tous les soirs quelques sifflets. Quant au succès d'argent, il est énorme. Je n'ai pas été à l'Exposition et n'irai pas d'ici à longtemps. Voilà toutes les nouvelles.

Ce que je blâme dans *Un duel de salon*, c'est le fond de l'histoire. Cette invention d'un ancien forçat déguisé en grand seigneur et captant le cœur d'une riche veuve, me semble manquer de vérité et de nouveauté? Le style, la psychologie, les descriptions, en un mot la forme entière du livre dépasse de beaucoup la fable. Et j'ai été tout désillusionné en arrivant au secret de la comédie. Une fois cette réserve faite, je trouve l'œuvre pleine de qualités très remarquables. Telle est mon opinion *sincère*. J'ai été surtout frappé de la nouveauté et de la justesse de certaines comparaisons. Comment peut-on, avec tant d'esprit, tomber dans la rengaine du forçat en gants blancs! Ce qui n'empêche pas le livre d'être amusant et de pouvoir être présenté bravement à un journal. Mme Regnier veut-elle que je tente l'épreuve au

grand ou au petit *Moniteur?* Je suis à ses ordres. Quant à réussir, je ne promets rien. Mais je ferai la réclame très chaudement et très sincèrement.

Quant aux critiques de détail, je reproche au commencement d'avoir trop de dialogues. (Tu sais, du reste, la haine que j'ai du dialogue dans les romans. Je trouve qu'il doit être *caractéristique.*) Je me permettrai également de blâmer un certain nombre d'expressions toutes faites, telles que dans la première page : «se mettant de la partie, lui donna gain de cause». Puis, à côté de cela, des choses ravissantes : «Une de ces mains expressives qui parlent avec le bout des ongles!». De semblables raretés sont fréquentes.

Charmant, le chapitre II : *le Bois de Boulogne.* Pourquoi n'avoir pas commencé le roman à cet endroit-là? avec les portraits des deux rivales?

J'aime beaucoup le bal, où il y a d'excellents détails : «des nuages de gaze et de dentelles coupés par des éclairs de rubis et de diamants passaient aux bras de cavaliers *aussi noirs que possible*». Pourquoi gâter une vraie merveille de style! Oh! les femmes!

Page 43, nous retombons dans Célimène et Arsinoé!

La sortie de d'Arelle fumant son cigare, excellente!

Les rêveries de Madeleine au soleil levant, très bon. Il y a un vrai talent de moraliste dans l'analyse de Madeleine en prières. C'est *senti* et profond.

Page 99 : «Offrant en miniature un tableau de l'industrie universelle». Hum! hum!

Les deux dialogues entre la duchesse et le

comte, chapitres IX et X, me semblent pleins de talent scénique. A la bonne heure! rien, ici, ne pourrait remplacer le dialogue.

De Breuil et sa maladie m'intéressent peu. On n'a nulle inquiétude sur son compte. La visite que ses deux amis lui font est spirituelle.

Page 57. Les preuves de l'identité (fausse) du comte devaient, il me semble, être données ici par Madeleine. Cela dérouterait le lecteur qui serait convaincu, comme de Breuil, que le comte est un honnête homme??? et ça abrégerait les explications postérieures.

Page 161. Le langage des deux personnages en scène est-il bien vrai? « Heureux l'homme qui a su faire vibrer les nobles instincts de votre âme, madame ».

Gustave, l'*artiste* sceptique, est un personnage de vaudeville. Il ressemble trop au confident de *toutes* les pièces.

Mais le roman prend une allure beaucoup plus relevée à partir du chapitre XIV, commençant par la description de Nice, qui est un *morceau*.

Malgré des phrases telles que celle-ci : « Les premiers mois de mariage furent pour les deux époux un enchantement perpétuel », les premiers détachements du comte sont finement faits.

Le domino jaune, enveloppé de jais noir, fait une grande impression, excite la curiosité, et le dialogue est bon. Une phrase sur la voix du domino, exquise de justesse.

J'aime la description d'Hélène courant à cheval. Mais je demande, en toute humilité, si l'action héroïque qu'elle fait n'est pas un peu poncive?

Chapitre XIX. Pourquoi Venise? puisque rien

d'utile au roman ne s'y passe, ou plutôt ce qui s'y passe pourrait être dit en trois mots.

Page 279. Bon, le boudoir d'Hélène et le dialogue qui s'y trouve *idem*. Je trouve superbe le marquis de Ver et la fin du chapitre XXI.

Les scènes du chalet sont intéressantes; on a peur pour cette pauvre Madeleine; il y a de la *puissance* dans toute cette partie-là. De la puissance dramatique, il me semble? On regrette que ça ne soit pas sur les planches.

La lâcheté du comte est concevable en ce sens qu'elle est bien amenée; mais l'atrocité d'Hélène (dont j'admire le caractère) aurait dû être préparée, dans les parties précédentes, par des motifs, des faits plus explicites.

Le marchand d'huile est comique et réussi.

La confession du comte est raide!!! Ici, selon moi, est (je le répète) le défaut constitutionnel du comte.

La salle admire, l'auteur en a tiré bon parti, et les conséquences se déroulent logiquement. L'entrevue entre les deux rivales, à Paris, est ce qu'elle devait être.

Le suicide de Madeleine était indispensable comme *drame;* mais, dans la réalité, elle aurait vécu en paix avec ce bon de Breuil, ce qui n'eût pas révolté le lecteur. Cette fin est amusante, du reste, comme tout le livre.

Voilà tout ce que j'ai à en dire.

Adieu, cher vieux, il est près de quatre heures du matin. Ce qui me fait une journée de dix-huit heures de travail. C'est raisonnable. Sur ce, je vais me coucher et t'embrasse.

À MAURICE SCHLÉSINGER.

2 juin 1867.

Mon cher Ami,

J'ai trois choses à vous dire :

1° Vous êtes venu en France dernièrement et je ne vous ai pas vu, ce qui n'est point gentil de votre part.

2° Le fils de notre ancien ami *Pradier* désirerait avoir, dans la *Gazette musicale,* un article (d'éloges, bien entendu) sur un *Album pour piano,* qu'il a récemment publié. Je ne connais aucun des rédacteurs de la *Gazette.* Pouvez-vous, vous, lui faire avoir cet article?

Troisième question (importante et pressée, s. v. p.). Je suis forcé, dans le travail que je fais maintenant [1], de passer par la Révolution de 48. — Vous avez joué un rôle dans le club des Femmes. Le récit exact de cette soirée se trouve-t-il quelque part? Ce qui serait bien, ce serait de recueillir vos souvenirs à ce sujet et de me les envoyer lisiblement écrits — car j'ai souvent du mal à déchiffrer vos rares épîtres. Tel est le service que j'attends de vous, cher ami. Si Mme Maurice est de retour à Bade, présentez-lui nos meilleurs souvenirs.

Je vous embrasse et suis vôtre.

[1] *L'Éducation sentimentale.*

À GEORGE SAND.

J'ai passé trente-six heures à Paris au commencement de cette semaine, pour assister au bal des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré. Nous retournons peut-être au vieil Orient. Il me semble que des idoles vont sortir de terre. On est menacé d'une Babylone.

Pourquoi pas ? L'*individu* a été tellement nié, par la démocratie, qu'il s'abaissera jusqu'à un affaissement complet, comme sous les grands despotismes théocratiques.

Le czar de Russie m'a profondément déplu; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet qui crie, sans danger aucun : « Vive la Pologne! » nous avons des gens *chic* qui se sont fait inscrire à l'Élysée. Oh! la bonne époque!

Mon roman va *piano*. A mesure que j'avance, les difficultés surgissent. Quelle lourde charrette de moellons à traîner! Et vous vous plaignez, vous, d'un travail qui dure six mois!

J'en ai encore pour deux ans, au moins *(du mien)*. Comment diable faites-vous pour trouver la liaison de vos idées ? C'est cela qui me retarde. Ce livre-là, d'ailleurs, me demande des recherches fastidieuses. Ainsi, lundi, j'ai été successivement au Jockey-Club, au Café Anglais et chez un avoué.

Aimez-vous la préface de Victor Hugo à *Paris-Guide ?* Pas trop, n'est-ce pas ? La philosophie d'Hugo me semble toujours vague.

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de bohémiens qui s'étaient établis à

Rouen. Voilà la troisième fois que j'en vois et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la *haine* des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons.

Je me suis fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols, et j'ai entendu de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient à quelque chose de très profond et de complexe. On la retrouve chez tous les *gens d'ordre.*

C'est la haine que l'on porte au bédouin, à l'hérétique, au philosophe, au solitaire, au poète, et il y a de la peur dans cette haine. Moi, qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère. Il est vrai que beaucoup de choses m'exaspèrent. Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat, comme une poupée à qui on retire son bâton.

Ainsi, *le pal* qui m'a soutenu cet hiver, c'était l'indignation que j'avais contre notre grand historien national, M. Thiers, lequel était passé à l'état de demi-dieu, et la brochure Trochu, et l'éternel Changarnier revenant sur l'eau. Dieu merci, le délire de l'Exposition nous a délivrés momentanément de ces *grands hommes.*

À LA MÊME.

Samedi. 1867.

Il faut rayer ce mot-là, chère maître; je n'étais pas assez *plongé* dans le travail pour n'avoir pas envie de vous voir. J'ai fait à la littérature assez de sacrifices jusqu'à présent sans y ajouter ce dernier. La raison était que : on a repeint mon logis.

Si bien que j'ai passé quinze jours à Rouen dans le logement de ma mère, puis une semaine dans le petit pavillon qui est au bout du jardin. Voilà pourquoi on n'a pas prié son *vieux* de venir.

Mais qui empêche de nous voir ici à partir du mois de septembre? Je vais être absent tout le mois d'août. Adressez-moi vos lettres boulevard du Temple, 42.

Et le travail? Que devient *Cadio?*

Je me sens vieux comme une pyramide et fatigué comme un âne. Ma mère ne contribue pas à me rendre gai. Elle s'affaiblit, s'aigrit, s'attriste et m'attriste. C'est pour la distraire un peu que je la mène à l'Exposition.

Nonobstant, je continue mon sillon et j'espère, à la fin de cette année, avoir fini ma seconde partie. Le tout ne sera pas fait avant deux ans! et puis adieu pour jamais aux bourgeois. Rien n'est épuisant comme de creuser la bêtise humaine!

A propos de bêtise, il paraît que le monde officiel est furieux contre le père Sainte-Beuve. L'affliction de Camille Doucet touche au sublime.

Au point de vue de la liberté future, il faut peut-être bénir cette hypocrisie religieuse des gens du monde qui nous révolte tant! Plus tard la question sera vidée, mieux elle sera vidée. Ils ne peuvent que s'affaiblir et *nous,* nous fortifier.

À CHARLES EDMOND.

Je regrette bien que vous ne puissiez faire avec moi ce petit voyage à Villeneuve. Je m'embête

tellement en chemin de fer qu'au bout de cinq minutes je hurle d'ennui. On croit, dans le wagon, que c'est un chien oublié; pas du tout, c'est M. Flaubert qui soupire. Voilà pourquoi je désirais votre compagnie, mon cher vieux. Cela dit, passons (style Hugo).

J'enverrai votre lettre à Mme Régnier, et je ne doute pas que, dans son *envie d'être imprimée,* elle ne cède à vos exhortations; mais, si elle me demande mon avis là-dessus, je lui conseillerai de vous envoyer promener carrément (en admettant même que vous ayez raison). Oui, mon bon, et cela par système, entêtement, orgueil et uniquement pour soutenir les principes.

Ah! que j'ai raison de ne pas écrire dans les journaux et quelles funestes boutiques (établissements). La manie qu'ils ont de *corriger* les manuscrits qu'on leur apporte finit par donner à toutes les œuvres la même absence d'originalité. S'il se publie cinq romans par an dans un journal, comme ces cinq livres sont corrigés par un seul homme ou par un comité ayant le même esprit, il en résulte cinq livres pareils. Voir comme exemple le style de la *Revue des Deux Mondes.* Tourgueneff m'a dit dernièrement que Buloz lui avait retranché quelque chose dans sa dernière nouvelle. Par cela seul, Tourgueneff a déchu dans mon estime. Il aurait dû jeter son manuscrit au nez de Buloz, avec une paire de gifles en sus et un crachat comme dessert! Mme Sand aussi se laisse conseiller et rogner! J'ai vu Chilly lui ouvrir des horizons esthétiques! et elle s'y précipitait. Il en était de même de Théo, au *Moniteur,* du temps de Turgan, etc. N.. de D...! de la part de pareils génies,

je trouve que cette condescendance touche à l'improbité. Car, du moment que vous offrez une œuvre, si vous n'êtes pas un coquin, c'est que vous la trouvez bonne. Vous avez dû faire tous vos efforts, y mettre toute votre âme. Une individualité ne se substitue pas à une autre. Un livre est un organisme compliqué. Or toute amputation, tout changement pratiqué par un tiers, le dénature. Il pourra être moins mauvais, n'importe, ce ne sera pas *lui*.

Mme Régnier n'est pas en cause, mais je vous assure, mon bon, que *vous êtes sur une pente* et que vous autres journaux vous contribuez par là encore à l'abaissement des caractères, à la dégradation, chaque jour plus grande, des choses intellectuelles.

Je vous montrerai le manuscrit de la *Bovary*, orné des corrections et suppressions de la *Revue de Paris*. C'est curieux. On m'objectait, pour me calmer, l'exemple d'Arn. Frémy et d'Ed. Delessert.

Il est certain que Chateaubriand aurait gâté un manuscrit de Voltaire et que Mérimée n'aurait pu corriger Balzac. Bref, nous nous sommes si bien fâchés que mon procès est sorti. Ces messieurs avaient tort, et pourtant quels malins : Laurent Pichat, le bon Du Camp et le père Kauffman de Lyon, fort en soieries, Fovard, notaire. Là-dessus mon vieux, je vous bécotte.

À GEORGE SAND.

Chère Maître,

Vous devriez vraiment aller voir le soleil quelque part; c'est bête d'être toujours souffrante; voyagez donc; reposez-vous; la résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire! Vous n'imaginez pas à quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de Saint-Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur. Peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui «ne marche pas», peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre! Loin de s'émousser, ma sensibilité s'aiguise; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si forte et si tolérante!

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. Il m'a fallu faire (et je n'en ai pas fini) différentes courses à Sèvres, à Creil, etc.

Le père Sainte-Beuve prépare un discours sur la libre pensée, qu'il lira au Sénat, à propos de

la loi sur la presse. Il a été très crâne, savez-vous.

Vous direz à votre fils Maurice que je l'aime beaucoup, d'abord parce que c'est votre fils et *secundo* parce que c'est *lui*. Je le trouve bon, spirituel, lettré, pas poseur, enfin charmant « et du talent ».

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 16 juin 1867.

Le plaisir que j'ai à recevoir vos lettres, chère demoiselle, est contre-balancé par le chagrin qui s'y étale. Quelle excellente âme vous avez! et quelle triste existence que la vôtre. Je crois la comprendre. C'est pourquoi je vous aime.

J'ai connu comme vous les intenses mélancolies que donne l'*Angelus* par les soirs d'été. Si tranquille que j'aie été à la surface, moi aussi j'ai été *ravagé* et, faut-il le dire, je le suis encore quelquefois. Mais, convaincu de cette vérité, que l'on est malade dès qu'on pense à soi, je tâche de me griser avec l'art, comme d'autres font avec de l'eau-de-vie. A force de volonté on parvient à perdre la notion de son propre individu. Croyez-moi, on n'est pas heureux, mais on ne souffre plus.

Non, détrompez-vous! je ne raille nullement, et pas même dans le plus profond de ma conscience, vos sentiments religieux. Toute piété m'attire et la catholique par-dessus toutes les autres. Mais je ne comprends pas *la nature* de vos doutes. Ont-ils rapport au dogme ou à vous-même? Si je comprends ce que vous m'écrivez, il me semble

que vous vous sentez *indigne?* Alors, rassurez-vous, car vous péchez par excès d'humilité, ce qui est une grande vertu! Indigne! pourquoi? Pourquoi, pauvre chère âme endolorie que vous êtes? Rassurez-vous. Votre Dieu est bon et vous avez assez souffert pour qu'il vous aime. Mais si vous avez des doutes sur le fond même de la religion (ce que je crois, quoi que vous en disiez), pourquoi vous affliger de manquer à des devoirs qui, dès lors, ne sont plus des devoirs? Qu'un catholique sincère se fasse musulman (pour un motif ou pour un autre), cela est un crime aux yeux de la religion comme à ceux de la philosophie; mais si ce catholique n'est pas un croyant, son changement de religion n'a pas plus d'importance qu'un changement d'habit. Tout dépend de la valeur que nous donnons aux choses. C'est nous qui faisons la moralité et la vertu. Le cannibale qui mange son semblable est aussi innocent que l'enfant qui suce son sucre d'orge. Pourquoi donc vous désespérer de ne pouvoir ni vous confesser ni communier, puisque vous ne le *pouvez* pas? Du moment que ce devoir vous est impraticable, ce n'est plus un devoir. Mais non! L'admiration que vous me témoignez pour *Jean Reynaud* me prouve que vous êtes en plein dans le courant de la critique contemporaine, et cependant vous tenez par l'éducation, par l'habitude et par votre nature personnelle aux croyances du passé. Si vous voulez sortir de là, je vous le répète, il faut *prendre un parti,* vous enfoncer résolument dans l'un ou dans l'autre. Soyez avec sainte Thérèse ou avec Voltaire. Il n'y a pas de milieu, quoi qu'on dise.

L'humanité maintenant est exactement comme

vous. Le sang du moyen âge palpite encore dans ses veines et elle aspire le grand vent des siècles futurs, qui ne lui apporte que des tempêtes.

Et tout cela, parce qu'on veut une *solution*. Oh! orgueil humain. Une solution! Le but, la cause! Mais nous serions Dieu, si nous tenions la cause, et à mesure que nous irons, elle se reculera indéfiniment, parce que notre horizon s'élargira. Plus les télescopes seront parfaits et plus les étoiles seront nombreuses. Nous sommes condamnés à rouler dans les ténèbres et dans les larmes.

Quand je regarde une des petites étoiles de la voie lactée, je me dis que la terre n'est pas plus grande que l'une de ces étincelles. Et moi qui gravite une minute sur cette étincelle, qui suis-je donc, que sommes-nous? Ce sentiment de mon infimité, de mon néant me rassure. Il me semble être devenu un grain de poussière perdu dans l'espace, et pourtant je fais partie de cette grandeur illimitée qui m'enveloppe. Je n'ai jamais compris que cela fût désespérant, car il se pourrait bien qu'il n'y eût rien du tout derrière le rideau noir. L'infini, d'ailleurs, submerge toutes nos conceptions et, du moment qu'*il* est, pourquoi y aurait-il un but à une chose aussi relative que *nous?*

Imaginez un homme qui, avec des balances de mille coudées, voudrait peser le sable de la mer. Quand il aurait empli ses deux plateaux, ils déborderaient et son travail ne serait pas plus avancé qu'au commencement. Toutes les philosophies en sont là. Elles ont beau dire : « Il y a un poids cependant, il y a un certain chiffre qu'il faut savoir, essayons », on élargit les balances, la corde casse, et toujours, ainsi toujours! Soyez donc *plus*

chrétienne et résignez-vous à l'ignorance. Vous me demandez quels livres lire. Lisez Montaigne, lisez-le lentement, posément! *Il vous calmera.* Et n'écoutez pas les gens qui parlent de son égoïsme. Vous l'aimerez, vous verrez. Mais ne lisez pas, comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, lisez *pour vivre.* Faites à votre âme une atmosphère intellectuelle qui sera composée par l'émanation de tous les grands esprits. Étudiez à fond Shakespeare et Gœthe. Lisez des traductions des auteurs grecs et romains, Homère, Pétrone, Plaute, Apulée, etc. Et quand quelque chose vous ennuiera, acharnez-vous dessus, vous le comprendrez bientôt. Ce sera une satisfaction pour vous. Il s'agit de *travailler,* me comprenez-vous? Je n'aime pas à voir une aussi belle nature que la vôtre s'abîmer dans le chagrin et le désœuvrement. Élargissez votre horizon et vous respirerez plus à l'aise. Si vous étiez un homme et que vous eussiez vingt ans, je vous dirais de vous embarquer pour faire le tour du monde. Eh bien! faites le tour du monde dans votre chambre. Étudiez ce dont vous ne vous doutez pas : la Terre. Mais je vous recommande d'abord Montaigne. Lisez-le d'un bout à l'autre et, quand vous aurez fini, recommencez. Les conseils (de médecins, sans doute) que l'on vous donne me paraissent peu intelligents. Il faut, au contraire, fatiguer votre pensée. Ne croyez pas qu'elle soit usée. Ce n'est point une courbature qu'elle a, mais des convulsions. Ces gens-là, d'ailleurs, n'entendent rien à l'âme. Je les connais, allez.

Je ne vous parle pas aujourd'hui d'*Angélique,* parce que je n'ai ni le temps ni la place. Je vous

en ferai une critique détaillée dans ma prochaine lettre.

Adieu et comptez toujours sur mon affection. Je pense très souvent à vous et j'ai grande envie de vous voir. Cela viendra, espérons-le.

À GEORGE SAND.

Je m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles, chère maître. Que devenez-vous? Quand vous reverrai-je?

Mon voyage à Nohant est manqué. Voici pourquoi : ma mère a eu, il y a huit jours, une petite attaque. Il n'en reste rien, mais cela peut recommencer. Elle s'ennuie de moi, et je vais hâter mon retour à Croisset. Si elle va bien vers le mois d'août, et que je sois sans inquiétude, pas n'est besoin de vous dire que je me précipiterai vers vos pénates.

En fait de nouvelles, Sainte-Beuve me paraît gravement malade, et Bouilhet vient d'être nommé bibliothécaire à Rouen[1].

Depuis que les bruits de guerre se calment, on me semble un peu moins idiot. L'écœurement que la lâcheté publique me causait s'apaise.

J'ai été deux fois à l'Exposition; cela est écrasant. Il y a des choses splendides et extra-curieuses. Mais l'homme n'est pas fait pour avaler l'infini; il faudrait savoir toutes les sciences et tous les arts pour s'intéresser à tout ce qu'on voit dans le Champ

[1] Août 1867.

de Mars. N'importe; quelqu'un qui aurait à soi trois mois entiers, et qui viendrait là tous les matins prendre des notes, s'épargnerait par la suite bien des lectures et bien des voyages.

On se sent là très loin de Paris, dans un monde nouveau et laid, un monde énorme qui est peut-être celui de l'avenir. La première fois que j'y ai déjeuné, j'ai pensé tout le temps à l'Amérique, et j'avais envie de parler nègre.

À LA MÊME.

Chère Maître,

Comment! pas de nouvelles?

Mais vous allez me répondre puisque je vous demande un service. Je lis ceci dans mes notes : « *National* de 1841. Mauvais traitements infligés à Barbès, coups de pieds sur la poitrine, on le traîne par la barbe et les cheveux pour le transférer dans un *in pace*. Consultation d'avocats signée : E. Arago, Favre, Berryer, pour se plaindre de ces abominations. »

Informez-vous près de lui si tout cela est exact; je vous en serai obligé.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi.

J'ai vu le citoyen Bouilhet qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Ses compatriotes,

qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'applaudit, hurlent d'enthousiasme. — Il reviendra ici samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre. — 80 couverts au moins, etc.!

Quant à Marengo l'hirondelle, il vous avait si bien gardé le secret qu'il a lu l'épître en question avec un étonnement dont j'ai été dupe.

Pauvre Marengo! c'est une figure! — et que vous devriez faire quelque part. Je me demande ce que seraient ses mémoires écrits dans ce style-là? — Le mien (de style) continue à me procurer des embêtements qui ne sont pas minces. — J'espère, cependant, dans un mois, avoir passé l'endroit le plus vide! Mais actuellement je suis perdu dans un désert; enfin, à la grâce de Dieu, tant pis! — Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours!

Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement! Et puis il serait peut-être temps de s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur.

Je me suis mal exprimé en vous disant «qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur»; j'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode; ce qui arrive à dire : Tâchez d'avoir beaucoup de talent et même de génie si vous pouvez. Quelle vanité que toutes les poétiques et toutes les critiques! — et l'aplomb des messieurs qui en font m'épate. Oh! rien ne les gêne, ces cocos-là!

Avez-vous remarqué comme il y a dans l'air, quelquefois, des courants d'idées communes! Ainsi, je viens de lire, de mon ami Du Camp, son nouveau roman : les *Forces perdues*. Cela ressemble par bien des côtés à celui que je fais. C'est un livre (le sien) très naïf et qui donne une idée *juste* des hommes de notre génération devenus de vrais fossiles pour les jeunes gens d'aujourd'hui. La réaction de 48 a creusé un abîme entre les deux France.

Bouilhet m'a dit que vous aviez été, à un des derniers Magny, sérieusement indisposée, toute « femme en bois » que vous prétendez être.

Oh! non, vous n'êtes pas en bois, cher bon grand cœur! « Vieux troubadour aimé », il serait peut-être opportun de réhabiliter au théâtre Almanzor? Je le vois avec sa toque, sa guitare et sa tunique abricot, engueulant, du haut d'un rocher, des boursiers en habit noir. Le discours pourrait être beau. Allons, bonne nuit; je vous baise sur les deux joues tendrement..

À EDMOND DE GONCOURT.

Vendredi, 1 heure.

Mon cher Vieux,

En arrivant à Paris avant-hier, j'ai appris votre nomination par l'article de Scholl. Mon plaisir donc a été mêlé de désagrément.

Puis, hier soir, la Princesse m'a dit que vous étiez à Paris. Si vous aviez l'habitude d'ouvrir aux gens qui viennent frapper à votre porte, je me

serais présenté chez vous, vers minuit, pour vous embrasser.

Comment nous voir? car je repars ce soir.

Ce n'est pas vous que je voulais complimenter, mais Jules, à qui la chose a dû faire plus de plaisir qu'à vous. Le 15 août prochain, ce sera votre tour.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse tous les deux très tendrement.

Je vous ai écrit à Trouville, poste restante. Avez-vous reçu ma lettre?

P. S. Un remords me prend. Que faites-vous ce soir? où serez-vous de cinq heures à minuit? Il n'est pas sûr que je puisse dîner avec vous??? Mais où se voir?

Vous savez que ça se porte dès que c'est imprimé dans le *Moniteur.*

Donc, voici un petit cadeau de votre ami. Coupez ledit ruban et le portez.

Je dis coupez par moitié, car il y en a pour deux.

À EUGÈNE CRÉPET.

Vendredi soir.

MON AMI TRÈS CHER,

Vous êtes bien aimable, mais bien pressé! cela me flatte, mais me gêne. — Pour avoir fait une promesse de pareille nature à Charles Edmond, je me suis reculé d'un an dans la confection de *Salammbô!* Si je vous répondais par un oui formel, il en serait de même pour le roman auquel je suis

attelé. J'ai besoin, pour travailler, de la plus complète liberté d'esprit; ce qui chauffe les autres me glace, ce qui les anime me paralyse. Ma haine pour la typographie est telle que je n'aime pas à entrer dans une imprimerie et que j'ignore la manière de corriger les épreuves. Je vous réponds donc brutalement : *laissez-moi tranquille,* ou autrement je n'en finirai jamais.

Vous ne doutez pas que je n'aie envie : 1° d'entrer dans votre papier, puisqu'il est vôtre, et 2° de gagner quelques piastres avec ma copie. Voilà deux vérités qui me semblent incontestables.

Mon bouquin ne peut être fini avant la fin de 1869, ainsi vous avez du temps. Quant à revoir mon traité avec Lévy, je ne l'ai pas sous la main, il est à Croisset. Voulez-vous venir me voir un de ces matins (avant midi) à partir de mardi ou mercredi prochain ? Je ne vous donne rendez-vous ni dimanche ni lundi, parce que je serai absent ces deux jours-là. Je suis content que vous vous soyez arrangé avec M. de Maricourt.

Mille poignées de main et tout à vous.

À ARMAND BARBÈS.

Croisset, 8 octobre 1867.

Je ne sais, Monsieur, comment vous remercier de votre lettre, si aimable, si cordiale et si noble. J'étais habitué à vous respecter, à présent je vous aime.

Les détails que vous m'envoyez seront mis

(incidemment) dans un livre[1] que je fais et dont l'action se passe de 1840 à 1852. Bien que mon sujet soit purement d'analyse, je touche quelquefois aux événements de l'époque. — Mes premiers plans sont inventés et mes fonds réels.

Vous connaissez mieux que personne bien des choses qui me seraient utiles et que j'aurais besoin d'entendre. Mais il n'y a pas moyen de nous voir, puisque vous habitez là-bas et moi ici. Sans Mme Sand, je ne saurais même comment vous faire parvenir mes remerciements. J'ai été bien touché de ce que vous me dites sur elle. Ce nous est une religion commune — avec d'autres.

Aussi, je me permets de vous serrer les mains très fort et de me dire

Tout à vous.

À MICHELET.

Croisset, mardi 13 novembre 1867.

Mon cher Maître,

Je ne sais de quelle formule me servir pour vous exprimer mon admiration.

La dernière pierre de votre gigantesque monument me semble un bloc d'or. J'en suis ébloui.

Voilà la première fois que je saisis nettement la fin du dix-huitième siècle. Jusqu'à vous je n'avais rien compris à M. de Choiseul, à Marie-Antoinette, à l'affaire du Collier, etc. Je vous remercie d'avoir remis à sa place Calonne dont l'exaltation par Louis Blanc me semblait une *injustice*. C'est

[1] *L'Éducation sentimentale.*

pour cela qu'on vous aime surtout. Vous êtes juste, vous.

Quant à votre jugement sur Rousseau, je puis dire qu'il me charme, car vous avez précisé exactement ce que j'en pensais.

Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme me déplaît. Je crois qu'il a eu une influence funeste. C'est le générateur de la démocratie envieuse et *tyrannique*. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit.

Je ne relève pas tout ce qui m'a enthousiasmé dans votre volume[1]. Les aperçus, les mots, les traits, les idées. Un tissu de merveilles.

Il ne me reste plus qu'à relire souvent ce volume, que j'ai dévoré d'un seul coup. Puis je vais le mettre près de ses aînés dans le compartiment de ma bibliothèque qui contient Tacite, Plutarque et Shakespeare, ceux qu'on relit toujours et dont on se nourrit. Cela n'est pas une manière de parler, car vous êtes certainement l'auteur français que j'ai le plus lu, relu.

Il me tarde de vous voir pour vous remercier encore une fois, mon cher maître. Je sais que vous avez eu la bonté de passer chez moi au mois de septembre dernier. Je ne reviendrai pas à Paris avant la fin de janvier.

Voulez-vous avoir la bonté de me rappeler au souvenir de Mme Michelet?

Permettez-moi de vous serrer les deux mains.

Votre admirateur et très affectionné.

[1] *Louis XV et Louis XVI.*

À GEORGE SAND.

Nuit de mercredi.

Chère maître, chère amie du bon Dieu, « parlons un peu de Dozenval », rugissons contre M. Thiers! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois! Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoisie! Est-il possible de traiter avec un sans-façon plus naïf et plus inepte la philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire et l'histoire naturelle, tout, et le reste! Il me semble éternel comme la médiocrité! Il m'écrase.

Mais le beau, ce sont les braves gardes nationaux qu'il a fourrés dedans en 1848, et qui recommencent à l'applaudir! Quelle infinie démence! Ce qui prouve que tout consiste dans le tempérament. Les prostituées, — comme la France, — ont toujours un faible pour les vieux farceurs.

Je tâcherai, du reste, dans la troisième partie de mon roman[1] (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : *De la propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi.

Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbé-

[1] *L'Éducation sentimentale.*

cile? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. Disséquer est une vengeance.

Eh bien! ce n'est pas à lui que j'en veux, ni aux autres; mais aux *nôtres*.

Si l'on se fût préoccupé davantage de l'instruction des classes *supérieures* en reléguant pour plus tard les comices agricoles; si on avait mis enfin la tête au-dessus du ventre, nous n'en serions pas là probablement.

Je viens de lire, cette semaine, la *Préface* de Buchez à son *Histoire parlementaire*. C'est de là entre autres que sont sorties beaucoup de bêtises, dont nous portons le poids aujourd'hui.

Et puis, ce n'est pas bien de dire que je ne pense pas à « mon vieux Troubadour »; à qui donc penser? à mon bouquin peut-être? mais c'est bien plus difficile et moins agréable.

Jusques à quand restez-vous à Cannes?

Après Cannes, est-ce qu'on ne reviendra pas à Paris? Moi, j'y serai vers la fin de janvier.

Pour que j'aie fini mon livre dans le printemps de 1869, il faut que d'ici là je ne me donne pas huit jours de congé! voilà pourquoi je ne vais point à Nohant. C'est toujours l'histoire des amazones. Pour mieux tirer de l'arc, elles s'écrasaient le teton. Est-ce un si bon moyen après tout!

Adieu, chère maître, écrivez-moi, hein!

Je vous embrasse tendrement.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Nuit de mercredi.

J'ai reçu les deux volumes ce matin à 11 heures et je viens de les finir. C'est vous dire, mes bons, que *Manette Salomon* m'a occupé toute la journée. J'en suis ahuri, ébloui, bourré. Les yeux me piquent. Donc, je vous expectore mon sentiment, sans la moindre préparation.

Quant à du talent, ça en regorge. Quelle abondance, n.. de D...! Jamais de la vie vous n'avez été plus *vous,* ce qui est le principal.

Voici, en fermant les paupières, ce que je revois : 1° et *avant tout* le caractère de Garnotelle. Ce bonhomme-là est réussi et enfonce Pierre Grasson de cent coudées; 2° toutes les *poses* de Manette. Vous avez là des pages à apprendre par cœur, des *morceaux* qui sont exquis, parfaits; 3° un clair de lune finissant par « et la bêtise même des femmes rêvait », n'est-ce pas là la phrase?

Il n'y a pas une seule des tirades de Chassagnol qui ne me plaise! Mais (il faut bien critiquer) je vous le demande, en toute humilité, si elles ne sont pas toutes un peu pareilles comme valeur et comme tournure?

Je me suis moins amusé au commencement du second volume. Fontainebleau m'a semblé un peu long. Pourquoi?

Ah! j'oubliais une chose superbe : la baignade d'Anatole, dans la Seine, la nuit. Il est excellent, le bohème, excellent d'un bout à l'autre.

Id. des embêtements causés à Coriolis par la

Juiverie. Il y a vers la fin du second volume une foule de choses exquises. L'enfoncement de l'artiste par la femme, les doutes qu'il a de lui-même, toute cette fin m'a navré. C'est neuf, vrai et fort. Je connaissais le Jardin des Plantes et le tableau du satyre-bourgeois. Mais j'ignorais celui de Trouville, qui le vaut.

Comment avez-vous pu faire des descriptions d'Asie-Mineure si vraies ? et dans la *mesure* exacte ? ce qui n'était pas facile.

Deux chicanes idiotes : 1° Vous écrivez tatikos, il me semble ? c'est tactikos; 2° « aux miss », le pluriel de miss est misses.

Le père Langibont m'a été au cœur, en souvenir de M. Langlois qui était, lui aussi, un élève de David.

J'ai reconnu beaucoup de marques et retrouvé beaucoup de choses.

L'enterrement du singe au clair de lune me reste dans la tête comme si je l'avais vu, ou plutôt éprouvé. Pauvre singe ! On l'aime !

P. S. — Envoyez-moi un exemplaire sur papier ordinaire. Car je ne veux pas prêter mon exemplaire, et, comme il va rester sur ma table, les personnes de ma famille me le prendraient.

Je n'y vois plus, excusez la bêtise de ma lettre. J'ai voulu seulement vous envoyer un bravo, mes chers bons. J'ai bien raison de vous aimer et je vous embrasse plus fort que jamais.

À JULES DUPLAN.

Croisset, dimanche 18 décembre 1867.

Comme je voudrais être avec toi, mon bon cher vieux : 1° parce que je serais avec toi; 2° parce que je serais en Égypte; 3° parce que je ne travaillerais pas; 4° parce que je verrais le soleil, etc.

Tu n'imagines pas l'horrible temps qu'il fait aujourd'hui. Le ciel est grisâtre comme un pot de chambre mal lavé, et plus bête encore que laid.

Je vis actuellement tout à fait seul, ma mère étant à Rouen. Monseigneur vient me voir d'habitude tous les dimanches. Mais aujourd'hui, il traite, il donne à dîner à un tapissier de ses amis. Sa sérénité commence à revenir. Je crois qu'il est sur le point d'empoigner un sujet. Mais son changement de résidence l'avait complètement dévissé. J'ai reçu avant-hier une lettre de Maxime. Il me paraît en très bon état — rugissant d'ailleurs contre M. Thiers, lequel est maintenant le roi de France. Voilà où nous en sommes, mon bon, absolument cléricaux. Tel est le *fruit* de la bêtise démocratique! Si on avait continué par la grande route de M. de Voltaire, au lieu de prendre par Jean-Jacques, le néo-catholicisme, le gothique et la fraternité, — nous n'en serions pas là. La France va devenir une espèce de Belgique, c'est-à-dire qu'elle sera divisée franchement en deux camps. Tant mieux! Quel coupable qu'Isidore! Mais comme il faut toujours tirer de tout un agrément personnel, je me réjouis, quant à moi, du triomphe de M. Thiers. Cela me confirme dans le dé-

goût de ma patrie et la haine que je porte à ce Prudhomme; — est-il possible de parler de la religion et de la philosophie avec un laisser-aller plus idiot! Je me propose, du reste, *de l'arranger,* dans mon roman[1] quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de juin. J'aurai (dans le second chapitre de ma troisième partie) un dîner où on exaltera son livre sur la *propriété.* — Je travaille comme trente mille nègres, mon pauvre vieux, car je voudrais avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier. Pour avoir terminé le tout, au printemps de 69, de manière à publier dans deux ans d'ici, je n'ai pas *huit jours à perdre,* tu vois la perspective. — Il y a des jours, comme aujourd'hui, où je me sens *moulu.* J'ai peine à me tenir debout, et des suffocations intermittentes m'étouffent.

C'est jeudi dernier que j'ai eu 46 ans, cela me fait faire des réflexions philosophiques! En regardant en arrière, je ne vois pas que j'aie gaspillé ma vie, et qu'ai-je fait, miséricorde! Il serait temps de pondre quelque chose de propre.

N'oublie pas d'étudier, pour moi, le *Coquin Orientalo-Occidental;* fourre dans ta mémoire quelques anecdotes idoines à mes désirs — prends-moi des notes. Et ne t'abrutis pas dans les billards européens! Repasse-toi une séance d'almée, et va voir les Pyramides. Qui sait si tu retourneras jamais en Égypte? Profite de l'occasion! crois-en un vieux plein d'expérience — et qui t'aime. Si tu y penses, rapporte-moi : 1° un flacon d'huile de santal, et 2° une ceinture de pantalon en filet;

[1] *L'Éducation sentimentale.*

songe que ton ami a la bedaine grosse. En fait de nouvelles, l'artiste Feydeau a un succès avec la *Comtesse de Châlis,* ce qui ne l'empêche pas d'échanger, dans le *Figaro,* des objurgations avec l'israélite Lévy. La *Manette Salomon* des bichons me paraît avoir remporté une veste d'une telle longueur qu'elle peut passer pour linceul; c'est à lire néanmoins.

En fait de lectures, je me suis livré dernièrement à l'étude du croup. Il n'y a pas de style plus long et plus vide que celui des médecins! Quels bavards! et ils méprisent les avocats!

Fais-moi penser à t'apporter une raide pièce de vers composée par Bérat; c'est un éloge de Rouen comme tu n'en découvriras pas dans les hypogées, je t'en réponds.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, mercredi soir.

Mon cher Vieux,

Je ne t'oublie pas du tout, quoique tu en dises! mais je n'ai rien à te conter! Mon silence n'a pas d'autre raison.

Je me mets à ma table vers midi et demi, à cinq heures je pique un chien qui dure quelquefois jusqu'à sept, alors je dîne — puis, je me ref... à la pioche jusqu'à trois heures et demie ou quatre heures du matin — et je tâche de fermer l'œil après avoir lu un chapitre du sacro-saint, immense et extra-beau Rabelais. Voilà.

J'espère avoir fini ma seconde partie à la fin de

janvier; et tout le reste dans l'été de 1869, ce qui ne me promet point, jusque-là, poires molles.

Tu serais bien aimable ne m'envoyer une re-*comtesse de Châlis,* pour la répandre.

La mienne est déjà éreintée.

Je te remercie des trois numéros du *Figaro.* Qu'est-ce que ça devient?

Rugis-tu contre M. Thiers? Quel profond penseur, hein! Peut-on voir un Prudhomme plus radical? est-on bête en France, n.. de D...!

À GEORGE SAND.

1er janvier 1868.

Ce n'est pas gentil de m'attrister avec le récit des amusements de Nohant, puisque je ne peux en prendre ma part. Il me faut tant de temps pour faire si peu que je n'ai pas une minute à perdre (ou à gagner), si je veux avoir fini mon lourd bouquin dans l'été de 1869.

Je n'ai pas dit qu'il fallait se supprimer le cœur, *mais le contenir,* hélas!

Quant au régime que je mène et qui est hors des lois de l'hygiène, ce n'est pas d'hier, j'y suis fait. J'ai néanmoins un éreintement assez conditionné et il est temps que ma seconde partie finisse, après quoi j'irai à Paris. Ce sera vers la fin de ce mois. Vous ne me dites pas quand vous reviendrez de Cannes.

Ma fureur contre M. Thiers n'est pas calmée, au contraire! Elle s'idéalise et s'accroît.

À LA MÊME.

Enfin, enfin, on a donc de vos nouvelles, chère maître, et de bonnes, ce qui est doublement agréable.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs avec Mme Sand, et ma mère l'espère aussi. Qu'en dites-vous? Car enfin, dans tout ça on ne se voit pas, nom d'une balle!

Quant à mes déplacements, à moi, ce n'est pas l'envie de m'y livrer qui me manque. Mais je serais perdu si je bougeais d'ici la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne songerais plus qu'à vous, et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir; à chaque moment je déborde. Voilà pourquoi, chère bon maître adorée, je me prive d'aller m'asseoir et rêver tout haut dans votre logis. Mais, dans l'été ou l'automne de 1869, vous verrez quel joli voyageur de commerce je fais, une fois lâché au grand air. Je suis abject, je vous en préviens.

En fait de nouvelles, il y a du re-calme depuis que l'incident Kerveguen est mort de sa belle mort. Était-ce farce? et bête!

Sainte-Beuve prépare un discours sur la loi de la presse. Il va mieux, décidément. J'ai dîné mardi avec Renan. Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence, et artiste! comme jamais je ne l'avais vu.

Avez-vous lu son nouveau volume? Sa préface fait du bruit.

Mon pauvre Théo m'inquiète. Je ne le trouve pas raide.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Mardi soir.

On a bien raison de vous aimer, car vous êtes une bonne femme et un bon esprit. Combien d'autres, qui ne sont pas dignes de décrotter vos bottines, m'en auraient voulu pour les duretés de ma dernière lettre!

Je vous ai écrit comme à un homme, et je vois que j'ai bien fait.

Nous recauserons de *Jacqueline de Vardon* longuement.

En attendant, je vous aime plus que jamais et vous embrasse.

À LA MÊME.

Samedi soir.

Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, ce serait tous les jours; mais j'ai si peu de choses à vous conter, ma vie est si plate et je me trouve tellement éreinté de manier la plume que, sans le désir d'avoir de vos nouvelles, je ne vous donnerais pas des miennes.

Comment allez-vous? que faites-vous et que lisez-vous?

J'ai à vous remercier du roman *les Ouvrières*

que j'ai, derechef, non pas lu en entier mais repassé. C'est supérieur à *Mademoiselle de Vardon*, soyez-en sûre, et les parties excellentes sont nombreuses.

Mais pourquoi cette préface ?

Allez-vous faire les trônes *utiles* maintenant ?

En quoi, *dans le domaine de l'Art*, MM. les ouvriers sont-ils plus intéressants que les autres hommes ? Je vois maintenant, chez tous les romanciers, une tendance à représenter la *caste* comme quelque chose d'essentiel en soi, exemple : *Manette Salomon.*

Cela peut être très spirituel, ou très démocratique ; mais avec ce parti pris on se prive de l'élément éternel, c'est-à-dire de la généralité humaine.

Je sais bien tout ce que vous pourrez me répondre : c'est une chicane que je vous cherche pour vous engager à faire sortir votre muse des classes pauvres. Il faut représenter les Passions et non plaider pour des Partis.

Le ton bourru de ma dernière lettre vous a prouvé quel cas je fais du *fond* de votre esprit. Je n'aime pas moins tout le reste de la personne, vous le savez. Aussi ai-je vu avec plaisir que Darcel prenait avec vous un genre de critique plus révérencieux, j'ai été content de son article, ou à peu près.

J'espère vous voir à la fin de janvier, quand j'aurai fini le dernier chapitre de ma seconde partie.

Pensez quelquefois à moi. Je baise les deux côtés de votre joli col.

À LA MÊME.

Croisset, mardi soir.

MA CHÈRE AMIE,

Si je n'avais pas pour votre projet beaucoup d'estime et pour votre personne beaucoup d'affection, je vous dirais tout simplement que *Jacqueline de Vardon* est un chef-d'œuvre, au lieu de vous envoyer l'abominable lettre que vous allez lire. Rassurez-vous cependant; je pense de votre roman beaucoup de bien *par places*, il y a des choses excellentes, mais je blâme radicalement sa conduite, et je trouve que vous vous lâchez beaucoup sous le rapport de l'écriture. Vous étiez plus sévère autrefois, quand vous lisiez de meilleure littérature et que vous n'imprimiez pas. Il me semble que Paris vous perd.

Je commence!

Et d'abord, pourquoi la première description, celle des environs de Jumièges, description qui n'a aucune influence sur aucun des personnages du livre, et qui est mangée, d'ailleurs, par une autre qui vient immédiatement, celle de Rouen? Celle-là est magistrale en soi, et excellente parce qu'elle est utile. On ne sait pas qui sont *les deux femmes* en scène, ni qui est ce M. Louis, ni qui est Mlle Vardon. Comment voulez-vous alors qu'on s'intéresse à elle? Puis ça s'arrête brusquement et nous sommes transportés dans un autre pays, à Rouen.

Quant au style, je trouve dans le premier para-

graphe deux relatifs se régissant «*qui* embrasse l'étendue du lit *qu'elle* occupait», et, chose plus fâcheuse, une métaphore rococotte «les limites de son empire». L'empire d'un fleuve! A bas l'Empire!

Je tire mon chapeau, comme je vous l'ai dit, à la description de Rouen et à l'enfance de Jacqueline. Mais là, le dialogue direct n'était pas utile, puisque vous n'êtes pas encore dans votre action. Les paroles de la bonne, qui *n'est pas un personnage du livre,* devaient être racontées et non dites.

Vous n'observez pas les plans.

Voici quelques lignes de premier ordre : «l'orthodoxie n'est qu'une fiction, etc.», mais cela aurait dû faire la conclusion de toute la vie religieuse de Jacqueline, en être le jugement; alors on les eût remarquées. On dirait que vous perdez à plaisir toute votre monnaie.

Votre dialogue commence par le vrai mot de la situation : «tu n'es pas heureuse de ton mariage», mais combien il ferait plus d'effet si c'était le premier dialogue du roman! Les silhouettes de Clémence et de son mari sont agréables, on commence à s'y intéresser et puis on ne les revoit plus, ou presque plus.

Et pourquoi ne les revoit-on plus? parce que l'auteur *a voulu faire une héroïne noble.* Mais les trois quarts des femmes à qui serait arrivée l'histoire de Jacqueline ne se seraient pas tuées; Jacqueline ne s'étant pas tuée, M. de Blavy aurait pu reparaître, et qui sait le reste?

J'admire profondément tout votre passage sur l'addition; mais vous me permettrez de vous dire que Mlle de Vardon a un singulier goût en fait de

toilette. Elle porte une broche camée et un bracelet *de cheveux,* deux horreurs! Mais en voici une autre, plus forte : « achevait de donner à l'ensemble *de la* toilette *de* Mlle *de* Vardon UN CACHET puritain!!!» et ce n'est pas la seule fois que vous avez employé cette exécrable métaphore; ma rage est indescriptible, j'ai besoin de souffler.

Votre jeune magistrat est très bien et très vrai, plus sympathique même que vous ne croyez. La lettre du père également est bonne. Mais je ne vois plus de différence de caractère entre Mlle Lizel et Clémence.

On arrive à la proposition d'aller au bal masqué, très bien; et le lecteur s'attend à y suivre les personnages. Pas du tout, on le mène à la campagne, et on le fait assister aux amours de deux personnages épisodiques. Il y a là dedans des détails gentils (bien que votre Frédéric parle tantôt comme un artiste : « quelle charmante courbe d'épaule » et tantôt comme un notaire : « scellons ce pacte ». Où diable avez-vous rencontré des gens qui disent : « scellons ce pacte? »), puis nous revenons au bal (juste au moment où l'on s'intéresse à vos deux enfants) et ce bal ne tient pas plus de place que le passage précédent.

Pourquoi n'avez-vous pas fait une description à fond de ce bal, puisqu'il a une importance décisive sur Jacqueline? Ce qu'elle ressentait est très bien analysé, mais le tableau, où est-il? et Mlle Lizel, est-ce que la foule ne doit pas aussi l'agiter? Il y avait là deux émotions différentes à peindre, sans compter celle du père d'Herbau qui

devait aussi éprouver quelque chose, nonobstant la présence de sa pupille.

Puis voici une chose excellente : « Marianne, couchez-vous, etc. », c'est inattendu et cependant à sa place. La petite scène chez le restaurant, bonne.

Le remords immédiat de Jacqueline est trop exclusivement chrétien pour une femme qui se suicidera; j'aurais voulu que l'auteur insistât plus sur l'idée de dégradation. C'est un doute que je vous soumets.

Vous avez un très bon dialogue ensuite, entre elle et son amant; il en est de même de vos analyses psychologiques, çà et là.

Mais à quoi sert le retour de M. de Blavy et de Clémence, si ce n'est à amener un mot, un seul mot?

Seconde scène avec Edmond, très bonne; mais voici Jacqueline qui fait exactement à Marie ce qu'elle a fait à Clémence.

Le parallélisme, puisqu'il est voulu, devait être plus marqué et vous deviez rappeler l'autre situation analogue, en mettant les pieds dans le plat franchement, et en insistant dessus.

Je vous assure que Jacqueline n'est pas sympathique, parce qu'elle n'a pas été suffisamment amoureuse. On donne presque raison à M. d'Herbau fils, qui ne l'a jamais trompée, en définitive, et qui est l'homme de la nature.

Elle lui en veut d'avoir éprouvé une surprise de sens, et il y a dans sa colère contre lui plus d'orgueil blessé que d'amour, chose très vraie et très commune. Mais l'auteur n'a pas l'air d'en avoir conscience et semble prendre le parti de son héroïne.

Quant à la lettre finale, *c'est un morceau achevé;* alors seulement on se rappelle le premier chapitre, qui est beaucoup trop loin derrière nous.

Voilà ce que j'avais à vous dire de plus dur. Il y a aussi quantité d'expressions toutes faites, d'idiotismes usés. Vous ne me paraissez pas vous inquiéter, comme autrefois, du sacro-saint style.

J'ai vidé le fond de mon sac, et je vous embrasse. Me pardonnez-vous?

À TAINE.

.....

« Mes personnages imaginaires *m'affectent,* me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux. Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary j'avais si bien le *goût d'arsenic* dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner. »

.....

« N'assimilez pas la vision intérieure de l'artiste à celle de l'homme vraiment halluciné. Je connais parfaitement les deux états; il y a un abîme entre eux. Dans l'hallucination proprement dite, il y a toujours terreur; vous sentez que votre personnalité vous échappe; on croit que l'on va mourir. Dans la vision poétique, au contraire, il y a joie; c'est quelque chose qui entre en vous. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sait plus où l'on est... Souvent cette vision se fait lentement, pièce à

pièce, comme les diverses parties d'un décor que l'on pose; mais souvent aussi elle est subite, fugace comme les hallucinations hypnagogiques. Quelque chose vous passe devant les yeux; c'est alors qu'il faut se jeter dessus avidement. »[1].

À JULES DUPLAN.

Croisset, nuit de vendredi à samedi.
24 janvier 1868.

Comme je suis content de te savoir heureux, mon cher bougre! Je vois d'ici ta binette et celle de Cernuschi contemplant les fresques de Medinet-Abou. La plus basse envie me dévore. Nom d'une balle, que je voudrais être avec vous! mais quels seigneurs vous faites, un pyroscaphe pour Vos Excellences et Mariette Bey pour cicerone!

Me voilà arrivé à peu près à la fin de ma seconde partie. Je viens, ce soir, de bâcler les huit dernières pages. Il me reste à y mettre le *grainé fin;* la *ligne* est faite. Quant au *trait de force?...*

Aussi, mercredi prochain, vais-je me ruer vers la capitale, ce centre des arts, cette ville qui, comme une courtisane, etc... Un peu de repos, franchement, ne me sera pas nuisible.

D'ailleurs, j'ai, depuis six mois, vécu si obstinément seul sur le Parnasse qu'il est bien juste que j'aille à Cythérée!

[1] Voir Taine, *De l'intelligence,* page 91. Hachette, éditeur.

J'ai eu dernièrement des embêtements graves. La petite fille de ma nièce Juliette est morte d'une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère et le moutard avaient eu la rougeole; la mère l'avait encore et était dans son lit. Tu n'imagines rien de lamentable comme cette jeune femme la tête sur son oreiller et répétant au milieu de ses larmes «ma pauvre petite fille». Le grand-père (mon frère) était complètement dévissé. Quant à ma mère, elle supporte cela (jusqu'à présent, du moins) mieux que je ne l'aurais cru.

Je ne suis pas content de Monseigneur, il me semble profondément malade, sans pouvoir dire en quoi. Il tousse fréquemment et souffle sans discontinuer comme un cachalot; ajoute à cela une tristesse invincible. Monseigneur tourne à l'hypocondrie, et l'animal a plus de talent que jamais! il fait des pièces de vers détachées superbes, mais ne trouve pas de sujet de drame : c'est là ce qui le désole et lui fait prendre le genre humain en haine. Il débine tout le monde. Le major m'a écrit une lettre gigantesque (humoristique et blagueuse), où il luttait avec Grimm de verve et de fantaisie. Notre Max va bien. Laporte m'a fait cadeau de six fromages, voilà à peu près toutes les nouvelles.

Quant à la politique, l'horizon se calme. On est à la paix. Quel chien d'hiver! J'ai vu la Seine à Rouen complètement prise, c'est la troisième fois seulement que dans ma longue carrière je jouis de ce spectacle hyperboréen. Après le froid, nous avons eu des coups de vent abominables. A l'heure où je t'écris, le vent mugit et la rivière prend des tournures d'océan.

Il doit faire plus beau à tes côtés. Vous êtes-vous repassé une soirée de cocottes indigènes, au moins!

Réponds-moi à Paris et dis-moi que tu reviens bientôt. Amitiés à Cernuschi. Quant à toi, mon bon vieux, je t'embrasse tendrement.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 24 janvier 1868.

Non! je ne vous oublie pas, chère demoiselle, et je suis peiné de vous savoir malade. Si la sympathie en ces occasions pouvait servir à quelque chose, vous seriez guérie. Quel genre de maux d'yeux avez-vous? Il est donc intermittent, puisque vous m'avez écrit quelques lignes au bas de votre lettre.

Vous m'annoncez la mort d'un vieil ami à vous. Moi aussi, j'ai à vous parler de deuil. La semaine dernière j'ai perdu une petite nièce que j'aimais beaucoup, une enfant de trois ans. Emportée en cinq jours par une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère était malade elle-même. J'ai assisté à des désespoirs profonds, dont j'avais ma part, et j'ai monté une fois de plus la côte de ce cimetière où j'en ai déjà tant mis des miens.

Puisque nous aimons tous les deux Mme Sand et que vous me demandez de ses nouvelles je puis vous en donner, quoique je ne l'aie pas vue depuis longtemps. Mais je la verrai dans une huitaine de jours, à Paris, où je retourne pour quatre

mois environ. Elle va très bien et devait passer l'hiver dans le Midi, mais le grand froid qui rendait les voyages difficiles l'en a empêchée.

Mon roman est arrivé à la fin de sa seconde partie. Mais pour l'avoir entièrement terminé, il me faut bien encore dix mois. J'aborde la Révolution de 1848, et en étudiant cette époque-là, je découvre beaucoup de choses du passé qui expliquent des choses actuelles. Je crois que l'influence catholique y a été énorme et déplorable.

Je ne pense pas comme vous qu'on soit à la veille d'une guerre religieuse, la Foi manque trop de part et d'autre. Nous sommes dans le temps de la blague, et rien de plus. Tant pis pour les gens comme nous qu'elle n'amuse pas.

Est-ce que vous ne pourriez pas trouver quelqu'un qui vous ferait des lectures pour continuer votre histoire de l'Anjou? Je suis très fâché que vous ayez abandonné ce travail, qui vous était sain et utile.

Vos chagrins me semblent si profonds et enracinés que je ne sais plus que vous conseiller, chère demoiselle. Soignez vos yeux et tâchez de ne pas songer à ce qui vous afflige.

À LOUIS BONENFANT.

Croisset, jeudi.

Mon cher Ami,

Je ne t'ai pas suffisamment remercié. Ta narration est de tout point excellente et me fournira

de bons détails. Tu m'as rendu un vrai service en me l'envoyant.

Je remercie aussi ma petite cousine Émilie pour son vocabulaire nogentais et je reconnais cette attention par la plus noire ingratitude, car :

Je ne puis me soumettre à son désir qui est de changer le nom du héros de mon roman. Tu dois te souvenir, cher ami, qu'il y a quatre ans je t'ai demandé s'il y avait encore à Nogent des personnes du nom de Moreau? Tu m'as répondu qu'il n'y en avait pas et tu m'as fourni plusieurs noms du pays que je pouvais employer sans inconvénient. Fort de tes renseignements je me suis embarqué naïvement. Il n'est plus temps pour moi de revenir là-dessus. Un nom propre est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose *capitale*. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre.

Tant pis pour les Moreau qui existent à Nogent.

Ils n'auront pas d'ailleurs à se plaindre de moi. Car mon M. Moreau est un jeune homme très chic.

À GEORGE SAND.

Chère Maître,

Dans votre dernière lettre, parmi les choses gentilles que vous me dites, vous me louez de n'être pas « hautain »; on n'est pas hautain avec ce qui est haut. Ainsi, sous ce rapport, vous ne pouvez me connaître, je vous récuse.

Bien que je me croie un bon homme, je ne suis pas toujours un monsieur agréable, à preuve ce qui m'est arrivé jeudi dernier. Après avoir déjeuné chez une dame que j'avais appelée « imbécile », j'ai été faire une visite chez une autre que j'ai traitée de « dinde »; telle est ma vieille galanterie française. La première m'avait assommé avec ses discours spiritualistes et ses prétentions à l'idéal; la seconde m'a indigné en me disant que Renan était un « coquin ». Notez qu'elle m'a avoué n'avoir pas lu ses livres. Il y a des sujets sur lesquels je perds patience, et, quand on débine devant moi un ami, mon sang de sauvage revient, je vois rouge. Rien de plus sot! car ça ne *sert à rien* et ça me fait un mal affreux.

Ce vice-là, du reste, le *lâchage des amis en société,* me semble prendre des proportions gigantesques.

À MADEMOISELLE BOSQUET.

Jeudi.

Et à vous aussi, ma chère amie, je la souhaite « bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres ». Je n'ai même rien de plus à vous dire, mon existence n'offrant pas le moindre intérêt. Je travaille comme un misérable et je suis *éreinté* jusque dans la moelle des os, voilà tout.

Savez-vous que vous avez présentement un fanatique? Devinez qui? *Censier!* oui! lui-même, en personne, il ne parle que du *Roman des ouvrières* (sic).

Je ne pense pas, comme son auteur, que « la

liberté d'aimer, le divorce, l'adultère, etc. », soient au-dessus de toutes les questions; je crois même que, si nous sommes tellement bas moralement et politiquement, c'est qu'au lieu de suivre la grande route de M. de Voltaire, c'est-à-dire celle de la Justice et du Droit, on a pris les sentiers de Rousseau, qui, par le sentiment, nous ont ramenés au catholicisme. Si on avait eu souci de l'Équité et non de la Fraternité, nous serions haut! Mais je m'arrête sur cette matière, que je commence à connaître, car je l'ai étudiée à fond pour mon livre. Je me contente de vous dire que, selon moi, on donne trop d'importance à ce que messieurs les médecins nomment, dans leur langage élégant, « les organes uro-génitaux ».

Quant à « l'esprit de caste », je ne vous ai pas écrit qu'il ne fallait pas l'exprimer, c'est le défendre que je blâme.

Si vous aviez moins *défendu* les ouvriers (dans votre *Roman de l'ouvrière*), vous auriez pu aller plus loin, je vous ai trouvée trop douce pour les bourgeois.

Mme Sand doit être à Cœuvres, chez Mme Juliette Lambert.

Je ne connais pas *un* journal où j'aie quelque autorité. L'année dernière j'ai offert au *Moniteur* un roman très convenable, on m'a rendu le *manuscrit* après m'avoir fait faire cinq à six courses.

Je n'appelle pas faire des lectures sérieuses lire des bouquins traitant de matières graves, mais lire des livres bien faits et bien écrits surtout, en *se rendant compte des procédés.* Sommes-nous des romanciers ou des agriculteurs?

J'espère, dans six semaines, contempler vos

charmants yeux et baiser à droite et à gauche votre joli col.

Tout à vous.

À LA MÊME.

Mardi, 3 heures.
(Pendant que passe le Bœuf.)

MA CHÈRE AMIE,

Je me suis présenté chez vous hier à 5 heures moins le quart, votre portier n'était pas dans sa loge et j'ai vainement sonné à votre porte.

Sainte-Beuve est très content de votre roman et on va vous faire un article dans le *Moniteur*.

Quant à Girardin, il « n'était pas prévenu, il n'a pas eu ma carte », etc. Bref, il a fait des excuses.

Tenez-vous à ce que votre roman paraisse dans la *Presse?*

Je peux l'y faire présenter par M. de Tourbey ou Mlle Cahen.

Vous voyez que je pense à vous, car je vous aime et vous baise sur votre joli col en contemplant vos charmants yeux.

A vous.

À LA MÊME.

Jeudi matin.

« Vous pouvez envoyer le roman à Mlle Cahen, rue Saint-Jacques, 350. Il passera probablement

d'ici à trois ou quatre mois, assurément avant six mois. »

Voilà ce que je reçois à l'instant, ma chère amie.

Envoyez donc ledit *manuscrit* (en mettant sur l'enveloppe, entre parenthèses, de la part de M. G. F.).

L'article de Lavoix a paru dans le *Moniteur il y a au moins trois semaines;* c'est Lavoix lui-même qui me l'a dit hier au soir.

Vous voyez que je pense à vous! Et c'est tout naturel, car vous savez *au fond* les sentiments ou le sentiment que j'ai pour vous.

À GEORGE SAND.

Samedi soir.

J'ai reçu vos deux billets, chère maître. Vous m'envoyez pour remplacer le mot «libellules» celui d'«alcyons». Georges Pouchet m'a indiqué celui de *gerre* des lacs (genre *Gerris*). Eh bien! ni l'un ni l'autre ne me convient, parce qu'ils ne font pas tout de suite image pour le lecteur ignorant.

Il faudrait donc décrire ladite bestiole? Mais ça ralentirait le mouvement! ça emplirait tout le paysage! Je mettrai «des insectes à grandes pattes», ou «de longs insectes», ce sera clair et court.

Peu de livres m'ont plus empoigné que *Cadio*, et je partage entièrement l'admiration de Maxime.

Je vous en aurais parlé plus tôt si ma mère et ma nièce ne m'avaient pris mon exemplaire.

Enfin, ce soir, on me l'a rendu; il est là sur ma table et je le feuillette tout en vous écrivant.

Et d'abord, il me semble que ça *doit avoir été comme ça!* ça se voit, on y est et on palpite. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au comte de Sauvières, à Rebec! et même à Henri, quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de Cadio, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui, c'est sa rage féroce. *Là* est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillotine devenue mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles. Je trouve que vous avez une scène à la Shakespeare : celle du délégué de la Convention avec ses deux secrétaires est d'une force inouïe. C'est à faire crier! Il y en a une aussi qui m'avait fortement frappé à la première lecture : la scène où Saint-Gueltas et Henri ont chacun des pistolets dans leurs poches, et bien d'autres. Quelle splendide page (j'ouvre au hasard) que la page 161!

Dans la pièce, ne faudrait-il pas donner un rôle plus long à la femme légitime de ce bon Saint-Gueltas? Le drame ne doit pas être difficile à tailler. Il s'agit seulement de le condenser et de le raccourcir. Si on vous laisse jouer, je vous réponds d'un succès effrayant. Mais la censure?

Enfin, vous avez fait un maître livre, allez! et qui est *très amusant.* Ma mère prétend que ça lui rappelle des histoires qu'elle a entendues étant enfant. A propos de Vendée, saviez-vous que son grand-père paternel a été, après M. de Lescure, le chef de l'armée vendéenne? Ledit chef s'ap-

pelait M. Fleuriot d'Argentan. Je n'en suis pas plus fier pour ça; d'autant plus que la chose est problématique, car le père de ma mère, républicain violent, cachait ses antécédents politiques.

Ma mère va, dans quelques jours, s'en aller à Dieppe, chez sa petite-fille. Je serai seul une bonne partie de l'été et me propose de piocher vigoureusement :

> Je travaille beaucoup et redoute le monde.
> Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.
>
> Camille DOUCET.

Mais mon sempiternel roman m'assomme parfois d'une façon incroyable! Ces minces particuliers me sont lourds à remuer! Pourquoi se donner du mal sur un fond si piètre?

Je voulais vous en écrire très long sur *Cadio;* mais il est tard et les yeux me cuisent.

Donc, merci, tout bonnement, ma chère maître.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

MES CHERS VIEUX,

Vous vous embêterez violemment à Vichy, je vous en préviens; aussi je vous conseille, pour vous distraire, d'aller ensuite faire un petit tour en Auvergne. Clermont vaut la peine qu'on se dérange et vous trouverez là des *sites pittoresques.*

Vous pouvez vous faire piloter dans cette ville par un ami à moi, qui se nomme Bardoux, avocat, rue de l'Eclache. Ledit Bardoux a publié un

volume de vers et, étant un lettré, regarderait comme une injure une lettre de moi où je vous annoncerais. Ci-inclus ma carte, qui vous servira d'introduction. En l'absence de Bardoux, adressez-vous à un gentilhomme nommé Delavergne, lequel est très bon enfant et expert en choses de la localité. Je vous conseille de descendre, à Clermont, à l'Hôtel du Mulet, sur la Grande place; on s'y empiffre convenablement. Ne pas oublier, à Royat, d'aller dîner chez la mère Fournier; elle accommode les côtelettes de veau et les champignons d'une manière idéale.

Quant aux hôtels de Vichy, ils sont tous pitoyables. Pas de pays où la nourriture soit plus piètre. Nous sommes descendus à l'Hôtel Britannique, tenu par Léger, mais je crois qu'il n'existe plus. Le plus célèbre est l'Hôtel Guillermin. Les prix varient de 10 à 15 francs par jour.

En votre qualité d'hommes de lettres, vous serez invités à dîner chez Callon, le fermier des eaux. Je vous conseille d'accepter, parce que c'est le seul endroit de Vichy où l'on boive de l'eau non médicinale.

N. B. Observer la bedaine de Jules César, libraire. Le docteur Villemain auquel je vous adresse, quoique marié et père d'une nombreuse famille, vous indiquera où se trouve le b..... et se ferait même un plaisir de vous y conduire. Bref, je crois que vous le trouverez gentil.

Adieu, mes bons vieux, envoyez-moi de là-bas quelque épître.

Eh bien, et le roman? quand paraît-il en volume?

À JULES DUPLAN.

Samedi soir, minuit, 14 mars 1868.

Mon cher Vieux,

J'ai été bien content, hier, de recevoir ta lettre, mais en même temps bien embêté d'apprendre que je ne te reverrai pas avant six semaines! J'avais vu Blamont une douzaine de jours auparavant, et je m'attendais à ta présence d'un moment à l'autre. Il faut donc se résigner! Reviens-nous en bon état, voilà tout ce qu'on te demande, et «enrichissez-vous», comme disait *Lord Guizot.*

Tout le monde du Rocher se porte à merveille. Max ne sort pas des boucheries, marchés et abattoirs, toujours pour son grand travail sur Paris; il m'a entraîné une nuit aux Halles, mais je l'ai lâché à 3 heures du matin, car j'étais gelé.

Monseigneur fait deux scénarios; il m'a l'air, d'après ses lettres, un peu remonté. Tant mieux! car je t'assure qu'il était médiocrement sociable; monsieur parlait de donner sa démission de bibliothécaire!!! etc. Oh! les poètes! En fait de poètes, mon brave ami Théo schlingue, actuellement, d'une si formidable façon que la société s'écarte de lui (*sic*); je le crois profondément malade et en suis inquiet. Quant au père Sainte-Beuve, il va mieux.

Comme nouvelles politiques, tu connais sans doute l'incident Kerveguen-Cassagnac et toutes ses phases, c'est d'un grotesque profond et d'une bêtise infinie. Je trouve d'ailleurs Paris changé cet hiver, le souverain tourne à la victime, victime

de sa majorité, laquelle rappelle par son ineptie les beaux jours de la rue de Poitiers. S'il cassait la Chambre, il regagnerait peut-être tout ce qu'il a perdu; *la question* ne me paraît pas tenir à lui, on sent qu'un changement de régime n'amènerait rien de neuf, et précisément parce que tout le monde crie contre l'Empire, je crois l'Empire solide; on ne trouverait pas vingt hommes pour se ranger sous une bannière, le mot d'ordre manque à tous les partis, donc immobilité complète d'ici à longtemps peut-être.

Tu as su l'immense succès[1] du jeune Augier? et on a surtout admiré les vers! C'est à rendre fou! Le sieur Roland (ce poète qui s'habille en Breton et trouve Corneille «pas fort») a remporté une veste insigne, au Vaudeville; son œuvre fourmille de jolies phrases dont tu pourras orner l'album de la Vicomtesse. Je ne vois guère, comme infections, autre chose à te narrer.

Quant à ton vieux géant, il a commencé aujourd'hui le premier chapitre de la troisième partie, mais j'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements politiques de 48; j'ai peur que les fonds ne dévorent les premiers plans, c'est là le défaut du genre historique; les personnages de l'histoire sont plus intéressants que ceux de la fiction, surtout quand ceux-là ont des passions modérées; on s'intéresse moins à Frédéric qu'à Lamartine. Et puis, quoi choisir parmi les faits réels? je suis perplexe, *c'est dur!*

Quant aux renseignements à recueillir, ça me demande un temps terrible. Je fais des courses,

[1] *Paul Forestier*, 25 janvier 1868.

j'écris des lettres, j'envoie et renvoie mon mameluck dans les maisons, etc.; j'ai passé une semaine entière à me trimbaler à l'hôpital Sainte-Eugénie, pour étudier des moutards atteints de croup. Bref, je suis fatigué et assez dégoûté, et il me reste encore 250 pages à écrire! Ne comptes-tu pour rien, non plus, les bourgeois qui vous abordent par ces phrases : « Eh bien, avez-vous quelque nouvelle page sur le chantier? *Vous êtes paresseux,* etc... ». J'ai lâché complètement le dîner Magny, où l'on a intercalé des binettes odieuses, mais tous les mercredis je dîne chez la Princesse, avec les Bichons et Théo.

Je t'attendais pour aller à Versailles; je ferai cette course tout seul, mais je ne sais quand, étant fort dérangé et occupé.

Comme folichonnerie, j'ai été, le mardi-gras, au bal chez Arsène Houssaye. Le plus clair, c'était la jalousie des bons camarades contre notre délicieux fantaisiste, le plus aigre étonnement se peignait sur les visages.

Je t'engage à ne pas rater la Foire de Tantale, si faire se peut, et à *visiter* les Pyramides, y compris celles de Sakkhara.

Ce que tu me dis des almées m'étonne; tout est donc en décadence!

Le philosophe Baudry a publié le premier volume de sa *Linguistique,* qui doit lui ouvrir les portes de l'Institut. Je dîne chez ce brave homme, mardi prochain, avec Littré, Renan et Maury. Quelle réunion de bardaches! La princesse Julie *raffole* de Renan, ne parle que de ses œuvres, et même vous en *tanne,* si j'ose m'exprimer ainsi. Il a publié un nouveau bouquin de *Mélanges,* avec

une préface qui fait du bruit, mais que je ne connais pas encore.

Puisque tu es si plongé dans l'oriental moderne, pense à moi pour mon futur roman de *Harel-Bey*.

J'ai bien envie de te revoir, car tu me manques singulièrement. Amitiés à Cernuschi. Je t'embrasse à deux bras et te bécotte sur les deux joues, soigne ton ventre et pense à ton vieux.

Maissiat va bien, je l'ai vu dimanche dernier.

À ERNEST CHESNEAU.

Croisset, dimanche.

Non! mon cher ami, votre livre[1] ne contrarie en rien mes goûts, loin de là! J'ai même été ravi de voir ce que je sens, ce que je pense, formulé d'une telle façon.

Votre morceau sur l'École anglaise est à lui seul une œuvre. Et d'abord, vous avez très bien signalé son trait saillant, l'absence de composition (si vous aviez tenu à noircir du papier, vous auriez pu faire un rapprochement entre la peinture et la littérature britanniques). Bien que j'aie lu l'ouvrage de Milsand, voilà la première fois que je trouve enfin une définition nette de préraphaélisme!

La manière dont l'absolu et le contingent doivent être mêlés dans une œuvre d'art me semble indiquée nettement page 60. Je pense comme vous. Dès qu'il y a interprétation dans l'œuvre d'un peintre, l'artiste a beau s'en défendre, il fait fonc-

[1] *Peinture, sculpture. Les nations rivales dans l'art.*

tion d'idéaliste (94). Bref, on n'est idéal qu'à la condition d'être réel et on n'est vrai qu'à force de généraliser. Du reste, vous concluez fort bien, en montrant l'inanité des théories par l'exemple des deux écoles anglaise et belge arrivant à des résultats divers bien qu'elles soient parties du même principe (page 550). *La limite* de la peinture (ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas) est montrée avec une évidence qui crève les yeux, à propos d'un tableau de Pamvels et d'un autre de Comte. Enfin, je n'ose trop vous louer de vos idées parce que ce sont les miennes. Donc, sur la religion, nous sommes d'accord.

Quant aux appréciations particulières (question de nerfs et de tempérament autant que de goût), je vous trouve parfois un peu d'indulgence. Comme pour mon ami H. Bellangé, entre autres. Cela tient peut-être à ce que vous savez beaucoup et que vous êtes sensible à des mérites que je ne vois pas? Cependant j'applaudis sans réserve à tout ce que vous dites sur Ingres et Flandrin (315), Gérôme (221), le sculpteur italien Vela (378), bien d'autres encore, et je vous remercie d'avoir rendu justice à Gustave Moreau, que beaucoup de nos amis n'ont pas, selon moi, suffisamment admiré! Mais pourquoi dites-vous *le* sphinx? C'est ici *la* sphinx. Cette infime remarque vous prouve que je vous ai lu attentivement. Ainsi, page 124, il y a une faute : « les récits d'histoire romaine d'Augustin Thierry », vous avez bien voulu dire « les Récits *mérovingiens* » d'A. Thierry. Les récits d'histoire romaine sont d'Amédée Thierry.

Mais je ne suis nullement de votre opinion quand vous prétendez que « Decamps nous fit un Orient

imaginaire». Son Orient n'est pas plus imaginaire que celui de lord Byron. Ni par la brosse, ni par la la plume, personne encore n'a dépassé ces deux-là comme *vérité*.

Vous m'avez souvent mis sous les yeux des tableaux que j'avais oubliés. La description des portraits de l'empereur et de Mme de Ganay sont des pages du meilleur style, achevées, excellentes. Votre article sur l'*Art japonais* est d'un critique supérieur où l'on sent le patricien sous l'esthéticien (pardon du mot). A preuve : vos observations sur les surfaces courbes, la perspective, — cela est creusé. Vous êtes entré au cœur de l'*Art japonais*, il me semble.

Une chicane, cependant. Êtes-vous bien sûr que «ce soit le rationalisme étroit de la Chine» qui lui ait fait repousser toute tentative de progrès? Le rationalisme seul en est-il la cause? Je n'en sais rien. En résumé, mon cher Chesneau, votre livre m'a fait grand plaisir et je vous remercie de me l'avoir envoyé. Je vous remercie également de l'aimable lettre qui l'accompagnait. Mon nom répété deux fois dans votre volume m'a prouvé votre sympathie. Croyez bien à la même.

Je vous serre les deux mains.

À MICHELET.

Mercredi.

Non, mon cher maître, je n'ai pas reçu votre livre; mais je l'ai lu et je le relis. Quelle *Montagne* que la vôtre! Où vous arrêterez-vous?

Je suis écrasé par cette masse d'idées, ébahi par ces profondeurs.

Jamais, je crois, je n'ai lu quelque chose qui m'ait pénétré plus profondément que les Bains d'Acqui. Vous m'avez remis sous les yeux les Pyrénées et les Alpes. Avec vous, du reste, on est toujours sur les sommets.

Le lourd roman[1] auquel vous vous intéressez (lourd pour moi, en attendant qu'il le soit pour les autres) ne sera pas terminé avant une grande année. Je suis en plein, maintenant, dans l'histoire de 48. Ma conviction profonde est que le clergé a *énormément* agi.

Les dangers du catholicisme démocratique, que vous signalez dans la Préface de votre Révolution, sont tous advenus. Ah! nous sommes bien seuls!

Mais vous restez, vous.

Je vous serre les mains très fort, en vous priant de me croire, mon cher maître, votre très affectionné.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Mercredi 17 juin 1868.

Êtes-vous à Vichy? allez-vous partir pour Vichy? ou êtes-vous revenus de Vichy? En tout cas, je vous envoie le bonjour rue Saint-Georges.

Et d'abord, le bruit, ça se calme-t-il un peu? Moi, j'étais si profondément agacé en revenant ici, que j'ai été plusieurs jours encore sans pou-

[1] *L'Éducation sentimentale.*

voir dormir. A trente-trois lieues de distance, j'entendais les maçons! Ce serait une jolie thèse médicale que celle-ci : « De l'influence de la bêtise parisienne sur le développement de la folie. »

Et, à ce propos, quel est ce quelqu'un « qui me croyait fou » ?

.....

.....

Rentré chez moi, dimanche, à onze heures et demie, je me couche, en me promettant de dormir profondément, et je souffle ma bougie. Trois minutes après, éclats de trombone et battements de tambour! C'était une noce chez Bonvalet. Les fenêtres dudit gargotier étaient complètement ouvertes (vu la chaleur de la nuit); je n'ai pas perdu un quadrille ni un cri! L'orchestre (comme j'ai l'honneur de vous le répéter) était enjolivé *par deux tambours!*

A six heures du matin, re-maçons. A sept heures, je déménage pour aller loger au Grand-Hôtel.

Là, trois quarts d'heure de promenade avant de trouver une chambre. A peine y étais-je (dans la chambre) qu'on se met à clouer une caisse dans l'appartement contigu. Re-promenade dans le même hôtel pour y découvrir un gîte. Bref, à neuf heures, j'en sors et vais à l'Hôtel du Helder, où je trouve un abject cabinet, noir comme un tombeau. Mais le calme du sépulcre n'y régnait pas : cris de messieurs les voyageurs, roulement des voitures dans la rue, trimbalage de seaux en fer-blanc dans la cour.

De une heure à trois heures, je fais mes paquets et quitte le boulevard du Temple.

De quatre à six heures, avoir tâché de dormir chez Du Camp, rue du Rocher. Mais j'avais compté sans d'autres maçons qui édifient un mur contre son jardin.

A six heures, je me transporte dans un bain, rue Saint-Lazare. Là, jeux d'enfants dans la cour et piano.

A huit heures, je reviens rue du Helder, où mon domestique avait étalé sur mon lit tout ce qu'il me fallait pour aller, le soir, au bal des Tuileries. Mais je n'avais pas dîné, et, pensant que la faim peut-être m'affaiblissait les nerfs, je vais au Café de l'Opéra. A peine y étais-je entré qu'un monsieur dégueule à côté de moi.

A neuf heures, je retourne à l'Hôtel du Helder. L'idée de m'habiller m'épuise comme une saignée aux quatre membres. Je renâcle et je me décide à regagner les champs au plus vite. Mon serviteur fait ma cantine.

Ce n'est pas tout. Dernier épisode : ma cantine roule de l'impériale du fiacre par terre et me tombe sur l'épaule. J'en porte encore les marques. Voilà.

À GEORGE SAND.

Croisset, dimanche 5 juillet 1868.

J'ai violemment bûché depuis six semaines. Les patriotes ne me pardonneront pas ce livre, ni les réactionnaires non plus ! Tant pis ; j'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent. Est-ce bêtise de ma part ? Mais il me semble que notre malheur vient *exclusivement*

des gens de notre bord. Ce que je trouve de christianisme dans le socialisme est énorme. Voilà deux petites notes qui sont là, sur ma table.

« Ce système (le sien) n'est pas un système de désordre, car il a sa source dans l'Évangile, et de cette source *divine* ne *peuvent découler* la haine, les guerres, le froissement de tous les intérêts! car la doctrine formulée de l'Évangile est une doctrine de paix, d'union, d'amour. » (L. Blanc.)

« J'oserai même avancer qu'avec le respect du dimanche s'est éteinte dans l'âme de nos rimeurs la dernière étincelle du feu poétique. On l'a dit : Sans la religion, pas de poésie! » (Proudhon.)

A propos de celui-là, je vous *supplie*, chère maître, de lire à la suite de son livre sur la célébration du dimanche une histoire d'amour intitulée, je crois, *Marie et Maxime*. Il faut connaître ça pour avoir une idée du style des *Penseurs*. C'est à mettre en parallèle avec le *Voyage en Bretagne*, du grand Veuillot, dans *Çà et là*. Ce qui n'empêche pas que nous avons des amis très admirateurs de ces deux messieurs.

Quand je serai vieux, je ferai de la critique; ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne, mieux que moi, ne comprend les indignations de ce brave Boileau contre le mauvais goût: « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin. » Voilà un homme.

Toutes les fois, maintenant, que j'entends *la chaîne* des bateaux à vapeur, je songe à vous, et ce bruit-là m'irrite moins, en me disant qu'il vous plaît. Quel clair de lune il faisait cette nuit sur la rivière!

À LA MÊME.

Dieppe, lundi.

Mais oui, chère maître, j'étais à Paris par cette chaleur *trop picale* (comme dit M. X..., le gouverneur du château de Versailles), et j'y ai sué fortement. J'ai été deux fois à Fontainebleau, et la seconde fois, selon votre avis, j'ai vu les sables d'Arbonne. C'est tellement beau que j'ai « cuydé » en avoir le vertige.

J'ai été aussi à Saint-Gratien. Me voilà à Dieppe, et mercredi je serai à Croisset, pour n'en plus bouger d'ici à longtemps; il faut avancer le roman.

Hier, j'ai vu Dumas; nous avons parlé de vous, bien entendu, et comme je le reverrai demain, nous en reparlerons.

Je me suis mal expliqué, si je vous ai dit que mon livre « *accusera* les patriotes de tout le mal »; je ne me reconnais le droit d'accuser personne. Je ne crois même pas que le romancier doive exprimer *son* opinion sur les choses de ce monde. Il peut la communiquer, mais je n'aime pas à ce qu'il la dise. (Cela fait partie de ma poétique, à moi.) Je me borne donc à exposer les choses telles qu'elles me paraissent, à exprimer ce qui me semble le vrai. Tant pis pour les conséquences; riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela. Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent : jamais on n'en a assez. Les réactionnaires, du reste, seront encore moins

ménagés que les autres, car ils me semblent plus criminels.

Est-ce qu'il n'est pas temps de faire entrer la justice dans l'art? L'impartialité de la peinture atteindrait alors à la majesté de la loi, — et à la précision de la science!

Enfin, comme j'ai dans votre grand esprit une confiance absolue, quand ma troisième partie sera terminée, je vous la lirai, et s'il y a dans mon travail quelque chose qui vous semble *méchant*, je l'enlèverai.

Mais je suis d'avance convaincu que vous ne me ferez pas une objection.

Quant à des allusions à des individus, il n'y en a pas l'ombre.

Le prince Napoléon, que j'ai vu jeudi chez sa sœur, m'a demandé de vos nouvelles et m'a fait l'éloge de Maurice. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle vous trouvait « charmante », ce qui fait que je l'aime un peu plus qu'auparavant.

Comment? les répétitions de *Cadio* vous empêcheront de venir voir votre pauvre vieux cet automne? Pas possible, pas possible. Je connais Fréville, c'est un homme excellent et très lettré.

À JULES DUPLAN.

Croisset, nuit de jeudi.

CHER VIEUX,

Voici la chose.

Je raconte, ou plutôt une cocotte de mon bouquin, raconte son enfance. Elle était fille

d'ouvriers à Lyon. J'aurais besoin de détails sur l'intérieur d'iceux[1].

1° Trace-moi, en quelques lignes, l'intérieur d'un ménage d'ouvriers lyonnais;

2° Les canuts (qui sont, je crois, les ouvriers en soie) ne travaillent-ils pas dans des appartements très bas de plafond?

3° Dans leur propre domicile?

4° Les enfants travaillent-ils aussi?

Je trouve ceci dans mes notes : le tisserand du métier à la Jacquard reçoit sans cesse dans l'estomac le contre-coup des mouvements du balancier par l'*ensouple* sur lequel l'étoffe s'enroule à mesure qu'elle avance.

5° C'est l'ensouple qui donne des coups? Rends-moi la phrase plus claire.

Bref, je veux faire en quatre lignes un tableau d'intérieur d'ouvrier pour contraster avec un autre qui vient après, celui du dépucelage de notre héroïne dans un endroit luxueux...

À ERNEST FEYDEAU.

Ô FEYDEAU,

Je ne sais pas qui a écrit : « Je voudrais jeter le monde sur sa face ». Désir que je partage. Ça a l'air biblique? Mais c'est peut-être Shakespeare?

Merci pour ta note. La réponse à la deuxième question est précise, mais est-elle bien vraie?

[1] Voir *L'Éducation sentimentale*, page 471.

Puisque Guastalle la contredit; demande-lui là-dessus une explication, éclaircis-moi ce point-là, et tu seras bien aimable.

Quant aux postes, ils devaient être aux mairies. Quel bouquin em.....!

Tu me verras au mois de décembre (vers la fin), mais je ne resterai à Paris que très peu de jours, n'ayant pas l'intention de commencer ma saison d'hiver avant la fin de février. C'est le moyen d'aller plus vite. Pour paraître en octobre prochain, il faut que j'aie fini en juillet; or je n'ai pas d'ici là une minute à perdre.

Qu'est-ce qui occupe ta cervelle pour le quart d'heure?

Est-ce assez beau l'affaire Baudin! Quels maladroits!

Bien que je ne sois pas tout à fait une immondice et que Mme Feydeau soit loin de ressembler à un mur, je te prie de me déposer à ses pieds.

P. S. En mai 1849, existait un société ayant pour but de fournir des ornements au culte catholique, soutanes, reliques, etc. Cette société, qui avait pour chef M. de Savouillon, avait été fondée par *M. de Calonne.*

Renseignements sur icelle, s. v. p.

N'est-ce pas là dedans qu'était le gars Barbey d'Aurevilly?

J'ai passé une partie du mois d'août à Paris, mais ne me suis pas présenté à ton domicile croyant que tu étais à Trouville. Tu dois y être encore? avec les de Goncourt? Je les avais priés de me donner de tes nouvelles, ils ne m'ont pas écrit.

À GEORGE SAND.

Croisset, mercredi soir, 9 septembre 1868.

Est-ce une conduite, cela, chère maître? Voilà près de deux mois que vous n'avez écrit à votre vieux troubadour! Êtes-vous à Paris, à Nohant ou ailleurs?

On dit que *Cadio* est présentement en répétition à la Porte-Saint-Martin (vous êtes donc fâchés, vous et Chilly?) On dit que Thuillier fera sa réapparition dans votre pièce? (Mais je la croyais mourante, Thuillier, pas votre pièce.) Et quand le jouera-t-on, ce *Cadio?* Êtes-vous contente? Etc.

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache, et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

Je ne lis même pas ou plutôt n'ai pas lu la *Lanterne!* Rochefort me scie, entre nous. Il faut de la bravoure pour oser dire timidement que ce n'est peut-être pas le premier écrivain du siècle. O Velches! Velches! comme soupirait (ou rugissait) M. de Voltaire! Mais, à propos du même Rochefort, ont-ils été assez coines? Quels pauvres gens!

Et Sainte-Beuve? le voyez-vous? Moi je travaille furieusement. Je viens de faire une description de la forêt de Fontainebleau[1], qui m'a donné envie de me pendre à un de ses arbres. Comme je m'étais interrompu pendant trois semaines, j'ai eu un mal abominable pour me remettre en train. Je suis de l'acabit des chameaux, qu'on ne peut ni

[1] Voir *L'Éducation sentimentale*, page 465.

arrêter quand ils marchent, ni faire partir quand ils se reposent. J'en ai encore pour un an. Après quoi, je lâche les bourgeois définitivement. C'est trop difficile, et en somme trop laid. Il serait temps de faire quelque chose de beau et qui me plaise.

Ce qui me plairait bien pour le quart d'heure, ce serait de vous embrasser. Quand sera-ce? D'ici là, mille bonnes tendresses.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, mardi.

CHER VIEUX,

Je ne sais pas si tu existes encore, mais comme je viens te demander un service, j'espère que tu me donneras de tes nouvelles. Voici la chose : elle concerne mon bouquin.

Mon héros Frédéric[1] a l'envie légitime d'avoir plus d'argent dans sa poche et joue à la Bourse, gagne un peu, puis perd tout, 50 à 60,000 francs. C'est un jeune bourgeois complètement ignorant en ces matières et qui ne sait pas en quoi consiste le 3 p. 0/0. Cela se passe dans l'été de 1847.

Donc, de mai à fin d'août, quelles ont été les valeurs sur lesquelles la spéculation s'est portée de préférence?

Ainsi il y a trois phases à mon histoire.

1° Frédéric va chez un agent de change, apporte

[1] *L'Éducation sentimentale*, page 346.

son argent et se décide pour ce que l'agent de change lui conseille. Est-ce ainsi que cela se passe?

2° Il gagne. Mais comment? et combien?

3° Il perd tout. Comment? et pourquoi?

Tu serais bien aimable de m'envoyer ce renseignement qui ne doit pas tenir dans mon livre plus de 6 ou 7 lignes. Mais explique-moi cela clairement et véridiquement.

Fais attention à l'époque, c'est en 1847, l'été des affaires Praslin et Teste.

Par la même occasion, dis-moi un peu ce que tu deviens et fabriques.

À GEORGE SAND.

Ça vous étonne, chère maître? Eh bien, pas moi! Je vous l'avais bien dit, mais vous ne vouliez pas me croire.

Je vous plains. Car c'est triste de voir les gens qu'on aime changer. Ce remplacement d'une âme par une autre, dans un corps qui reste identique à ce qu'il était, est un spectacle navrant. On se sent trahi! J'ai passé par là, et plus d'une fois.

Mais cependant, quelle idée avez-vous donc des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe? Est-ce qu'elles ne sont pas, comme a dit Proudhon, « la désolation du juste »? Depuis quand peuvent-elles se passer de chimères? Après l'amour, la dévotion; c'est dans l'ordre. Dorine n'a plus d'hommes, elle prend le bon Dieu. Voilà tout.

Ils sont rares ceux qui n'ont pas besoin du surnaturel. La philosophie sera toujours le partage

des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera brute, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins humaine, j'en doute, j'en doute.

Je lis maintenant un honnête homme de livre (fait par un de mes amis, un magistrat) sur la Révolution dans le département de l'Eure. C'est plein de textes écrits par des bourgeois de l'époque, de simples particuliers de petite ville. Eh bien, je vous assure qu'il y en a peu maintenant de cette force-là! Ils étaient lettrés et braves, pleins de bon sens, d'idées et de générosité!

Le néo-catholicisme d'une part et le socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meurt entre l'Immaculée-Conception et les gamelles ouvrières.

Je vous ai dit que je ne flattais pas les démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les conservateurs ne sont pas ménagés. J'écris maintenant trois pages sur les abominations de la garde nationale en juin 1848, qui me feront très bien voir des bourgeois[1]! Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux.

Avec tout ça, vous ne me donnez aucun détail sur *Cadio*. Quels sont les acteurs? etc.

Je me méfie de votre roman sur le théâtre. Vous les aimez trop, ces gens-là! en avez-vous beaucoup connu qui aiment leur art? Quelle

[1] *L'Éducation sentimentale*, page 483.

quantité d'artistes qui ne sont que des bourgeois dévoyés!

Nous nous verrons donc d'ici à trois semaines, au plus tard. J'en suis très content et je vous embrasse.

Et la censure? J'espère bien pour vous qu'elle va faire des bêtises. D'ailleurs, ça m'affligerait si elle manquait à ses us.

Avez-vous lu ceci dans un journal : « Victor Hugo et Rochefort, les plus grands grands écrivains de l'époque! ». Si Badinguet maintenant ne se trouve pas vengé, c'est qu'il est bien difficile en supplices.

AU COMTE RENÉ DE MARICOURT.

Croisset, nuit de mercredi.

Mon cher Confrère,

Je vous demande la permission de garder encore quelques jours votre *Veuve,* parce que je vais la prêter à ma mère et à ma nièce. C'est vous dire que j'ai trouvé ce livre très amusant. En effet, je l'ai lu d'une haleine.

Voici en deux mots ce que j'en pense : l'auteur est un homme *naturellement* plein d'esprit, d'observation et de sentiment. Mais il y a deux parties très distinctes dans ses livres, c'est-à-dire : tout un côté vrai, intense, relevé d'après nature, et un autre *où il s'amuse :* ce qui gâte l'effet de ses bonnes pages. L'art ne doit pas *faire joujou,* bien que je sois partisan aussi entiché de la doctrine de l'art pour l'art, comprise à ma manière (bien entendu).

Ainsi, dans *Veuve,* tous les caractères et les descriptions sont hors ligne, et cependant on ne *croit* pas à l'histoire, parce que les événements ne dérivent pas fatalement des caractères. Je m'explique : on ne comprend pas pourquoi Mme Lebrun ne veut pas se marier avec Donatien. Parce qu'elle a fait un vœu? Mais la raison du vœu n'est pas motivée!

Elle n'aimait pas assez son mari, d'une part, et de l'autre elle n'est pas assez dévote. — Puisque vous avez présenté le médecin comme un philosophe, il fallait faire de votre veuve une mystique. La mort de celle-ci ne me paraît pas la conséquence naturelle de sa passion, pas plus que celle du bourgeois qui imite Jacques; lequel Jacques est un personnage de fantaisie, entre nous. Pourquoi aussi votre curé change-t-il d'aspect sans raison? Nous sommes habitués à voir un grotesque, puis, tout à coup, une espèce de saint nous apparaît. Je vous demande franchement si cela est ordinaire dans la vie? Or le roman, qui en est la forme scientifique, doit procéder par généralités et être plus logique que le hasard des choses. Bref, vous avez voulu donner *une fin chrétienne* à un livre commencé impartialement. De là les disparates.

Suis-je un pion assez sévère, hein?

«Sévère, mais juste», si bien que je trouve la déclaration d'amour de Donatien un simple chef-d'œuvre. Cette page-là écrase, comme valeur et style, tout l'ouvrage; — écrase n'est pas le mot, — je veux dire domine. La description de la petite ville, M. Selvaje, les fréquents monologues que fait Donatien, et la mort de

Mme Mulot *surtout* m'ont charmé dès les premières pages.

Pourquoi, dans le portrait de Mme de Reversière, avez-vous mis l'indicatif? Cela arrête la narration, — et c'est dommage, car le portrait en est excellent. — Vous me permettrez aussi, mon cher confrère, de vous faire observer que vous ne faites pas assez d'attention à la proportion relative de vos parties. Ainsi l'historiette de Lodoïska et d'Yves, qui *n'amène aucun fait* dans votre roman, est beaucoup trop longue. M. Lebrun, entendant par hasard ce qu'on dit de lui, est un procédé qu'il faut laisser aux auteurs dramatiques.

Mais comme j'aime M. Lebrun! et vous aussi, n'est-ce pas? Cela se sent, et c'est là ce qui fait le charme du livre. Vous avez, du reste, ce don-là : le charme, — et c'est, pour réussir, le premier de tous, — continuez donc.

Je cause avec vous, tout en feuilletant votre roman; je vous expose mes doutes, au hasard et à la hâte, comme ils viennent.

Pourquoi votre médecin : 1° boit-il de l'eau-de-vie pour se donner du cœur, et, 2°, est-il baron? Évidemment un médecin de campagne peut boire de l'eau-de-vie dans une pareille circonstance et être baron, mais *que gagnez-vous* (comme effet dramatique ou portée philosophique) à cette fantaisie? Car enfin, cela est rare. Un opérateur ne se rassure pas avec des alcools et il existe peu de gentilshommes dans le corps médical.

Pourquoi avez-vous fait d'Hector un personnage ridicule? Vos deux héros (qui sont chacun dans leur genre des individus supérieurs) eussent été plus grands si l'individu qui leur est sacrifié

eût été moins bas. Au reste, il est assez divertissant, mais je lui préfère M. Reversière fils.

Pourquoi Mme Lebrun pense-t-elle sous forme de journal? Vous vous donnez là, volontairement, une difficulté insurmontable, qui est de faire parler *longtemps* les personnages. Car presque toujours ils parlent dans le même style que l'auteur.

Je retrouve la déclaration de Donatien, que je ne saurais assez louer, — bravo! bravissimo!

Mais comment est-il possible, après avoir écrit quatre pages d'une si grande valeur, de *s'amuser* à des bamboches comme les hallucinations qui suivent? Ah! c'est que l'auteur a voulu montrer sa malice, faire voir au lecteur qu'il avait pris du haschisch et en décrire les effets, comme il nous a décrit, très bien d'ailleurs (dans les *Deux Chemins*), le siège de Messine. Mais l'incendie de Troie, introduit dans votre livre, ne vaudrait pas cette seule ligne, qui m'a fait froid dans le dos : « Mais laissez donc là cette tapisserie, vous voyez bien que votre main tremble ».

Tout dépend de la place, et il faut savoir enlever de son œuvre, une fois qu'elle est finie, ce qui, souvent, nous plaît le plus. Il faut aussi être indulgent pour ceux qui donnent des conseils, et recevez, comme elle est donnée, la très cordiale poignée de main de G. F.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, mardi soir.

Ce que je deviens, mon bon Feydeau, mais rien du tout! Je passe mon existence à me monter

et à me démonter le bourrichon. Après avoir été pendant une semaine et demie sans dormir plus de cinq heures sur vingt-quatre, je suis présentement affecté de douleurs carabinées à l'occiput. J'ai besoin d'une bosse de sommeil, après quoi ça recommencera, espérons-le!

Je t'avouerai que je ne suis pas gai tous les jours. Je finis par être fourbu comme une vieille rosse. D'autant plus que je ne suis pas sans de violentes inquiétudes sur la *conception* de mon roman; mais il est trop tard pour y rien changer.

Je vais avoir fini, dans une huitaine, le second chapitre de la dernière partie, et j'espère être affranchi du tout au mois de juillet prochain.

Mais je ne recommencerai plus à peindre des bourgeois, ah! non! ah! non! Il est temps que je m'amuse.

Tu serais bien aimable si tu pouvais répondre à ces deux questions : 1° Quels étaient, en juin 48, les postes de la garde nationale dans les quartiers Mouffetard, Saint-Victor et Latin?

2° Dans la nuit du 25 au 26 juin (la nuit du dimanche à lundi), était-ce la garde nationale ou la ligne qui occupait la rive gauche de Paris?

Je me suis déjà adressé à pas mal de personnes et on ne m'a pas répondu, je reste le bec dans l'eau avec trois pages blanches.

J'ai été il y a trois semaines à Paris, pour la première de *Cadio*. Je n'y suis resté que trois jours et ne suis pas allé chez toi, persuadé que tu étais encore à Trouville.

Ma mère est maintenant dans le pays de Caux, chez ses petites-filles. Elle va mieux qu'au prin-

temps dernier, ses longues stations au bord de la mer lui font du bien.

Moi je reste à Croisset, où je vis comme un ours. Je deviens d'ailleurs de plus en plus irritable et insociable, je finirai par ressembler à Marat, qui est une belle binette, quoique ce fut un rude imbécile.

A mes moments perdus, je me livre à l'étude de la Révolution française.

Oui, j'envie Marfori, seulement c'est un maladroit. Quelle perte pour la littérature s'il avait cassé la gueule à Rochefort! car tu sais que ledit est «le premier écrivain de l'époque». Il me dégoûte radicalement du père Hugo.

A toi.

À GEORGE SAND.

Samedi soir.

C'est un remords pour moi que de n'avoir pas répondu longuement à votre dernière lettre, ma chère maître. Vous m'y parliez «des misères» que l'on vous faisait. Croyez-vous que je l'ignorais? Je vous avouerai même (entre nous) qu'à votre occasion j'ai été blessé, plus encore dans mon bon goût que dans mon affection pour vous. Je n'ai pas trouvé plusieurs de vos intimes suffisamment *chauds*. «Mon Dieu! mon Dieu! comme les hommes de lettres sont bêtes!» Fragment de la correspondance de Napoléon Ier. Quel joli fragment, hein? Ne vous semble-t-il pas qu'on le débine trop, celui-là?

L'infinie stupidité des masses me rend indulgent

pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. Je viens d'avaler les six premiers volumes de Buchez et Roux. Ce que j'en ai tiré de plus clair, c'est un immense dégoût à l'encontre des Français. N.. de D...! a-t-on été inepte de tout temps dans notre belle patrie! Pas une idée libérale qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou des coups de couteau!! « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine! », comme dit M. de Voltaire.

Et je me convaincs de plus en plus de cette vérité : la doctrine de la grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé dans l'histoire de 48, a ses origines toutes naturelles dans la Révolution, qui ne s'est pas dégagée du moyen âge quoi qu'on dise. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon (*sic*) et je parie qu'on les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue.

Quelle est la mesure que les plus avancés proposèrent après Varennes? La dictature et la dictature militaire. On ferme les églises, mais on élève des temples, etc.

Je vous assure que je deviens stupide avec la Révolution. C'est un gouffre qui m'attire.

Cependant je travaille à mon roman comme plusieurs bœufs. J'espère, au jour de l'an, n'avoir plus que cent pages à écrire, c'est-à-dire encore six bons mois de travail. J'irai à Paris le plus tard possible. Mon hiver va se passer dans une solitude complète, bon moyen de faire écouler la vie rapidement.

À LA MÊME.

Mardi.

Chère Maître,

Vous n'imaginez pas la peine que vous me faites! Malgré l'envie que j'en ai, je réponds «non». Cependant, je suis déchiré par l'envie de dire «oui». Cela me donne des airs de monsieur indérangeable, qui sont fort ridicules. Mais je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand'peine. Tout mon château de cartes s'écroulerait.

Il y a trois semaines, pour avoir eu la bêtise d'accepter un dîner dans une campagne des environs, j'ai perdu quatre jours (*sic*). Que serait-ce en sortant de Nohant? Vous ne comprenez pas ça, vous, être fort!

Il me semble que l'on en veut un tantinet à son vieux troubadour (mille excuses si je me trompe!) de n'être pas venu au baptême des deux amours de l'ami Maurice? Il faut que la chère maître m'écrive si j'ai tort et pour me donner de ses nouvelles.

En voici des miennes. Je travaille démesurément et suis, au fond, *réjoui* par la perspective de la *fin* qui commence à se montrer.

Pour qu'elle arrive plus vite, j'ai pris la résolution de demeurer ici tout l'hiver, jusqu'à la fin de mars probablement. En admettant que tout aille

pour le mieux, je n'aurai pas terminé le tout avant la fin de mai. Je ne sais rien de ce qui se passe et je ne lis rien, sauf un peu de Révolution française après mes repas, pour faire la digestion. J'ai perdu la bonne coutume que j'avais autrefois de lire tous les jours du latin. Aussi n'en sais-je plus un mot! Je me remettrai au beau quand je serai délivré de mes odieux bourgeois, et je ne suis pas près d'en reprendre!

Mon seul dérangement consiste à aller dîner tous les dimanches à Rouen, chez ma mère. Je pars à 6 heures et je suis revenu à 10. Telle est mon existence.

Vous ai-je dit que j'avais eu la visite de Tourgueneff? Comme vous l'aimeriez!

Sainte-Beuve se soutient. Au reste, je le verrai la semaine prochaine, car je serai à Paris pendant deux jours, afin d'y trouver des renseignements dont j'ai besoin. Sur quoi les renseignements? Sur la garde nationale!!!

Ouïssez ceci : le *Figaro,* ne sachant avec quoi emplir ses colonnes, s'est imaginé de dire que mon roman racontait la vie du chancelier Pasquier. Là-dessus venette de la famille dudit, qui a écrit à une autre partie de la même famille demeurant à Rouen, laquelle a été trouver un avocat dont mon frère a reçu la visite, afin que... Bref, j'ai été assez stupide pour ne pas « tirer parti de l'occasion ». Est-ce beau comme bêtise, hein?

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, samedi soir.

S.... n.. de D...! ta lettre de ce matin m'a affligé. C'est embêtant, c'est embêtant! Je ne peux répéter que cela.

Est-ce que cette pièce est *injouable* à tout autre théâtre qu'aux Français? et n'y a-t-il que Bressant dans le monde? Pourquoi fais-tu des pièces pour des acteurs?

Quant à ***, qu'il t'ait joué quelque mauvais tour, ça ne m'étonne pas. C'est un catholique dont il faut, dit-on, se défier. Tu aurais tort, nonobstant, de renoncer au théâtre. Je ne connais pas ta dernière œuvre; mais ce dont je suis sûr, c'est que *Un coup de bourse* est ce que tu as fait de plus original. Voilà mon opinion.

Soigne ta calligraphie si tu veux que je lise tes lettres, car celle de ce matin m'a donné beaucoup de mal.

Sais-tu que «la Jeunesse des Écoles» s'apprête à aller siffler Renan comme impérialiste? Le naufrage d'About l'exalte. Les soi-disant libéraux lâchés par messieurs les ecclésiastiques me paraissent d'un joli tonneau comme stupidité. De quelque côté qu'on se tourne, c'est à en vomir. On ne peut pas faire un pas sans marcher sur de la m...., chose fâcheuse pour les gens qui ont la semelle de l'escarpin un peu fine.

J'ai commencé ce soir à esquisser mon avant-dernier mouvement. J'en ai encore pour un mois, et je suis bien exténué, ou plutôt bien impatient.

L'envie d'avoir fini me ronge. Quant à l'ensemble, mes inquiétudes augmentent sur iceluy et l'exécution est de plus en plus difficile à mesure que j'avance, parce que j'ai vidé mon sac et qu'il doit avoir l'air encore plein.

À GEORGE SAND.

Nuit de la Saint-Sylvestre, 1 heure, 1869.

Pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869 en vous la souhaitant, à vous et aux vôtres, «bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres?». C'est rococo, mais ça me plaît. Maintenant, causons.

Non, «je ne me brûle pas le sang», car jamais je ne me suis mieux porté. On m'a trouvé à Paris «frais comme une jeune fille», et les gens qui ignorent ma biographie ont attribué cette apparence de santé à l'air de la campagne. Voilà ce que c'est que les idées reçues. Chacun a son hygiène. Moi, quand je n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger c'est du pain sec. Et les mets les plus indigestes, tels que les pommes à cidre vertes et du lard, sont ce qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite. Un homme qui n'a pas le sens commun ne doit pas vivre d'après les règles du sens commun.

Quant à ma rage de travail, je la comparerai à une dartre. Je me gratte en criant. C'est à la fois un plaisir et un supplice. Et je ne fais rien de ce que je veux! Car on ne choisit pas ses sujets, ils s'imposent. Trouverai-je jamais le mien? Me tom-

bera-t-il du ciel une idée en rapport avec mon tempérament? Pourrai-je faire un livre où je me donnerai tout entier? Il me semble, dans mes moments de vanité, que je commence à entrevoir ce que doit être un roman. Mais j'en ai encore trois ou quatre à écrire avant celui-là (qui est d'ailleurs fort vague), et au train dont je vais, c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre. Je suis comme M. Prudhomme qui trouve que la plus belle église serait celle qui aurait à la fois la flèche de Strasbourg, la colonnade de Saint-Pierre, le portique du Parthénon, etc. J'ai des *idéaux* contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance.

Que la «claustration où je me condamne soit un état de délices», non. Mais que faire? Se griser avec de l'encre vaut mieux que de se griser avec de l'eau-de-vie. La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. *Je ne peux accorder l'une avec l'autre.* Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps. Reste l'histoire des sens. Ils ont toujours été mes serviteurs. Même au temps de ma plus verte jeunesse, j'en faisais absolument ce que je voulais. Je touche à la cinquantaine et ce n'est pas leur fougue qui m'embarrasse.

Ce régime-là n'est pas drôle, j'en conviens. On a des moments de vide et d'horrible ennui. Mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on vieillit. Enfin, *vivre* me semble un métier pour lequel je ne suis pas fait, et cependant!

Je suis resté à Paris trois jours, que j'ai employés à chercher des renseignements et à faire des courses pour mon bouquin. J'étais si exténué vendredi dernier que je me suis couché à 7 heures

du soir. Telles sont mes folles orgies dans la capitale.

J'ai trouvé les de Goncourt dans l'admiration frénétique (*sic*) d'un ouvrage intitulé : *Histoire de ma vie,* par G. Sand. Ce qui prouve de leur part plus de bon goût que d'érudition. Ils voulaient même vous écrire pour vous exprimer toute leur admiration. (En revanche, j'ai trouvé *** stupide. Il compare Feydeau à Chateaubriand, admire beaucoup le *Lépreux de la Cité d'Aoste,* trouve *Don Quichotte* ennuyeux, etc.).

Remarquez-vous combien le sens littéraire est rare? La connaissance des langues, l'archéologie, l'histoire, etc., tout cela devrait servir, pourtant! Eh bien, pas du tout! Les gens soi-disant éclairés deviennent de plus en plus ineptes en fait d'art. Ce qui est l'art même leur échappe. Les gloses sont pour eux chose plus importante que le texte. Ils font plus de cas des béquilles que des jambes.

À LA MÊME.

Jeudi soir.

Savez-vous, chère maître, que c'est très gentil à nous deux de nous être écrit simultanément pendant la nuit de la Saint-Sylvestre? Il y a un fort croc, décidément.

Je ne vois personne, je ne sais rien, je vis comme un ours empaillé. La semaine dernière, cependant, j'ai été à Rouen, dans les salons de la préfecture! oui, pour signer le contrat de mariage de la fille du préfet. Mes compatriotes

ont des binettes gigantesques et je me suis très amusé.

Pourquoi ne sent-on pas le comique, quand on est jeune?

J'ai envoyé votre lettre aux Goncourt, tout de suite bien entendu. Je vous assure (derechef) qu'ils sont très gentils, et il y a tant de pignoufs!

C'est un produit du XIXe siècle que pignouf; nous arrivons même à pignouflard, qui est son fils, et à pignouflarde, qui est sa bru.

Connaissez-vous des détails sur l'incident Sainte-Beuve? moi, pas un. Est-ce qu'il lâche décidément l'Empire? Il a donc cédé à celui de la colère? Pardon!

À LA MÊME.

Croisset, mardi 2 février 1869.

MA CHÈRE MAÎTRE,

Vous voyez en votre vieux troubadour un homme éreinté. J'ai passé huit jours à Paris, à la recherche de renseignements assommants (sept à neuf heures de fiacre tous les jours, ce qui est un joli moyen de faire fortune avec la littérature). Enfin!

Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai encore à écrire m'épouvante, ou plutôt m'écœure à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me remets au travail. C'est alors que je m'ennuie, que je m'ennuie, que je m'ennuie! Mais cette fois dépasse toutes les autres! Voilà pourquoi je re-

doute tant les interruptions dans la pioche. Je ne pouvais faire autrement, cependant. Je me suis trimbalé aux Pompes funèbres[1], au Père-Lachaise, dans la vallée de Montmorency, le long des boutiques d'objets religieux, etc.

Bref, j'en ai encore pour quatre ou cinq mois. Quel bon « ouf » je pousserai quand ce sera fini, et que je ne suis pas près de refaire des bourgeois! Il est temps que je m'amuse.

J'ai vu Sainte-Beuve et la princesse Mathilde, et je connais à fond l'histoire de leur rupture, qui me paraît irrévocable. Sainte-Beuve a été indigné contre Dalloz et est passé au *Temps*. La Princesse l'a supplié de n'en rien faire. Il ne l'a pas écoutée. Voilà tout. Mon jugement là-dessus, si vous tenez à le savoir, est celui-ci. Le premier tort est à la Princesse, qui a été vive; mais le second et le plus grave est au père Beuve, qui ne s'est pas conduit en galant homme. Quand on a pour ami un aussi bon bougre, et que cet ami vous a donné trente mille livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble qu'à la place de Sainte-Beuve, j'aurais dit : « Ça vous déplaît, n'en parlons plus! » Il a manqué de manières et d'attitude. Ce qui m'a un peu dégoûté, entre nous, c'est l'éloge qu'il m'a fait de l'empereur! oui, à moi, l'éloge de Badinguet! — Et nous étions seuls!

La Princesse avait pris, dès le début, la chose trop sérieusement. Je le lui ai écrit, en donnant raison à Sainte-Beuve, lequel, j'en suis sûr, m'a trouvé froid. C'est alors que, pour se justifier par devers moi, il m'a fait ces protestations d'amour

[1] *L'Éducation sentimentale*, page 544.

isidorien qui m'ont un peu humilié; car c'était me prendre pour un franc imbécile.

Je crois qu'il se prépare des funérailles à la Béranger et que la popularité d'Hugo le rend jaloux. Pourquoi écrire dans les journaux quand on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de faim? Il est loin d'être un sage, celui-là; il n'est pas comme vous!

Votre force me charme et me stupéfie. Je dis la force de toute la personne, pas celle du cerveau seulement.

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore. On a pris le contre-pied de la précédente, mais rien de plus. Du temps de La Harpe, on était grammairien; du temps de Sainte-Beuve et de Taine, on est historien. Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'œuvre en *soi*, d'une façon intense? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée; mais la poétique *insciente?* d'où elle résulte? sa composition, son style? le point de vue de l'auteur? Jamais.

Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du *goût*, qualité rare, même dans les meilleurs, si bien qu'on n'en parle plus du tout.

Ce qui m'indigne tous les jours, c'est de voir mettre sur le même rang un chef-d'œuvre et une turpitude. On exalte les petits et on rabaisse les grands; rien n'est plus bête ni plus immoral.

J'ai été pris, au Père-Lachaise, d'un dégoût de l'humanité profond et douloureux. Vous n'imaginez pas le fétichisme des tombeaux. Le vrai Parisien est plus idolâtre qu'un nègre! Ça m'a donné envie de me coucher dans une des fosses.

Et les gens *avancés* croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de réhabiliter Robespierre! Voir le livre de Hamel! Si la République revenait, ils rebéniraient les arbres de la Liberté par politique et croyant cette mesure-là forte.

Quand se verra-t-on? Je compte être à Paris de Pâques à la fin de mai. Cet été, j'irai vous voir à Nohant. Je le jure.

À MICHELET.

Croisset, 2 février 1869.

Mon cher Maître,

J'ai reçu avant-hier votre *Préface de la Terreur,* et je vous en remercie du fond de l'âme. Ce n'est pas du souvenir que je vous remercie, car je suis accoutumé à vos bienveillances — mais de la chose en elle-même.

Je hais comme vous la prêtraille jacobine, Robespierre et ses fils que je connais pour les avoir lus et fréquentés.

Le livre que je finis maintenant m'a forcé à étudier un peu le socialisme. Je crois qu'une partie de nos maux viennent du néo-catholicisme républicain.

J'ai relevé dans les prétendus hommes du pro-

grès, à commencer par Saint-Simon et à finir par Proudhon, les plus étranges citations. *Tous* partent de la révélation religieuse.

Ces études-là m'ont amené à lire les *Préfaces* de Buchez. — La démocratie moderne ne les a point dépassées. Rappelez-vous l'indignation qu'a excitée le livre de Guinot.

Si la République revenait demain, on re-bénirait les arbres de la Liberté, j'en suis sûr. Ils trouveraient cela « politique ».

J'ai lu, cet hiver, au coin de mon feu, quatorze volumes de l'histoire parlementaire. Ce qui m'a fait relire pour la six ou septième fois votre Révolution, c'est que j'ai eu des remords à votre endroit. Il m'a semblé, mon cher maître, que, jusqu'à présent, je n'avais pas eu pour vous assez d'admiration. La connaissance matérielle des faits m'a permis de mieux apprécier votre extraordinaire mérite. Quelle perspicacité et quelle justice! J'omets tout le reste pour n'avoir pas l'air d'un courtisan.

J'espère vous voir à la fin du mois prochain, vers Pâques, et causer longtemps avec vous.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de Mme Michelet et de me croire plus que jamais, mon cher maître,

Votre tout dévoué.

À GEORGE SAND.

Quelle bonne et charmante lettre que la vôtre, maître adoré! Il n'y a donc plus que vous, ma

parole d'honneur! Je finis par le croire. Un vent de bêtise et de folie souffle maintenant sur le monde. Ceux qui se tiennent debout, fermes et droits, sont rares.

Voici ce que j'ai voulu dire en écrivant que le temps de la politique était passé. Au dix-huitième siècle, l'affaire capitale était la diplomatie. « Le secret des cabinets » existait réellement. Les peuples se laissaient encore assez conduire pour qu'on les séparât et qu'on les confondît. Cet ordre de choses me paraît avoir dit son dernier mot en 1815. Depuis lors, on n'a guère fait autre chose que de disputer sur la forme extérieure qu'il convient de donner à l'être fantastique et odieux appelé l'État.

L'expérience prouve (il me semble) qu'aucune forme ne contient le bien en soi; orléanisme, république, empire ne veulent plus rien dire, puisque les idées les plus contradictoires peuvent entrer dans chacun de ces casiers. Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et de m.... qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. A bas les mots! Plus de symboles ni de fétiches! La grande moralité de ce règne-ci sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu'un peu moins odieux!

La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de faire prévaloir la science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saint Vincent de Paul du monde! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle

ne sera pas une dépendance de la science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes.

Avant de vous occuper de caisses de secours, et même d'agriculture, envoyez dans tous les villages de France des Robert Houdin pour faire des miracles! Le plus grand crime d'Isidore, c'est la crasse où il laisse notre belle patrie. *Dixi.*

J'admire les occupations de Maurice et sa vie si salubre. Mais je ne suis pas capable de l'imiter. La nature, loin de me fortifier, m'épuise. Quand je me couche sur l'herbe, il me semble que je suis déjà sous terre et que les pieds de salade commencent à pousser dans mon ventre. Votre troubadour est un homme naturellement malsain. Je n'aime la campagne qu'en voyage, parce qu'alors l'indépendance de mon individu me fait passer par-dessus la conscience de mon néant.

À LA MÊME.

Nuit de mardi.

Ce que j'en dis, chère maître? S'il faut exalter ou réprimer la sensibilité des enfants? Il me semble qu'il ne faut avoir là-dessus aucun parti pris. C'est selon qu'ils inclinent vers le trop ou le trop peu. On ne change pas le fond, d'ailleurs. Il y a des natures tendres et des natures sèches, irrémédiablement. Et puis, le même spectacle, la même leçon peut produire des effets opposés. Rien n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un

amphithéâtre de dissection. Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales, et il en a inventé quelques-unes de terribles.

« Ne montrer aux petits que le doux et le bon de la vie jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais. » Tel n'est pas mon avis. Car il doit se produire alors dans leur cœur quelque chose d'affreux, un désenchantement infini. Et puis, comment la raison pourrait-elle se former, si elle ne s'applique pas (ou si on ne l'applique pas journellement) à distinguer le bien du mal? La vie doit être une éducation incessante, il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

Vous me dites des choses bien vraies sur l'inscience des enfants. Celui qui lirait nettement dans ces petits cerveaux y saisirait les racines du genre humain, l'origine des dieux, la sève qui produit plus tard les actions, etc. Un nègre qui parle à son idole, et un enfant à sa poupée, me semblent près l'un de l'autre.

L'enfant et le barbare (le primitif) ne distinguent pas le réel du fantastique. Je me souviens très nettement qu'à cinq ou six ans je voulais «envoyer mon cœur» à une petite fille dont j'étais amoureux (je dis mon cœur matériel). Je le voyais au milieu de la paille, dans une bourriche, une bourriche d'huîtres!

Mais personne n'a été si loin que vous dans ces

analyses. Il y a dans l'*Histoire de ma vie* des pages là-dessus qui sont d'une profondeur démesurée. Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés du vôtre sont restés ébahis devant elles. Témoin les de Goncourt.

Ce bon Tourgueneff doit être à Paris à la fin de mars. Ce qui serait gentil, ce serait de dîner tous les trois ensemble.

Je repense à Sainte-Beuve. Sans doute on peut se passer de 30,000 livres de rente. Mais il y a quelque chose de plus facile encore : c'est, quand on les a, de ne pas débagouler, toutes les semaines, dans les journaux. Pourquoi ne fait-il pas de livres puisqu'il est riche et qu'il a du talent?

Je relis en ce moment *Don Quichotte.* Quel gigantesque bouquin ! Y en a-t-il un plus beau ?

À LA MÊME.

Ma prédiction s'est réalisée; mon ami X... n'a gagné à sa candidature que du ridicule. C'est bien fait. Quand un homme de style s'abaisse à l'action, il déchoit et doit être puni. Et puis, est-ce qu'il s'agit de politique, maintenant? Les citoyens qui s'échauffent pour ou contre l'Empire ou la République me semblent aussi utiles que ceux qui discutaient sur la grâce efficace ou la grâce efficiente. La politique est morte comme la théologie! Elle a eu trois cents ans d'existence, c'est bien assez.

Moi, présentement, je suis perdu dans les Pères de l'Église. Quant à mon roman, *l'Éducation sentimentale,* je n'y pense plus, Dieu merci! Il est

recopié. D'autres mains y ont passé. Donc, la chose n'est plus mienne. Elle n'existe plus, bonsoir. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les mémoires ecclésiastiques de Le Nain de Tillemont. J'espère parvenir à trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà.

Mon pauvre Bouilhet m'embête. Il est dans un tel état nerveux qu'on lui a conseillé de faire un petit voyage dans le Midi de la France. Il est gagné par une hypocondrie invincible. Est-ce drôle ! lui qui était si gai, autrefois !

Mon Dieu ! comme la vie des Pères du désert est chose belle et farce ! Mais c'étaient tous des bouddhistes, sans doute. Voilà un problème chic à travailler, et sa solution importerait plus que l'élection d'un académicien. Oh ! hommes de peu de foi ! Vive saint Polycarpe !

Fangeat, reparu ces jours derniers, est le citoyen qui, le 24 février 1848, a demandé la mort de Louis-Philippe, « sans jugement ». C'est comme ça qu'on sert la cause du progrès.

À JULES DUPLAN.

Jeudi.

CHER VIEUX,

Ton pauvre géant a reçu une rude calotte dont il ne se remettra pas[1]. Je me dis : « A quoi bon

[1] Mort de Louis Bouilhet.

écrire maintenant puisqu'il n'est plus là!». C'est fini, les bonnes gueulades, les enthousiasmes en commun, les œuvres futures rêvées ensemble. Il faut être «philosophe et homme d'esprit», mais ce n'est pas facile. Je te raconterai *les détails* quand nous nous verrons. Sache pour le moment qu'il est mort en philosophe. Ce que j'ai éprouvé de plus dur a été mon voyage de Paris à Rouen; j'ai cru crever de soif et j'avais devant moi une cocotte qui riait, chantait et fumait des cigarettes, etc. Il s'est formé une commission pour lui élever un monument. On lui fera un petit tombeau convenable et un buste qu'on mettra au Musée. On m'a nommé le président de cette commission; je t'enverrai la première liste de souscripteurs. L'Odéon m'a écrit deux ou trois belles lettres. J'ai rendez-vous avec les directeurs pour le 12 août. C'est moi qui possède tous ses papiers; il reste de lui un très beau volume de vers — que mon intention est de publier peu de jours après qu'*Aïssé* sera jouée. — Je n'ai pas eu la force de relire mon roman, d'autant plus que les observations de Maxime, si justes qu'elles soient, m'irritent. J'ai peur de les accepter toutes, — ou d'envoyer tout promener. — Quelle perte pour ma littérature, mon pauvre vieux! quelle perte! — et je ne parle pas du reste. Tu es donc toujours malade, toi! ne l'imite pas, n.. de D...! il ne me manquera plus que ça.

À MAXIME DU CAMP.

Croisset, 23 juillet 1869.

Mon bon vieux Max, j'éprouve le besoin de t'écrire une longue lettre; je ne sais pas si j'en aurai la force, je vais essayer. Depuis qu'il était revenu à Rouen après sa nomination de bibliothécaire, août 1867, notre pauvre Bouilhet était convaincu qu'il y laisserait ses os. Tout le monde, et moi comme les autres, le plaisantait sur sa tristesse. Ce n'était plus l'homme d'autrefois; il était complètement changé, sauf l'intelligence littéraire qui était restée la même. Bref, quand je suis revenu de Paris au mois de juin, je lui ai trouvé une figure lamentable. Un voyage qu'il a fait à Paris pour *Mademoiselle Aïssé* et où le directeur de l'Odéon lui a demandé des changements dans le second acte, lui a été tellement pénible qu'il n'a pu se traîner que du chemin de fer au théâtre. En arrivant chez lui, le dernier dimanche de juin, j'ai trouvé le docteur P... de Paris, X... de Rouen, Morel l'aliéniste, et un brave pharmacien de ses amis, nommé Dupré. Bouilhet n'osait pas demander une consultation à mon frère, se sentant très malade et ayant peur qu'on ne lui dît la vérité: P... l'a expédié à Vichy, d'où Villemain s'est empressé de le renvoyer à Rouen. En débarquant à Rouen, il a enfin appelé mon frère. Le mal était irréparable, comme du reste Villemain me l'avait écrit.

(Pendant ces quinze derniers jours ma mère était à Verneuil, chez les dames V... et les lettres ont eu trois jours de retard; tu vois par quelles

angoisses j'ai passé.) J'allais voir Bouilhet tous les deux jours et je trouvais de l'amélioration. L'appétit était excellent, ainsi que le moral, et l'œdème des jambes diminuait. Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe, il les a envoyées promener. Quand je l'ai quitté pour la dernière fois, samedi, il avait un volume de Lamettrie sur sa table de nuit, ce qui m'a rappelé mon pauvre Alfred Le Poitevin lisant Spinoza. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui. La colère qu'il avait eue contre ses sœurs le soutenait encore samedi, et je suis parti pour Paris avec l'espoir qu'il vivrait longtemps. Le dimanche, à 5 heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame moyen âge sur l'Inquisition; il m'appelait pour me le montrer et il en était enthousiasmé. Puis un tremblement l'a saisi, il a balbutié : Adieu! Adieu! en se fourrant la tête sous le menton de Léonie, et il est mort très doucement. Le lundi matin, mon portier m'a réveillé avec une dépêche m'annonçant cela en style de télégraphe. J'étais seul, j'ai fait mon paquet, je t'ai expédié la nouvelle; j'ai été le dire à Duplan, qui était au milieu de ses affaires; puis j'ai battu le pavé jusqu'à 1 heure, et il faisait chaud dans les rues autour du chemin de fer. De Paris à Rouen, dans un wagon rempli de monde, j'avais en face de moi une donzelle qui fumait des cigarettes, étendait les pieds sur la banquette et chantait. En revoyant les clochers de Mantes, j'ai cru devenir fou, et je suis sûr que je n'en ai pas été loin. Me voyant très pâle, la donzelle m'a offert

de l'eau de Cologne. Ça m'a ranimé, mais quelle soif! Celle du désert de Qôseir n'était rien auprès. Enfin je suis arrivé rue Le Bihorel : ici je t'épargne les détails. Je n'ai pas connu un meilleur cœur que celui du petit Philippe; lui et cette bonne Léonie ont soigné Bouilhet admirablement. Ils ont fait des choses que je trouve propres. Pour le rassurer, pour lui persuader qu'il n'était pas dangereusement malade, Léonie a refusé de se marier avec lui, et son fils l'encourageait dans cette résistance. C'était si bien l'intention de Bouilhet, qu'il avait fait venir tous ses papiers. De la part du jeune homme surtout, je trouve le procédé assez gentleman.

Moi et d'Osmoy, nous avons conduit le deuil, il a eu un enterrement très nombreux. Deux mille personnes au moins! Préfet, procureur général, etc., toutes les herbes de la Saint-Jean. Eh bien! croirais-tu qu'en suivant son cercueil je savourais très nettement le grotesque de la cérémonie; j'entendais les remarques qu'il me faisait là-dessus? il me parlait en moi, il me semblait qu'il était là, à mes côtés, et que nous suivions ensemble le convoi d'un autre. Il faisait une chaleur atroce, un temps d'orage. J'étais trempé de sueur, et la montée du Cimetière Monumental m'a achevé. Son ami Caudron avait choisi son terrain tout près de celui du père Flaubert. Je me suis appuyé sur une balustrade pour respirer. Le cercueil était sur les bâtons, au-dessus de la fosse. Les *discours* allaient commencer (il y en a eu trois); alors j'ai renâclé; mon frère et un inconnu m'ont emmené. Le lendemain, j'ai été chercher ma mère à Serquigny. Hier, j'ai été à Rouen prendre tous

ses papiers; aujourd'hui, j'ai lu les lettres qu'on m'a écrites, et voilà! Ah! cher Max! c'est dur! Il laisse par son testament... à Léonie, tous ses livres et tous ses papiers appartiennent à Philippe; il l'a chargé de prendre quatre amis pour savoir ce qu'on doit faire des œuvres inédites : moi, d'Osmoy, toi et Caudron; il laisse un excellent volume de poésies, quatre pièces en prose et *Mademoiselle Aïssé.* Le directeur de l'Odéon n'aime pas le second acte, je ne sais pas ce qu'il fera. Il faudra cet hiver que tu viennes ici avec d'Osmoy et que nous réglions ce qui doit être publié. Ma tête me fait trop souffrir pour continuer, et d'ailleurs que te dirais-je? Adieu, je t'embrasse avec ardeur. Il n'y a plus que toi, que toi seul. Te souviens-tu quand nous nous écrivions : *Solus ad solum ?*

P. S. Dans toutes les lettres que j'ai reçues il y a cette phrase : « Serrons nos rangs! ». Un monsieur que je ne connais pas m'a envoyé sa carte avec ces deux mots : *Sunt lacrymæ !*

À SAINTE-BEUVE.

Vendredi matin.

Merci de votre bonne lettre, mon cher maître. Je suis *broyé,* et la fatigue physique domine tout.

Mon pauvre Bouilhet est mort en *philosophe* et sans l'assistance d'aucun ecclésiastique. Sa fin a été hâtée par ses sœurs qui sont venues lui faire des *scènes religieuses* et qui voulaient s'emparer du mo-

bilier. Je vous donnerai plus tard des détails si vous y tenez.

Quant à moi, qui conduisais le deuil, j'ai fait bonne figure jusqu'aux *discours,* exclusivement. J'aime la littérature plus que personne; mais je veux qu'on me la serve à part. J'ai passé par de jolis moments depuis lundi matin ! N'en parlons plus.

Quant à ce brave Monselet, que mon pauvre Bouilhet aimait beaucoup, je ne demanderais pas mieux que de lui être utile. Mais on nommera à cette place de bibliothécaire ou une *brute de la localité,* ou un jeune paléographe de Paris.

Mon frère était le camarade de collège de Verdrel, le maire qui a nommé Bouilhet. Ledit Verdrel est mort et non remplacé. La nomination en question va donc dépendre du corps municipal. Je crois que l'archevêché s'agite.

Bouilhet avait eu du mal à être nommé. On lui avait fait promettre qu'il habiterait Rouen toute l'année. C'était une condition.

J'aimerais mieux voir à la Bibliothèque notre ami Monselet que tout autre. Mais je crois qu'il n'a aucune chance. Voilà.

Je ne sais pas, entre nous, si Frédéric Baudry n'a pas envie de cette place. (Dans ce cas-là, vous comprenez, je ne puis rien faire pour Monselet. Sinon, tout ce qu'il voudra.)

Baudry s'était mis sur les rangs, puis s'était retiré, Monselet se présentant.

Je n'en puis plus de mal de tête, car je suis surchargé *d'affaires.*

Je vous embrasse.

Soignez-vous bien. Qu'il en reste encore un peu sur la terre, de ceux qui aiment le beau.

Hein! les pauvres amants du style, comme ils s'en vont!

À GEORGE SAND.

CHÈRE BON MAÎTRE ADORÉE,

Je veux, depuis plusieurs jours, vous écrire une longue lettre où je vous aurais dit tout ce que j'ai ressenti depuis un mois. C'est drôle. J'ai passé par des états différents et bizarres. Mais je n'ai pas de temps ni de repos d'esprit pour me recueillir suffisamment.

Ne vous inquiétez pas de votre troubadour. Il aura toujours «son indépendance et sa liberté», parce qu'il fera comme il a toujours fait. Il a tout lâché plutôt que de subir une obligation quelconque, et puis, avec l'âge, les besoins diminuent. Je ne souffre plus de ne pas vivre dans des Alhambras.

Ce qui me ferait du bien maintenant, ce serait de me jeter furieusement dans *Saint Antoine,* mais je n'ai pas le temps de lire.

Ouïssez ceci : Votre pièce, primitivement, devait passer après *Aïssé;* puis il a été convenu qu'elle passerait *avant.* Or, Chilly et Duquesnel veulent maintenant qu'elle passe après, uniquement «pour profiter de l'occasion», pour profiter de la mort de mon pauvre Bouilhet. Ils vous donneront un «dédommagement quelconque». Eh bien, moi qui suis le propriétaire et le maître d'*Aïssé* comme si j'en étais l'auteur, je ne veux pas de ça. Je ne veux pas, entendez-vous, que vous vous gêniez en rien.

Vous croyez que je suis doux comme un mouton? Détrompez-vous, et faites absolument comme si *Aïssé* n'existait pas; et surtout pas de délicatesse, hein? Ça m'offenserait. Entre simples amis, on se doit des égards et des politesses, mais de vous à moi, ça me semblerait peu convenable; nous ne nous devons rien du tout que nous aimer.

Je crois que les directeurs de l'Odéon regretteront Bouilhet de toutes les manières. Je serai moins commode que lui aux répétitions. Je voudrais bien vous lire *Aïssé*, afin d'en causer un peu; quelques-uns des acteurs qu'on propose sont, selon moi, impossibles. C'est dur d'avoir affaire à des illettrés.

TABLE DES MATIÈRES.

1853.

Pages.

A Victor Hugo (*inédite*) 6

1854.

A Louis Bouilhet 8
Au même 12
Au même 13
Au même 15
Au même (*inédite*) 17

1855.

A Louis Bouilhet 20
Au même 22
Au même 25
Au même 31
Au même 33
Au même (*inédite*) 36
Au même 38
Au même 40
Au même 42
Au même 44
Au même 46
Au même 47
Au même 50

1856.

A Louis Bouilhet 51
Au même 53
Au même 56
Au même 58

A Louis Bouilhet..... 59
Au même..... 60
Au même..... 62
Au même..... 64
Au même..... 66
Au même..... 69
A Ernest Chevalier..... 71
A Louis Bouilhet..... 72
A Laurent Pichat..... 74
A Madame Maurice Schlésinger..... 75
A Jules Duplan..... 78
A Louis Bouilhet..... 79
A Maurice Schlésinger..... 81
A Louis Bonenfant..... 83
A Théophile Gautier..... 84
A Madame Roger des Genettes..... 85
A Laurent Pichat..... 86
Au Docteur Achille Flaubert (*inédite*)..... 87
Au même (*inédite*)..... 89

1857.

Au Docteur Achille Flaubert (*inédite*)..... 91
Au même (*inédite*)..... 92
A Madame Maurice Schlésinger..... 94
A Théophile Gautier..... 97
A Eugène Crépet..... 97
Au Docteur Achille Flaubert (*inédite*)..... 98
Au même (*inédite*)..... 100
Au même (*inédite*)..... 101
Au même (*inédite*)..... 103
Au Docteur Jules Cloquet..... 103
Au Docteur Achille Flaubert (*inédite*)..... 105
A Madame *** (*inédite*)..... 107
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 109
A Maurice Schlésinger..... 109
A Édouard Houssaye..... 111
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 112
A Maurice Schlésinger..... 114
A Jules Duplan..... 116
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 117
A Jules Duplan..... 123

A Jules Duplan..... 124
A Ernest Feydeau..... 125
A Monsieur C... (Ardennes) [*inédite*]..... 128
A Jules Duplan..... 129
A Hamilton Aïdé (*inédite*)..... 131
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie (*inédite*)..... 132
A Jules Duplan (*inédite*)..... 134
A Charles Baudelaire..... 135
A Jules Duplan (*inédite*)..... 135
Au même (*inédite*)..... 136
A Eugène Crépet..... 137
A Louis Bouilhet..... 138
A Jules Duplan..... 140
Au même..... 142
A Ernest Feydeau..... 143
Au même..... 145
Au même..... 146
A Charles Baudelaire..... 147
Au même..... 148
A Jules Duplan..... 149
A Ernest Feydeau..... 150
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 153
A Ernest Feydeau (*inédite*)..... 158
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 159

1858.

A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 163
A la même..... 166
A Madame Roger des Genettes..... 168
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 169
A Louis Bouilhet..... 171
A Ernest Feydeau..... 174
Au même..... 175
A Jules Duplan..... 177
A Ernest Feydeau..... 177
Au même..... 178
A Jules Duplan..... 180
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 181
A Ernest Feydeau..... 182
Au même..... 184
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 185

A Ernest Feydeau..... 187
Au même (*inédite*)..... 188
Au même..... 189
Au même (*inédite*)..... 191
Au même (*inédite*)..... 199
Au même (*inédite*)..... 200
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 201

1859.

A Madame Maurice Schlésinger..... 203
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 205
A Jules Duplan..... 208
A Ernest Feydeau..... 209
Au même (*inédite*)..... 211
Au même..... 213
A Madame Roger des Genettes..... 215
A Ernest Feydeau..... 216
A Madame Roger des Genettes..... 219
A Ernest Feydeau..... 220
Au même..... 222
A Eugène Crépet..... 224
A Jules Duplan..... 225
A Ernest Feydeau..... 226
Au même..... 229
Au même (*inédite*)..... 231
A Maurice Schlésinger..... 232
A Ernest Feydeau..... 233
Au même..... 234

1860.

A Louis Bouilhet..... 236
Au même..... 237
Au même..... 238
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 240
A Ernest Feydeau..... 242
A Edmond et Jules de Goncourt..... 243
A Michelet (*inédite*)..... 244
A Edmond et Jules de Goncourt..... 246
A Charles Baudelaire..... 248
A Ernest Feydeau..... 248

A Ernest Feydeau (*inédite*) 250
Au même 253
Au même 254
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 257
A Louis Bouilhet 259
A Ernest Feydeau 260
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie 262
A Madame Roger des Genettes 264
A Louis Bouilhet 265
Au même 267
A Ernest Feydeau 268
A Théophile Gautier 270

1861.

A Jules Duplan 270
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie 271
A Michelet (*inédite*) 274
A Ernest Feydeau 277
Au même 278
A Jules Duplan 280
A Edmond et Jules de Goncourt (*inédite*) 281
Aux mêmes 284
A Ernest Feydeau 286
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 288
A la même (*inédite*) 289
A la même (*inédite*) 289
A Ernest Feydeau 290
A Jules Duplan 291
A Ernest Feydeau 292
Au même (*inédite*) 294
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 295
A Edmond et Jules de Goncourt 297
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 299
A Ernest Feydeau 300
Au même 302
A Eugène Crépet 303
A Madame Roger des Genettes 304
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 305
A la même (*inédite*) 305
A Jules Duplan 306

1862.

A Mademoiselle Leroyer de Chantepie (*inédite*)..... 307
A Ernest Feydeau 309
A Edmond et Jules de Goncourt (*inédite*)..... 310
Aux mêmes..... 311
A Charles Baudelaire..... 313
A Madame Roger des Genettes..... 313
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 316
A Jules Duplan 316
A Edmond et Jules de Goncourt..... 317
Aux mêmes..... 318
A Jules Duplan 318
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 320
A Edmond et Jules de Goncourt 321
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 323
A la même (*inédite*)..... 324
A Jules Duplan 324
Au même (*inédite*)..... 326
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 327
A la même (*inédite*)..... 329
A Edmond et Jules de Goncourt 330
A Sainte-Beuve..... 332
A Théophile Gautier..... 347

1863.

A Théophile Gautier 348
A Monsieur Frœhner..... 348
A Monsieur Guéroult..... 360
A Jules Duplan (*inédite*)..... 362
A Théophile Gautier..... 363
A Edmond et Jules de Goncourt 364
A Théophile Gautier..... 366
A Jules Duplan 366
A Ernest Feydeau (*inédite*)..... 367
A Michelet (*inédite*)..... 376
A Edmond et Jules de Goncourt..... 378
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 378
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 381
A Jules Duplan 383

A Madame Gustave de Maupassant (*inédite*)..... 384
A Edmond et Jules de Goncourt..... 387
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 388
A Madame Roger des Genettes..... 389
A Jules Duplan (*inédite*)..... 390
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 392

1864.

A Ernest Chevalier..... 394
A Jules Duplan..... 396
A Madame Roger des Genettes..... 397
A Jules Duplan..... 399
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 400
A Michelet..... 401

1865.

Au Comte J. de Maricourt (*inédite*)..... 403
A Edmond et Jules de Goncourt..... 405
A Sainte-Beuve..... 406
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 406
A Edmond et Jules de Goncourt..... 408
Aux mêmes (*inédite*)..... 409
Aux mêmes..... 410
Aux mêmes..... 411
Aux mêmes..... 411
Aux mêmes..... 412

1866.

A Mademoiselle Leroyer de Chantepie (*inédite*)..... 413
A George Sand..... 415
A la même..... 416
A la même (*inédite*)..... 416
A la même (*inédite*)..... 417
A Madame Gustave de Maupassant..... 418
A George Sand..... 419
A Sainte-Beuve..... 419
A Edmond et Jules de Goncourt..... 420
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 421
A la même (*inédite*)..... 422

A George Sand 423
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 425
A Amédée Pommier 427
A George Sand 429
A la même (*inédite*) 431
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 432
A George Sand 433
A Madame Roger des Genettes (*inédite*) 434
A George Sand 435
A la même 437
A la même (*inédite*) 438
A la même (*inédite*) 439
A Madame Roger des Genettes (*inédite*) 439
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 440
A George Sand 441
A la même 444
A la même 445
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie (*inédite*) 447
A Madame *** 449

1867.

A Sainte-Beuve 451
A George Sand 452
A Jules Troubat 454
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*) 454
A la même (*inédite*) 455
A George Sand 456
A Edmond et Jules de Goncourt 458
A Sainte-Beuve 459
A Jules Duplan 460
A Louis Bouilhet 462
A Maurice Schlésinger 467
A George Sand 468
A la même (*inédite*) 469
A Charles Edmond 470
A George Sand 473
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie 474
A George Sand 478
A la même (*inédite*) 479
A la même 479
A Edmond de Goncourt 481

A Eugène Crépet..... 482
A Armand Barbès..... 483
A Michelet..... 484
A George Sand..... 486
A Edmond et Jules de Goncourt..... 488
A Jules Duplan..... 490
A Ernest Feydeau..... 492

1868.

A George Sand..... 493
A la même..... 494
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 495
A la même (*inédite*)..... 495
A la même (*inédite*)..... 497
A Taine..... 501
A Jules Duplan..... 502
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 504
A Louis Bonenfant..... 505
A George Sand..... 506
A Mademoiselle Bosquet (*inédite*)..... 507
A la même (*inédite*)..... 509
A la même (*inédite*)..... 509
A George Sand..... 510
A Edmond et Jules de Goncourt (*inédite*)..... 512
A Jules Duplan (*inédite*)..... 514
A Ernest Chesneau..... 517
A Michelet..... 519
A Edmond et Jules de Goncourt..... 520
A George Sand..... 522
A la même..... 524
A Jules Duplan..... 525
A Ernest Feydeau..... 526
A George Sand..... 528
A Ernest Feydeau..... 529
A George Sand..... 530
Au Comte René de Maricourt..... 532
A Ernest Feydeau (*inédite*)..... 535
A George Sand..... 537
A la même..... 539
A Ernest Feydeau..... 541

1869.

A George Sand..... 542
A la même (*inédite*)..... 544
A la même..... 545
A Michelet..... 548
A George Sand..... 549
A la même..... 551
A la même..... 553
A Jules Duplan..... 554
A Maxime Du Camp..... 556
A Sainte-Beuve..... 559
A George Sand..... 561

Joker 103

Bro 112

salamandro 112

art 112

saint antoni 141

salamb 144 R52

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

EN 18 VOLUMES
AUGMENTÉES DE VARIANTES, DE NOTES
D'APRÈS LES MANUSCRITS, VERSIONS ET SCÉNARIOS DE L'AUTEUR
ET DE REPRODUCTIONS EN FAC-SIMILÉ
DE PAGES D'ÉBAUCHES ET DÉFINITIVES DE SES MANUSCRITS

Chaque volume broché	8 fr.
Relié amateur, par Canape, en chagrin vert foncé, *net*	15 fr.
Relié amateur, par Canape, en maroquin, *net*	22 fr.
Il est tiré des œuvres complètes 50 ex. numérotés sur chine, *net*	40 fr.

CORRESPONDANCE

DEUXIÈME SÉRIE
(1850-1854)
AUGMENTÉE DE LETTRES ET FRAGMENTS INÉDITS

On sait avec quelle pudeur intransigeante Gustave Flaubert a tenu à s'exiler lui-même de ses livres. Sa religion de l'art désintéressé, de l'Art pour l'Art, son dogme de l'impersonnalité littéraire lui imposaient le devoir de taire son existence. Se confesser au public lui apparaissait à la fois comme une erreur, une trahison et une lâcheté. Et, sans la *Correspondance*, nous ne connaîtrions pour ainsi dire rien de lui.

C'est, en effet, dans ses lettres que le véritable Flaubert nous apparaît avec ses enthousiasmes et ses découragements, ses touchantes délicatesses et ses superbes violences, son exquise sensibilité et sa terrible clairvoyance. Par elles nous sont révélées toute l'intime noblesse, toute la naïve bonhomie de ce pur martyr des lettres. Elles nous font assister enfin à la genèse douloureuse de tant de chefs-d'œuvre; elles en sont le commentaire vivant, *indispensable*. Personne n'a le droit de les ignorer sous peine de moins comprendre, partant de moins admirer *Bovary*, *Salammbô*, *l'Education*, *la Tentation*, *Bouvard*.

Et leur réunion même est un immortel monument. Écrites hors des habituelles contraintes, avec tout l'abandon du génie qui se donne, leur magnifique spontanéité a fait justement dire à bien des maîtres qu'en elles la prose du XIXe siècle avait trouvé son expression souveraine, sa perfection française.

VOLUMES EN VENTE :

Madame Bovary, 1 vol. — *Correspondance*, I-II, 2 vol. — *Trois Contes*, 1 vol. *Par les Champs et par les Grèves*, 1 vol. — *Œuvres de Jeunesse inédites*, 3 vol. — *L'Education Sentimentale*, 1 vol.

Projets notes 108

Annexes 31

allocations 320

71

Journal de Rom

Cantonnage 174 181

185 286

204 297

ont travaillé 264

Mutualité ~~324~~ 25

défense 332

VII 8
Forum 462
VII 9 19
Rousseau
Verlorene 2 987
Abenteuer 319

Lamentations
Bow 102

436
446
458
C9

Bow 84
83
Lorem

Indignation
471

74 Bowz
86 99
483

Tuus
homéo

Lamait 491

Bowz
46

détails 44

50 compromis

Grammaire
51

supremum 53

Petre 414

PQ 2247 A2 1910 sér.3

Flaubert, Gustave
Correspondance

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY